



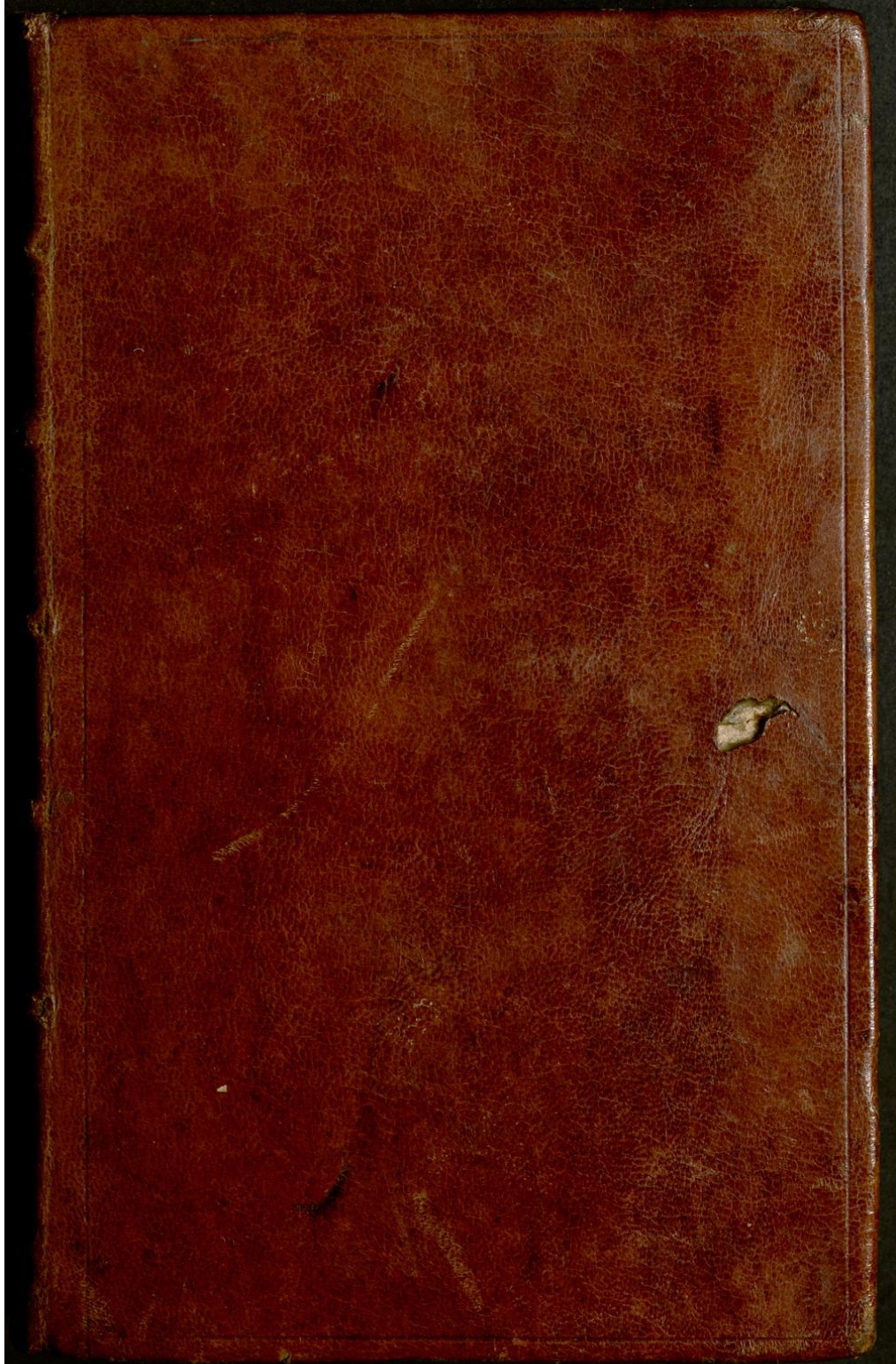
Universitätsbibliothek Mannheim

**Histoire philosophique et politique des établissements &
du commerce des Européens dans les deux Indes**

Raynal, Guillaume Thomas François

A Amsterdam, 1773

urn:nbn:de:bsz:180-digad-2822



BIBLIOTHEK
DES BILLONS
MANNHEIM

Vol 48
120



48/120

H 680 D 51

HISTOIRE

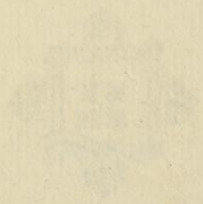
PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE.

Des établissements & du Commerce des
Indes orientales & des Indes occidentales.

PAR M. DE LA MOTTE PIERRE.



A AMSTERDAM.

chez M. DE LA MOTTE PIERRE,
M. DE LA MOTTE PIERRE.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE

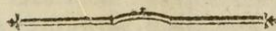
ET
POLITIQUE,

Des Etablissements & du Commerce des
Européens dans les deux Indes.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM.



M. DCC. LXXIII.

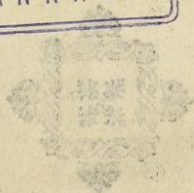
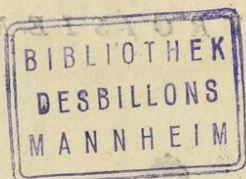
HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE,

Des Etablissements & du Commerce des
Européens dans les deux Indes.

TOME



A AMSTERDAM.

M DCC LXXIII



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,
*Des établissemens & du commerce des
Européens dans les deux Indes.*

LIVRE SIXIEME.

LES royaumes de Castille & d'Ar-
ragon venoient de se réunir par le
mariage de Ferdinand & d'Isabelle.
Cette réunion, & la conquête des
provinces que les Maures avoient
possédées si long-tems en Espagne, donnoient
à cette monarchie, une considération dans l'Eu-
rope égale à celle des plus grandes puissances. Le
gouvernement ne s'occupoit que du soin d'af-
fermir son autorité, & d'établir l'ordre dans ses
possessions. Les richesses que les Portugais com-
mençoient à rapporter d'Afrique, n'avoient point
excité son émulation ; & la Cour ne songeoit

Tome III.

A

point à des découvertes dans des mers éloignées. Un homme obscur, plus avancé que son siècle dans la connoissance de l'astronomie & de la navigation, sembloit veiller à l'agrandissement de l'Espagne. Christophe Colomb sentoit comme par instinct, qu'il devoit y avoir un autre continent, & que c'étoit à lui de le découvrir. Les Antipodes, que la raison même traitoit de chimere, & la superstition d'erreur & d'impiété, étoit aux yeux de cet homme de génie, une vérité incontestable. Plein de cette idée, la plus fiere qui soit entrée dans l'esprit humain, il proposa à Gênes, sa patrie, de mettre sous ses loix un autre hémisphere. Méprisé par cette petite république, par le Portugal où il vivoit, & par l'Angleterre même, qu'il devoit trouver ouverte à toutes les entreprises maritimes, il porta ses vues & ses projets à Isabelle.

Les ministres de cette princesse prirent d'abord pour un visionnaire un homme qui vouloit découvrir un monde. Ils le traiterent long-temps avec cette hauteur insultante que les hommes communs, quand ils sont en place, ont pour les hommes de génie. Colomb ne fut pas rebuté par les difficultés. Il avoit comme tous ceux qui forment des projets extraordinaires, cet enthousiasme qui le roidit contre les jugemens de l'ignorance, les dédains de l'orgueil, les petitesse de l'avarice, les délais de la paresse. Son ame ferme, élevée, courageuse, sa prudence & son adresse le firent enfin triompher de tous les obstacles. On lui accorda trois petits vaisseaux & quatre-vingt-dix hommes. Il partit le 3 Août 1492, avec le titre d'Amiral & de Vice-Roi des isles, des terres qu'il découvreroit.

Après une longue navigation, ses équipages

épouvantés de l'immense étendue des mers qu'ils avoient mis entr'eux & leur patrie, commencèrent à désespérer de trouver ce qu'ils cherchoient. Ils murmuroient, & plusieurs fois il fut proposé de jeter Colomb dans les flots, & de retourner en Espagne. L'amiral dissimula le plus qu'il lui fut possible; mais quand il vit le mécontentement prêt à éclater, il déclara lui-même, que si dans trois jours on ne découvroit pas la terre, il reprendroit la route d'Europe. Depuis quelque temps il trouvoit le fonds avec la sonde, & des indices qui trompent rarement lui faisoient juger qu'il n'étoit pas éloigné des terres.

Ce fut au mois d'octobre que fut découvert le nouveau monde. Colomb aborda à une des isles Lucayes, qu'il nomma San-Salvador, & dont il prit possession au nom d'Isabelle. Personne en Espagne ne se doutoit alors qu'il pût y avoir quelque injustice à s'emparer d'un pays qui n'étoit pas habité par des chrétiens.

Les insulaires, à la vue des vaisseaux & de ces hommes si différens d'eux, furent d'abord effrayés, & prirent la fuite. Les Espagnols en arrêterent quelques-uns, qu'ils renvoyerent après les avoir comblés de caresses & de présens. Il n'en fallut pas davantage pour rassurer toute la nation.

Ces peuples vinrent sans armes sur le rivage. Plusieurs entrèrent dans les vaisseaux; ils examinoient tout avec admiration. On remarquoit en eux de la confiance & de la gaieté. Ils apportoient des fruits. Ils mettoient les Espagnols sur leurs épaules pour les aider à descendre à terre. Les habitans des isles voisines montrèrent la même douceur & les mêmes mœurs. Les matelots que Colomb envoyoit à la découverte,

étoient fêtés dans toutes les habitations. Les hommes, les femmes, les enfans leur alloient chercher des vivres. On remplissoit du coton le plus fin, les lits suspendus dans lesquels ils couchoient. C'étoit de l'or que cherchoient les Espagnols : ils en virent. Plusieurs sauvages portoient des ornemens de ce riche métal ; ils en donnerent à leurs nouveaux hôtes. Ceux-ci furent plus révoltés de la nudité, de la simplicité de ces peuples, que touchés de leur bonté. Il ne furent point reconnoître en eux l'empreinte de la nature. Etonnés de trouver des hommes couleur de cuivre, sans barbe & sans poil sur le corps, ils les regarderent comme des animaux imparfaits qu'on auroit dès lors traités sans humanité, sans l'intérêt qu'on avoit de savoir d'eux des détails importans sur les contrées voisines, & dans quels pays étoient les mines d'or.

Après avoir reconnu quelques isles d'une médiocre étendue, Colomb aborda au Nord d'une grande isle que les insulaires appelloient Hayti, & qu'il nomma l'Espagnole ; elle porte aujourd'hui le nom de Saint-Domingue. Il y fut conduit par quelques sauvages des autres isles qui l'avoient suivi sans défiance, & qui lui avoient fait entendre que la grande isle étoit le pays qui leur fournissoit ce métal dont les Espagnols étoient si avides.

L'isle de Hayti, qui a deux cens lieues de long, sur soixante, & quelquefois quatre-vingt de large, est coupée par le milieu dans toute sa largeur de l'est à l'ouest, par une chaîne de montagnes, la plupart escarpées qui en occupent le milieu. On la trouva partagée entre cinq nations fort nombreuses qui vivoient en paix.

Elles avoient des rois nommés Caciques , absolus , & fort aimés. Ces peuples étoient plus blancs que ceux des autres isles. Ils se peignoient le corps. Les hommes étoient absolument nus. Les femmes portoient une sorte de jupe de coton qui ne passoit pas le genouil. Les filles étoient nues comme les hommes. Ils vivoient de may, de racines, de fruits & de coquillages. Sobres, légers, agiles, peu robustes, ils avoient de l'éloignement pour le travail : leurs besoins ne leur en demandoient pas ; & ils ne s'étoient pas fait des besoins. Ils vivoient sans inquiétudes, & dans une douce indolence. Leur tems s'employoit à danser, à jouer, à dormir. Ils montroient peu d'esprit, à ce que disent les Espagnols ; & en effet, des insulaires séparés des autres peuples ne devoient avoir que peu de lumieres. Les sociétés isolées s'éclairent lentement, & difficilement : elles ne s'enrichissent d'aucune des découvertes que le tems & l'expérience font faire aux autres peuples. Le nombre des hazards qui menent à l'instruction est plus borné pour elles.

Ce sont les Espagnols eux-mêmes, qui nous attestent que ces peuples étoient humains, sans malignité, sans esprit de vengeance, presque sans passions.

Ils ne savoient rien, mais ils n'avoient aucun desir d'apprendre. Cette indifférence & la confiance avec laquelle ils se livroient à des étrangers, prouvent qu'ils étoient heureux.

Leur histoire, leur morale étoient renfermées dans un recueil de chansons qu'on leur apprenoit dès l'enfance.

Ils avoient comme tous les peuples quelques fables sur l'origine du genre humain.

On fait peu de chose sur leur religion à laquelle ils n'étoient pas fort attachés ; & il y a apparence que sur cet article comme sur beaucoup d'autres, leurs destructeurs les ont calomniés. Ils prétendoient que ces insulaires si doux adoroient une multitude d'êtres malfaisans. On ne le sauroit croire. Les adorateurs d'un dieu malfaisant, n'ont jamais été bons.

Aucune loi ne régloit chez eux le nombre des femmes. Ordinairement, une d'entr'elles avoit quelques privileges, quelques distinctions, mais sans autorité sur les autres. C'étoit celle que le mari aimoit le plus, & dont il se croyoit le plus aimé. Quelquefois à la mort de cet époux, elle se faisoit enterrer avec lui. Cen'étoit point chez ce peuple un usage, un devoir, un point d'honneur ; c'étoit dans la femme une impossibilité de survivre à ce que son cœur avoit de plus cher. Les Espagnols appelloient débauche, licence, crime cette liberté dans le mariage & dans l'amour, autorisée par les loix & par les mœurs ; & ils attribuoient aux prétendus excès des insulaires, un mal qu'un médecin philosophe a démontré depuis peu dans un traité sur l'origine de la maladie vénérienne, avoir été connu en Europe avant la découverte de l'Amérique.

Ces insulaires n'avoient pour armes, que l'arc & des fleches d'un bois dont la pointe durcie au feu, étoit quelquefois garnie de pierres tranchantes, ou d'arrêtes de poisson. Les simples habits des Espagnols, étoient des cuirasses impénétrables contre ces fleches lancées avec peu d'adresse. Ces armes jointes à de petites massues, ou plutôt à de gros bâtons dont le coup devoit être rarement mortel, ne rendoient pas ce peuple bien redoutable.

Il étoit composé de différentes classes, dont une s'arroyoit une espece de noblesse ; mais on fait peu quelles étoient les charges de cette distinction, & ce qui pourroit y conduire. Ce peuple ignorant & sauvage, avoit aussi des forçiers, enfans ou peres de la superstition.

Colomb ne négligea aucun des moyens qui pouvoient lui concilier ces insulaires. Mais il leur fit sentir aussi, que sans avoir la volonté de leur nuire, il en avoit le pouvoir. Les effets surprenans de son artillerie, dont il fit des épreuves en leur présence, les convainquirent de ce qu'il leur disoit. Les Espagnols leur parurent des hommes descendus du ciel; & les présens qu'ils en recevoient, n'étoient pas pour eux de simples curiosités, mais des choses sacrées. Cette erreur étoit avantageuse. Elle ne fut détruite par aucun acte de foiblesse ou de cruauté. On donnoit à ces sauvages de bonnets rouges, des grains de verre, des épingles, des couteaux, des sonnettes, & ils donnoient de l'or & des vivres.

Dans les premiers momens de cette union, Colomb marqua la place d'un établissement qu'il destinoit à être le centre de tous les projets qu'il se proposoit d'exécuter. Il construisit un petit fort avec les secours des insulaires qui travailloient gaiement à forger leurs fers. Il y laissa trente-neuf Castillans ; & après avoir reconnu la plus grande partie de l'isle, il fit voile pour l'Espagne.

Il arriva à Palos, port de l'Andalousie, d'où sept mois auparavant il étoit parti. Il se rendit par terre, à Barcelone, où étoit la Cour. Ce voyage fut un triomphe. La noblesse & le peuple allerent au-devant de lui, & le suivirent en

foule jusqu'aux pieds de Ferdinand & d'Isabelle. Il leur présenta des insulaires qui l'avoient suivi volontairement. Il fit apporter des monceaux d'or, des oiseaux, du coton, beaucoup de raretés que la nouveauté rendoit précieuses. Cette multitude d'objets étrangers exposée aux yeux d'une nation dont la vanité & l'imagination exagèrent tout, lui fit voir une source inépuisable de richesses qui devoit couler éternellement dans son sein. L'enthousiasme gagna jusqu'aux souverains. Dans l'audience publique qu'ils donnerent à Colomb, ils le firent couvrir, & s'asseoir comme un grand d'Espagne. Il leur raconta son voyage. Ils le comblèrent de caresses, de louanges, d'honneurs; & bientôt après il repartit avec dix-sept vaisseaux pour faire de nouvelles découvertes, & fonder des colonies.

A son arrivée à Saint-Domingue, avec quinze cens soldats, trois cens ouvriers, des missionnaires, les grains, les fruits, les animaux domestiques d'Europe, qui manquoient à ce nouveau monde; Colomb trouva qu'on avoit ruiné sa forteresse, & massacré tous les Espagnols. Ils s'étoient attiré cette infortune par leur orgueil, leur licence, & leur tyrannie. Colomb n'en douta pas après les éclaircissémens qu'il se fit donner, & il eut le bonheur de persuader à ceux qui avoient moins de modération que lui, qu'il étoit de la bonne politique de renvoyer la vengeance à un autre tems. On s'occupa uniquement à reconnoître les mines qui devoient coûter tant de sang, à les exploiter, à construire des forts dans leur voisinage, à y établir des garnisons suffisantes pour assurer les travaux.

Pendant ce tems-là, les vivres apportés d'Europe avoient été corrompus par la chaleur hu-

mide du climat, & le petit nombre des cultivateurs envoyés pour les renouveler dans des régions où la végétation est si prompte, étoient morts la plupart, ou tombés malades. Les gens de guerre invités à les remplacer se refusèrent à une occupation qui devoit assurer leur subsistance. La paresse commençoit à être en honneur en Espagne. Ne rien faire, étoit vivre en gentilhomme; & le dernier soldat dans un pays où il se trouvoit le maître, vouloit vivre noblement. Les insulaires leur offroient tout, & ils exigeoient davantage. Ils leur demandoient sans cesse des alimens & de l'or. Ces malheureux se laisserent enfin de cultiver, de chasser, de pêcher, de fouiller les mines pour les insatiables Espagnols; & à cette époque, on ne vit plus en eux que des traitres, & des esclaves rebelles dont on se permit de verser le sang.

Colomb qui continuoit ses découvertes, averti que les Indiens aigris par ces traitemens barbares, méditoient un soulèvement, revint sur ses pas. Son projet étoit de rapprocher les esprits; mais il fut entraîné par les clameurs séditieuses de ses feroces & avides soldats, dans des hostilités qui n'étoient ni selon son cœur, ni dans ses principes; avec deux cens fantassins & vingt cavaliers, il ne craignit pas d'attaquer une armée de cent mille hommes dans le lieu où fut bâtie depuis la ville de Saint-Yago.

Les malheureux Indiens étoient vaincus avant de combattre. Ils regardoient les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure. Les armes d'Europe avoient augmenté leur admiration, leur respect & leur crainte. La vue des chevaux les avoient, sur-tout, étonné. Plusieurs étoient assez simples pour croire que l'homme & le cheval

n'étoient qu'un même animal, ou un dieu. Quand cette impression de terreur n'auroit pas trahi leur courage, ils n'auroient pû faire encore qu'une foible résistance. Le feu du canon, les piques, une discipline inconnue les auroient aisément dispersés. Ils prirent la fuite de tous côtés. Ils demanderent la paix, & l'obtinent à condition qu'ils cultiveroient la terre pour les Espagnols, & qu'ils leur fourniroient chaque mois une certaine quantité d'or.

Cette dure obligation, des cruautés qui la rendoient plus dure encore, parurent bientôt insupportables à ces insulaires. Pour s'y soustraire, ils se réfugièrent dans les montagnes où ils espéroient que la chasse, & des fruits sauvages leur donneroient le peu de subsistance dont ils avoient besoin, tandis que leurs ennemis, dont chacun consommoit la nourriture de dix Indiens, se voyant privés de vivres, seroient obligés de repasser les mers. Ils se tromperent. Les Castillans se foutinrent par les rafraichissemens qu'ils recevoient d'Europe, & n'en furent que plus acharnés à la poursuite de leur affreux projet. Leur rage les conduisit dans des lieux qu'on croiroit inaccessibles. Ils formerent leurs chiens à découvrir, à dévorer les malheureux Indiens. On en vit qui firent vœu d'en massacrer douze tous les jours en l'honneur des douze Apôtres. Ils firent périr le tiers de ces nations. On prétend qu'à leur arrivée, l'isle avoit un million d'habitans. Tous les monumens attestent que ce nombre n'est pas exagéré, & il est constant que la population étoit considérable.

Ce qui avoit échappé à la misere, à la fatigue, à la frayeur, & au glaive, fut obligé de se livrer à la discrétion du vainqueur qui usa de ses

avantages avec d'autant plus de rigueur qu'il n'étoit pas contenu par la présence de Colomb. Ce grand homme étoit repassé en Espagne pour instruire la Cour de ces barbaries que le caractère de ses inférieurs le mettoit hors d'état de prévenir, & que ses navigations continuelles ne lui permettoient pas d'empêcher. Durant son absence, la mesintelligence, l'esprit de haine & de rebellion diviserent la colonie qu'il avoit laissée sous les ordres de son frere. On n'obéissoit que lorsqu'il y avoit quelque Cacique à détrôner, quelque bourgade à piller ou à détruire, des nations à exterminer. A peine ces farouches guerriers s'étoient-ils emparés des trésors de quelques malheureux qu'ils avoient égorgés, que la confusion renaissoit. Le desir de l'indépendance, l'inégalité dans le partage du butin divisoit ces hommes avides. L'autorité n'étoit plus écoutée. Et les subalternes n'étoient pas plus soumis aux chefs, que les chefs aux loix. On en vint à se faire ouvertement la guerre.

Les Indiens quelquefois acteurs, & toujours témoins de ces scènes sanglantes & odieuses, respirèrent un peu de courage. Leur simplicité ne les empêcha pas d'entrevoir qu'il seroit possible de se défaire d'un petit nombre de tyrans qui paroissoient avoir oublié leurs projets, & qui n'écoutoient que la haine implacable qu'ils avoient les uns pour les autres. Cet espoir les échauffoit. Une confédération conduite avec plus d'art qu'on ne l'auroit soupçonné, prenoit de la consistance. Peut-être les Espagnols qu'un si grand péril n'empêchoit pas de continuer à s'exterminer, auroient-ils succombé, si dans ces circonstances critiques Colomb ne fut revenu d'Europe.

L'accueil distingué qu'il y avoit reçu, n'avoit

fait sur les peuples qu'une impression passagere. Le tems qui amene la reflexion à la suite de l'enthousiasme , avoit fait disparoitre tout l'empressement qu'on avoit d'abord marqué pour se rendre dans le nouveau monde. On ne rechauffoit pas les esprits , par ce qu'on publioit de ses richesses , par la vue même de l'or qui en arrivoit. La couleur livide de tous ceux qui en étoient revenus ; les maladies cruelles & honteuses de la plupart ; ce qu'on disoit de la malignité du climat , de la multitude de ceux qui y avoient péri , de la disette qu'on y éprouvoit , la répugnance d'obéir à un étranger dont on blâmoit la sévérité , peut-être la crainte de contribuer à sa gloire , toutes ces causes avoient donné un éloignement invincible pour Saint-Domingue aux sujets de la couronne de Castille , les seuls des Espagnols auxquels il fut alors permis d'y passer.

Il falloit pourtant des Colons. L'amiral proposa de les prendre dans les prisons , parmi les malfaiteurs , de dérober les plus grands scélérats à la mort , à l'infamie , pour les faire servir à étendre la puissance de leur patrie dont ils étoient le rebut & le fléau. Ce projet auroit eu moins d'inconvéniens pour les colonies solidement établies , où la vigueur des loix , & la pureté des mœurs eussent pu contenir ou réprimer la licence de quelques sujets effrénés , ou corrompus. Il faut aux nouveaux états d'autres fondateurs que des brigands. L'Amérique ne se purgera jamais du levain & de l'écume qui entrèrent dans la masse des premières populations que l'Europe y jetta. Colomb fit bientôt la triste expérience du mauvais avis qu'il avoit ouvert.

Si ce hardi navigateur eut seulement amené

avec lui des hommes ordinaires, il leur auroit inspiré dans la traversée, sinon des principes élevés, du moins des sentimens honnêtes. Formant à leur arrivée le plus grand nombre, ils auroient donné des exemples de modération & d'obéissance qu'on eut été forcé, qu'on eut peut-être aimé à suivre. Cette harmonie auroit produit les meilleurs effets, & donné de la consistance à la colonie. Les Indiens auroient été mieux traités, les mines mieux exploitées, les tributs mieux payés. La métropole encouragée par ces succès à de plus grands efforts, on eut formé de nouveaux établissemens qui auroient étendu la gloire, les richesses, & la puissance de l'Espagne. Peu d'années devoient amener ces grands événemens. Une mauvaise idée gâta tout.

Les malfaiteurs qui suivoient Colomb, joints aux brigands qui étoient à Saint-Domingue, formèrent le peuple le plus corrompu qu'on eut jamais vu. Il ne connut ni subordination, ni bien-séances, ni humanité. Sa rage s'exerçoit sur-tout contre l'amiral, qui connut trop tard l'erreur où il étoit tombé, où ses ennemis l'avoient peut-être entraîné. Cet homme extraordinaire achetoit bien cher la célébrité que son génie & ses travaux lui avoient acquise. Sa vie fut un contraste perpétuel de ce qui élève, de ce qui flétrit l'ame des conquérans. Toujours en but aux complots, aux calomnies, à l'ingratitude des particuliers, il eut encore à soutenir les caprices d'une Cour orgueilleuse & défiante, qui tour-à-tour le récompensoit & le punissoit, lui rendoit sa confiance & le disgracioit.

La prévention du ministère d'Espagne, contre l'auteur de la plus grande découverte qu'on eut jamais faite, alla si loin, qu'on envoya dans

le nouveau monde un arbitre pour juger entre Colomb & ses soldats. Bovadilla, le plus ambitieux, le plus intéressé, le plus injuste, le plus emporté de ceux qui étoient passés en Amérique, arrive à Saint-Domingue, jette l'amiral dans les fers, & le fait conduire en Espagne comme le plus vil des criminels. La Cour honteuse d'un traitement si ignominieux, lui rend la liberté ; mais sans le venger de son oppresseur, sans le rétablir dans ses charges. Telle fut la fin de cet homme singulier, qui avoit ajouté aux yeux de l'Europe étonnée, une quatrième partie à la terre, ou plutôt une moitié du monde à ce globe si long-temps dévasté & si peu connu. La reconnoissance publique auroit dû donner à cet hémisphere étranger, le nom du hardi navigateur, qui le premier y avoit pénétré. C'étoit le moindre hommage qu'on dut à sa mémoire ; mais soit envie, soit inattention, soit jeu de la fortune qui dispose aussi de la renommée, il n'en fut pas ainsi : cet honneur étoit réservé au Florentin Americ Vespuce, quoiqu'il ne fit que suivre les traces d'un homme dont le nom doit être placé au-dessus des plus grands noms. Ainsi le premier instant où l'Amérique fut connue du reste de la terre, fut marqué par une injustice, présage fatal de toutes celles dont ce malheureux pays devoit être le théâtre.

Elles se multiplièrent après la chute de Colomb & la mort d'Isabelle. Jusqu'alors les Insulaires, quoique condamnés à des corvées destructives, à des tributs excessifs, avoient continué à vivre, dans leurs bourgades selon leurs usages, & sous le gouvernement de leurs caciques. En 1506, Ferdinand fut sollicité de les répartir entre les conquérans pour être employés aux travaux des

mines, ou à tous les usages que des tyrans pourroient en faire. La religion & la politique furent les deux voiles dont on couvrit ce système extravagant d'inhumanité. Tout le tems, disoit-on, qu'on laissera à ces barbares le libre exercice de leurs superstitions, ils n'embrasseront jamais le christianisme; & ils nourriront toujours un esprit de révolte, à moins que leur dispersion ne les mette hors d'état de rien entreprendre. Le monarque sur la foi des théologiens, que leurs dogmes exclusifs portent toujours aux partis violens, accorda ce qu'on demandoit. L'isle entiere fut partagée en un grand nombre de districts. Chaque Espagnol sans distinction de Castillan & d'Arragonois, en obtint un plus ou moins étendu selon son grade, sa faveur ou sa naissance. Les Indiens qu'on y attacha furent dès ce moment des esclaves qui devoient leur sang, leurs sueurs à leurs maîtres. Cette horrible disposition fut suivie depuis dans tous les établissemens du nouveau monde.

Les mines donnerent alors un produit plus fixe. La couronne en avoit d'abord la moitié. Elle se réduisit dans la suite au tiers, & fut enfin obligée de se borner à la cinquieme partie.

Les trésors qui venoient de saint-Domingue, enflammerent la cupidité de ceux-là même qui ne vouloient point passer les mers. Les grands & les gens en place obtinrent de ces concessions qui procuroient des richesses sans travail. Ils les faisoient régir par des agens qui avoient leur fortune à faire, & à augmenter celles de leurs commettans. On vit alors ce qui ne paroissoit pas possible, un accroissement de férocité. Cinq ans après cet arrangement barbare, les naturels du pays se trouverent réduits à quatorze mille. Il

fallut aller chercher sur le continent, & dans les isles voisines des sauvages pour les remplacer.

Les uns & les autres étoient accouplés comme des bêtes. On faisoit relever à grands coups ceux qui succomboient sous leurs fardeaux. Il n'y avoit de communication entre les deux sexes qu'à la dérobee. Les hommes périssoient dans les mines, & les femmes dans les champs que cultivoient leurs foibles mains. Une nourriture mal saine, insuffisante achevoit d'épuiser des corps excédés de travaux. Le lait tarissoit dans le sein des meres. Elles expiroient de faim, de lassitude, pressant contre leurs mamelles desséchées, leurs enfans morts ou mourans. Les peres s'empoisonnoient. Quelques-uns se pendirent aux mêmes arbres où ils venoient d'arracher, & de recevoir les derniers sours de leurs femmes & de leurs enfans. Leur race n'est plus.

Avant que ces scènes d'horreur eussent entièrement dévasté les premiers établissemens des Espagnols dans le nouveau monde, ils en avoient formé d'autres moins considérables à la Jamaïque, à Porto-Rico, à Cuba. Velasquez, fondateur de ce dernier, voulut que sa colonie partageât avec celle de Saint-Domingue, l'avantage de faire des découvertes dans le continent, & il choisit François Hernandez, de Cordue, pour cette destination glorieuse. Il lui donna trois vaisseaux, cent dix hommes, & la liberté de bâtir des forts, d'enlever des esclaves, ou de faire la traite de l'or selon les circonstances. Ce voyage qui est de 1517, ne produisit pas d'autre événement que la connoissance de Lyucatan.

Jean de Grijalva, expédié l'année suivante pour prendre des idées approfondies de cette contrée, remplit sa commission avec intelligence.

Il fit plus : il parcourut la côte de Campêche, poussa sa navigation encore plus au Nord, & débarqua dans tous les lieux où la descente se trouva facile. Quoiqu'il n'eût pas été toujours accueilli favorablement, son expédition eut un grand succès. Elle lui valut beaucoup d'or, & procura des lumieres suffisantes sur l'étendue, les richesses & les forces du Mexique.

La Conquête de ce grand empire parut au dessus de l'ame de Grijalva. La voix publique nommoit pour l'exécution de ce projet, Fernand Cortez, plus connu alors par les espérances qu'il donnoit, que par des grandes choses qu'il eût déjà faites. Ses partisans prétendoient qu'il avoit une force de corps propre à supporter les plus grands travaux; le talent de la parole au souverain degré; une sagacité qui lui faisoit tout prévoir; une présence d'esprit que les événemens les plus extraordinaires ne déconcertoient jamais; une grande abondance de moyens; l'art de subjuguier les esprits qui se refusoient à la conciliation; une constance qui l'empêchoit de revenir jamais sur ses pas; cet enthousiasme de gloire qu'on a toujours regardé comme la premiere vertu des héros. La multitude qui n'a, qui ne peut avoir que le succès pour regle de ses jugemens, a long-temps adopté cette opinion avantageuse. Depuis que la philosophie a commencé à jeter du jour sur l'histoire, il est devenu douteux si les défauts de Cortez ne l'emportoient pas sur ses qualités.

Quoi qu'il en soit, cet homme devenu depuis si célèbre, n'eut pas été plutôt choisi par Velasquez pour l'entreprise la plus importante qui eut été encore formée dans le nouveau monde, qu'il se vit entouré de tout ce qui se sentoit un

puissant attrait pour la renommée & pour la fortune. Après avoir surmonté les obstacles que la jalousie & la haine lui suscitèrent, il mit à la voile le dix Février de l'an 1519. Cinq cens huit soldats, cent neuf matelots, les officiers nécessaires pour les commander, quelques chevaux, un peu d'artillerie composoient ses forces. Ces moyens, tout foibles qu'ils étoient, n'étoient pas même fournis par le gouvernement, qui ne mettoit que son nom dans les tentatives qu'on faisoit pour découvrir de nouveaux pays, pour former de nouveaux établissemens. Tout s'exécutoit aux dépens des particuliers. Ils se ruinoient s'ils étoient malheureux; leurs succès étendoient toujours l'empire de la métropole. Depuis les premières expéditions, jamais elle ne forma de plan, jamais elle n'ouvrit ses trésors, jamais elle ne leva des troupes. La soif de l'or & l'esprit de chevalerie qui regnoit encore, excitoient seuls l'industrie & l'activité. Ces aiguillons étoient si puissans, qu'ils faisoient voler non-seulement le peuple, mais beaucoup de personnes d'un rang distingué parmi des sauvages, sous la zone Torride, dans un climat le plus souvent mal-sain. Peut-être n'y avoit-il alors sur la terre que l'Espagnol assez frugal, assez endurci à la fatigue, assez accoutumé aux intempéries d'un climat chaud, pour supporter tant d'incommodités.

Cortez qui avoit éminemment ces qualités, attaque en passant les Indiens de Tabasco, les bat plusieurs fois, leur accorde la paix, & fait alliance avec eux. On lui donne vingt femmes pour faire du pain de mays à ses troupes. La plus jolie, baptisée sous le nom de Marina, devint sa maîtresse. Elle lui servit depuis d'interprète, & lui fut très-utile.

A peine il parut sur les côtes du Mexique, que Montezuma qui regnoit avec le pouvoir le plus absolu, fut faisi d'une frayeur si marquée qu'elle n'échappa pas aux courtisans les moins pénétrans. Cette frayeur inspirée à un si puissant monarque, par une poignée d'aventuriers, feroit hors de toute vraisemblance si l'on ne remontoit aux principes éloignés qui en étoient la source.

La terre a éprouvé d'anciennes révolutions. Le globe, outre son mouvement journalier & son mouvement annuel, qui vont l'un & l'autre d'occident en orient, peut en avoir un insensible, aussi lent que les siècles, qui le fait tourner du nord au midi par une révolution que l'homme commence à peine de nos jours à imaginer, sans que ces calculs en osent encore chercher les commencemens ni suivre la durée.

Par cette pente, soit apparente, si ce sont les cieux qui par un mouvement dont la lenteur est proportionnée à l'immensité de leurs orbés, penchent & entraînent avec eux le soleil vers le pôle; soit réelle, si notre globe par sa constitution physique tombe pour ainsi dire insensiblement vers un point opposé à la direction de ce mouvement caché des cieux : par une suite naturelle de cette pente, l'axe de la terre déclinant toujours, il pourroit arriver que ce que nous appelons la sphere oblique devint droite, & que la sphere droite fût oblique à son tour, que les lieux situés aujourd'hui sous l'équateur, eussent été sous les poles, & les zones glaciales de nos jours devinssent la zone torride.

On comprend dès lors que cette grande révolution de toute la masse du globe, en doit continuellement entraîner une foule de particulieres sur sa surface; que la mer, comme l'instrument

de toutes ces petites révolutions, en suivant la pente de cette inclinaison de l'axe, quitte un pays pour couvrir l'autre, & cause ainsi ces inondations ou ces déluges successifs qui ont parcouru la face de la terre, noyé ses divers habitans, & laissé par-tout des monumens visibles de ruine & de dévastation, & des traces profondes de ses ravages dans le souvenir des hommes.

Cette lutte continuelle d'un élément avec l'autre, de la terre qui engloutit une partie de l'océan dans ses cavités intérieures, de la mer qui ronge, & emporte de grandes portions de la terre dans ses abîmes; ce combat éternel de deux élémens incompatibles, ce semble, & pourtant inséparables, tient les habitans du globe dans un péril sensible, & dans des allarmes vives sur leur destinée. La mémoire ineffaçable des changemens arrivés, inspire naturellement la crainte des changemens à venir. Delà, ces traditions universelles de déluges passés, & cette attente de l'embrasement du monde. Les tremblemens de terre occasionnés par des inondations & les volcans que ces secousses reproduisent à leur tour, ces crises violentes dont aucune partie du globe ne doit être exempte, engendrent & perpétuent la terreur parmi les hommes. On trouve cette frayeur répandue & consacrée dans toutes les superstitions dont elle est l'origine. Cette crainte est plus vive dans les pays où les marques de ces révolutions du globe sont plus sensibles & plus récentes.

On voit sur la surface de l'Amérique une empreinte plus profonde des ravages que les eaux & le feu ne cessent de faire par-tout. De vastes golfes, des lacs immenses, des isles sans nombre, les plus grands fleuves, les plus hautes mon-

tagnes, des terres rarement habitées, encore moins peuplées; tout y atteste les fléaux & les calamités dont la nature affligea ce monde; tout y imprime cette frayeur de la désolation, dont l'imposture a de tout tems abusé pour regner sur la terre. La crainte qui ne s'arrête point dans ses progrès, voit dans un seul mal le germe de mille autres. Elle en attend de la terre & des cieux; elle croit voir la mort sur sa tête & sous ses pieds. Des événemens que le hazard a fait se rencontrer ensemble, lui paroissent liés dans la nature même, & dans l'ordre des choses. Comme il n'arrive jamais rien sur la terre sans qu'elle se trouve sous l'aspect de quelque constellation, on s'en prend aux étoiles de tous les malheurs dont on ignore la cause, & de simples rapports de situation entre des planettes, sont pour l'esprit humain qui a toujours cherché dans les ténèbres l'origine du mal, une influence immédiate & nécessaire sur toutes les révolutions qui les suivent ou les accompagnent.

Mais sur-tout, les événemens politiques comme les plus intéressans pour l'homme, ont toujours eu à ses yeux une dépendance très-prochaine du mouvement des astres. Delà, les fausses prédictions & les craintes réelles qui dans tous les tems ont dominé sur la terre. Elles augmentent en s'enracinant à proportion de l'ignorance. On trouva ces maladies de l'esprit humain, établies dans le nouveau monde, où les Espagnols les auroient portées si elles n'y avoient été. On ne fait quelle tradition, qui pourroit cependant avoir été imaginée après l'événement, avoit fait pressentir à Saint-Domingue, au Pérou, & dans quelques parties de l'Amérique Septentrionale, qu'il y viendroit des étrangers qui bouleverseroient

ce malheureux pays. Ces exterminateurs devoient arriver du côté de l'Orient. Ce n'est pas que les Américains eussent aucune connoissance de nos contrées; mais accoutumés comme tous les peuples de la terre à tourner leurs premiers regards vers les lieux où le soleil se leve, ils avoient imaginé que les révolutions dont ils étoient menacés partiroient de ce front du globe.

Cette superstition qui faisoit partie des dogmes du Mexique, fortifiée par quelques événemens récents assez singuliers, agissoit vivement sur l'ame naturellement inquiète de Montezuma; lorsque les Castillans débarquerent dans ses états. Ce qu'il craignoit en général; ce qu'il avoit oui dire en particulier de ces étrangers, se confondant dans son esprit troublé, ce prince se crut au moment critique annoncé par les astres aux prophètes de sa nation. Il fit partir des députés pour offrir à Cortez les secours dont il pouvoit avoir besoin, & pour le prier de s'éloigner de ses possessions. Le chef des Espagnols répondit toujours qu'il falloit qu'il allât parler à l'empereur de la part du souverain del'Orient. Cette obstination ayant réduit les envoyés à recourir à leur dernier moyen, les menaces, ils vanterent beaucoup les trésors & la puissance de leur maître: *voilà*, dit Cortez en se tournant vers ses soldats, *voilà ce que nous cherchons, de grands périls & de grandes richesses*. Il brûle tout de suite ses vaisseaux pour vaincre ou pour périr, prend la route de Mexico, & poursuit sa marche sans trouver beaucoup d'opposition.

Arrivé sur la frontière de la république de Tlascalala il fit demander passage, & proposer une alliance. On refusa l'un & l'autre. Les merveilles qu'on racontoit des Espagnols étonnoient les

Tlafcalteques, mais ne les effrayoient pas. Ils livrèrent quatre ou cinq combats. Une fois les Espagnols furent rompus, & ils étoient en danger d'être défaits si la division ne s'étoit pas mise dans l'armée de leurs ennemis. Cortez se crut obligé de se retrancher, & les Tlafcalteques se firent tuer sur les parapets. Que leur manquoit-il pour vaincre? Des armes.

Un point d'honneur établi chez toutes les nations & qui tient à l'humanité, qu'on trouve chez les Grecs au Siege de Troyes, & chez quelques peuples des Gaules, contribua beaucoup à leur arracher la victoire. C'étoit la crainte & la honte de laisser enlever par l'ennemi, leurs blessés & leurs morts. A chaque moment le soin de les sauver rompoit l'armée, & ralentissoit les attaques.

Le gouvernement de ces peuples étoit fort extraordinaire. Le pays étoit partagé en plusieurs cantons où regnoient de petits souverains qui s'appelloient Caciques. Ils conduisoient leurs sujets à la guerre, levoient des impôts, & rendoient la justice; mais il falloit que leurs loix, leurs édits fussent confirmés par le Sénat de Tlafcala, qui étoit le véritable souverain. Il étoit composé de citoyens choisis dans chaque canton par les assemblées du peuple.

Les Tlafcalteques avoient de belles loix & de belles mœurs. Ils punissoient de mort le mensonge, le manque de respect d'un fils à son pere, le péché contre nature. Les loix permettoient la pluralité des femmes. Le climat & les mœurs y portoient, & le gouvernement y encourageoit.

Le mérite militaire étoit le plus honoré, comme il l'est toujours chez les peuples sauvages, ou

conquérans. Il y avoit à Tlascalca des ordres de chevalerie où n'étoient admis que ceux qui par des actions héroïques, ou par des conseils salutaires avoient rendu service à l'état.

Les négocians habiles obtenoient aussi des distinctions qui les élevoient à la noblesse. Etablissement singulier chez une nation pauvre, & qui avoit des loix somptuaires.

A la guerre, les Tlascalteques portoient dans leur carquois deux fleches sur lesquelles étoient gravées les images de deux de leurs anciens héros. On commençoit le combat par lancer une de ces fleches, & l'honneur obligeoit à la reprendre.

Dans la ville ils étoient vêtus, mais ils se dépouilloient de leurs habits pour combattre.

On vantoit leur bonne foi & leur franchise dans les traités publics, & entr'eux ils honoroient les vieillards.

Le larcin, l'adultere & l'ivrognerie étoient en horreur. Ceux qui étoient coupables de ces crimes étoient bannis. Il n'étoit permis de boire de liqueurs fortes qu'aux vieillards épuisés dans des travaux militaires.

Les Tlascalteques avoient des jardins, des bains. Ils aimoient la danse, la poésie, & les représentations théatrales. Une de leurs principales divinités étoit la déesse de l'amour. Elle avoit un temple magnifique, & on y célébroit des fêtes auxquelles accouroit toute la nation.

Leur pays n'étoit ni fort étendu, ni des plus fertiles de ces contrées. Il étoit montueux, mais fort cultivé, fort peuplé, & fort heureux.

Voilà des hommes que les Espagnols ne daignoient pas reconnoître pour être de leur espece. Une des qualités qu'ils méprisoient le plus

chez les Tlascalteques, c'étoit l'amour de la liberté. Ils ne trouvoient pas qu'ils eussent un gouvernement, parce qu'ils n'avoient pas celui d'un seul homme; ni une police, parce qu'ils n'avoient pas celle de Madrid; ni des vertus, parce qu'ils n'avoient pas leur culte; ni de l'esprit, parce qu'ils n'avoient pas leurs opinions.

Jamais, peut-être, aucune nation ne fut idolâtre de ses préjugés au point où l'étoient alors, où le sont encore aujourd'hui les Espagnols. Ces préjugés faisoient le fonds de toutes leurs pensées, influoient sur tous leurs jugemens, formoient leur caractère. Ils n'employoient le génie ardent & vigoureux que leur a donné la nature, qu'à inventer une foule de sophismes pour s'affermir dans leurs erreurs. Jamais la déraison n'a été plus dogmatique, plus décidée, plus ferme & plus subtile. Ils étoient attachés à leurs usages, comme à leurs préjugés. Ils ne reconnoissoient qu'eux dans l'univers de sensés, d'éclairés, de vertueux. Avec cet orgueil national, le plus aveugle, le plus extrême qui fut jamais, ils auroient eu pour Athenes le mépris qu'ils avoient pour Tlascala. Ils auroient traité les Chinois comme des bêtes, & par-tout ils auroient outragé, opprimé, dévasté.

Malgré cette maniere de penser si fiere, & si dédaigneuse, les Espagnols firent alliance avec les Tlascalteques qui leur donnerent des troupes pour les conduire & les appuyer. Ces peuples étoient depuis long-tems ennemis des Mexicains qui vouloient les soumettre à leur domination.

Avec ce secours, Cortez s'avançoit vers la ville capitale à travers un pays abondant, arrosé de belles rivieres, couvert de villes, de bois, de champs cultivés, & de jardins. La

campagne étoit féconde en plantes inconnues à l'Europe. On voyoit une foule d'oiseaux d'un plumage éclatant, des animaux d'espèces nouvelles. La nature étoit changée, & n'en étoit que plus agréable & plus riche. Un air temperé, des chaleurs continues, mais supportables, entretenoient la parure & la fécondité de la terre. On voyoit dans le même canton des arbres couverts de fleurs, d'autres de fruits délicieux. On semoit dans un champ le grain qu'on moissonnoit dans l'autre.

Les Espagnols ne parurent point sensibles à ce nouveau spectacle. Tant de beautés ne les touchoient pas. Ils voyoient l'or servir d'ornement dans les maisons & dans les temples, embellir les armes des Mexicains, leurs meubles & leurs personnes : ils ne voyoient que ce métal, semblables à ce Mammone dont parle Milton, qui dans le ciel oubliant la divinité même, avoit toujours les yeux fixés sur le parvis qui étoit d'or.

Montezuma après avoir essayé de détourner Cortez du dessein de venir dans sa capitale, l'y introduisit lui-même. Il commandoit à trente rois, ou princes, dont plusieurs pouvoient mettre sur pied des armées nombreuses. Ses richesses étoient immenses, son pouvoir absolu. Son peuple avoit autant de connoissances & de lumières, d'industrie & de politesse qu'il y en avoit alors en Europe. Ce peuple étoit guerrier & rempli d'honneur.

Si l'empereur du Mexique eut su faire usage de ces moyens, son trône étoit inébranlable. Mais ce prince qui étoit parvenu à la couronne par sa valeur, ne montra pas le moindre courage d'esprit. Tandis qu'il pouvoit accabler les Espagnols de toute sa puissance, malgré l'avantage de

leur discipline & de leurs armes, il voulut employer contre eux la perfidie.

Il les combloit à Mexico de présens, d'égards, de caresses, & il faisoit attaquer la Veracruz, colonie que les Espagnols avoient fondée pour s'assurer une retraite, ou pour recevoir des secours. *Il faut*, dit Cortez à ses compagnons en leur apprenant cette nouvelle : *il faut étonner ces barbares par une action d'éclat : j'ai résolu d'arrêter l'empereur, & de me rendre maître de sa personne.* Ce dessein fut approuvé. Aussi-tôt accompagné de ses officiers, il marche au palais de Montezuma, & lui déclare qu'il faut le suivre ou se résoudre à périr. Ce prince, par une bassesse égale à la témérité de ses ennemis, se met entre leurs mains. Il est obligé de livrer au supplice les généraux qui n'avoient agi que par ses ordres, & il met le comble à son avilissement en rendant hommage de sa couronne au roi d'Espagne.

Au milieu de ses succès, Cortez apprend que Narvaez, envoyé avec une petite armée par le gouverneur de Cuba, vient pour lui ôter le commandement de la sienne. Il marche à son rival, il le combat, il le prend prisonnier. Il fait mettre bas les armes aux vaincus, puis les leur rend en leur proposant de le suivre. Il gagne leur cœur par sa confiance & sa magnanimité; & l'armée de Narvaez se range sous ses drapeaux. Il reprend la route de Mexico, où il avoit laissé deux cens hommes qui gardoient l'empereur.

Il y avoit des mouvemens dans la noblesse Mexicaine, qui étoit indignée de la captivité de son prince; & le zèle indiscret des Espagnols qui dans une fête publique en l'honneur des dieux du pays, renversèrent les autels, & maf-

facrèrent les adorateurs & les prêtres, avoit fait prendre les armes au peuple.

Les Mexicains n'avoient de barbare que leur superstition; mais leurs prêtres étoient des monstres qui faisoient l'abus le plus affreux du culte abominable qu'ils avoient imposé à la crédulité de la nation. Elle reconnoissoit, comme tous les peuples policés, un être suprême, une vie à venir, avec ses peines & ses récompenses; mais ces dogmes utiles, étoient mêlés d'absurdités qui les rendoient incroyables.

Dans la religion du Mexique on attendoit la fin du monde à la fin de chaque siècle; & cette année étoit dans l'empire un tems de deuil & de désolation.

Les Mexicains invoquoient des puissances fubalternes comme les autres nations en ont invoqué sous le nom de génies, de camis, de manitous, d'anges, de fetiches. La moindre de ces divinités avoit ses temples, ses images, ses fonctions, son autorité particulière; & toutes faisoient des miracles.

Ils avoient une eau sacrée dont on faisoit des aspersions. On en faisoit boire à l'empereur. Les pèlerinages, les processions, les dons faits aux prêtres étoient de bonnes œuvres.

On connoissoit chez eux des expiations, des pénitences, des macérations, des jeûnes.

Quelques-unes de leurs superstitions leur étoient particulières. Tous les ans, ils choissoient un esclave. On l'enfermoit dans le temple, on l'adoroit, on l'encensoit, on l'invoquoit, & on finissoit par l'égorger en cérémonie.

Voici encore une superstition qu'on ne trouvoit pas ailleurs. Les prêtres pétrissoient en certains jours une statue de pâte qu'ils faisoient

cuire. Ils la plaçoient sur l'autel où elle devenoit un dieu. Ce jour-là, une foule innombrable de peuple se rendoit dans le temple. Les prêtres découpoient la statue, ils en donnoient un morceau à chacun des assistans qui le mangeoit, & se croyoit sanctifié après avoir mangé son dieu.

Il vaut mieux manger des Dieux, que des hommes; mais les Mexicains immoloient aussi des prisonniers de guerre dans le temple du dieu des batailles. Les prêtres mangeoient ensuite ces prisonniers, & en envoyoient des morceaux à l'empereur & aux principaux seigneurs de l'empire.

Quand la paix avoit duré quelque temps, les prêtres faisoient dire à l'empereur que les dieux mouroient de faim : & dans la seule vue de faire des prisonniers on recommençoit la guerre.

A tous égards, cette religion étoit atroce & terrible. Toutes ses cérémonies étoient lugubres & sanglantes. Elle tenoit sans cesse l'homme dans la crainte. Elle devoit rendre les hommes inhumains, & les prêtres tout-puissans.

On ne peut faire un crime aux Espagnols d'avoir été révoltés de ces absurdes barbaries, mais il ne falloit pas les détruire par des plus grandes cruautés. Il ne falloit pas se jeter sur le peuple assemblé dans le premier temple de la ville, & l'égorger. Il ne falloit pas assassiner les nobles pour les dépouiller.

Cortez à son retour à Mexico, trouva les Espagnols assiégés dans le quartier où il les avoit laissés pour garder l'empereur. Il eut de la peine à pénétrer jusqu'à eux; & quand il fut à leur tête, il lui fallut livrer de grands combats. Les Mexicains montrèrent un courage

extraordinaire. Ils se dévouoient gaiement à une mort certaine. Ils se jettoient nuds & mal armés dans les rangs des Espagnols, pour rendre leurs armes inutiles, ou pour les leur arracher. Plusieurs tenterent d'entrer dans le palais de Cortez par les embrasures du canon. Tous vouloient mourir pour délivrer leur patrie de ces étrangers qui prétendoient y regner. Cortez venoit de s'emparer d'un temple qui étoit un poste avantageux. Il regardoit d'une plate-forme le combat où les Indiens s'acharnoient pour recouvrer ce qu'ils avoient perdu. Deux jeunes nobles Mexicains jettent leurs armes, & viennent à lui comme déserteurs. Ils mettent un genouil à terre dans la posture de supplians; ils le saisissent, & s'élancent de la plate-forme dans l'espérance qu'en tombant avec eux, il sera écrasé comme eux. Cortez s'en débarrasse, & se retient à la balustrade. Les deux jeunes nobles périssent sans avoir exécuté leur généreuse entreprise.

Cette action, d'autres actes d'une vigueur pareille, font desirer aux Espagnols qu'on puisse trouver des voies de conciliation. Montezuma consent à devenir l'instrument de l'esclavage de son peuple, & il se montre sur le rempart pour engager ses sujets à se retirer. Leur indignation lui apprend que son regne est fini, & les traits qu'ils lui lancent, le percent d'un coup mortel.

Gatimozin, qu'on lui donna pour successeur, étoit fier, intrépide. Il avoit du sens, de l'imagination. Il pouvoit ramener les bons succès, & résister aux mauvais. Sa pénétration lui fit démêler que les attaques vives ne lui réussiroient que difficilement contre un ennemi qui avoit des armes si supérieures, & que la meilleure maniere de le combattre étoit de lui couper les

vivres. Cortez ne s'apperçoit pas plutôt de ce changement de systême, qu'il pense à se retirer chez les Tlascalteques; mais la retraite n'est pas facile.

Il faut combattre à chaque pas. Deux cens Espagnols plus chargés d'or que le reste de l'armée, & dont les richesses ralentissoient la marche, sont massacrés. Cortez lui-même se voit enveloppé par une multitude innombrable dans la vallée d'Otumba. Il fait face de tous côtés, & par-tout les Mexicains le pressent également. Son artillerie lui devient inutile, & la mousqueterie, le fer des lances & des épées n'empêchent pas les Indiens d'approcher, & de combattre les Européens corps-à-corps. Dans ce moment, Cortez voit assez près de sa troupe l'étendart royal des Mexicains. Il se souvient qu'ils croient la destinée des combats attachée à cet étendart. Il se lance avec quelques cavaliers pour le prendre. L'un d'eux le saisit, & l'emporte dans les rangs des Espagnols. Les Mexicains perdent courage. Ils prennent la fuite en jettant leurs armes. Cortez poursuit sa marche, & arrive sans obstacle chez les Tlascalteques.

Il n'avoit perdu ni le dessein, ni l'espérance de soumettre l'empire du Mexique; mais il avoit fait un nouveau plan. Il vouloit se servir d'une partie des peuples pour assujettir l'autre. La forme du gouvernement, la disposition des esprits, la situation de Mexico favorisoient son projet, & les moyens de l'exécuter.

L'empire étoit électif, & quelques Rois ou Caciques étoient les électeurs. Ils choissoient d'ordinaire un d'entr'eux. On lui faisoit jurer que tout le tems qu'il seroit sur le trône, les pluies tomberoient à propos, les rivieres ne cau-

feroient point de ravages, les campagnes n'éprouveroient point les stérilités, les hommes ne périroient point par les influences malignes d'un air contagieux. Cet usage pouvoit tenir au gouvernement théocratique dont on trouve encore des traces dans presque toutes les nations de l'univers. Peut-être aussi le but de ce serment bizarre étoit-il de faire entendre au nouveau souverain, que les malheurs d'un état venant presque toujours des désordres de l'administration, il devoit régner avec tant de modération & de sagesse, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou comme une juste punition de ses dérèglemens.

Il y avoit les plus belles loix pour obliger à ne donner la couronne qu'au mérite; mais les prêtres influoient beaucoup dans les élections.

Dès qu'il étoit installé, l'empereur étoit obligé de faire la guerre, & d'amener des prisonniers aux dieux. Ce prince, quoique électif, étoit fort absolu; parce qu'il n'y avoit point de loix écrites, & qu'il pouvoit changer les usages reçus.

Il y avoit des conseils de finance, de guerre, de commerce, de justice: des tribunaux répandus dans les provinces ressortissoient à ces conseils. Il y avoit aussi des juges à peu près semblables à nos prévôts qui jugeoient sur le champ les parties, mais du jugement desquels on appelloit aux tribunaux.

Presque toutes les formes de la justice & les étiquettes de la cour, étoient consacrées par la religion.

Les loix punissoient les crimes qui se punissent par-tout; mais les prêtres sauvoient souvent les criminels.

Il y avoit deux loix propres à faire périr bien des innocens, & qui devoient appesantir sur les Mexicains le double joug du despotisme & de la superstition. Elles condamnoient à mort ceux qui auroient blessé la sainteté de la religion, & ceux qui auroient blessé la majesté du prince. On voit combien des loix si peu précieuses facilitoient les vengeances particulières, ou les vues intéressées des prêtres & des courtisans.

On ne parvenoit à la noblesse, & les nobles ne parvenoit aux dignités que par des preuves de courage, de piété & de patience. On faisoit dans les temples un noviciat plus pénible que dans les armées; & ensuite, ces nobles auxquels il en avoit tant coûté pour l'être, se devoient aux fonctions les plus viles dans le palais des empereurs.

Cortez pensa que dans la multitude des vassaux du Mexique, il y en auroit qui secoueroient volontiers le joug, & s'associeroient aux Espagnols.

Il avoit vu combien les Mexicains étoient haïs des petites nations dépendantes de leur empire, & combien les empereurs faisoient sentir durement leur puissance.

Il s'étoit apperçu que la plupart des provinces détestoient la religion de la capitale, & que dans Mexico même, les nobles & les hommes riches, dont la société diminueoit la férocité des préjugés & des mœurs du peuple, n'avoient plus que de l'indifférence pour cette religion. Plusieurs d'entre les nobles étoient révoltés d'exercer les emplois les plus humilians auprès de leurs maîtres.

Après avoir reçu quelques foibles secours des îles Espagnoles, obtenu des troupes de la république de Tlascala, & fait quelques nouveaux

alliés, Cortez retourna vers la capitale de l'empire.

Mexico étoit bâtie dans une isle au milieu d'un grand lac. Elle contenoit vingt mille maisons, un peuple immense, & de beaux édifices. Le palais de l'empereur, bâti de marbre & de jaspe, étoit lui seul aussi grand qu'une ville. On y admiroit les jardins, les fontaines, les bains & les ornemens. On y voyoit des statues qui représentoient des animaux. Il étoit rempli de tableaux faits avec des plumes; l'éclat des couleurs étoit fort vif, & ils avoient de la vérité. Trois mille Caciques avoient leurs palais dans Mexico: ils étoient vastes & pleins de commodités. Ces Caciques avoient la plupart, ainsi que l'Empereur, des ménageries où étoient rassemblés tous les animaux du nouveau continent, & des appartemens où étoient étalées des curiosités naturelles. Leurs jardins étoient peuplés de plantes de toute espece. Les beautés de la nature, ce qu'elle a de rare & de brillant, doit être un objet de luxe chez des peuples riches où la nature est belle, est où les arts sont imparfaits. Les temples étoient en grand nombre, & la plupart magnifiques, mais teints de sang, & tapissés des têtes des malheureux qu'on avoit sacrifiés.

Une des plus grandes beautés de Mexico, étoit une place remplie ordinairement de plus de cent mille hommes, couverte de tentes & de boutiques, où les marchands étaloient toutes les richesses des campagnes, & l'industrie des Mexicains. Des oiseaux de toute couleur, des coquillages brillans, des fleurs sans nombre, des ouvrages d'orfèvrerie, des émaux, donnoient à ces marchés un coup d'œil plus éclatant, & plus

beau que ne peuvent en avoir les foires les plus riches de l'Europe.

Deux cens mille canots alloient sans cesse des rivages à la ville, de la ville aux rivages. Le lac étoit bordé de plus de cinquante villes, & d'une multitude de bourgs & de hameaux.

Il y avoit sur ce lac trois chauffées fort longues, & qui étoient le chef-d'œuvre de l'industrie Mexicaine. Il falloit que ce peuple sans communication avec des peuples éclairés, sans fer, sans l'écriture, sans aucun de ces arts à qui nous devons d'en connoître & d'en exercer d'autres, situé dans un climat où la nature donne tout, & où le génie de l'homme n'est point éveillé par les besoins: il falloit que ce peuple qui n'étoit pas d'une antiquité bien reculée, fût un des plus ingénieux de la terre.

Cortez commença par s'affurer des Caciques qui regnoient dans les villes situées sur les bords du lac. Quelques-uns joignirent leurs troupes aux Espagnols, les autres leur furent soumis. Cortez s'empara de la tête des trois chauffées qui conduisoient à Mexico. Il voulut aussi se rendre maître de la navigation du lac. Il fit construire des brigantins qu'il arma d'une partie de son artillerie; & dans cette situation, il attendit que la famine lui donnât l'empire du nouveau monde.

Guatimozin fit des efforts extraordinaires pour se dégager. Ses sujets combattirent avec autant de fureur que jamais. Cependant les Espagnols conserverent leurs postes, & porterent leurs attaques jusqu'au centre de la ville. Lorsque les Mexicains purent craindre qu'elle ne fût emportée, & que les vivres commencerent à manquer totalement, ils voulurent sauver leur em-

peur. Ce prince consentit à tenter de s'échapper pour aller continuer la guerre dans le nord de ses états. Une partie des siens se dévoua noblement à la mort pour faciliter sa retraite en occupant les assiégeans ; mais un brigantin s'empara du canot où étoit le généreux & infortuné monarque. Un financier Espagnol imagina que Guatimozin avoit des trésors cachés ; & pour le forcer à les déclarer , il le fit étendre sur des charbons ardens. Son favori exposé à la même torture lui adressoit de tristes plaintes : *Et moi, lui dit l'empereur, suis-je sur des roses ?* Mot comparable à tous ceux que l'histoire a transmis à l'admiration des hommes. Un jour les Mexicains le rediront à leurs enfans , quand le tems sera venu de rendre aux Espagnols supplice pour supplice , de noyer cette race d'exterminateurs dans la mer ou dans le sang. Ce peuple aura peut-être les actes de ses martyrs , l'histoire de ses persécuteurs. On y lira sans doute , que Guatimozin fut tiré demi mort d'un gril ardent , & que trois ans après il fut pendu publiquement , sous prétexte d'avoir conspiré contre ses tyrans & ses bourreaux.

Dans les gouvernemens despotiques, la chute du prince & la prise de la capitale entraînent ordinairement la conquête & la soumission de tout l'état. Les peuples ne peuvent pas avoir de l'attachement pour une autorité qui les écrase , ni pour un tyran qui croit se rendre plus respectable en ne se montrant jamais. Accoutumés à ne connoître d'autre droit que la force , ils ne manquent jamais de se soumettre au plus fort. Telle fut la révolution dans le Mexique. Des barbares sortis du nord de ce continent , avoient jetté les fondemens de cet empire , il y avoit

cent trente ans. Comme ils formoient un corps de nation, & qu'ils tiroient leur origine d'un pays fort rude, ils avoient réuffi à subjuguier successivement des sauvages nés sous un ciel plus doux, & qui ne vivoient pas en société, ou qui ne formoient que des sociétés peu nombreuses. Leur domination entiere tomba sous le pouvoir des Espagnols, dont elle ne put même remplir l'ambition, quoiqu'elle eut cinq cens lieues de long, sur environ deux cens de large.

Les conquérans y ajouterent d'abord du côté du sud le vaste espace qui s'étend depuis Guatimala, jusqu'au golphe de Darien. Cet agrandissement coûta peu de temps, de sang & de dépense; mais il fut de peu d'utilité. Les provinces qui le composent sont à peine connues. On n'y voit que peu d'Espagnols, la plupart fort pauvres, qui par leur tyrannie ont réduit les Indiens à se réfugier dans des montagnes, dans des forêts impénétrables. De tous ces sauvages, les seuls qui forment encore une nation, ce sont les Mosquitoes. Après avoir quelque temps combattu pour les plaines fertiles qu'ils habitoient dans le pays de Nicaragua, ils se sauvèrent au Cap de Gracias à Dios dans des rochers arides. Défendus du côté de la terre par des marais impraticables, & du côté de la mer par des plages difficiles, ils bravent le courroux de leur ennemi. Leurs liaisons avec les corsaires Anglois & François qu'ils ont souvent suivis dans des expéditions très-périlleuses, ont bien pu augmenter leur rage contre leurs oppresseurs, accroître leur audace naturelle, accoutumer leurs mains aux armes à feu; mais leur population qui n'a jamais été considérable, a toujours été en diminuant. Elle ne passe pas actuellement deux mille

hommes. Leur foiblesse les met hors d'état de donner la moindre inquiétude.

L'accroissement que la nouvelle Espagne a pris du côté du nord est plus considérable, & doit devenir beaucoup plus importante. On n'a parlé jusqu'ici que du nouveau Mexique, découvert en 1553, conquis au commencement du dernier siècle, révolté vers le milieu, & remis bien-tôt après sous le joug. Tout ce qu'on fait de cette immense province, c'est qu'on a fixé quelques sauvages, introduit un peu de culture, faiblement exploité quelques riches mines, & formé un établissement, nommé Santafé. Cette conquête qui est dans l'intérieur des terres, auroit été suivie d'une bien plus utile sur les bords de la mer, si depuis cent ans qu'elle est entamée on s'y étoit attaché avec l'attention qu'elle méritoit.

L'ancien empire du Mexique étendoit à peu près ses bornes jusqu'à l'entrée de la mer vermeille. Depuis ces limites, jusqu'à l'endroit où le continent se joint à la Californie, est un golphe qui a près de vingt degrés de profondeur. Sa largeur est tantôt de soixante, tantôt de cinquante lieues, & rarement en a-t-elle moins de quarante. On trouve dans cet espace beaucoup de bancs de sable, & un assez grand nombre d'îles. La côte est habitée par plusieurs nations sauvages, la plupart ennemies. Les Espagnols y ont formé quelques peuplades éparées, auxquelles suivant leur usage ils ont donné le nom de provinces. Leurs missionnaires ont poussé plus loin les découvertes, & ils se flattoient de donner à leur nation plus de richesses qu'elle n'en avoit trouvées dans ses possessions les plus renommées. Plusieurs causes ont concouru à rendre leurs travaux inutiles.

A mesure qu'ils rassembloient, qu'ils civilisoient quelques Indiens, on les enlevait pour les précipiter dans les mines. Cette barbarie minoit les établissemens naissans, & empêchoit d'autres Indiens d'y venir s'y incorporer. Les Espagnols trop éloignés des yeux du gouvernement, pour être surveillés, se permettoient les crimes les plus atroces. Enfin, le vis-argent, les étoffes, les autres besoins y étoient portés de la Vera-Cruz à dos de mulet, par une route dangereuse & difficile, de six à sept cens lieues; ce qui leur donnoit à leur terme une valeur dix ou douze fois plus grande que celle qu'ils avoient dans ce port célèbre. Il arrivoit delà, que les mines, quoique d'une abondance extrême, ne pouvoient pas payer les choses nécessaires, & que ceux qui les exploitoient, les abandonnoient par l'impossibilité où ils étoient de s'y soutenir.

Ce dernier inconvénient qui paroissoit sans remède, faisoit sans doute fermer les yeux sur des abus crians qu'il eût été possible de réprimer. Il est vraisemblable qu'on les attaquera, maintenant qu'on a découvert des communications qui facilitent avec ces pays éloignés des liaisons utiles. Le Jésuite Ferdinand Confang a parcouru en 1746, par ordre du gouvernement, le golphe entier de Californie. Cette navigation faite avec un soin extrême & beaucoup d'intelligence, a instruit l'Espagne de tout ce qu'il lui étoit important d'apprendre. Elle connoît les côtes de ce continent, les ports que la nature y a placés, les lieux sablonneux & arides qui ne sont pas susceptibles de culture, les rivieres qui par la fertilité qu'elles répandent sur leurs bords, invitent à y former des peuplades. Rien n'empêchera qu'à l'avenir des vaisseaux sortis d'Acapulco,

n'entrent dans la mer vermeille, ne portent avec des frais médiocres dans les provinces qui la bordent des missionnaires, des soldats, des mineurs, des vivres, des marchandises, tout ce qui est nécessaire à des colonies, & n'en reviennent chargés de métaux. Lorsque les établissemens formés sur les côtes auront pris une consistance raisonnable, on s'enfoncera dans les terres jusqu'au nouveau Mexique, plus loin même si l'on veut. Les sauvages errans dans ce grand espace ne sont ni assez nombreux, ni assez unis, ni assez aguerris pour contrarier ce grand projet de manière à le faire échouer. On pourra même les déterminer à y concourir si on veut renoncer aux maximes cruelles dont ils ont été jusqu'ici la victime, & s'occuper de leur bonheur. Avec de la vertu, de l'humanité & de la constance, les Espagnols parviendront à former un nouvel empire qui ne le cédera guere à l'ancien Mexique, ni pour l'étendue, ni pour la richesse des mines; & qui lui sera supérieur pour la température & la salubrité du climat.

La nouvelle Espagne est presque entièrement située dans la zone torride. L'air y est excessivement chaud, humide & mal-sain sur les côtes de la mer du nord. Ces vices de climat se font infiniment moins sentir sur les côtes de la mer du sud, & presque point dans l'intérieur du pays où il regne une chaîne de montagnes qu'on regarde comme une continuation des cordillieres.

La qualité du sol suit ces variations. La partie orientale est basse, marécageuse, inondée dans la saison des pluies, couverte de forêts impénétrables & tout-à-fait inculte. On peut croire que si les Espagnols la laissent dans cet état de

désolation, c'est qu'ils ont jugé qu'une frontière déserte & meurtrière feroit une meilleure défense contre les flottes ennemies, que des fortifications & des troupes réglées qu'on n'entre-tiendroit pas sans des frais immenses, ou que les naturels du pays efféminés & mal disposés pour une domination étrangère. Le terrain de l'occident est plus élevé, de meilleure qualité, couvert de champs & d'habitations. Dans la profondeur des terres on trouve des contrées que la nature a traitées libéralement; mais comme toutes celles qui sont situées sous le tropique, elles sont plus abondantes en fruits qu'en grains.

La population de ce vaste empire n'est pas moins variée que son sol. Ses habitans les plus distingués, sont les Espagnols envoyés par la cour pour occuper les places du gouvernement. Ils sont obligés comme ceux qui dans la métropole aspirent à quelques emplois ecclésiastiques, civils ou militaires, de prouver qu'il n'y a eu ni hérétiques, ni juifs, ni mahométans, ni démêlés avec l'inquisition dans leur famille depuis quatre générations. Les négocians qui veulent passer au Mexique, ainsi que dans le reste de l'Amérique sans devenir Colons, sont astreints à la même formalité. On les oblige de plus à jurer qu'ils ont trois cens palmes de marchandise en propre dans la flotte où ils s'embarquent, & qu'ils n'amèneront pas leurs femmes. A ces conditions absurdes ils deviennent les agens principaux du commerce de l'Europe avec les Indes. Quoique leur privilège ne doive durer que trois ans, & un peu plus long-tems pour des pays plus éloignés, il est très-précieux. A eux seuls appartient le droit de vendre, comme commissionnaires, la majeure partie de la cargaison. Si

les loix étoient observées, les marchands fixés dans le nouveau monde, seroient bornés à disposer de ce qu'ils ont reçu pour leur propre compte.

La prédilection du ministère pour les Espagnols nés en Europe, a réduit les Espagnols créoles à un rôle subalterne, quoiqu'ils soient communément plus riches, & d'une naissance plus distinguée. Les descendans des compagnons de Cortez, les descendans de ceux qui les ont suivis, constamment exclus de toutes les places d'honneur ou d'administration un peu importantes, ont vu s'affoiblir le puissant ressort qui avoit soutenu leurs peres. L'habitude d'un mépris injuste qu'ils éprouvoient les a rendus enfin réellement méprisables. Ils ont achevé de perdre dans les vices qui naissent de l'oïfiveté, de la chaleur du climat, & de l'abondance de toutes choses, cette constance & cette sorte de fierté qui caractérisera de tout tems leur nation. Un luxe barbare, des plaisirs honteux, des intrigues romanesques, ont énérvé tous les ressorts de leur ame. La superstition a achevé la ruine de leurs vertus. Aveuglément livrés à des prêtres trop ignorans pour les éclairer par leurs instructions, trop corrompus pour les édifier par leur conduite, trop avides pour s'occuper de cette double fonction de leur ministère, ils n'ont aimé dans la religion que ce qui affoiblit l'esprit, & n'y ont rien vu de ce qui pouvoit rectifier leurs mœurs.

Les Metis qui forment le troisieme ordre de citoyens, sont plus avilis encore. On fait que la cour de Madrid, pour remplir une partie du vuide immense que l'avarice & la cruauté des conquérans avoit formé, pour regagner la confiance de ce qui avoit échappé à leurs fureurs,

encouragea le plus qu'il lui fut possible le mariage des Espagnols avec les Indiennes. Ces alliances qui devinrent assez communes dans toute l'Amérique, furent sur-tout fréquentes au Mexique où les femmes avoient plus d'esprit & d'agrément qu'ailleurs. Les Créoles rendirent à cette race mêlée les humiliations qu'ils recevoient des Européens. Son état d'abord équivoque, fut enfin fixé avec le temps, entre les blancs & les noirs.

Ces noirs ne font pas en très-grand nombre dans la nouvelle Espagne. Comme les naturels du pays font plus intelligens, plus forts, plus laborieux que ceux des autres colonies, on n'y a guere apporté d'Africains que ce qu'il en falloit pour les fantaisies, pour le service domestique des gens riches. Ces esclaves chers à leurs maîtres de qui ils dépendent absolument, qui les ont achetés à un très-haut prix, & qui en font les ministres de leurs plaisirs, profitent de la faveur qu'ils ont pour opprimer les Mexicains. Ils prennent sur ces hommes qu'on dit libres, un ascendant qui nourrit une haine implacable entre les deux nations. La loi a cherché à fomenteur cette aversion en prenant des mesures efficaces pour empêcher toute liaison entr'elles. Il est défendu aux négres d'avoir aucun commerce d'amour avec les Indiens, sous peine aux hommes d'être mutilés, aux femmes d'être rigoureusement punies. Par toutes ces raisons, les Africains qui dans les autres établissemens font les ennemis des Européens, en font les partisans dans les Indes Espagnoles.

L'autorité n'a pas besoin de cet appui, du moins au Mexique, où la population n'est plus ce qu'elle fut autrefois. Les premiers historiens & ceux qui les ont copiés, ont écrit que les Espagnols

y avoient trouvé dix millions d'ames. Ce fut une exagération des conquérans pour révéler l'éclat de leur triomphe, & qu'on adopta fans examen avec d'autant plus de complaisance qu'elle les rendoit odieux. Avec un peu d'attention, on auroit senti que ce calcul n'étoit pas même vraisemblable. Tous les monumens attestent qu'un peu plus d'un siecle avant l'arrivée des Européens, ces vastes pays n'étoient habités que par des petites nations, dont quelques-unes n'avoient point de demeure fixe, & les autres cultivoient fort peu. Il ne pouvoit pas alors être beaucoup plus peuplé que les autres contrées sauvages de l'Amérique septentrionale & méridionale. Les hommes durent à la vérité s'y multiplier beaucoup, lorsque ce grand espace réuni sous les mêmes loix fut devenu un empire policé; mais ce changement étoit trop récent pour avoir eu des suites si considérables. C'est beaucoup accorder que de convenir, que la population du Mexique n'a été enflée que de la moitié. Aujourd'hui elle ne passe pas huit à neuf cens mille ames.

On croit communément, que les premiers conquérans se faisoient un jeu de massacrer les Indiens, que les prêtres même excitoient leur férocité. Sans doute que ces farouches soldats répandirent souvent du sang sans motif même apparent, sans doute que leurs fanatiques missionnaires ne s'opposèrent pas à ces barbaries comme ils le devoient. Cependant ce ne fut pas la vraie source, la source principale de la population du Mexique. Elle fut l'ouvrage d'une tyrannie fourde & lente de l'avarice qui exigeoit de ses malheureux habitans plus de travail, un travail plus rude que leur tempérament & le climat ne le comportoient.

Cette oppression commença avec la conquête. Toutes les terres furent partagées entre la couronne, les compagnons de Cortez, & les grands ou les ministres qui avoient le plus de faveur à la cour d'Espagne. Les Mexicains fixés dans le domaine royal, étoient destinés aux travaux publics, qui dans les premiers temps furent considérables. Le sort de ceux qu'on attacha aux possessions des particuliers fut encore plus malheureux. Tous gémissaient sous un joug affreux. On les nourrissoit mal. On ne leur donnoit aucun salaire, & on exigeoit d'eux des services sous lesquels les hommes les plus robustes auroient succombé. Leurs malheurs attendrirent Barthelemi de Las Casas.

Cet homme si célèbre dans les annales du nouveau monde, avoit accompagné son pere au premier voyage de Colomb. La douceur simple des Indiens le frappa si fort, qu'il se fit ecclésiastique pour travailler à leur conversion. Bientôt ce fut le soin qui l'occupa le moins. Comme il étoit plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contr'eux, que de leurs superstitions. On le voyoit voler continuellement d'un hémisphere à l'autre pour consoler des peuples qu'il portoit dans son sein, ou pour adoucir leurs tyrans. Cette conduite qui le rendit l'idole des uns & la terreur des autres, n'eut pas le succès qu'il s'étoit promis. L'espérance d'en imposer par un caractère révééré des Espagnols, le détermina à accepter l'Evêché de Chiappa, dans le Mexique. Lorsqu'il se fut convaincu que cette dignité étoit une barriere insuffisante contre l'avarice & la cruauté qu'il vouloit arrêter, il l'abdiqua. A cette époque, cet homme courageux, ferme, désintéressé cita au

tribunal de l'univers entier sa nation. Il l'accusa dans son traité de la tyrannie des Espagnols dans les Indes, d'avoir fait périr quinze millions d'Indiens. On osa blâmer l'amertume de son style ; mais personne ne le convainquit d'exagération. Ses écrits où respirent la beauté de son ame, & la grandeur de ses sentimens, imprimerent sur ses barbares compatriotes, une flétrissure que le temps n'a pas effacée & n'effacera jamais.

La cour de Madrid réveillée par les cris du vertueux Las Cafas, & par l'indignation de tous les peuples, sentit enfin, que la tyrannie qu'elle permettoit, étoit contraire à la religion, à l'humanité, à la politique. Elle se determina à rompre les fers des Mexicains. Leur liberté ne fut plus gênée que par la condition qui leur fut imposée de ne pas fortir du territoire, où ils étoient établis. Cette précaution dut son origine à la crainte qu'on avoit qu'ils n'allassent joindre les sauvages errans au nord & au midi de l'empire.

Avec la liberté, il auroit fallu leur rendre leurs terres. On ne le fit pas. Cette injustice les réduisit à travailler uniquement pour leurs oppresseurs. Seulement il fut statué que les Espagnols auxquels ils voudroient vendre leurs sueurs, feroient tenus de les bien nourrir, & de leur donner vingt-quatre piaftres par an, où une partie de cette somme proportionnée au temps qu'ils auroient servi.

Sur ce gain, on retint le tribut imposé par le gouvernement, & une piaftre pour un usage dont on est bien étonné que les conquérans se soient avisés. Il fut formé dans chaque communauté une caisse destinée à secourir les Indiens caducs ou malades, & à les soutenir dans des

malheurs particuliers, dans des calamités publiques.

Cette administration fut confiée à leurs Caciques. Ils n'étoient pas les descendans de ceux qu'on avoit trouvés au temps de la conquête. Les Espagnols les choisirent parmi les Indiens, qui paroissoient les plus attachés à leurs intérêts, & ils ne craignirent pas de rendre leurs dignités héréditaires. On borna leurs fonctions à entretenir la police dans leur district, qui eut communément huit ou dix lieues d'étendue; à percevoir le tribut des Indiens qui travailloient pour leur propre compte; comme le tribut des autres étoit retenu par les maîtres qu'ils servoient, à prévenir leur fuite en les retenant toujours sous leurs yeux, & en ne souffrant pas qu'ils contractassent aucun engagement sans leur aveu. Pour prix de leurs services, ces especes de magistrats obtinrent du gouvernement une propriété. Il leur fut permis de prendre dans la caisse commune, cinq sols tous les ans pour chaque Indien, soumis à leur juridiction. On les autorisa enfin à faire cultiver leurs champs par les jeunes gens qui n'étoient pas encore soumis à la capitation, & à occuper les filles jusqu'au temps de leur mariage, à des travaux propres à leur sexe, sans autre salaire que leur nourriture.

Ces institutions qui changeoient totalement le sort des Indiens du Mexique, irritèrent les Espagnols à un point inconcevable. Leur orgueil ne pouvoit pas se plier à voir des hommes libres dans des Américains; ni leur avarice s'accoutumer à payer des travaux, qui jusqu'alors ne leur avoient rien coûté. Ils employèrent successivement, ou à la fois, la ruse, les remontrances & la violence pour faire anéantir un

arrangement qui contrarioit si fort leurs passions les plus vives : leurs efforts furent inutiles. Las Casas avoit fait à ses enfans des patrons qui soutinrent son ouvrage avec une chaleur extrême. Les Mexicains eux-mêmes se sentant appuyés, citèrent leurs oppresseurs aux tribunaux, & les tribunaux foibles ou corrompus à la cour, ils poussèrent leur courage jusqu'à refuser unanimement de travailler pour ceux qui se montroient injustes envers quelques-uns de leurs compatriotes. Cet accord, plus que tout le reste, donna de la solidité à ce qui avoit été réglé. L'ordre prescrit par les loix, s'établit insensiblement. Il n'y eut plus de système suivi d'oppression, mais seulement beaucoup de ces vexations particulieres qu'un peuple vaincu qui a perdu son gouvernement, ne peut guere éviter de la part de ceux qui l'ont subjugué.

Ces injustices sourdes n'empêcherent pas les Mexicains de recouvrer de tems en tems quelques parcelles de l'immense territoire dont on avoit dépouillé leurs peres. Ils les achetoient du domaine, ou des grands propriétaires. Ce ne fut pas leur travail qui les mit en état de faire ces acquisitions. Ils en furent redevables, les uns au bonheur de trouver des mines, les autres de déterrer des trésors qu'on avoit cachés au tems de la conquête. Le plus grand nombre tirèrent leurs moyens des prêtres & des moines auxquels ils devoient le jour.

Ceux même que la fortune traita moins favorablement, se procurèrent par le seul profit de leurs salaires, plus de commodités qu'ils n'en avoient eu avant de subir un joug étranger. On se tromperoit grossièrement si on vouloit juger de l'ancienne prospérité des habitans du Mexique ; par ce qui a été dit de son empereur, de

sa cour, de sa capitale, des gouverneurs de ses provinces. Le despotisme y avoit produit les effets funestes qu'il produit par-tout. L'état entier étoit immolé aux caprices, aux voluptés, à la magnificence d'un petit nombre.

Le gouvernement tiroit des avantages considérables des mines qu'il faisoit exploiter, de plus grands encore de celles qui étoient entre les mains des particuliers. Les salines lui rendoient beaucoup. Les cultivateurs payoient en nature au temps de la récolte le tiers de toutes les productions des terres, soit qu'elles leur appartenissent en propre, soit qu'ils n'en fussent que les fermiers. Les chasseurs, les pêcheurs, les potiers, tous les ouvriers rendoient chaque mois la même portion de leur industrie. Les pauvres mêmes étoient taxés à des contributions fixes, que de rudes travaux ou des aumônes devoient les mettre en état d'acquitter.

Le commun des Mexicains alloient nus. L'empereur lui-même, & les grands seigneurs ne se couvroient que d'une espece de manteau composé d'une pièce de coton quarrée & nouée sur l'épaule droite. Ils avoient des sandales pour chaussure. Les femmes du peuple n'avoient pour tout vêtement qu'une espece de chemise à demi manches qui leur tomboit sur les genouils, & qui étoit ouverte sur la poitrine. Il étoit défendu à la multitude d'élever ses maisons au dessus du raiz de chaussée, & d'y avoir ni portes ni fenêtres. La plupart étoient bâties de terre, couvertes de planches, & n'avoient pas plus de commodités que d'élégance. Leur intérieur étoit revêtu de nattes, & éclairé par des torches de bois de sapin, quoique la cire & l'huile fussent abondantes. La simple paille & des couvertures

de coton formoient les lits. Une grosse pierre, ou quelque billot de bois tenoit lieu de chevet, & pour sieges on n'avoit que de petits sacs de feuilles de palmier; mais l'usage étoit de s'asseoir à terre, & même d'y manger. La nourriture, où la viande entroit rarement, étoit peu variée & peu délicate. La plus ordinaire étoit le mays en pâte, ou préparé avec divers assaisonnemens. On y joignoit toutes sortes d'herbes à l'exception de celles qui étoient trop dures, ou qui avoient quelque mauvaise odeur. Leur meilleur breuvage étoit une composition d'eau où l'on délayoit de la farine de cacao avec un peu de miel. Il y avoit d'autres boissons mais qui ne pouvoient enivrer : les liqueurs fortes étoient si rigoureusement défendues, que pour en boire il falloit la permission du gouvernement. Elle ne s'accordoit qu'aux vieillards & aux malades. Seulement dans quelques solemnités & dans les travaux publics, chacun en avoit une mesure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie étoit regardée comme le plus odieux des vices. On rasoit publiquement ceux qui s'y laissoient surprendre, & leur maison étoit abattue. S'ils exerçoient quelque office public, ils en étoient dépouillés, & déclarés incapables de jamais posséder des charges.

Comment des hommes qui avoient si peu de besoins, avoient-ils jamais pu subir le joug de l'esclavage? Que le citoyen accoutumé aux douceurs & aux commodités de la vie, les achete tous les jours par le sacrifice de sa liberté, ce n'est pas un paradoxe pour la raison; mais que des peuples malheureux à qui la nature offre réellement plus de bonheur que le pacte barbare qui les unit, restent dans la servitude, & ne pen-

sent pas qu'il n'y a souvent qu'une riviere à traverser pour être libres : voilà ce qu'on ne concevroit jamais si on ne savoit pas combien l'habitude & la superstition dénaturent l'espece humaine.

Les Mexicains sont aujourd'hui moins malheureux. Nos fruits, nos grains & nos quadrupedes ont rendu leur nourriture plus saine, plus agréable & plus abondante. Leurs maisons sont mieux bâties, mieux distribuées & mieux meublées. Des fouliers, un caleçon, une chemise, une casaque de laine ou de coton, selon le climat; une fraise & un chapeau forment leur habillement. La considération qu'on est parvenu à attacher à ces jouissances, les a rendus plus économes & plus laborieux.

Les habitans de la province de Chiapa, se distinguent entre tous les autres. Ils doivent leur supériorité à l'avantage d'avoir eu pour pasteur Las Casas, qui empêcha leur oppression dans les premiers temps. Ils sont au-dessus de leurs compatriotes par la taille, par l'esprit & par la force. Leur langue a une douceur, une élégance particulieres. Leur territoire, sans être meilleur que les autres, est infiniment plus riche en toutes sortes de productions. On les trouve peintres, musiciens, adroits à tous les arts. Ils excellent sur-tout à fabriquer ces ouvrages, ces tableaux, ces étoffes de plume qui n'ont jamais été imités ailleurs, & des tapis en laine de différentes couleurs que les meilleurs ouvriers d'Europe pourroient avouer. Leur ville principale se nomme Chiapa Dos Indos. Elle n'est habitée que par les naturels du pays, qui y forment une population de quatre mille familles; parmi lesquelles on trouve beaucoup de noblesse Indienne. La grande

riviere sur laquelle cette ville est située, devient un théâtre où les habitans exercent continuellement leur adresse & leur courage. Avec des bateaux ils forment des armées navales. Ils combattent entr'eux ; ils s'attaquent , & ils se défendent avec une habileté surprenante. Ils n'excellent pas moins à la course des taureaux , au jeu des cannes , à la danse , à tous les exercices du corps. Ils bâtissent des villes , des châteaux de bois qu'ils couvrent de toile peinte , & qu'ils affiégent. Enfin, le théâtre & la comédie sont un de leurs amusemens ordinaires. On voit par ces détails de quoi les Mexicains étoient capables , s'ils avoient eu le bonheur de passer sous la domination d'un conquérant , qui eût eu assez de modération & de lumiere pour relâcher les fers de leur servitude , au lieu de les res-ferrer.

Les occupations de ce peuple sont fort variées. Les plus intelligens , les plus aisés s'adonnent aux manufactures de premiere nécessité dispersées dans tout l'empire. Il s'en est établi de plus belles chez les Tlascalteques. Leur ancienne capitale & la nouvelle, qui est Los Angelos , sont le centre de cette industrie. On y fabrique des draps assez fins, des toiles de coton qui ont de l'agrément, quelques soieries, de bons chapeaux, des galons, des broderies, des dentelles, des verres, & beaucoup de clinquaille. Les arts ont dû faire naturellement plus de progrès dans une province qui avoit su conserver long-temps son indépendance, que les Espagnols crurent devoir un peu ménager après la conquête, & qui avoit toujours montré plus de pénétration, soit qu'elle la dut à son climat, ou à son gouvernement. A ces avantages s'est joint celui de

sa position. Tous les habitans du Mexique qui passent nécessairement sur son territoire pour aller acheter les marchandises d'Europe, arrivées à la Vera Cruz, ont trouvé commode de prendre sur leur route ce que la flotte ne leur fournissoit pas, ou ce qu'elle leur vendoit trop cher.

Le soin des troupeaux fait vivre quelques-uns des Mexicains, que la fortune, ou la nature n'ont pas appellés à des fonctions plus distinguées. L'Amérique, au temps de la découverte, n'avoit ni porcs, ni moutons, ni bœufs, ni chevaux, ni même aucun animal domestique. Colomb porta quelques-uns de ces animaux utiles à Saint-Domingue, d'où ils se répandirent par-tout, & plutôt qu'ailleurs au Mexique. Ils s'y sont prodigieusement multipliés. On compte par milliers les bêtes à cornes, dont les peaux sont devenues l'objet d'une exportation considérable. Les chevaux ont dégénéré, mais on compense la qualité par le nombre. Le lard des cochons y tient lieu de beurre. La laine des moutons y est sèche, grossière & mauvaise comme elle l'est par-tout entre les tropiques.

La vigne & l'olivier ont éprouvé la même dégradation. La plantation en avoit été prohibée au commencement, dans la vue de laisser un débouché aux denrées de la métropole. On accorda en 1706 aux Jésuites, & peu après au marquis Del Valle, descendant de Cortez, la permission de les cultiver. Les expériences n'ont pas été heureuses. A la vérité, on n'a pas abandonné ce qui avoit été fait; mais personne n'a sollicité la liberté de suivre un exemple qui ne présentoit pas de grands avantages. D'autres cultures ont eu plus de succès. Le coton, le sucre, la soie, le cacao, le tabac, les grains d'Europe

réussissent tous plus ou moins bien. On est encouragé aux travaux qu'ils exigent par le bonheur qu'ont eu les Espagnols, de découvrir des mines de fer qui étoient entièrement inconnues aux Mexicains, & des mines d'un cuivre assez dur pour servir à labourer les terres. Cependant, tous ces objets, faute de bras ou d'activité, sont bornés à une circulation intérieure. Il n'y a que la vanille, l'indigo & la cochenille qui entrent dans le commerce du Mexique avec les autres nations.

La vanille est une plante qui, comme le liere, s'accroche aux arbres qu'elle rencontre, les embrasse très-étroitement, & s'éleve par leur secours. Sa tige qui n'a que peu de diamètre, n'est pas tout-à-fait ronde. Quoique très-souple, elle est assez dure. Son écorce est mince, fort adhérente & verte. Elle est partagée comme la vigne, par des nœuds éloignés les uns des autres de six à sept pouces. C'est de ces nœuds que sortent des feuilles assez semblables à celles du laurier, mais plus longues, plus larges, plus épaisses, plus charnues. Elles sont d'un verd très-vif, brillantes par dessus, & un peu pâles par dessous. Les fleurs sont noirâtres.

Une petite gouffe longue d'environ six pouces, large de quatre lignes, ridée, molasse, huileuse, grasse quoique cassante, peut être regardée comme le fruit de cette plante. L'intérieur de la gouffe est tapissé d'une pulpe rousseâtre, aromatique, un peu âcre, remplie d'une liqueur noire, huileuse & balsamique, où nagent une infinité de grains noirs, luisans, & presque imperceptibles.

La récolte de ces gouffes commence vers la fin de septembre, & dure jusqu'à la fin de dé-

cembre. On les fait secher à l'ombre. Lorsqu'elles sont seches & en état d'être gardées, on les oint extérieurement avec un peu d'huile de coco, ou de caïba pour les rendre souples, les mieux conserver, empêcher qu'elles ne sechent trop, ou qu'elles ne se brisent.

C'est à peu près tout ce qu'on fait de la vanille, destinée particulièrement à parfumer le chocolat, dont l'usage a passé des Mexicains aux Espagnols, & des Espagnols aux autres peuples. Il n'y a que celle qui croît dans les montagnes inaccessibles de la nouvelle Espagne qui ait de la réputation. On ignore également le nombre de ses especes, quelles sont les especes les plus précieuses, quel est le terroir qui leur convient le mieux, comment on les cultive, & de quelle maniere elles se multiplient. Tous ces secrets sont restés aux naturels du pays. On prétend qu'ils ne sont parvenus à se conserver cette source de richesse, que par un serment fait entr'eux, de ne jamais rien réveler à leurs tyrans, & de souffrir les plus cruels tourmens plutôt que d'être parjures. Il est plus vraisemblable qu'ils doivent un pareil avantage au caractère de la nation conquérante, qui contente des richesses qu'elle a acquises, accoutunée à une vie paresseuse, à une douce ignorance, méprise également, & les curiosités d'histoire naturelle, & les efforts de ceux qui s'en occupent. L'indigo lui est mieux connu.

L'indigotier est une espece d'arbrisseau dont la racine grosse de trois ou quatre lignes de diametre, & longue de plus d'un pied, a une légère odeur tirant sur celle du persil. De cette racine fort une seule tige à peu près de sa grosseur,

haute d'environ deux pieds, droite, dure, presque ligneuse, couverte d'une écorce légèrement gercée de couleur de gris cendré vers le bas, verte dans le milieu, rougeâtre à l'extrémité, & sans apparence de moëlle en dedans. Les feuilles rangées deux à deux autour de la côte sont de figure ovale, lisses, douces au toucher, fillonnées au-dessus, d'un verd foncé au-dessous, & attachées par une queue fort courte. Depuis environ le tiers de la tige jusques vers l'extrémité, on voit des épis chargés de douze à quinze fleurs très-petites, & qui n'ont point d'odeur. Le pistile qui est dans le milieu de chaque fleur, se change en une gouffe, dans laquelle les semences sont renfermées.

Cette plante demande une terre grasse, unie, bien labourée, & qui ne soit pas trop sèche. On sème sa graine, qui pour la figure & la couleur ressemble à la poudre à canon, dans de petites fosses de la largeur de la houe, de deux à trois pouces de profondeur, éloignées d'un pied les unes des autres, & en ligne droite le plus qu'il est possible. Il faut avoir une attention continuelle à arracher les mauvaises herbes qui étoufferoient aisément l'indigotier. Quoiqu'on le puisse semer en toutes les saisons, on préfère communément le printems; l'humidité fait lever la plante dans trois ou quatre jours. Elle est mûre au bout de deux mois. On la coupe avec des couteaux courbés en serpettes, lorsqu'elle commence à fleurir, & les coupes continuent de fix en fix semaines si le tems est un peu pluvieux. Sa durée est d'environ deux ans. A cette époque elle dégénère, on l'arrache & on la renouvelle.

Comme cette plante épuise bientôt le sol,

parce qu'elle ne pompe pas assez d'air & de rosée par ses feuilles pour humecter la terre, il est avantageux au cultivateur d'avoir un vaste espace qui demeure couvert d'arbres, jusqu'à ce qu'il convienne de les abattre pour faire occuper leur place par l'indigo. Car, il faut se représenter ces arbres comme des scyphons par lesquelles la terre & l'air se communiquent réciproquement leur substance fluide & végétative, des scyphons où les vapeurs & les suc s'attirant tour-à-tour, se mettent en équilibre. Ainsi, tandis que la sève de la terre monte par les racines jusqu'aux branches, les feuilles aspirent l'air & les vapeurs qui circulant par les fibres redescendent dans la terre, & lui rendent en rosée ce qu'elle perd en sève. C'est pour obéir à cette influence réciproque, qu'au défaut des arbres qui conservent ces champs vierges pour y semer de l'indigo, on couvre ceux qui sont usés par cette plante de patates ou de lianes, dont les branches rampantes conservent la fraîcheur de la terre, & dont les feuilles brûlées renouvellent la fertilité.

On distingue deux espèces d'indigo, le franc & le bâtard. Quoique l'un obtienne un plus haut prix à raison de sa perfection, il est communément avantageux de cultiver l'autre, parce qu'il est plus pesant. On trouve un plus grand nombre de terres propres au premier; le second réussit mieux dans celles qui sont plus exposées à la pluie. Tous deux sont sujets à de grands accidens. On en voit dont le pied sèche, & tombe par la piquure d'un ver fort commun, ou dont les feuilles qui sont leur prix, sont dévorées en vingt-quatre heures par des chenilles. Ce dernier accident trop ordinaire, a fait dire

que les cultivateurs d'indigo, se couchent riches & se levent ruinés.

Cette production doit être ramassée avec précaution ; de peur qu'en la secouant on ne fasse tomber la farine attachée aux feuilles, qui est très-précieuse. On la jette dans la *trempoire*, c'est une grande cuve remplie d'eau. Il s'y fait une fermentation qui dans vingt-quatre heures au plus tard arrive au degré qu'on desire. On ouvre alors un robinet pour faire couler l'eau dans une seconde cuve appelée la *batterie*. On nettoie aussitôt la *trempoire* afin de lui faire recevoir de nouvelles plantes, & de continuer le travail sans interruption.

L'eau qui a passé dans la batterie se trouve impregnée d'une terre très-subtile qui constitue seule la fécule, ou substance bleue que l'on cherche, & qu'il faut séparer du sel inutile de la plante, parce qu'il fait furnager la fécule. Pour y parvenir on agite violemment l'eau avec des feaux de bois percés, & attachés à un long manche. Cet exercice exige la plus grande précision. Si on cessoit trop tôt de battre, on perdrait la partie colorante qui n'auroit pas encore été séparée du sel. Si au contraire, on continuoit de battre la teinture après l'entière séparation, les parties se rapprocheroient, formeroient une nouvelle combinaison ; & le sel par sa réaction sur la fécule, exciteroit une seconde fermentation qui altéreroit la teinture, en noirciroit la couleur, & feroit ce qu'on appelle indigo brûlé. Ces accidens sont prévenus par une attention suivie aux moindres phénomènes, & par la précaution que prend l'artiste de puiser par intervalle avec un vase propre un peu de la teinture. Lorsqu'il s'aperçoit que les molécules colorées se rassemblent en

se séparant du reste de la liqueur, il fait cesser le mouvement des seaux pour donner le temps à la fécule bleue de se précipiter au fond de la cuve, où on la laisse se rasseoir jusqu'à ce que l'eau soit totalement éclaircie. On débouche alors successivement des trous percés à différentes hauteurs, par lesquels cette eau inutile se répand en dehors.

La fécule bleue qui est restée au fond de la batterie, ayant acquis la consistance d'une boue liquide, on ouvre des robinets qui la font passer dans le *reposoir*. Après qu'elle s'est encore dégagée de beaucoup d'eau superflue dans cette troisième & dernière cuve, on la met égoutter dans des sacs, d'où, quand il ne filtre plus d'eau au travers de la toile, cette matière devenue plus épaisse est mise dans des caissons où elle achève de perdre son humidité. Au bout de trois mois, l'indigo est en état d'être vendu.

Les blanchisseuses l'emploient pour donner une couleur bleuâtre au linge. Les peintres s'en servent dans leurs détrempes. Les teinturiers ne sauroient faire de beau bleu sans indigo. Les anciens le tiroient de l'Inde Orientale. Il a été transplanté dans des temps modernes en Amérique. Sa culture essayée successivement en différents endroits, paroît fixée à la Caroline, à Saint-Domingue & au Mexique. L'indigo connu sans le nom de guatimala, d'où il vient, est le plus parfait de tous. La nouvelle Espagne tire un assez grand avantage de cette plante; mais elle gagne encore plus au commerce de la cochenille.

La nature de la cochenille, sans laquelle on ne pourroit faire ni pourpre ni écarlate, & qui ne se trouve que dans le Mexique, a été

long-temps inconnue même aux nations qui en faisoient le plus d'usage. Les Espagnols naturellement réservés, & qui deviennent mystérieux, quand il s'agit de leurs colonies, garderent un secret que tout leur faisoit croire important. On est enfin parvenu à savoir que c'est un insecte de la grosseur & de la forme d'une punaise.

Il a, comme tous les animaux, deux sexes. La femelle est mal proportionnée, lente & engourdie. Ses yeux, sa bouche, ses antennes, ses pieds sont tellement enfoncés, tellement cachés dans les replis de sa peau, qu'il est impossible de les distinguer, sans le secours du microscope. Aussi a-t-on pris long-tems cet animal pour une graine.

Le mâle qui est très-rare, & qui suffit à trois cens femelles, ou davantage, est actif, mince & grêle en comparaison de la femelle. Son col est plus étroit que la tête, & plus encore que le reste du corps. Le thorax est de forme elliptique, un peu plus long que le col & la tête ensemble, & aplati par en bas. Ses antennes sont articulées, & de chaque articulation sortent quatre soies disposées par paires de chaque côté. Il a six pattes, chacune formée de trois pieces. De l'extrémité postérieure de son corps, s'allongent deux grandes soies, ou poils qui ont quatre, ou cinq fois sa longueur. Il porte deux ailes plantées sur la partie supérieure du thorax, qui s'abaissent comme les ailes des mouches ordinaires, lorsqu'il marche ou qu'il se repose. Ces ailes de forme oblongue diminuent brusquement de largeur au point de leur attache au corps. Elles sont fortifiées de deux longs muscles, dont l'un s'étend extérieurement tout autour de l'aile, & l'autre intérieur & parallèle au premier, semble inter-

rompu vers la sommité des ailes. Le male est d'un rouge clair, la femelle est d'un rouge plus foncé.

L'arbrisseau qui les nourrit tous deux, nommé nopal, est armé d'épines, & a environ cinq pieds de haut. Il a des feuilles épaisses & ovales. Sa fleur est large, & son fruit a la figure d'une figue. Il est rempli d'un suc rouge auquel la cochenille doit vraisemblablement sa couleur.

Le nopal fort communément d'une ou deux de ses feuilles qu'on a mises dans un trou, & couvertes de terre. Sa culture se réduit à extirper les mauvaises herbes qui l'environnent, il faut le renouveler souvent; parce que plus il est jeune, plus son produit est considérable & de bonne qualité. On le trouve dans diverses contrées du Mexique, à Tlascala, à Chalula, à Chiapa, dans la nouvelle Galice; mais il n'y est pas commun. Les peuples ne le plantent jamais, & sa cochenille qui est telle que la nature brute la donne, est appelée sauvage, & n'est pas excellente. Les seuls Indiens d'Oxaca se livrent sans réserve à ce genre d'industrie. Jamais on ne les a vus rebutés, ni par les attentions continuelles qu'elle exige, ni par les maux trop communs auxquels elle les expose. Leur intelligence, leur activité, leur aisance les ont mis en état de supporter une mauvaise récolte, d'en attendre une bonne. Elles sont plus égales en général dans un terrain aride où le nopal se plaît, & sous un ciel tempéré où la cochenille est exposée à moins d'accidens, que dans les parties de la province où le froid & le chaud se font sentir davantage.

Dès que la saison favorable est arrivée, les Mexicains sement pour ainsi dire les cochenilles sur la plante qui leur est propre, en y attachant

de petits nids de mouffe qui en contiennent chacun douze ou quinze. Elles font trois ou quatre jours après leurs petits qui se répandent avec une célérité furprenante sur toutes les branches. Ils ne tardent pas à perdre cette activité, & on les voit s'attacher, fans plus se mouvoir, à la partie la plus nourriffante, la mieux exposée de la feuille, jusqu'à ce qu'ils ayent pris tout leur accroiffement. Ils ne la rongent pas, ils ne font que la piquer, & en tirer le fuc avec une petite trompe que la nature leur a donnée pour cet usage.

On fait chaque année trois récoltes de cochenille, qui font autant de générations de cet animal. La dernière ne donne qu'une cochenille médiocre, parce qu'elle est mêlée de parcelles détachées des feuilles qu'on a raclées pour enlever les insectes nouveaux nés, qu'il ne seroit guere possible de recueillir autrement, & parce que les jeunes cochenilles y sont mêlées avec les vieilles, ce qui diminue considérablement leur prix. Immédiatement avant les pluies, on coupe les branches de nopal pour sauver les petits insectes qui y restent. On les serre dans les habitations où les feuilles conservent leur fraîcheur, comme toutes celles des plantes qu'on nomme grasses. Les cochenilles y croissent pendant la mauvaise saison. Dès qu'elle est passée, on les met sur des arbres extérieurs où la fraîcheur vivifiante de l'air leur fait bientôt faire leurs petits.

Les cochenilles n'ont pas été plutôôt recueillies, qu'on les plonge dans l'eau chaude pour les faire mourir. Il y a différentes manieres de les sécher. La meilleure est de les exposer pendant plusieurs jours au soleil, où elles prennent une

teinte de brun roux , ce que les Espagnols appellent *renegrada*. La seconde est de les mettre au four où elles prennent une couleur grisâtre veinée de pourpre , ce qui leur fait donner le nom de *jaspeada*. Enfin , la plus imparfaite qui est celle que les Indiens pratiquent le plus communément , consiste à les mettre sur des plaques avec leurs gâteaux de mays : elles s'y brûlent souvent , aussi les appelle-t-on *negra*.

Quoique la cochenille appartienne au regne animal qui est l'espece la plus périssable , elle ne se gâte jamais. Sans autre attention que celle de l'enfermer dans une boîte , on l'a gardée des siècles entiers avec toute sa vertu. Son prix qui est toujours très-haut , auroit bien dû exciter l'émulation des nations qui cultivent les isles de l'Amérique , & des autres peuples qui habitent des régions dont la température seroit convenable à cet insecte , & à la plante dont il se nourrit. Cependant , la nouvelle Espagne est restée seule en possession de cette riche production. Indépendamment de ce qu'elle en fournit à l'Asie , elle en envoie tous les ans en Europe environ deux mille cinq cens furrons ou sacs , qui se vendent à Cadix l'un dans l'autre , huit cens piastres. C'est un produit très-considérable qui ne coûte aucune peine aux Espagnols. Il semble que la nature leur ait donné gratuitement ce qu'elle vend cher aux autres nations. Elle les a privilégiés en leur accordant en même-temps , & les productions qui attirent le plus de richesse , & l'or & l'argent qui sont la source , ou le signe de toutes les productions.

L'origine des métaux partage la physique. Quelques naturalistes les croient aussi anciens que le monde ; d'autres pensent avec plus de

vraisemblance qu'ils ont été formés successivement. Ceux-ci, pour la plupart font honneur de cette espece de création au soleil ; ou à des feux souterrains qui unissent ensemble les parties élémentaires, les principes qui doivent entrer dans la différente combinaison des métaux. L'impossibilité, où malgré leurs savantes analyses, ces habiles gens se sont trouvés de faire un métal de ce qui ne l'étoit pas, même en unissant les matieres qu'ils prétendent constituer les métaux, & en se servant du feu qui est leur grand agent, a donné naissance à un troisieme systême.

Ceux qui l'ont imaginé, ont pensé qu'il y avoit dans la nature un principe féminal qui opérant sur l'air, la terre, l'eau, l'huile, le sel, les autres élemens, produisoit du fer, du cuivre, de l'or, de l'argent. L'organisation des métaux, quoique plus grossiere que celle des plantes & des animaux, n'a pas empêché qu'on n'accordât à ces trois regnes principaux de la nature quelque chose d'analogue, une origine presque commune.

Mais quelque de ces opinions que l'on suive, on ne peut douter qu'il ne se forme journellement des mines nouvelles. La nature dans l'intérieur de la terre, ainsi que sa surface, est dans une action continuelle. Quoique hors d'état de suivre pas à pas ses opérations, nous n'en sommes pas moins assurés qu'elle recompose d'un côté, ce qu'elle a décomposé d'un autre. Mille faits plus frappans les uns que les autres démontrent cette vérité, & la raison vient à l'appui de l'expérience. L'eau, l'air, le feu altèrent à nos yeux tous les métaux imparfaits.

Ces

Ces agens qui sous nos pieds ont plus de ressort, doivent produire de plus grands effets.

Les eaux salines qui se trouvent dans les entrailles de la terre, sont mises, par l'air chaud qui regne dans les lieux profonds, en état d'agir sur les molécules métalliques. Elles les atténuent, les divisent, & les élèvent avec elles lorsqu'elles sont réduites en vapeurs. Ces corps légers demeurent suspendus pendant quelque tems, & voltigent dans les cavités de la terre. Ils se mêlent & se confondent. Devenus par leur agrégation trop pèsans pour rester plus long-tems suspendus, ils tombent par leur propre poids sur les terres, ou les roches qu'ils rencontrent. Ils s'entassent les uns sur les autres, & forment un tout sensible. Si les molécules qui se sont déposées ont été purement métalliques sans être combinées avec des molécules étrangères, elles forment des métaux purs, des métaux vierges. Si dans le tems que les molécules métalliques voltigeoient en l'air, elles ont rencontré des molécules d'autres métaux élevées par la chaleur souterraine en même tems qu'elles, il en résulte des mines de différentes especes, suivant la nature & les proportions des molécules étrangères qui se seront combinées.

Tout nous porte à conjecturer, que la nature opère très-lentement la fermentation des mines, & nous sommes sûrs que dans ce grand travail elle n'agit pas d'une maniere constante & uniforme. Ses productions doivent être extrêmement variées en raison de l'espece ou de la forme des molécules qu'elle combine, de leur quantité, de leurs proportions, des différens degrés d'atténuation & de division des substances, du tems & des voies qu'elle emploie à toutes ces

opérations. Aussi, les mines différent-elles par le tissu, par la couleur, par la forme, par les accidens. Il y en a d'une figure indéterminée, & d'autres d'une figure régulière. Les unes sont opaques, les autres ont un peu de transparence. Les métaux ont en général dans l'état de mine un coup d'œil tout différent de celui qu'ils ont lorsqu'ils ont été purifiés.

Les filons & les fentes de la terre sont les ateliers où la nature s'occupe ordinairement de la formation des mines. Elles ne se trouvent pas toujours par filons suivis. Souvent on les rencontre dans le sein des montagnes par masses détachées. Elles forment comme des tas séparés dans les creux des pierres.

On voit aussi quelquefois des fragmens de mines dans les couches de la terre, ou même à sa surface. Il est visible qu'elles n'y ont pas été formées. Elles y ont été transportées par les eaux qui ont arraché ces fragmens des filons placés dans les montagnes, & qui les ont rassemblées dans des couches de terre produites elles-mêmes par les inondations. Ces mines par fragmens conduisent quelquefois aux filons dont elles ont été détachées. L'or qu'on trouve dans les rivières ne peut pas avoir une autre origine.

Le prix que les hommes ont attaché aux métaux, le besoin qu'ils en ont eu, leur ont fait imaginer des moyens sans nombre pour les tirer des entrailles de la terre. Envain la nature les a-t-elle masqués, & rendu pour ainsi dire méconnoissables en les associant à d'autres substances, elle n'a pas endormi notre activité. Nous avons découvert une partie de ses secrets. En multipliant les observations on est parvenu à connoître les lieux où se trouvent plus commu-

nément les mines. Ce sont pour l'ordinaire des montagnes où les plantes croissent foiblement, & jaunissent promptement; où les arbres sont tortueux & demeurent petits, où l'humidité des rosées, des pluies même dure peu, & les neiges fondent avec célérité; où s'élevent des exhalaïsons sulphureuses & minérales; où les eaux sont chargées de fels vitrioliques, où les sables contiennent des parties métalliques. Quoique chacun de ces signes pris solidairement puisse être équivoque, il est rare qu'ils se réunissent tous sans que le terrain renferme quelques mines.

Leur exploitation n'a pas été toujours la même. Cet art a suivi le progrès des autres arts. Tout y a été perfectionné : la fouille qui consiste à écarter la terre qui couvre la roche où sont les métaux; il est défendu de la combler, afin que ceux qui voudroient exercer leur industrie dans les mêmes lieux ne soient pas trompés : les puits pratiqués pour descendre dans la mine & pour en sortir; les galeries ou chemins souterrains qui suivent la direction du filon que l'on a trouvé : les ouvrages de charpente, ou de maçonnerie destinés à soutenir la terre qui sont au dessus des travailleurs : les outils propres à détacher le minéral de sa roche, & le feu qui supplée souvent à leur insuffisance : les machines qui servent à tirer de la mine les richesses qu'elle donne, ou les matieres inutiles dont on veut s'y débarrasser : les pompes & les autres moyens indispensables pour se délivrer des eaux qui forment le plus grand obstacle que l'on ait à vaincre : les inventions pour mettre en mouvement, pour rafraîchir, pour renouveler l'air des souterrains, & pour emporter les exhalaïsons

mortelles dont ils sont remplis. Voilà les préparatifs, les instrumens & les opérations nécessaires pour l'exploitation des mines.

Lorsque le travail de la mine est fini, celui de la métallurgie commence. Son objet est de séparer les métaux les uns des autres, & de les dégager des matieres étrangères qui les enveloppent. Dans les pays où le bois est rare comme au Mexique, & dans presque toute l'Amérique Méridionale, elle emploie le mercure. La pratique constante des Espagnols dans le nouveau monde, est, après avoir écrasé le minéral dans un moulin destiné à cet usage, d'y mêler du mercure qui se combine avec l'or & avec l'argent; mais plus difficilement avec l'argent qu'avec l'or, sans s'unir avec la pierre qui seroit de matrice à ces métaux. Lorsque le mercure s'est chargé d'une quantité suffisante d'or ou d'argent, on met en distillation l'amalgame qui s'est fait. La chaleur du feu fait évaporer le mercure, & l'or ou l'argent dont il étoit chargé restent au fond des vaisseaux.

Cette méthode étoit inconnue aux Mexicains. La leur, quelle qu'elle fut, devoit être bien imparfaite. Aussi quoique l'argent fut très-abondant dans leurs contrées, en avoient-ils infiniment moins que d'or qu'il est plus aisé d'arracher à la terre. Ils connoissoient le prix de l'un & de l'autre, quoiqu'ils en fissent peu d'usage dans le commerce. Ces métaux étoient pour eux plutôt un objet de curiosité qu'un secours pour leurs véritables besoins, qu'un moyen universel de change.

Dans les premières années qui suivirent la conquête, les Espagnols s'épargnoient les soins, les travaux, les dépenses inséparables de l'ex-

ploitation des mines. On arrachoit aux Mexicains tout ce qu'ils avoient amassé de métaux depuis la fondation de leur empire. Les temples, les palais des grands, les maisons des particuliers, les moindres cabanes, tout étoit visité & dépouillé. Quoique l'horreur des Indiens pour leurs oppresseurs fit rentrer beaucoup de ces richesses dans la terre, & en fit jeter encore plus dans le grand lac & dans les rivières, l'imagination est étonnée de la quantité qui s'en trouva. Cette source épuisée, il fallut recourir aux mines.

On en fouilla d'abord indifféremment par-tout, & de préférence sur les côtes. L'expérience ayant prouvé que celles qui étoient les plus voisines de l'Océan étoient le moins abondantes, on s'en dégoûta. Aujourd'hui on n'en exploite aucune qui ne soit à une très-grande distance de la mer du Nord, où elle seroit exposée aux incursions, peut-être aux invasions des Européens. Ce qui s'en trouve sur le golphe de Californie paroît jouir d'une sûreté entière, jusqu'à ce que ces parages soient plus connus & plus fréquentés. Les principales sont dans le Zacatecas, la nouvelle Biscaye & le Mexico, trois provinces situées dans l'intérieur de l'Empire, où il est impossible à l'ennemi d'arriver par terre, & où des rivières navigables ne conduisent pas. Elles peuvent occuper quarante mille Indiens, dirigés par quatre mille Espagnols.

Les mines appartiennent à celui qui les découvre. Les formalités auxquelles il est assujéti se réduisent à faire approuver ses échantillons par le gouvernement. On lui accorde autant de terrain qu'il veut; mais il est obligé de donner une piastre par pied au propriétaire. Le tiers de

ce qu'il achete, passe au domaine, qui après avoir eu long-temps la manie funeste de le faire exploiter pour son compte, a pris le parti de le vendre à qui veut le payer, & par préférence au mineur. Toutes les mines abandonnées tombent aussi dans les mains du roi.

Il tire quatre-vingt piastres de chaque quintal de mercure qu'on emploie. Inutilement les gens éclairés ont représenté souvent que ce prix excessif faisoit nécessairement languir les travaux : on s'est refusé à leurs instances. Tout ce qu'elles ont produit, c'est qu'on a accordé un crédit de deux ans, mais dont on se fait payer les intérêts. Rarement ceux qui entreprennent d'exploiter des mines sont-ils hors d'état de se passer de ces facilités. On ne voit guere se livrer à ces entreprises incertaines & dangereuses, que des hommes dont les affaires sont équivoques, ou tout-à-fait ruinées.

Ce qui en éloigne sur-tout les gens sages & aisés, c'est l'obligation de livrer la cinquieme partie de l'argent, & la dixieme partie de l'or qu'on arrache des entrailles de la terre au gouvernement. Ils s'est long-temps refusé à cette différence; mais à la fin il y a été forcé, parce que les mines d'or plus casuelles que celles d'argent étoient entièrement abandonnées. Les unes & les autres seront bientôt hors d'état de payer le tribut qui leur est imposé. A mesure que leurs produits se multiplient dans le commerce, ils ont moins de valeur, ils expriment moins de choses. Cet avilissement des métaux auroit eu de plus grands effets qu'il n'en a eu, si les travaux qui les procurent n'avoient été successivement simplifiés. Cette économie approche tous les jours de son terme sensible, & lorsqu'elle y

fera parvenue, la cour de Madrid ne pourra pas se dispenser de diminuer les droits, à moins qu'elle ne consente à voir tomber les meilleures mines comme elle a vu négliger les médiocres. Peut-être la verrons-nous dans peu réduite à se contenter de deux réales par marc qu'elle tire pour les droits de marque & de fabrication.

Les monnoies du Mexique fabriquent annuellement douze à treize millions de piastras. La sixieme partie à peu près en or, le reste en argent. Il en passe environ la moitié en Europe, le sixieme dans les Indes Orientales, un douzieme dans les isles Espagnoles. Le reste coule par une transpiration insensible dans les colonies étrangères, ou circule dans l'empire. Il y sert au commerce intérieur, & au payement des impositions qui sont considérables.

Tous les Indiens mâles payent depuis dix-huit ans jusqu'à cinquante, une capitation de dix-huit réaux, dont seize doivent être versés dans les caisses du gouvernement, & le reste est destiné à divers usages. Les métis qui sont censés Indiens dans les deux premieres générations, & les mulâtres libres sont asservis au même droit. On en exempté les esclaves negres pour lesquels on a donné au roi trente-six piastras à leur entrée dans la colonie.

Les Espagnols qu'on n'a pas avilis jusqu'à leur imposer un tribut personnel, sont assujettis à toutes les autres taxes. La plus forte est celle de trente-trois pour cent du prix de toutes les marchandises que l'Europe leur envoie. L'ancien monde en retient vingt-cinq sous diverses dénominations, & il en est payé huit à leur entrée, dans le nouveau. Cet impôt ruineux n'em-

pêche pas qu'elles ne soient soumises dans la suite à l'alcavala.

L'alcavala est un droit sur toutes les choses qui se vendent ou se changent, & autant de fois qu'elles se vendent ou qu'elles se changent. Il fut établi dans la métropole en 1341, & s'est élevé peu à peu jusqu'à dix pour cent de la valeur de la marchandise vendue en gros, & jusqu'à quatorze de la marchandise vendue en détail. Philippe II après le désastre de sa flotte si connue sous le titre fastueux d'invincible, fut déterminé par ses besoins à introduire cette imposition dans le Mexique, comme dans ses autres colonies. Quoiqu'elle ne dut durer qu'un temps, elle s'est perpétuée. Il est vrai qu'elle n'a pas été augmentée, & qu'elle est restée à deux & demi pour cent, où elle fut d'abord fixée. La Cruciade n'a pas eu la même stabilité.

C'est une bulle qui donne de grandes indulgences, & qui permet l'usage des œufs, du beurre, du fromage pendant le carême. Le gouvernement à qui la cour de Rome en a abandonné le bénéfice, avoit distribué en quatre classes ceux qui voudroient en profiter. Elle étoit payée trois réaux & demi par ceux qui vivoient du fruit de leur industrie. Ceux qui étoient parvenus à se faire un capital de deux mille piastres, la payoient huit réaux. Elle coûtoit deux piastres à ceux qui en possédoient plus de dix mille & dix piastres au vice-roi, & à ceux qui étoient revêtus des dignités les plus honorables. On s'en rapportoit à la conscience de chaque citoyen, en l'avertissant qu'il n'obtenoit rien s'il ne proportionnoit sa contribution à sa fortune. Le Mexique seul rendoit alors environ

cinq cens mille piaftres. Il est vraisemblable que cette superstition s'affoibliffoit, puisque le ministère a fixé en 1756, pour tous les états, la bulle à trois réaux. Le gouvernement n'oblige personne à le prendre; mais les prêtres refuseroient les consolations de la religion à ceux qui ne l'auroient pas achetée; & il n'y a peut-être pas dans toute l'Amérique Espagnole un homme assez éclairé, ou assez hardi pour s'élever au dessus de cette tyrannie. On parle beaucoup de sauvages & de barbares; mais ceux dont la religion & le gouvernement se jouent ainsi, sont-ils des sauvages du nouveau monde ou de l'ancien, du nord ou du midi?

Un genre d'oppression qui n'a pas été porté si patiemment; c'est l'impôt qu'on a mis dans les derniers temps sur le sel & sur le tabac. Les peuples qui souffroient sans murmurer, peut-être sans les trop sentir, leurs anciens maux, ont été révoltés de ces nouveautés. L'une leur a paru si opposée au droit naturel, & l'autre contrarioit si fort un de leurs goûts les plus vifs, que quoique façonnés de longue main au joug, ils ont murmuré. La conduite atroce des fermiers a beaucoup ajouté au mécontentement. Il s'est manifesté d'un bout de l'empire à l'autre avec un éclat qui a retenti jusqu'en Europe. Des tempéramens ont pallié le mal; mais les esprits sont toujours dans une telle fermentation que la métropole finira difficilement sans des sacrifices. Un des plus agréables à ses colonies seroit celui du papier marqué.

Indépendamment des tributs réguliers que l'Espagne exige de ses colonies, elle en tire dans des temps fâcheux, sous le nom d'emprunt, des sommes considérables dont on n'a jamais payé

ni les intérêts, ni les capitaux. Cette vexation qui a commencé du temps de Philippe II s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Elle a été plus souvent répétée sous Philippe V que dans le cours des autres regnes, ce qui n'a pas peu contribué à rendre le nom François odieux dans ces contrées. La contribution qui a porté sur tous ceux qui avoient quelque fortune, a été plus forte au Mexique qu'ailleurs, parce que les Européens, les Créoles, les Métis, les Mulâtres, les Indiens sur-tout, y jouissoient d'une plus grande aisance. La prospérité publique y a été bien diminuée par ces loix fiscales, & l'est tous les jours encore plus par l'avidité du clergé.

Il tire rigoureusement la dîme de tout ce qui se récolte. Les fonctions de son état lui sont payées à un prix extravagant. Ses terres sont immenses, & acquierent tous les jours plus d'étendue. On le croit en possession du quart des revenus de l'empire. Le seul évêque de Los Angelos a deux cens quarante mille piastres de rente. Ces richesses scandaleuses ont tellement multiplié les ecclésiastiques, qu'ils forment aujourd'hui le cinquieme de toute la population des blancs. Quelques-uns sont nés dans la Colonie. La plupart sont des aventuriers arrivés d'Europe, pour se soustraire à l'autorité de leurs supérieurs, ou pour faire promptement fortune.

Celle de la couronne n'est pas ce qu'elle devroit être. Les droits établis sur les marchandises qui arrivent de Cadix, & sur les mines, le vif-argent, la capitation, les impôts, le domaine sont de si grands objets qu'on ne peut revenir de sa surprise quand on voit que le monarque ne retire annuellement du Mexique, quoique la mieux administrée de ses possessions,

qu'environ douze cens mille piaftres. Le refte, c'est-à-dire, presque tout, est absorbé par le gouvernement civil & militaire du pays qui font l'un & l'autre dans le plus grand défordre.

Les finances font en proie à une foule de commis répandus par-tout; aux corrégidors qui ont l'adminiftration des provinces; aux commandans des places; à trois conseils supérieurs de justice connus sous le nom d'audience; à ceux qui ont la plénitude de l'autorité, ou aux subalternes qui gagnent la confiance des gens en place. Une partie de ces rapines paffe en Europe, l'autre sert à nourrir l'orgueil, la paresse, le luxe, le libertinage d'un petit nombre de villes du Mexique, de sa capitale fingulièrement.

Mexico qui put quelque tems douter si les Espagnols étoient des brigands ou des conquérans, se vit presque totalement détruire par les guerres cruelles dont elle fut le théâtre. Cortez la rebâtit, l'embellit, en fit une cité comparable aux plus magnifiques de l'ancien monde, supérieure à toutes celles du nouveau.

Sa forme est quarrée. Ses rues font larges, droites & bien pavées. Les édifices publics y ont de la magnificence, les palais de la grandeur, les moindres maisons des commodités. Une puanteur dangereuse qui s'exhaloit des canaux dont la ville étoit traversée, en a fait diminuer le nombre. Son circuit qui embrasse des promenades fort décorées, des jardins délicieux, est d'environ deux lieues. Les Espagnols y vivent dans une si grande sécurité qu'ils ont jugé inutile de construire des fortifications, d'avoir des troupes, de l'artillerie.

L'air qu'on y respire est très-tempéré. Il n'est

nullement désagréable d'être vêtu toute l'année d'étoffe de laine. Les moindres précautions suffisent pour n'avoir rien à souffrir de la chaleur. Charles Quint demandoit à un Espagnol qui arrivoit de Mexico, combien il y avoit de tems entre l'été & l'hiver, *autant*, répondit-il avec vérité & avec esprit, *qu'il en faut pour passer du soleil à l'ombre.*

La ville est bâtie au milieu d'un grand lac divisé en deux parties par une langue de terre fort étroite. Celle dont l'eau est douce, tranquille & poissonneuse tombe dans l'autre qui est salée, communément agitée & sans poisson. La circonférence de tout ce lac qui est inégal dans son étendue est d'environ trente lieues.

On ne s'accorde pas sur l'origine de ces eaux. L'opinion la plus commune & la plus vraisemblable les fait sortir d'une grande & haute montagne située au sud-ouest de Mexico, avec cette différence que l'eau salée coule sous une terre remplie de mines qui lui communique sa qualité.

Avant la conquête, Mexico & beaucoup d'autres villes situées sur les bords du lac, étoient exposées à des inondations qui en rendoient le séjour dangereux. Des digues construites avec une dépense & des travaux incroyables ne suffisoient pas toujours pour détourner les torrens qui se précipitoient des montagnes. Les Espagnols ont éprouvé les mêmes malheurs. Leur capitale a souvent vu deux ou trois pieds d'eau dans ses murs. Les édifices les mieux entendus ont été plus d'une fois renversés. Quelques précautions qu'on prenne pour faire des fondemens solides, les maisons sont au bout d'un certain tems à demi ensevelies dans un terrain qui n'est pas capable de les soutenir.

Ces inconvéniens firent former le projet de procurer aux eaux un écoulement par un canal de dix lieues qui devoit les porter à la rivière du Tula. Des relations qu'on pourroit soupçonner d'exagération, quelque authentiques qu'elles paroissent, assurent qu'en 1604 on employa pendant six mois à ce grand ouvrage, quatre cens soixante-onze mille cent cinquante-quatre Indiens. Pour fournir aux dépenses qu'exigeoit ce grand appareil, on exigea le centieme du prix des maisons, des terres, des marchandises, impôt sans exemple dans le nouveau monde. L'ignorance, le découragement, des intérêts particuliers firent échouer l'entreprise.

Le vice-roi Ladereyra pensa en 1735 qu'il seroit avantageux, qu'il étoit même indispensable de bâtir ailleurs Mexico. L'avarice qui ne vouloit rien sacrifier; la volupté qui craignoit d'interrompre ses plaisirs; la paresse qui redoutoit les soins : toutes les passions se réunirent pour traverser cet arrangement, il fallut prendre le parti de rester où on étoit. Les nouveaux efforts qu'on a faits depuis pour rendre ce séjour aussi sûr qu'il est agréable, n'ont pas été tout à fait heureux, soit que l'art ait été mal employé, soit que la nature ait opposé au succès des obstacles insurmontables. Mexico reste toujours exposé à la fureur des eaux; & la crainte d'y être enséveli a beaucoup diminué sa population. La plupart des historiens assurent qu'elle passoit autrefois deux cens mille ames : aujourd'hui elle n'est que de soixante mille. Elle est formée par des Espagnols, des métis, des Indiens, des negres, des mulâtres, par tant de races différentes depuis le blanc jusqu'au noir, qu'à peine parmi

cent visages en trouveroit-on deux de la même couleur.

Avant cette émigration, dans le tems que la capitale de la nouvelle Espagne se peuploit d'Européens, les richesses s'y étoient accumulées à un point incroyable. Tout ce qui est ailleurs de fer & de cuivre, fut d'argent ou d'or. On les fit servir ainsi que les perles & les pierres précieuses à l'ornement des chevaux, des valets, des meubles les plus communs, aux plus vils offices. Les mœurs qui suivent toujours le cours du luxe se monterent au ton de cette magnificence romanesque. Les femmes dans l'intérieur de leurs palais furent servies par des milliers d'esclaves, & ne parurent en public qu'avec un cortège réservé parmi nous à la majesté du trône. Les hommes ajoutaient à ces profusions, des profusions encore plus grandes pour des négresses qu'ils élevoient publiquement au rang de leurs maîtresses. Ce luxe si effréné dans les actions ordinaires de la vie, passoit toutes les bornes à l'occasion de la moindre fête. L'orgueil général étoit alors en mouvement, & chacun prodiguoit les millions pour justifier le sien. Les crimes nécessaires pour soutenir ces extravagances, étoient effacés d'avance : la superstition déclaroit saint & juste tout homme qui donneroit beaucoup aux églises.

Les trésors & le faste qui en est la suite, ont dû nécessairement diminuer à Mexico, à mesure que ceux qui les possédoient ont été chercher un asyle à Los Angelos, & dans d'autres villes. Cependant l'avantage qu'elle a d'être au centre de la domination, le siege du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies,

le séjour des plus grands propriétaires des terres, des plus riches négocians, a toujours retenu dans ses mains la plupart des grandes affaires de l'empire.

Celles qu'il fait avec les autres parties de l'Amérique sont très-bornées. Par la mer du nord, il reçoit de Maracaibo & de Caraque du cacao fort supérieur au sien, & des negres par la voye de la Havane & de Carthagene: il donne en échange des farines & de l'argent.

Ses liaisons avec la mer du sud lui sont plus utiles, sans être beaucoup plus considérables. Dans les premiers temps, il fut permis au Pérou d'envoyer tous les ans à la nouvelle Espagne deux vaisseaux dont les cargaisons réunies ne devoient pas valoir plus de deux cens mille piastres. On les réduisit peu après à un. Cette navigation fut depuis totalement supprimée en 1636, sous prétexte qu'elle ruinoit le commerce de la métropole par l'abondance des marchandises des Indes orientales qu'elle introduisoit. Les négocians de Lima se plainquirent long-temps inutilement d'une loi barbare qui les privoit du double avantage de vendre le superflu de leurs denrées, & de recevoir celles qui leur manquoient. La communication entre les deux colonies fut enfin rétablie, mais avec des restrictions qui prouvent que le gouvernement n'avoit pas acquis des lumières, & qu'il ne faisoit que céder à l'importunité. Depuis cette époque des bâtimens expédiés de Callao & de Guayaquil, portent du cacao, des huiles, des vins, des eaux-de-vie, à Acapulco & à Sonsonate, sur la côte de Guatimala, & en rapportent du brai, du goudron, du rocou, de l'indigo, de la cochenille, du fer, des merceries de los Angelos, & autant

qu'ils peuvent en contrebande des marchandises arrivées des Philippines, ces isles si célèbres en Europe par les rapports qu'elles ont avec le Mexique. L'importance de cette communication paroît exiger que nous remontions à son origine.

Lorsque la cour de Madrid dont les succès étoient de plus en plus l'ambition, eut formé le plan d'un grand établissement en Asie, elle s'occupa sérieusement des moyens de le faire réussir. Il n'étoit pas sans difficulté. Les richesses de l'Amérique attiroient si puissamment les Espagnols qui consentoient à s'expatrier, qu'il ne paroissoit pas possible de les engager à s'aller fixer aux Philippines, à moins qu'on ne consentit à leur faire partager ces trésors. On se détermina à ce sacrifice. La colonie naissante fut autorisée à envoyer tous les ans en Amérique des marchandises de l'Inde pour y être échangées contre des métaux.

Cette liberté limitée eut des suites si considérables, qu'elle excita la jalousie de la métropole. On parvint à calmer un peu les esprits, en réduisant à six cens mille piastras le commerce que dans la suite il seroit permis de faire. Cette somme fut partagée en douze mille actions égales. Chaque chef de famille en devoit avoir une, & les gens en place un nombre proportionné à leur élévation. Les communautés religieuses furent comprises dans l'arrangement suivant l'étendue de leur crédit, & l'opinion qu'on avoit de leur utilité. On en accorda cinq cens aux Jésuites dont les occupations & les entreprises paroissoient exiger de plus grands moyens.

Les vaisseaux qui partoient d'abord de l'isle de Cebu, & ensuite de celle de Luçon, prirent

rent dans les premiers temps la route du Pérou. La longueur de cette navigation étoit excessive. On découvrit des vents alisés qui conduisoient dans la moitié moins de temps au Mexique, & cette branche de commerce se porta sur les côtes où il s'est fixé.

On expédie tous les ans, au milieu de Juillet, du port de Manille, un galion qui est communément de dix-huit cens à deux mille tonneaux. Après s'être débarrassé d'une foule d'îles & de rochers qui ralentissent sa marche, il fait route à l'est vers le nord pour trouver à la hauteur de trente degrés de latitude les vents d'ouest qui le menent droit au terme de son voyage. Ce vaisseau extrêmement chargé est six mois en route, parce que ceux qui le montent, navigateurs timides, ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amènent souvent toutes leurs voiles sans nécessité. Durant un si long espace de temps, ils sont pourvus d'eau d'une manière assez singulière pour être remarquée.

Les Espagnols qui parcourent les côtes de la mer du sud, ne mettent pas comme nous leurs boissons dans des futailles, mais dans des vases de terre assez semblables à ces grandes jarres qui reçoivent les huiles en Europe. Leurs compatriotes de Manille suivent le même usage, & pour gagner du terrain, ils suspendent ces jarres aux haubans & aux étais. Cette provision quoique plus considérable que celle qu'on pourroit loger entre les ponts, n'est pas suffisante pour les besoins de l'équipage. Des pluies, qu'on trouve régulièrement entre les trente & quarante degrés de latitude septentrionale, remplissent le vuide. Leurs eaux recueillies dans des nattes placées de biais qui s'étendent d'une extrémité du vaisseau

à l'autre, coulent dans des larges bambous creusés qui les conduisent aux jarres. Ce secours qui n'a jamais manqué est plus que suffisant pour atteindre le Mexique.

Les côtes de ce grand empire ne ressemblent pas à celles du Pérou, où le voisinage & la hauteur des cordillieres font regner un printemps éternel, des vents réguliers & doux. Dès qu'on a passé la ligne à la hauteur de Panama, la libre communication de l'atmosphère de l'est à l'ouest n'étant plus interrompue par cette chaîne prodigieuse de montagnes, le climat devient différent. A la vérité la navigation est sûre & facile dans ces parages, depuis le milieu d'octobre jusqu'au commencement de mai; mais durant le reste de l'année, les coups de vent d'ouest, les tourbillons violens, les pluies excessives, les chaleurs étouffantes, les calmes absolus: tous ces obstacles qui se réunissent, ou qui se succèdent rendent la mer fâcheuse, dangereuse même. Dans toute cette étendue de côte qui passe six cens lieues, on ne voit pas une seule barque, ni le moindre canot, soit pour le commerce, soit pour la pêche. Les ports même qu'on y trouve répandus sont ouverts, sans défense, exposés aux caprices du premier corsaire qui jugera à propos de tourner son avidité de ce côté-là. Celui d'Acapulco où arrivent les Galions, est le seul qui ait attiré l'attention du gouvernement.

Il est situé sur la côte septentrionale de la mer pacifique, à quatre-vingt lieues de Mexico, au dix-septième degré de latitude, & au deux cens soixante-quatorzième de longitude. On y arrive par deux embouchures dont une petite île forme la séparation, & on y entre de jour par un

vent de mer, comme on en sort de nuit par un vent de terre. Un mauvais fort, quarante-deux piéces de canon, & une garnison de soixante hommes le défendent. Il est également étendu, sûr & commode. Le bassin qui forme ce port est entouré de hautes montagnes si arides, qu'elles manquent même d'eau. On y respire un air embrafé, lourd, & mal-sain, où personne ne peut s'accoutumer que des negres nés sous un climat à peu près semblable, ou quelques mulâtres. Cette foible & vile population est grossie à l'arrivée des Gallions par les négocians de toutes les provinces du Mexique qui viennent échanger des vins & des bijoux d'Europe, leur cochenille & environ deux millions de piastres contre les épiceries, les mouffelines, les toiles peintes, les soieries, les aromates, les ouvrages d'orfèvrerie de l'Asie. Après un séjour d'environ trois mois le vaisseau reprend la route des Philippines avant le premier avril, avec une ou deux compagnies d'infanterie destinées à recruter la garnison de Manille. Une partie des richesses dont il est chargé s'arrête dans la colonie, le reste se distribue aux nations qui avoient contribué à former sa cargaison.

L'espace immense que les Gallions ont à parcourir, a fait desirer vivement des lieux où ils pussent se rafraîchir. On en a trouvé d'abord un sur la route d'Acapulco aux Philippines, dans des isles connues d'abord sous le nom d'isles des Larçons, & depuis sous celui d'isles Mariannes. Elles furent découvertes 1521 par Magellan. On les perdit de vue. Les Gallions s'aviserent dans la suite d'y relâcher; mais il n'y fut formé d'établissement fixe qu'en 1678.

Elles sont situées à l'extrémité de la mer du

sud près de quatre cens lieues à l'orient des Philippines ; & forment un archipel qui s'étend du sud au nord depuis le treizieme jusqu'au vingt-deuxieme degré de latitude septentrionale. Leur position dans la Zone Torride n'empêche pas que le climat n'y soit assez tempéré. L'air y est pur, le ciel serain, & le terrain fertile. Avant leur communication avec les Européens, les habitans toujours nus, ne vivoient que de fruit, de racines & de poisson. Comme la pêche étoit leur occupation ordinaire, leur seule occupation, ils étoient parvenus à imaginer, à construire les canots les plus parfaits qu'on ait trouvé dans le tour du globe.

Les peuples très-nombreux, répandus dans une douzaine d'isles les seules habitées de cet archipel, ont péri successivement depuis l'invasion des Espagnols, ou par des maladies contagieuses, ou par les mauvais traitemens qu'ils éprouvoient. Ce qui restoit, au nombre de deux mille sept cens personnes, a été concentré dans l'isle de Guahan, qui peut avoir vingt-cinq à trente lieues de circuit. Elle a une garnison de cent hommes chargée de défendre deux petits forts situés sur deux rades, dont l'une reçoit un petit bâtiment qui arrive tous les deux ans des Philippines, & l'autre est destinée à fournir des rafraichissemens au Galion. Cette dernière est si mauvaise que le vaisseau n'y séjourne jamais plus de deux jours, & que dans ce court espace il est souvent exposé aux plus grands dangers. Il est bien extraordinaire que l'Espagne n'ait pas fait chercher un meilleur port, ou bien singulier qu'on n'en ait point trouvé dans un si grand nombre d'isles. La Californie présente un asyle plus assuré aux Galions, qui vont des Philippines à Acapulco.

La Californie est proprement une longue pointe de terre qui sort des côtes septentrionales de l'Amérique, & s'avance entre l'est & le sud jusqu'à la zone Torride ; elle est baignée des deux côtés par la mer pacifique. La partie connue de cette péninsule a trois cens lieues de longueur, sur dix, vingt, trente & quarante de large. Les géographes ne sont pas d'accord sur ses longitudes & ses latitudes.

Il est impossible que dans un si grand espace, la nature du sol & la température de l'air soient par-tout les mêmes. On peut dire cependant qu'en général le climat y est sec & chaud à l'excès ; le terrain nud, pierreux, montueux, sablonneux, stérile par conséquent & peu propre au labourage, à la multiplication des bestiaux. Parmi le petit nombre d'arbres qu'on y trouve, le plus utile est le pitahaya dont les productions sont la principale nourriture des Californiens. Ses branches cannelées, perpendiculaires n'ont point de feuilles, & c'est des tiges que naît le fruit. Il est épineux comme le marron d'inde ; mais sa chair ressemble à celle de la figue, avec cet avantage qu'elle est encore plus douce & plus délicate.

La mer plus riche que la terre offre des poissons de toutes sortes, dans la plus grande abondance & du goût le plus exquis. On y trouve même communément une espèce de coquille dont l'éclat surpasse celui de la plus belle nacre. Elle est couverte d'une légère couche d'un beau vernis couleur d'azur, au travers duquel on aperçoit le brillant du fond argenté de la coquille. Mais ce qui rend le golphe de la Californie plus digne d'attention, ce sont les perles, qui dans la saison de la pêche y attirent les habi-

tans de toutes les provinces de la nouvelle Espagne.

Il est établi en Amérique qu'on regarde comme une même nation tous les peuples qui parlent la même langue, soit qu'ils vivent ensemble, soit qu'ils soient dispersés en différens cantons. Sous ce point de vue il y a six nations dans la Californie suivant quelques voyageurs, & trois selon d'autres. Cette diversité d'opinions vient de ce que les uns ont vu des langues primitives, où d'autres, après un examen plus réfléchi, n'ont trouvé que des dialectes de la même langue.

Les Californiens sont bien faits & fort robustes. L'impétuosité jointe à une pusillanimité extrême, l'inconstance avec une paresse excessive, la stupidité & même l'insensibilité forment la base de leur caractère. Ce sont des enfans en qui la raison n'est pas encore développée. Ils sont plus bafanés que les Mexicains. Cette différence de couleur prouve que la vie policée de la société renverse ou change entièrement l'ordre & les loix de la nature, puisqu'on trouve sous la Zone tempérée un peuple sauvage plus noir que ne le sont les nations civilisées de la Zone Torride.

Avant qu'on eut pénétré chez les Californiens, ils n'avoient aucune pratique de religion, & leur gouvernement étoit tel qu'on devoit l'attendre de leur ignorance. Chaque nation étoit un assemblage de plusieurs cabanes plus ou moins nombreuses selon la fertilité du terroir, toutes unies entr'elles par des alliances, mais sans aucun chef auquel elles fussent subordonnées. L'obéissance filiale n'y étoit pas même connue, ou s'il y en avoit quelque légère trace, elle cessoit aussi-

tôt que les enfans pouvoient se passer du secours de leur famille. Les Californiens ne connoissoient aucune espece de vêtement, mais leurs femmes cachoient leur nudité avec un soin extrême.

Soit qu'on eût appris, soit qu'on ignorât ces particularités, le Mexique n'eut pas été plutôt réduit & pacifié, qu'on s'occupa de la conquête de la Californie. Cortez y aborda en 1526. Il n'eut pas seulement le tems de la reconnoître, parce qu'il fut forcé de retourner à son gouvernement, où le bruit de sa mort avoit disposé les esprits à un soulèvement universel. Les différentes tentatives qu'on fit depuis pour s'y établir, échouèrent toutes. Les efforts de la cour ne furent pas plus heureux que ceux des particuliers. Pour peu qu'on suive avec attention l'esprit qui les dirigeoit, on trouve un défaut d'humanité, de courage & de constance qui explique ces revers. Il n'y eut pas une seule expédition qui ne fût ou mal concertée, ou follement conduite.

L'Espagne fatiguée de ses pertes & de ses dépenses, avoit entièrement renoncé à l'acquisition de la Californie, lorsque les Jésuites demanderent en 1697, qu'il leur fût permis de l'entreprendre. Dès qu'ils eurent obtenu le consentement du gouvernement, ils commencerent l'exécution du plan de législation qu'ils avoient formé d'après des notions exactes de la nature du sol, du caractère des habitans, de l'influence du climat. Le fanatisme ne guidoit point leurs pas. Ils arriverent chez les sauvages qu'ils vouloient civiliser, avec des curiosités qui pussent les amuser, des grains destinés à les nourrir, des vêtemens propres à leur plaisir. La haine de ces peuples pour le nom Espagnol ne tint pas contre ces démonstrations de bienveillance. Ils y répondirent au-

tant que leur peu de sensibilité & leur inconstance le pouvoient permettre. Ces vices furent vaincus en partie par les religieux instituteurs qui suivoient leur projet avec la chaleur & l'opiniâtreté qui leur sont particulieres. Ils se firent charpentiers, maçons, tisserands, cultivateurs, & réussirent par ces moyens à donner la connoissance, & jusqu'à un certain point, le goût des arts utiles à ces peuples. On les a tous réunis successivement. En 1745, ils formoient quarante trois villages, dont la disette d'eau & la stérilité du terrain avoient réglé les distances. Cette république augmentera à mesure que les successeurs de ceux qui l'ont formée pousseront leurs travaux vers le nord, où selon un plan judicieusement arrêté doit se faire la jonction des missions de la péninsule avec celles du continent. Elles ne seront séparées que par le fleuve Colorado.

La substance de ces bourgades a pour base le bled & les légumes qu'on y cultive, les fruits & les animaux domestiques d'Europe, qu'on travaille tous les jours à y multiplier. Les Indiens ont chacun leur champ & la propriété de ce qu'ils récoltent; mais telle est leur peu de prévoyance, qu'ils dissiperoient en un jour ce qu'ils auroient cueilli, si leur missionnaire ne s'en chargeoit pour le leur distribuer à temps. Ils fabriquent déjà quelques étoffes grossieres. Ce qui peut leur manquer en ce genre, & en quelques autres, est acheté avec les perles qu'ils pêchent dans le golfe, avec le vin qu'ils vendent à la nouvelle Espagne, & dont l'expérience a appris qu'il étoit important de leur interdire l'usage.

Une douzaine de loix fort simples suffisent pour conduire cet état naissant. Le missionnaire

choisit pour les faire observer l'homme le plus intelligent du village, & celui-ci peut infliger le fouet & la prison, les seuls châtimens que l'on connoisse.

Il n'y a dans toute la Californie que deux garnisons de trente hommes chacune, & un soldat auprès de chaque missionnaire. Ces troupes étoient choisies par les législateurs & à leurs ordres, quoique payées par le gouvernement. La cour de Madrid n'avoit pas vu d'inconvénient à laisser ces foibles moyens dans des mains qui avoient acquis sa confiance, & on lui a démontré qu'il n'y avoit que cet expédient pour empêcher l'oppression de ses nouveaux sujets.

Ils seront heureux tant qu'on ne connoitra pas des mines sur leur territoire. S'il y en a, comme la grande quantité qui s'en trouve de l'autre côté du golfe, dans les provinces de Sonora & de Primeria le fait présumer & qu'on les découvre, l'édifice élevé avec tant de soin & d'intelligence sera renversé. Ce peuple disparaîtra comme tant d'autres de dessus la face de la terre. L'or que le gouvernement d'Espagne tireroit de la Californie le priveroit des avantages que sa politique peut trouver aujourd'hui dans les travaux de ses missionnaires. Il faut plutôt les encourager à pousser plus loin leurs entreprises utiles. Elles mettront peut-être la cour de Madrid en état de bâtir des forts qui leur permettroient de voir d'un œil tranquille la découverte du passage que les Anglois cherchent depuis si long-temps par le nord-ouest à la mer pacifique. On a cru aussi que ces forts pouvoient être une barrière contre les Russes, qui en 1741 ont pénétré jusqu'à douze degrés du Cap Mendocino, la position la plus septentrionale connue de la Californie.

Mais si on eut fait attention que cette navigation ne pouvoit être entreprise que des mers de Kamskatka, on auroit senti qu'il ne pouvoit s'y faire que de foibles armemens de simple curiosité, & hors d'état de causer la moindre inquiétude.

Un avantage plus certain, moins éloigné, c'est la facilité que donne la Californie pour réduire les provinces qui s'étendent de l'autre côté du golfe jusqu'au Colorado. Ces riches contrées sont si éloignées du Mexique, & d'un accès si difficile, qu'il paroïssoit également dangereux d'en tenter la conquête & inutile de la faire. La liberté, la sûreté de la mer de Californie, doivent encourager à l'entreprendre, donner les moyens d'y réussir, & en assurer le fruit. Les philosophes eux-mêmes inviteront la cour de Madrid à ces expéditions, lorsqu'ils lui auront vu abjurer solennellement les principes fanatiques & destructeurs, qui ont été jusqu'ici la base de sa politique.

En attendant que l'Espagne se livre à ces vastes spéculations, la Californie sert de lieu de relâche aux vaisseaux qui vont des Philippines, au Mexique. Le Cap Saint-Lucas, situé à l'extrémité méridionale de la péninsule, est l'endroit où ils s'arrêtent. Ils y trouvent un bon port, des rafraîchissemens, & des signaux qui les avertissent s'il a paru quelque ennemi dans ces parages les plus dangereux pour eux, & ceux où ils ont été le plus souvent attaqués. Ce fut en 1734 que le Galion y arriva pour la première fois. Ses ordres & ses besoins l'y ont toujours amené depuis.

Le système adopté par tous les gouvernemens de l'Europe de tenir les colonies dans la dé-

pendance la plus absolue de la métropole, a toujours rendu suspects à beaucoup de politiques Espagnols les liaisons du Mexique avec l'Asie. L'opinion où l'on a été, où l'on est encore qu'il n'est pas possible de conserver les Philippines sans cette communication, les a seule empêchés de réussir à l'interrompre. Ils sont seulement parvenus à la borner en empêchant le Pérou d'y prendre part. Ce vaste empire a été privé par des loix sévères & multipliées de l'avantage de tirer directement de l'Orient les marchandises dont il avoit besoin, de la liberté même de les tirer indirectement de la nouvelle Espagne.

Ces entraves révoltoient le génie hardi & fécond d'Alberoni. Plein de vues les plus étendues pour la prospérité, pour la gloire de la monarchie qu'il ressuscitoit; il vouloit y retenir les trésors du nouveau monde auxquels elle n'avoit servi jusqu'alors que d'entrepôt. Dans son plan, l'Orient devoit fournir tout l'habillement aux colonies Espagnoles, à la métropole même qui l'auroit reçu par le canal de ses colonies. Il s'attendoit bien que les puissances dont cet arrangement blesseroit les intérêts les plus essentiels, & ruinerait toute l'industrie, chercheroient à le traverser; mais il travailloit à braver leur courroux dans les mers d'Europe, & il avoit déjà donné ses ordres pour qu'on mît les côtes & les ports de la mer du sud en état de ne rien craindre des escadres fatiguées qui pourroient les attaquer.

Ces vues manquoient de justesse. Alberoni entraîné par l'enthousiasme de ses opinions, par sa haine pour des nations qui vouloient enchaîner sa politique, ne s'appercevoit pas que les soieries, les toiles arrivées en Espagne par la

voie qu'il se proposoit, seroient d'un prix excessif, d'un prix qui en arrêteroit nécessairement la consommation. A l'égard du projet de faire habiller les deux Amériques par l'Asie, nous n'y voyons rien que de très-sensé.

Les Colons seroient vêtus plus agréablement, à meilleur marché, d'une manière plus convenable au climat. Les guerres de l'Europe ne les exposeroient pas à manquer des choses de première nécessité. Ils seroient plus riches, plus affectionnés à la patrie principale, plus en état de se défendre contre les ennemis qu'elle leur attire. Ces ennemis eux-mêmes seroient moins redoutables, parce qu'ils perdroyent peu-à-peu les forces que l'approvisionnement du Pérou & du Mexique leur procure. Enfin l'Espagne en percevant sur les marchandises des Indes les mêmes droits qu'elle perçoit sur celles que lui fournissent ses rivaux, ne perdroyt aucune branche de ses revenus. Elle pourroit même, si ses besoins l'exigeoient, obtenir de ses colonies des secours qu'elles n'ont actuellement, ni la volonté, ni le pouvoir de lui fournir. Nous n'insisterons pas davantage sur le commerce du Mexique avec les Indes Orientales : il faut parler de ses liaisons avec l'Europe par la mer du nord, & commencer par celles que forment les productions du Guatimala.

La province de Guatimala, une des plus grandes de la nouvelle Espagne, fut conquise en 1524 & en 1525, par Pierre de Alvarado, un des lieutenans de Cortez. Il y bâtit plusieurs villes, & en particulier la capitale, qui porte le nom de la province. Elle est située dans une vallée large d'environ trois milles, & bornée par deux montagnes assez élevées. De celle qui

est au sud, tombent des cascades & des fontaines qui procurent aux villages situés sur la pente, une fraîcheur délicieuse, & y entretiennent perpétuellement des fleurs & des fruits. L'aspect de la montagne qui est au nord est effroyable. Il n'y paroît jamais de verdure. On n'y voit que des cendres, des pierres calcinées. Une espece de tonnerre que les habitans attribuent au bouillonnement des métaux mis en fusion dans les cavernes de la terre, se fait entendre continuellement. Il sort de ses fourneaux intérieurs des flammes, des torrens de souffre qui remplissent l'air d'une infection horrible. Guatimala, suivant l'expression du pays, est située entre le paradis & l'enfer, au quatorzième degré, trente minutes de latitude.

Sa position, son éloignement de Mexico & de Guadalajara la firent choisir pour être le siege d'une audience qui étend sa juridiction trois cens lieues au sud, cent au nord, soixante à l'est, & douze à l'ouest vers la mer du sud. Les avantages que cette distinction lui procuroit, lui formerent de bonne heure une assez grande population, & cette population fit valoir les dons qu'elle tenoit de la nature. Il n'y a point de contrée dans cette partie du nouveau monde, où elle ait répandu ses bienfaits avec plus de profusion. L'air est très-sain, & le climat fort tempéré. La volaille & le gibier y sont d'une abondance, d'une délicatesse extrêmes. La terre ne produit nulle part de meilleur bled. Les rivières, les lacs, la mer offrent de tous côtés du poisson exquis. Les bœufs s'y sont tellement multipliés, qu'il faut faire tuer ceux qui sont devenus sauvages dans les montagnes, de peur

qu'ils ne nuisent à la culture par leur nombre excessif.

Cette fertilité n'est pas pourtant ce qui rend le Guatimala précieux à la métropole. L'Espagne ne tient proprement à sa colonie que par l'indigo qu'elle en retire. Il est fort supérieur à celui que produit le reste de l'Amérique. On emploie à cette culture quelques negres, & une partie des Indiens qui ont survécu à la tyrannie des conquérans. Leurs sueurs en fournissent annuellement, pour l'Europe seulement, deux mille cinq cens furrons qui se vendent l'un dans l'autre à Cadix, trois cens vingt piaftres fortes. Cette riche production est portée à dos de mulet avec quelques autres objets peu importans au bourg Saint-Thomas, situé à soixante lieues de Guatimala, dans le fond d'un lac très-profond qui se perd dans le golphe de Honduras. Ces marchandises y attendent toujours, pour être échangées, celles qui sont envoyées d'Europe sur trois ou quatre bâtimens médiocres qui arrivent communément dans le mois de juillet ou d'août. Leur cargaison en retour est grossie de quelques cuirs, quelque casse, quelque salsépaille qui est tout ce que fournit au commerce la province de Honduras, quoiqu'elle ait cent cinquante lieues de long, sur soixante & quatre-vingt de large. L'éclat que lui donnerent d'abord ses mines d'or ne fut que passager; elles tomberent dans un oubli entier après avoir servi de tombeau à près d'un million d'Indiens. Le territoire qu'ils habitoient est resté inculte & désert: c'est aujourd'hui la contrée la plus pauvre de l'Amérique. Les hommes & les terres s'y sont fondus en or, & l'or à rien.

Le lac où le peu qui fort de Honduras vient se réunir aux riches productions de Guatimala pour former ensemble une valeur de douze cens mille piaftres, est tout-à-fait ouvert, quoiqu'il eut été aisé de le mettre à l'abri de toute insulte. On le pouvoit d'autant plus aisément que son entrée est rétrecie par deux rochers élevés, qui s'avancent des deux côtés à la portée du canon. Il est vraisemblable que l'Espagne ne changera de conduite, que lorsqu'elle aura été punie de sa négligence. Rien ne seroit plus aisé.

Les vaisseaux qui entreprendroient cette expédition, resteroient en toute sûreté dans la rade. Mille ou douze cens hommes débarqués à Saint-Thomas, traverseroient quinze lieues de montagnes où ils trouveroient des chemins commodes, & des subsistances. Le reste de la route se feroit par des plaines peuplées & abondantes. On arriveroit à Guatimala qui n'a pas un soldat, ni la moindre fortification. Ses quarante mille ames, Indiens, Negres, Metis, Espagnols qui n'ont jamais vu d'épée, seroient incapables de la moindre résistance. Ils livreroient à leur ennemi, dont ils craindroient d'exciter la rage, les richesses immenses qu'ils accumulent depuis deux siècles, & la contribution seroit au moins de six ou sept millions de piaftres. Les troupes regagneroient leurs bâtimens avec ce butin, & si elles le vouloient, avec des ôtages qui assureroient la tranquillité de leur retraite. Le commerce de Campêche seroit exposé à la même invasion s'il en valoit la peine.

On trouve entre les golphes de Campêche & de Honduras une grande péninsule, nommée Yucatan. Quoiqu'il n'y ait ni ruisseau, ni rivière, l'eau est par-tout si près de la terre, & les

coquillages sont en si grand nombre, qu'il est visible que cette espace immense a fait autrefois partie de la mer. Il n'y avoit point de métaux, & il n'y avoit que peu de population & de culture, lorsque les Espagnols la découvrirent. Elle fut méprisée. On s'aperçut dans la suite que les bois qui la couvroient étoient propres pour la teinture, & on y bâtit la ville de Campêche, qui devint l'entrepôt de cette production précieuse, & qui lui donna son nom.

L'arbre qui fournit ce bois ressembleroit assez, s'il étoit moins gros, à notre aube-épine. L'écorce de ses jeunes branches est polie, blanche, armée de pointes : mais celle des vieilles est presque sans pointes, noirâtre & raboteuse. Ses feuilles sont petites & d'un verd pâle. Il a la seve blanche & le cœur rouge. Ce cœur devient noir quelque temps après avoir été coupé, & si on le met dans l'eau, il lui donne une si vive couleur d'encre qu'on s'en sert fort bien pour écrire. C'est le cœur seul détaché de la seve qu'on porte en Europe pour teindre en violet & en noir. Les Indiens employés à la coupe de ce bois s'attachent de préférence aux vieux arbres, qui ayant moins de seve, donnent moins de peine à abattre & à réduire en bûches. Il s'en trouve qui ont cinq ou six pieds de circonférence, & qu'on fait sauter avec de la poudre.

Campêche dut au seul commerce de cette production l'avantage d'être un marché très-considérable. Elle recevoit tous les ans plusieurs vaisseaux dont les cargaisons se distribuoient dans l'intérieur des terres, & qui prenoient en retour des bois & des métaux que cette circulation y attiroit. Cette prospérité alla toujours en augmentant jusqu'à l'établissement des Anglois à la Jamaïque.

Dans

Dans la foule des Corsaires qui tortoient tous les jours de cette isle devenue célèbre, plusieurs allèrent croiser dans la baye de Campêche pour intercepter les vaisseaux qui y naviguoient. Ces brigands connoissoient si peu la valeur du bois qui en étoit l'unique production, que lorsqu'ils en trouvoient des barques chargées, ils n'en emportoient que les ferremens. Un d'entr'eux ayant enlevé un gros bâtiment qui ne portoit pas autre chose, le conduisit dans la tamise avec le seul projet de l'armer en course; & contre son attente il vendit fort cher un bois dont il faisoit si peu de cas, qu'il n'avoit cessé d'en brûler pendant son voyage. Depuis cette époque, les corsaires qui n'étoient pas heureux à la mer, ne manquoient jamais de se rendre à la riviere de Champeton où ils embarquoient les piles de bois qui se trouvoient toujours formées sur le rivage.

La paix de leur nation avec l'Espagne ayant mis des entraves à leurs violences, plusieurs d'entr'eux se livrerent à la coupe du bois d'inde. Le Cap Catoche leur en fournit d'abord beaucoup. Dès qu'ils le virent diminuer, ils allèrent s'établir entre Tabasco & la riviere de Champeton, autour du lac triste, & dans l'isle aux bœufs qui en est fort proche. En 1675, ils y étoient deux cens soixante. Leur ardeur d'abord extrême ne tarda pas à se ralentir. L'habitude de l'oïveté reprit le dessus. Comme ils étoient la plupart excellens tireurs, la chasse devint leur passion la plus forte; & leur ancien goût pour le brigandage fut réveillé par cet exercice. Bientôt ils commencerent à faire des courses dans les bourgs Indiens, dont ils enlevoient les habitans. Les femmes étoient destinées à les servir, &

on vendoit les hommes à la Jamaïque, ou dans d'autres isles. L'Espagnol tiré de sa létargie par ces excès, les surprit au milieu de leurs débauches, & les enleva la plupart dans leurs cabanes. Ils furent conduits prisonniers à Mexico, où ils finirent leurs jours dans les travaux des mines.

Ceux qui avoient échappé se refugierent dans le golphe de Honduras, où ils furent joints par des vagabonds de l'Amérique septentrionale. Ils parvinrent avec le temps à former un corps de quinze cens hommes. L'indépendance, le libertinage, l'abondance où ils vivoient, leur rendoient agréable le terrain mal-sain qu'ils habitoient. De bons retranchemens assuroient leur sort & leurs subsistances, & ils se bernoient aux occupations que leurs malheureux compagnons gémissent d'avoir négligées. Seulement ils avoient la précaution de ne jamais entrer dans l'intérieur du pays pour couper du bois sans être bien armés.

Leur travail fut suivi du plus grand succès. A la vérité, la tonne qui s'étoit vendue jusqu'à trente & quarante livres sterlings, étoit tombée insensiblement à huit; mais on se dédommageoit par la quantité de ce qu'on perdoit sur le prix. Les coupeurs livroient le fruit de leur travail aux Jamaïcains qui leur portoient du vin de Madere, des liqueurs fortes, des toiles, des habits, & aux colonies Angloises du Nord, de l'Amérique qui leur fournissoient leur nourriture. Ce commerce toujours interlope, & l'occasion de tant de déclamations est devenue licite en 1763. On a assuré à la grande Bretagne la liberté de couper du bois, mais sans pouvoir élever de fortifications, avec l'obligation même de détruire celles qui avoient été élevées. La

cour de Madrid a fait rarement des sacrifices qui lui aient plus coûté que celui d'établir au milieu de ses possessions une nation active, puissante, ambitieuse. Si nous ne nous trompons, il est possible de rendre cette concession à peu près inutile, & voici comment.

L'Yucatan est occupé du nord-est au sud-ouest, c'est-à-dire, dans presque toute sa longueur, par une chaîne de montagnes. Au nord de ces montagnes est la baie de Campêche, dont le terrain sec & aride donne un bois d'excellente qualité, & qui se vend dans tous les marchés à peu près le double de celui que coupent les Anglois à la baie méridionale de Honduras, où le sol gras & presque marécageux n'en produit qu'une espece batarde & qui donne moins de teinture. Si, comme les expressions un peu vagues du traité nous portent à le penser, la grande Bretagne n'a acquis que le droit de s'établir dans les lieux que ses sujets avoient usurpés, l'Espagne peut mettre fin à ses inquiétudes en encourageant la coupe de son excellent bois, de maniere à fournir à la consommation de l'Europe entiere. Par cette politique judicieuse, elle ruinera la colonie Angloise, & se débarrassera sans violence d'un voisinage encore plus dangereux qu'il ne le lui paroît : alors elle regagnera une branche importante de commerce réduite depuis long-temps à si peu de chose, que Campêche ne reçoit plus de la métropole qu'un vaisseau tous les trois ou quatre ans. Ce qu'il n'enleve pas est porté sur des petits bâtimens à la Vera-Cruz, qui est le vrai point d'union du Mexique avec l'Espagne.

Villa Ricca, ou la vieille Vera Cruz fut d'abord le centre de la correspondance. Cette ville

fondée par Cortez dans le lieu où il débarqua, est située à quatre-vingt lieues de la capitale, sur une rivière presque sans eau une partie de l'année, mais assez forte pendant la saison pluvieuse pour recevoir les plus grands vaisseaux. Les dangers qui les menaçoient toujours, qui les faisoient souvent périr dans une position où rien ne les défendoit contre la violence des vents si communs dans ses parages, firent chercher un abri plus sûr, & on le trouva dix-huit milles plus bas sur la même côte. On y bâtit la Vera-Cruz à dix-neuf degrés douze minutes de latitude nord, selon les observations du célèbre Halley.

La ville est située au milieu d'une plaine stérile & sablonneuse, environnée de hautes montagnes au delà desquelles on trouve des prairies couvertes de troupeaux, des terres fertiles & cultivées, un climat agréablement tempéré. Au sud-est coule une rivière peu considérable qui forme une petite île à son embouchure. De grands marais qu'il n'est pas possible de dessécher, infestent le côté du sud. Le vent du nord pousse tant de sable du côté de la mer, que les murs en sont presque tout couverts. Des pluies continuelles rendent l'air très-mal-sain depuis avril jusqu'en novembre. Il le devient moins le reste de l'année, parce que le vent & le soleil se temperent mutuellement. La longueur de la ville est d'un demi-mille, & sa largeur de la moitié. Les rues sont droites, & les maisons communément bâties de bois. Il y a peu de noblese, peu même de négocians considérables qui préfèrent le séjour de Los Angeles. Le nombre des Espagnols se réduit à trois mille, la plupart mulâtres ou métis, ce qui ne les empê-

che pas de se nommer blancs. Leur fobiété est si grande qu'ils se nourrissent presque uniquement de confitures & de chocolat. Il n'y a pas au monde un peuple plus superstitieux.

Le port de la Vera-Cruz, qui ne peut contenir que trente ou trente-cinq vaisseaux, exposés même quelquefois à des accidens terribles par la fureur des vents du nord, est formé par l'isle de sain-Jean Dulua. C'est un rocher fort bas, souvent submergé, éloigné de la côte d'environ un mille. Un château carré, défendu par une médiocre garnison, muni d'une nombreuse artillerie & fini en 1582, en couvre toute la surface : elle n'a dans toutes ses dimensions que la longueur d'un trait de fleche. On entre dans le port par deux canaux, l'un au nord & l'autre au sud. Plusieurs petites isles que les Espagnols nomment *Cayos*, & quantité de roches à fleur d'eau qui n'ont au dehors que la grosseur d'un tonneau, rendent dangereuse dans l'obscurité l'approche de la côte. Ces défenses naturelles n'ayant pas été suffisantes pour empêcher les flibustiers de surprendre la place en 1712, on bâtit sur le rivage des tours élevées, où des sentinelles veillent continuellement pour prévenir de pareilles surprises.

C'est dans ce mauvais port, le seul proprement qui se trouve dans le golfe, qu'arrive la flotte destinée à approvisionner le Mexique des marchandises d'Europe. On l'expédie de Cadix tous les deux, trois, ou quatre ans, suivant les besoins & les circonstances. Elle est ordinairement composée de quinze à vingt bâtimens marchands, escortés par deux vaisseaux de guerre, ou par un plus grand nombre, si l'on a des inquiétudes. Des vins, des eaux-de-vie, des hui-

les forment la partie la plus volumineuse de la cargaison. Les étoffes d'or & d'argent, les galons, les draps, les toiles, les soieries, les dentelles, les chapeaux, les bijoux, les diamans, les épiceries en forment la partie la plus riche.

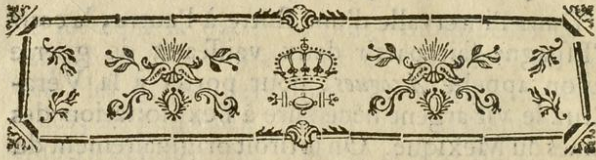
La flotte part d'Europe dans le mois de juillet, au plus tard dans les premiers jours d'août, pour éviter les dangers que lui feroit courir la violence des vents du nord en pleine mer, surtout aux atterrages, si elle étoit expédiée dans une autre saison. Elle prend en passant des rafraichissemens à Porto-Rico, & se rend à la Vera-Cruz, d'où sa cargaison est portée à Jalap, située à une distance à peu près égale du Port & de Mexico. Les loix bornent à six mois la foire qui s'y tient : elle est cependant prolongée quelquefois à la priere des négocians du pays ou de ceux d'Espagne. C'est la proportion des métaux & des marchandises qui déterminel'avantage ou la perte dans les échanges. Si l'un de ces objets abonde plus que l'autre, le vendeur ou l'acheteur sont écrasés nécessairement. Autrefois le trésor royal étoit envoyé de la capitale à la Vera-Cruz pour y attendre la flotte. Depuis que cette clef du nouveau monde fut pillée par des corsaires en 1683, il s'arrête jusqu'à l'arrivée des vaisseaux à Los Angeles, qui en est éloigné de trente-cinq lieues.

Lorsque les affaires sont finies on embarque l'or, l'argent, la cochenille, les cuirs, la vanille, le bois de campêche, quelques autres objets peu importans que fournit le Mexique. La flotte prend alors la route de la Havane, où après avoir été jointe par quelques vaisseaux de registre expédiés pour différens ports, elle se rend à Cadix par le canal de Bahama.

Dans l'intervalle d'une flotte à l'autre, la cour d'Espagne fait partir deux vaisseaux de guerre qu'on appelle *Azogues*, pour porter à la Vera-Cruz le vis argent nécessaire à l'exploitation des mines du Mexique. On le tiroit originairement du Pérou. Les envois étoient si incertains, si lents, si souvent accompagnés de fraude, qu'il fut jugé plus convenable en 1734, de les faire d'Europe même. Les mines de Guadalcanal en Andalouzie en fournirent d'abord les moyens. On les a depuis négligées pour les mines plus abondantes d'Almaden dans l'Estramadure. Les Azogues auxquels on joint quelquefois deux ou trois bâtimens marchands qui ne peuvent porter que des fruits d'Espagne, se chargent en retour du prix des marchandises vendues depuis le départ de la flotte, ou du produit de celles qui avoient été données à crédit.

S'il reste encore quelque chose en arriere, il est communément rapporté par les vaisseaux de guerre que l'Espagne fait construire à la Havane, & qui passent toujours à la Vera-Cruz avant de se rendre en Europe. Les affaires se conduisent autrement au Pérou comme on le verra dans le livre suivant.

Fin du sixieme Livre.



HISTOIRE
 PHILOSOPHIQUE
 ET
 POLITIQUE,

*Des établissemens & du commerce des
 Européens dans les deux Indes.*

LIVRE SEPTIEME.

COLOMB ne s'étoit pas plutôt vu solidement établi dans l'isle de Saint-Domingue, qu'il avoit continué ses découvertes. Dans un de ses voyages il reconnut l'Orenoque, & dans l'autre la baye de Honduras. Il vit clairement que ce qu'il trouvoit étoit un continent; & son génie lui fit plus que soupçonner qu'au delà de ce continent, il y avoit un autre Océan qui devoit aboutir aux Indes Orientales. Il étoit possible que ces deux mers eussent entr'elles une communication; & il s'occupa du soin de la chercher. Pour parvenir à la trouver, il rangea les côtes le plus

près qu'il lui fut possible. Il touchoit à tous les lieux qui étoient accessibles; & contre l'usage des navigateurs de son siècle qui se conduisoient dans les terres où ils arrivoient comme n'y devant jamais revenir, il traitoit les peuples avec une justice, des égards, une humanité qui lui concilioient leur affection. L'isthme de Darien fixa particulièrement son attention. Il prenoit les rivières qui s'y jettent pour un bras du grand Océan, qui joignoit par un détroit les mers du sud & du nord de l'Amérique, & dès-lors sembloit ouvrir à ses vœux le passage & la communication qu'il cherchoit. Lorsqu'après avoir visité ces fleuves avec un soin extrême; il se vit déchu de ses espérances, il se réduisit à fonder une colonie. L'orgueil, l'avidité, l'imprudence de ses compagnons révolterent les naturels du pays qui paroissent assez disposés à souffrir cet établissement. On fut forcé de se rembarquer, & de s'éloigner avec des vaisseaux qui étoient hors d'état de tenir plus long-tems la mer.

Les lumières qu'on avoit acquises ne furent pas cependant tout-à-fait perdues. Vespuce, Ojeda, Lacosa, Pinçon, Roldan, Nino, Lopez, Bastidas, Solis, Nicuesa suivirent la route que Colomb leur avoit tracée. Ces aventuriers qui ne recevoient du gouvernement que la permission de faire des découvertes pour l'agrandissement de son vain orgueil, plutôt que de sa domination, ne songeoient ni à établir des colonies qu'on pût cultiver, ni à former des liaisons de commerce avec les petites nations qu'ils trouvoient. La perspective des fortunes éloignées qu'on auroit pu faire par ces voies sages, étoit trop au-dessus des préjugés de ces tems barbares, pour être saisie. Le raisonnement même qui au-

roit pu mener à la connoissance de ces avantages, n'auroit pas communiqué aux esprits une impulsion suffisante. Il n'y avoit que l'appas du gain présent qui pût pousser les hommes à des entreprises aussi hazardeuses que l'étoient celles de ce siecle. L'or seul les attiroit au continent de l'Amérique, & faisoit braver les périls, les maladies & la mort qu'on rencontroit sur la route, à l'arrivée & dans le retour. L'or & le sang humain couloient ensemble d'un monde à l'autre; & par une terrible mais juste vengeance, la nature épuisant à la fois d'habitans les deux hémispheres, au massacre des peuples dépouillés joignoit la perte des peuples assassins.

Dans la foule des brigands qui ravageoient, qui dépeuploient, qui détruisoient ces malheureuses côtes d'un monde aussi-tôt anéanti que découvert, il se trouva un homme à qui la nature avoit donné un extérieur agréable, un tempérament robuste, une valeur audacieuse, une éloquence populaire, & dans qui une éducation honnête avoit fait germer quelques sentimens. Il se nommoit Vasco Nugnez de Balboa. Ayant trouvé à Audarien où les richesses abondoient plus qu'ailleurs, un petit nombre d'Espagnols que cet attrait seul y avoit fixés, il se mit à leur tête avec le projet de former un établissement solide. Le pays lui offrit d'abord de ces petits hommes blancs dont on retrouve l'espece en Afrique, & dans quelques isles de l'Asie. Ils sont couverts d'un duvet d'une blancheur éclatante. Ils n'ont point de cheveux. Ils ont la prune rouge. Ils ne voient bien que la nuit. Ils sont foibles, & leur instinct paroît plus borné que celui des autres hommes. Ces sauvages étoient en petit nombre, mais il s'en trouva sur la

côte d'une espece différente, assez forts & assez hardis pour oser défendre leur liberté. Balboa réussit à les disperser, à les soumettre, ou à les gagner; & il établit sa nation sur leur territoire.

Un jour qu'il y partageoit de l'or avec un de ses associés, la division se mit entr'eux. Un sauvage indigné d'une avidité si éloignée de ses mœurs, secoua fortement la balance, & renversa tout l'or qui y étoit. *Puisque vous vous brouillez pour si peu de chose,* dit-il aux deux Espagnols, *& que c'est ce métal qui vous a fait quitter votre patrie & troubler tant de peuples, je vais vous conduire dans un pays où vous serez contents.* Il remplit en effet l'engagement qu'il venoit de prendre, & mena à travers une langue de terre de seize ou dix-sept lieues Balboa, avec cent cinquante Espagnols, sur les côtes de la mer du sud.

Panama qu'on y bâtit en 1518 ouvroit une nouvelle & vaste carrière à l'inquiétude, à l'avarice des Castellans. L'Océan qui baignoit ses murs conduisoit au Pérou dont on vantoit les richesses dans cette partie du nouveau monde, mais d'une maniere vague. Ce qu'on publioit des forces de cet immense Empire, n'intimidoit pas la cupidité qu'excitoient ses trésors, & l'on vit sans étonnement trois hommes nés dans l'obscurité, mais pour des grandes choses, méditer de renverser à leurs frais un trône qui subsistoit avec gloire depuis plusieurs siècles.

François Pizarre, le plus connu de tous, étoit fils naturel d'un gentilhomme d'Estramadoure. Son éducation fut si négligée qu'il ne savoit pas lire. La garde des troupeaux qui fut sa premiere occupation ne convenant pas à son caractère,

il s'embarqua pour Saint-Domingue. Son avarice & son ambition lui donnerent une activité sans bornes. Il étoit de toutes les expéditions. Il se distingua dans la plupart, & il acquit dans les diverses situations où il se trouva, cette connoissance des hommes & des affaires dont on a toujours besoin pour s'élever, mais sur-tout nécessaire à ceux qui par leur naissance ont tout à vaincre. L'usage qu'il avoit fait jusqu'alors des forces physiques & morales, lui persuada que rien n'étoit au-dessus de ses talens, & il forma le projet de les employer contre le Pérou.

Il associa à ses vues Diego de Almagro dont la naissance étoit incertaine, mais dont le courage étoit éprouvé. On l'avoit toujours vu sobre, patient infatigable dans les champs où il avoit vieilli. Il avoit puisé à cette école une franchise qui s'y trouve plus qu'ailleurs ; & cette dureté, cette cruauté qui n'y sont que trop communes.

La fortune de deux soldats, quoique considérable, ne se trouvant pas suffisante pour la conquête qu'ils méditoient, ils se jettent dans les bras de Fernand de Luques. C'étoit un prêtre avide qui s'étoit prodigieusement enrichi par toutes les voies que la superstition rend faciles à son état, & par quelques moyens particuliers qui tenoient aux mœurs du siècle.

Les confédérés établirent pour fondement de leur société, que chacun mettroit tout son bien dans cette entreprise ; que les richesses qu'elle produiroit seroient partagées également & qu'on se garderoit mutuellement une fidélité inviolable. Les rôles que chacun devoit jouer dans cette grande scène, furent distribués comme le bien des affaires l'exigeoit. Pizarre devoit comman-

der les troupes, Almagro conduire les secours, & Lucques préparer les moyens. Ce plan d'ambition, d'avarice & de férocité fut scellé par le fanatisme. Lucques consacra publiquement une hostie dont il consumma une partie, & partagea le reste entre ses deux associés, jurant tous trois par le sang de leur Dieu de ne pas épargner, pour s'enrichir, celui des hommes.

L'expédition commencée sous ces horribles auspices ne fut pas heureuse : continuellement traversée par la famine, par les maladies, par la méfintelligence, par une ignorance profonde de la théorie des vents & des courans, par les armes des Indiens. On se vit réduit à revenir sur ses pas, sans avoir formé aucun établissement, sans avoir rien fait qui fut digne de la postérité. Panama reçut avec une pitié orgueilleuse sur la fin de 1526, les débris d'un armement qui deux ans auparavant avoit excité sa jalousie.

Loin d'être découragés par les revers, les trois associés furent enflammés d'une passion plus forte d'acquiescer des trésors qui leur étoient mieux connus. Ils pensèrent qu'ils parviendroient sûrement à les obtenir, s'ils pouvoient fortir de la dépendance du gouverneur de Panama qui les avoit traversés, tantôt ouvertement, & tantôt sous main. La cour d'Espagne leur accorda ce qu'ils demandoient, & leur audace prit un plus grand essor. Ils expédièrent en 1530 trois vaisseaux sur lesquels on embarqua cent quatre-vingt-cinq soldats, trente-sept chevaux, des armes & des munitions. Ces forces qui furent successivement grossies par quelques foibles renforts, étoient commandées par Pizarre, qui après d'extrêmes difficultés que son intrépide avarice lui fit

vaincre, arriva enfin à Tumbes sur les frontières du Pérou.

Le Pérou étoit un empire étendu, gouverné depuis quatre siècles par une race de conquérans, qui sembloient n'avoir vaincu que pour le bonheur des hommes. Ils descendoient d'un législateur qui seroit peut-être le premier de tous, si Confucius n'avoit eu sur lui l'avantage de ne pas employer la superstition pour faire recevoir & observer la morale & les loix.

Manco Capac qui rassembla les sauvages du Pérou épars dans les forêts, se disoit fils du soleil, envoyé par son pere pour apprendre aux hommes à être bons & heureux. Il persuada un grand nombre de sauvages qui le suivirent, & il fonda la ville de Cusco.

Il apprit à ses nouveaux sujets à cultiver la terre, à semer des grains & des légumes, à se vêtir, à se bâtir des maisons. Sa femme apprit aux Indiennes à filer, à tisser le coton & la laine, tous les exercices convenables à leur sexe, tous les arts de l'économie domestique.

Il leur dit qu'il falloit adorer le soleil. Il lui bâtit des temples. Il abolit les sacrifices humains & même ceux des animaux. Ses descendans furent les seuls prêtres de sa nation.

Il distribua ses sujets en décuries avec un officier chargé de veiller sur les dix familles qui lui étoient confiées. Un officier supérieur avoit la même inspection sur cinquante familles; d'autres enfin sur cent, sur cinq cens & mille.

Les décurions & les autres inspecteurs, remontant jusqu'aux millénaires, devoient rendre compte à celui-ci des bonnes & des mauvaises actions, solliciter le châtement & la récompense, avertir, si l'on ne manquoit pas de vivres,

d'habits, de grains pour l'année. Le millenaire rendoit compte aux ministres de l'Ynca.

Toutes les loix étoient séveres, mais cette sévérité n'avoit eu que de bons effets. Les Péruviens ne connoissoient pas le crime. Toutes leurs loix étoient censées leur être données par le soleil qui éclairoit leurs actions. Ainsi la violation d'une loi étoit un sacrilège. Ils alloient révéler leurs fautes les plus secretes, & demander à les expier. Ils disoient aux Espagnols qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un homme de la famille des Yncas eut mérité d'être puni.

Les terres du royaume susceptibles de culture étoient partagées en trois parts, celle du soleil, celle de l'Ynca, & celle des peuples. Les premières se cultivoient en commun, ainsi que les terres des orphelins, des veuves, des vieillards, des infirmes & des soldats qui étoient à l'armée. Celles-ci se cultivoient immédiatement après celles du soleil, & avant celles de l'empereur. Des fêtes annonçoient ce travail. On le commençoit & on le continuoit au son des instrumens & en chantant des cantiques.

L'empereur ne levoit aucun tribut, & n'exigeoit de ses sujets que la culture de ses terres, dont le produit déposé par-tout dans des magasins publics suffisoit à toutes les dépenses de l'empire.

Les terres consacrées au soleil fournissoient à l'entretien des prêtres & à la consécration de ces magnifiques temples lambrissés, & voutés d'or & d'argent.

A l'égard des terres qui étoient entre les mains des particuliers, elles n'étoient ni un héritage, ni même une propriété à vie. Leur partage varioit continuellement, & se régloit avec une

équité rigoureuse sur le nombre de têtes qui composoient chaque famille, dont les richesses se bornoient toujours au produit des champs dont l'état lui avoit confié l'usufruit passager.

Cet usage des possessions amovibles a été universellement réprouvé par les gens sages. Ils ont constamment pensé qu'un peuple ne s'éleveroit jamais à quelque force, à quelque grandeur, à quelque consistance que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires. Sans le premier de ces moyens, on ne verroit sur le globe que quelques sauvages errans & nuds, vivans misérablement de fruits, de racines, produit unique & borné de la nature brute. Sans le second, nul mortel ne travailleroit que pour lui-même. Le genre humain seroit privé de tout ce que la tendresse paternelle, l'amour de son nom, & le charme inexprimable qu'on trouve à faire le bonheur de sa postérité, font entreprendre de durable. Le systême de quelques spéculateurs hardis qui ont regardé les propriétés, & sur-tout les propriétés héréditaires comme des usurpations de quelques membres de la société sur d'autres, se trouve réfuté par le sort de toutes les institutions où l'on a réduit leurs principes en pratique. Elles ont toutes misérablement péri, après avoir languï quelque temps dans la misere, dans la dépopulation & dans l'anarchie. Le Pérou seul a prospéré sur une base si fragile. On n'y vit jamais ni fainéans, ni voleurs, ni pauvres, ni mendiens. Les causes d'un phénomène qui paroît contredire les vérités les plus lumineuses méritent d'être recherchées.

L'introduction des monnoies dont l'usage est si commode, si nécessaire même, a plongé dans des erreurs dangereuses la plupart de ceux auxquels

quels le hasard a commis le sort des empires. Trompés par l'efficacité de ces signes universels, ils n'ont pensé qu'à s'en procurer la plus grande quantité possible, sans songer que les moyens qu'ils emploient, ruinoient souvent la culture, source unique de toute richesse. Les Yncas, chez qui l'or & l'argent ne représentoient rien, n'ont pas pu tomber dans cette frénésie. Comme ils n'avoient pour pourvoir aux besoins du gouvernement que des denrées en nature, ils ont dû chercher à les multiplier. Ils ont été secondés dans l'exécution de ce projet par leurs ministres, par les administrateurs inférieurs, par les soldats même qui ne recevoient pour subsister, pour soutenir leur rang, que des fruits de la terre. Delà, ces chemins, ces réservoirs, ces canaux, ces aqueducs que le temps n'a pas encore totalement détruits, & dont la magnificence a étonné les hommes les plus orgueilleux de l'univers. Ces ouvrages merveilleux pouvoient avoir pour but principal de porter l'abondance dans les champs du souverain; mais son patrimoine étoit si confusément mêlé avec celui des sujets, qu'il n'étoit pas possible de fertiliser l'un sans fertiliser l'autre. Les peuples encouragés par ces commodités qui laissoient peu de chose à faire à leur industrie, se livrerent à des travaux que la nature de leur sol, de leur climat, & de leurs consommations rendoient très-légers. Malgré tous ces avantages, malgré la vigilance toujours active du magistrat, malgré la certitude de ne pas voir leurs moissons ravagées par un voisin inquiet, les Péruviens ne s'éleverent jamais au-dessus du plus étroit nécessaire. On peut assurer qu'ils auroient acquis les moyens de varier & d'étendre leurs jouissances, si les propriétés fon-

cieres commercables, héréditaires avoient aiguifé leur génie.

La pêche, qui ne pouvoit pas être confidérable dans un pays où l'on trouve plus de torrens que de rivières, étoit, comme elle devoit l'être par-tout, de droit commun. Quoique la chasse fût dans le même cas, elle étoit assujettie à plus de formalités. Chaque province étoit divisée par cantons que tous les habitans réunis parcouroient fucceffivement une fois l'an. Le gibier qu'on prenoit, étoit également partagé entre tous les citoyens qui les préparoient de maniere qu'il pût se conferver, & leur fournir des viandes pendant l'année. Il étoit défendu à tout le monde, fans distinction de rangs, de chasser en d'autres temps, de crainte que cet exercice qui a tant d'attraits, ne fît négliger des occupations plus nécessaires.

La polygamie étoit défendue, l'adultere étoit puni de mort dans les deux sexes. Il n'étoit permis d'avoir des concubines qu'à l'Empereur, parce qu'on ne pouvoit trop multiplier la race du soleil. Il les choisiffoit parmi les vierges consacrées au temple.

La paresse étoit sévèrement punie & sur-tout par la honte. Chacun étoit obligé de faire lui-même sa chaussure, sa charrue, sa maison. Les femmes faisoient les habits, & chaque famille fa-voit seule pourvoir à ses besoins. Toutes les loix ordonnoient aux Péruviens de s'entre-fecourir & de s'aimer.

Les travaux communs qu'égayoient des chants & consacrés comme le repos l'est ailleurs par des fêtes; l'objet même de ces travaux qui étoit d'aider quiconque avoit besoin de secours; ces vêtements faits par les filles vouées au culte du so-

leil , distribués par les officiers de l'empereur aux pauvres, aux vieillards, aux orphelins ; l'union qui devoit être dans les décuries , où tout le monde s'inspiroit mutuellement le respect des loix, l'amour de la vertu, parce que les châtimens pour les fautes d'un seul tomboient sur toute la décurie ; cette habitude de se regarder comme membres d'une seule famille qui étoit l'Empire : tous les usages, toutes les loix enfin entretenoient parmi les Péruviens, la concorde, la bienveillance, le patriotisme, un certain esprit de communauté ; & substituoient autant qu'il est possible à l'intérêt personnel, à l'esprit de propriété, aux ressorts communs des autres législations, les vertus les plus sublimes & les plus aimables.

Elles étoient honorées ces vertus comme les services rendus à la patrie. Ceux qui s'étoient distingués par une conduite exemplaire ou par des actions d'éclats utiles au bien public, portoient pour marque de décoration des habits travaillés par la famille des Yncas. Il est fort vraisemblable que ces statues que les Espagnols trouverent dans les temples du soleil, & qu'ils prirent pour des idoles, étoient les statues des hommes qui par leurs belles actions ou la suite d'une belle vie avoient mérité l'hommage ou l'amour de leurs concitoyens.

Ces grands hommes étoient de plus les sujets ordinaires des poèmes composés par la famille des Yncas pour l'instruction des peuples.

Il y avoit encore un autre genre de poème utile aux mœurs. On représentoit à Cusco & dans les autres villes du Pérou des tragédies & des comédies. Les premières donnoient aux prêtres, aux guerriers, aux juges, aux hommes d'état

des leçons de leurs devoirs , & des modeles des vertus publiques. Les comédies servoient d'instruction au peuple des conditions inférieures & lui enseignoient les vertus privées & jusqu'à l'économie domestique.

Mais excepté dans la morale & la politique les Péruviens avoient fait peu de progrès dans les sciences. La plupart dépendent du progrès des arts, & ceux-ci des hazards qui ne sont produits par la nature que dans la suite des siècles, & dont la plupart sont perdus pour les peuples qui restent sans communication avec les peuples éclairés.

Les Péruviens avoient pourtant une teinture de la géométrie. Ils avoient divisé l'année comme nous ; & leur religion qui tournoit sans cesse leurs regards vers les cieus, les avoit conduits à quelque connoissance de l'astronomie.

La grandeur, l'élévation de leurs édifices, leurs grands chemins, leurs ponts, des monumens enfin, dont les restes étonnent encore le peuple conquérant qui les a mutilés ou renversés, prouvent leurs connoissances dans la partie des mécaniques qui apprend à remuer & à élever de grandes masses. Avec si peu de science & très-peu d'instrumens, il falloit que les architectes & les constructeurs d'un palais, d'un temple eussent alors de l'invention & du génie.

Les Péruviens à la source de l'or & de l'argent, ne connoissoient pas l'usage de la monnoie. Ils n'avoient ni commerce ni luxe ; & les arts de détail qui tiennent aux premiers besoins de la vie sociale, étoient fort imparfaits chez eux. Ils n'avoient pas d'hyéroglyphes qui chez toutes les nations ont été la première écriture ; & leurs *Quippos* qui leur tenoient lieu d'écriture, ne va-

loient pas les hiéroglyphes des Mexicains, pas même ceux des Iroquois.

Mais les Péruviens sans propriété, sans commerce, & presque sans relation d'intérêt entr'eux, gouvernés d'ailleurs par des maîtres dont la volonté faisoit toutes les loix passageres qui suppléent aux mœurs, un tel peuple n'avoit guere besoin d'écriture. Toutes leurs sciences étoient dans la mémoire, & tous leurs arts dans l'exemple. Ils apprennent leur religion & leur histoire par des cantiques, leurs devoirs & leurs professions par le travail & l'imitation. Du reste, ils vivoient heureux sous un gouvernement despotique, parce que la température d'un climat pur & sain, & la fécondité d'un sol où tout abondoit avec peu de culture, leur donnoit des mœurs douces. Leur législation étoit sans doute imparfaite & très-bornée, puisqu'elle supposoit le prince toujours juste & infallible, & les magistrats integres comme le prince. Chez un peuple policé qui n'avoit pas l'art de l'écriture, les loix devoient être funestes quand les mœurs n'en déterminoient pas l'application & l'usage; quand non-seulement le monarque, mais ses préposés, un décurion, un centenaire, un millénaire pouvoit changer à son gré la destination des peines & des récompenses. Chez un tel peuple, le témoignage qui accuse, la loi qui condamne, le jugement qui décide, sont incertains comme la mémoire des hommes, vagues comme leurs idées, arbitraires comme leurs penchans, opposés comme leurs intérêts. Les loix les plus sages sans aucun caractère de précision & de stabilité s'y alterent insensiblement. Il ne reste aucun moyen de les ramener à leur caractère primitif.

Le seul remede à tant de maux pour un peuple qui n'a pas le secours de l'écriture, ce sont des mœurs douces qui régulent également l'autorité du prince & l'obéissance des sujets. Le despotisme qui résulte de cette confiance mutuelle d'un peuple qui s'abandonne à la bonne foi d'un monarque, & du monarque qui s'abandonne à l'heureux naturel de son peuple, ce despotisme est peut-être le plus doux & le plus sûr de tous les gouvernemens ; & tel étoit celui des Yncas au Pérou.

Leur empire avoit fleuri sous onze empereurs tous prudens, humains & justes, lorsque l'Ynca Guayana Capac s'empara du Quito. Pour s'en assurer la possession, il épousa l'unique héritière du roi détrôné dont il eut un fils. Ce jeune prince, nommé Atahualpa, prétendit à la mort de son pere devoir hériter des états de sa mere, abandonnant le reste de la succession à Huascar son frere aîné d'un autre lit. Celui-ci qui se croyoit appellé seul par les loix au trône, refusa de consentir à ce partage. On prit les armes. Le plus ambitieux fut battu, fait prisonnier & enfermé dans Cusco où depuis il fut étranglé. Son heureux rival plus élevé qu'il ne l'avoit espéré, se trouva sans contradiction le maître de toutes les provinces.

L'ébranlement que ces dissensions avoient causé dans un pays peu fait à de pareils orages, durroit encore, lorsque les Espagnols se montrèrent sur les terres de l'Empire. Leur apparition dans ces circonstances ne permit pas de douter que ce ne fussent les nouveaux enfans du soleil, qui selon une ancienne prophétie généralement reçue, devoient venir donner de nouvelles loix au Pérou. A la faveur de ce préjugé, on s'avança

fans obstacle jusqu'à Cascamalca, ville considérable d'une province où étoit alors l'empereur avec une armée.

Pizarre en reçut une députation dont le chef étoit de la famille des Yncas. Il reconnut les Espagnols pour ses parens comme enfans du soleil, & il leur donna de la part du monarque des fruits, des grains, des coupes, des vases, des bassins d'or & d'argent, beaucoup d'émeraudes. Les Indiens, par la maniere dont ils traitoient les Espagnols, vouloient appaiser le soleil qu'ils croyoient irrité contre le Pérou. Tous les peuples des environs de Cascamalca les comblèrent de présens, leur rendirent tous les services qui dépendoient d'eux, & leur marquerent un respect qui tenoit de l'adoration.

La réception que Fernand, frere de Pizarre, reçut de l'Empereur répondit à ces avances. Ce prince l'embrassa, lui dit les choses les plus obligantes, & le fit servir à table par des princesses de son sang. Il ne dissimula pas qu'il desiroit que les Espagnols fortissent de ses états; & pour tout régler, il promit d'aller voir le lendemain leur chef au palais de Cascamalca. L'entrevue fut acceptée, & l'envoyé se retira, charmé des richesses prodigieuses qu'il avoit vues & dont il ne fit que trop la peinture aux Espagnols.

Se préparer au combat, sans laisser appercevoir le moindre appareil de guerre, fut la seule disposition que fit Pizarre pour recevoir l'empereur. Il mit sa cavalerie en bataille dans les jardins du palais où elle ne pouvoit être apperçue; son artillerie fut tournée vers la porte par où l'empereur devoit entrer, & l'infanterie étoit dans la cour.

Atahualpa vint avec confiance au rendez-vous. Vingt mille hommes l'accompagnoient. Il étoit porté sur un trône d'or, & ce métal brilloit dans les troupes. Il se tourna vers ses principaux officiers, & leur dit, *ces gens-ci sont les envoyés des Dieux, gardez-vous de les offenser.*

Ils étoient assez près du palais de Pizarre, lorsqu'un Jacobin nommé Vincent, le crucifix dans une main, son bréviaire dans l'autre, pénétre jusqu'à l'empereur. Il arrête la marche de ce prince pour lui faire un long discours dans lequel il lui expose la religion chrétienne, le presse d'embrasser ce culte, & lui propose de se foumettre au roi d'Espagne à qui le Pape avoit donné le Pérou.

L'empereur qui l'avoit écouté avec beaucoup de patience, lui répondit qu'il vouloit bien être l'ami du roi d'Espagne, mais non son tributaire : qu'il falloit que le Pape fût un grand imbécille pour donner si libéralement ce qui n'étoit pas à lui; qu'il ne quittoit pas sa religion pour une autre, & que si les chrétiens adoroient un Dieu mort sur une croix, il adoroit le Soleil qui ne mourroit jamais. Il demande ensuite au moine où il avoit appris tout ce qu'il venoit de dire de Dieu & de la Création. *Dans ce livre,* répondit Vincent, en présentant son bréviaire à l'empereur. Atahualpa prend le livre, le regarde de tous côtés, se met à rire; & jettant le bréviaire : *ce livre,* dit-il, *ne me dit rien de tout cela.* Vincent se retourne vers les Espagnols en leur criant de toutes ses forces, *vengeance mes amis, vengeance. Chrétiens voyez-vous comme il méprise l'évangile; il l'a jetté par terre; tuez-moi ces chiens qui foulent aux pieds la loi de Dieu.*

Les Espagnols qui vraisemblablement avoient peine à retenir cette fureur, cette soif de sang que leur inspiroit la vue de l'or & des infidèles, obéirent au Jacobin. Dans le même moment part une décharge de leur artillerie. Pizarre fait attaquer les Indiens par sa cavalerie divisée en petites troupes, & marche contre eux à la tête de son infanterie en lui ordonnant de tirer. Qu'on se souvienne de l'idée que les Péruviens avoient des Espagnols qu'ils regardoient comme des hommes envoyés du ciel, & qu'on juge de l'impression que durent faire sur eux la vue de ces chevaux qui les écrasoient, le bruit & l'effet du canon & de la mousqueterie qui les terrassoient comme la foudre invisible. Ils prirent la fuite avec tant de précipitation qu'ils s'entassèrent dans les rues de Cascamalca où les Espagnols en firent un carnage affreux. Pizarre s'avance vers le lieu où étoit l'empereur, fait tuer par son infanterie tout ce qui entoure le trône, prend le prince par les cheveux, le jette à terre, le fait prisonnier & poursuit avec sa cavalerie les malheureux Péruviens le reste de la journée. Une foule de princes de la race des Yncas, les ministres, la fleur de la noblesse, tout ce qui composoit la cour d'Atahualpa fut égorgé. On ne fit point de grâce à la foule de femmes, de vieillards, d'enfans qui étoient venus des environs pour voir leur prince & les Espagnols. Tant que ce carnage dura, frere Vincent ne cessa d'animer les soldats fatigués de tuer, les exhortant à se servir de la pointe & non du tranchant de leurs épées pour ne les pas briser, & pour faire des blessures plus profondes. Au retour de cette infame boucherie, les Espagnols passerent la nuit

à s'enivrer, à danser, à se livrer à tous les excès de la débauche.

Pendant Pizarre ne songea qu'à se défaire de son prisonnier. Frère Vincent disoit que c'étoit un Prince endurci qu'il falloit traiter comme Pharaon. Il y avoit à la suite du général Espagnol un Indien qui s'étoit converti à la foi catholique. Il s'appelloit Philippipillo. Il servoit d'interprete. On lui avoit livré la femme de l'empereur dont il eut l'insolence d'abuser, & on se servit de lui pour accuser ce prince d'avoir voulu soulever ses sujets contre les Espagnols. Sur cette déposition seule, Atahualpa fut condamné à mort. On osa lui faire son procès dans les formes; & cette comédie atroce eut les suites horribles qu'elle devoit avoir.

Après cet assassinat juridique, Pizarre s'empara des villes principales de l'Empire. Cusco lui ouvrit ses portes, & lui offrit plus d'or qu'il n'y en avoit dans l'Europe entière avant la découverte du nouveau monde. Elles furent le partage de deux cens Espagnols, qui possesseurs de richesses immenses en cherchoient encore par une suite de cette soif de l'or qui s'augmente dans son ivresse même. Les temples & les maisons des particuliers furent également dépouillés d'une extrémité du Royaume à l'autre. Les Péruviens furent opprimés par-tout, & on leur ravissoit leurs femmes & leurs filles.

Les peuples poussés au désespoir se soulevèrent. Ils assiégèrent à la fois Cusco & Lima; mais ces malheureux ne purent tuer en différens combats que six cens de leurs ennemis; & de nouveaux secours arrivant sans cesse à leurs tyrans, ils furent défaits par-tout. En peu de temps les

Espagnols se trouverent dans le Pérou au nombre de trois mille arquebusiers, sans compter les piquiers, les arbalétriers, la cavalerie. Il fallut que les Péruviens subissent le joug, tel qu'il plût au vainqueur de l'imposer. Encore un moment de résistance, & peut-être ils étoient libres. Les conquérans avoient à terminer entr'eux des différens qui ne souffroient pas le partage de leurs forces.

La premiere nouvelle des succès de Pizarre n'avoit pas été plutôt portée à Panama, qu'Almagro son associé principal étoit accouru avec de nouveaux aventuriers pour partager les trésors, les terres, l'administration du Pérou. Il y avoit dans cette prétention une justice que l'auteur de la découverte ne voulut point sentir. Dès-lors la jalousie & la haine s'emparèrent de tous les cœurs. Il y eut deux chefs, deux partis, deux armées, & bientôt, par un accommodement forcé, deux gouvernemens.

Du choc de ces factions devoient naturellement sortir des troubles d'un genre nouveau. Les guerres civiles prennent ordinairement leur source dans la tyrannie & dans l'anarchie. Un pouvoir illimité, & une liberté sans frein doivent avoir les mêmes suites. Le magistrat ne voit que des séditieux dans un peuple qui de son côté ne voit qu'un usurpateur. La raison est un instrument trop foible pour régler des prétentions si opposées. On remet la décision des droits à l'épée, & celui qui a les meilleures armes se trouve avoir la meilleure cause.

Quoique les intérêts qui divisoient les Espagnols dans le Pérou ne fussent pas de cette importance, ils se manifesterent par les mêmes éclats, par de plus grands encore. Almagro &

ses partisans n'avoient passé la mer que pour avoir de l'or. Ils en avoient moins que leurs rivaux, & ils voulurent leur en arracher par le fer. Soit que Pizarre se crut nécessaire ailleurs, soit qu'il se sentit de la répugnance, comme il le dit, à combattre son ancien ami, il se déchargea sur son frere Fernand du soin de le vaincre. Ses espérances ne furent pas trompées. Almagro fut battu sur les bords de la Purima le 6 avril 1538 & fait prisonnier. Le vainqueur qui avoit des vengeances particulieres à exercer, jugea que l'auteur des troubles ne devoit pas vivre. Il immola cette grande victime, & ce fut, disoit-il, à la tranquillité publique.

Les partisans d'Almagro dispersés par la mort de leur chef, se conduisirent avec une prudence extrême. L'éloignement de Fernand qui étoit passé en Europe, ou pour demander des récompenses, ou pour justifier sa sévérité, selon les dispositions qu'il trouveroit, paroissoit avoir étouffé dans leur ame tout ressentiment. On ne les voyoit occupés que du soin de gagner la bienveillance du distributeur des graces. A la faveur de cette confiance qu'ils avoient eu le bonheur d'inspirer, ils vécutent sans inquiétude, se rapprocherent insensiblement, & trouverent un point de réunion dans le fils d'un homme qu'ils n'avoient pas cessé un instant de pleurer. La mort de François Pizarre fut jurée d'une voix unanime.

Au jour marqué, c'étoit au mois de Juin 1541, les conjurés traverserent en plein midi les rues de Lima. Ils avoient préféré la lumiere à l'obscurité de la nuit, pour en imposer à la multitude sur la justice de leurs projets, ou sur la

justesse de leurs mesures, & pour ôter jusqu'à l'idée de les faire avorter. Cette politique leur réussit, personne ne s'émeut; & le conquérant de tant de vastes états est paisiblement massacré au milieu d'une ville qu'il a fondée, & dont tous les habitans sont ses créatures, ses serviteurs, ses parens, ses amis ou ses soldats. Ceux qu'on croit les plus disposés à venger son sang périssent après lui. La fureur s'étend. Tout ce qui ose se montrer dans les rues & dans les places est regardé comme ennemi & tombe sous le glaive. Bientôt les maisons & les temples sont pleins de carnage & ne présentent que des cadavres défigurés. L'avarice qui ne veut voir dans tous les riches que des partisans de l'ancien gouvernement, est encore plus furieuse que la haine, & la rend plus active, plus soupçonneuse, plus implacable. L'image d'une place emportée d'assaut par une nation barbare ne donneroit qu'une foible idée du spectacle d'horreur qu'offrirent en ce moment des brigands qui reprochoient sur leurs complices le butin dont ceux-ci les avoient frustrés.

Les jours qui suivent ces jours de carnage éclairent des forfaits d'un autre genre. L'ame du jeune Almagro paroît faite pour la tyrannie. Tout ce qui a servi par crainte ou par intérêt l'ennemi de sa maison, est inhumainement pros crit. On dépose les anciens magistrats. Les troupes reçoivent de nouveaux chefs. Les trésors du prince & la fortune de ceux qui ont péri ou qui sont absens, deviennent la proie de l'usurpateur. Ses complices liés à son sort par les crimes dont ils se sont souillés, sont forcés d'appuyer des entreprises qu'ils commencent à trouver excessives. Ceux d'entr'eux qui osent laisser per-

cer leur chagrin font étouffés en secret ou périssent sur un échaffaut. Dans la confusion où une révolution si peu attendue a plongé le Pérou, plusieurs provinces reçoivent les loix du monstre qui s'est fait proclamer gouverneur dans la capitale, & il va dans l'intérieur de l'empire achever de réduire ce qui résiste ou balance.

Une foule de brigands se joignent à lui dans sa marche. Son armée livrée à l'esprit de vengeance & de pillage ne respire que le carnage & la destruction. Tout plie devant elle. La guerre étoit finie si les talens militaires du général eussent égalé l'ardeur des troupes. Malheureusement pour Almagro il avoit perdu son guide Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les pièges qui lui sont tendus par Pedro Alvarés qui s'est mis à la tête du parti opposé au nouveau tyran. Il perd à débrouiller des ruses le tems qu'il auroit dû employer à combattre. Dans ces circonstances un événement que personne n'avoit pu prévoir, vient changer la face des affaires.

Le licencié Vaca de Castro, envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro, arrive au Pérou. Comme il devoit être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fût plus, tous ceux qui n'étoient pas vendus au tyran s'empresserent de le reconnoître. L'incertitude & la jalousie qui les avoient tenus trop long-tems éparés, ne furent plus un obstacle à leur réunion. Castro aussi décidé que s'il eut vieilli sous le casque, ne fit pas languir leur impatience. Il les mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent le seize septembre 1542, à Chapas avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire après avoir long-tems balancé, se décida

sur la fin du jour pour le parti le plus juste. Les plus coupables des rebelles qui craignoient de languir dans des honteux supplices, provoquoient les vainqueurs à les massacrer, criant en désespérés : *c'est moi qui ai tué Pizarre.* Leur chef fait prisonnier périt sur un échaffaut.

Pendant que ces scènes d'horreur se passaient en Amérique, on s'occupoit en Europe des moyens de les terminer. Il n'avoit été prise aucune mesure pour les prévenir. Abandonné jusqu'alors au hasard, le Pérou n'avoit été soumis qu'à l'audience de Panama, trop éloignée pour veiller au maintien de l'ordre, trop peu accréditée pour faire respecter ses décrets. Il fut formé pour Lima un tribunal suprême qui devoit avoir le dépôt des loix, & une autorité suffisante pour arrêter le mal, pour faire le bien. Blasco Nunnezvela qui présidoit comme vice-roi, arriva en 1544 avec ses subalternes à sa destination, où il trouva tout dans une confusion horrible.

Il faut juger des révolutions que produisent les guerres civiles par la cause qui les fait naître. Lorsque l'horreur de la tyrannie, l'instinct de la liberté mettent à des hommes braves les armes à la main, si la faveur de leur cause leur donne la victoire, le calme qui succède à cette calamité passagère est l'époque du plus grand bonheur. Toutes les âmes ont acquis de l'énergie & l'ont communiquée aux mœurs. Le petit nombre de citoyens qui a été le témoin & l'instrument de ces troubles, réunit plus de forces morales que les nations les plus nombreuses. L'homme juste est devenu le plus fort, & chacun est étonné de se trouver à la place que lui avoit marqué la nature. Mais lorsque les guerres

civiles ont une source impure; lorsque des esclaves se battent pour le choix d'un tyran, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager des dépouilles, la paix qui termine ces horreurs est à peine préférable à la guerre qui les enfanta. Des criminels prennent la place des juges qui les ont flétris & deviennent les oracles des loix qu'ils avoient outragées. On voit des hommes, ruinés par leurs profusions & par leurs débauches, insulter par un faste insolent les vertueux citoyens dont ils ont envahi le patrimoine. Il n'y a dans ce cahos que les passions qui soient écoutées. L'avidité veut s'enrichir sans travail, la vengeance s'exercer sans crainte, la licence écarter tout frein, l'inquiétude tout renverser. De l'ivresse, du carnage on passe à celle de la débauche. Le lit sacré de l'innocence ou du mariage est souillé par le sang, l'adultere & le viol. La fureur brutale de la multitude se repaît dans la destruction & se plaît à anéantir tout ce dont elle ne peut jouir. Ainsi périrent en quelques heures les monumens de plusieurs siècles.

Si la lassitude, un épuisement entier, ou quelques heureux hasards suspendent ces calamités, l'habitude du crime, des meurtres, du mépris des loix qui subsiste nécessairement après tant d'orages, est un levain toujours prêt à fomentier. Les généraux qui n'ont plus de commandement, les soldats licenciés sans paye, le peuple avide de nouveauté dans l'espérance d'un meilleur sort: ces matieres & ces instrumens de trouble sont toujours sous la main du premier factieux qui saura les mettre en œuvre.

Telle étoit la disposition des esprits dans le Pérou lorsque Nunnez s'y montra. Il falloit
la

la changer. Il falloit adoucir des mœurs féroces, plier au joug des hommes qui avoient toujours vécu dans l'indépendance, réprimer une avidité infatigable, ramener à des principes d'équité l'injustice même, faire concourir au bien général ceux qui n'avoient connu que des intérêts particuliers, rendre citoyens des aventuriers qui avoient oublié jusqu'au nom de leur patrie, établir des propriétés où l'on n'avoit connu que la loi du plus fort, faire sortir l'ordre du sein du désordre même, convertir en un mot des monstres en hommes.

Un si grand ouvrage auroit exigé un génie profond, le talent de la conciliation, une patience inaltérable, des vues étendues, un caractère flexible, cent qualités qui se trouvent rarement réunies. Nunnez n'avoit aucun de ces avantages. La nature ne lui avoit donné que de la droiture, de la fermeté, de l'ardeur, & il n'avoit rien ajouté à ce qu'il avoit reçu de la nature. Avec ces vertus qui étoient presque des défauts dans la situation où on se trouvoit, il commença à remplir sa mission sans égard aux lieux, aux personnes, aux circonstances.

Contre l'opinion de tous les gens sages qui vouloient qu'on attendît de nouvelles instructions d'Europe, il publia les ordonnances qui portoient que les terres dont les conquérans s'étoient emparés, ne passeroient pas à leurs descendans, & qui faisoient déchoir de leurs possessions tous ceux qui avoient eu part aux troubles civils. Tous les Péruviens qui avoient été réduits en servitude par les moines, par les évêques, par les membres du gouvernement, furent déclarés libres. Ceux qui appartenoient à d'autres maîtres devoient voir tomber leurs fers à la mort de

leurs oppresseurs. On ne pouvoit plus les forcer à s'enterrer dans des mines, ni exiger d'eux aucun genre de travail sans les payer. Leur tribut étoit réglé. Les Espagnols qui voyageoient à pied étoient dépouillés du droit de prendre trois Indiens pour porter leur bagage, & ceux qui étoient à cheval du droit d'en prendre cinq. On déchargea les Caciques de l'obligation de fournir gratuitement au voyageur sa nourriture & celle de son cortège. D'autres établissemens tyranniques alloient subir la même proscription, & les peuples conquis se voyoient à la veille d'être mis sous la protection des loix qui modéreroient du moins les rigueurs du droit de conquête, si elles n'en réparaient pas entierement l'injustice; mais il sembloit que le gouvernement Espagnol ne dût être malheureux que dans le bien qu'il tenteroit.

Un changement si peu attendu consterna ceux qui se voyoient arracher leur fortune, ceux qui perdoient l'espoir flatteur de transmettre la leur à leur postérité. Ceux même qui n'étoient pas remués par cet intérêt, accoutumés à ne voir dans les Indiens que des instrumens & des victimes de leur avarice, étoient confondus qu'on pût avoir d'autres idées. De l'étonnement ils passèrent à l'indignation, au murmure, à la sédition. Le vice-roi fut dégradé, mis aux fers, relégué dans une isle déserte jusqu'à ce qu'on pût le faire passer en Espagne.

Gonzale Pizarre revenoit alors d'une expédition difficile qui l'avoit conduit jusqu'à la rivière des Amazones, & l'avoit occupé assez longtemps pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étoient succédées si rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie lui fit naître la

pensée de se saisir de l'autorité. Son nom & ses forces ne permirent pas de le refuser ; mais son usurpation fut scellée de tant d'atrocités qu'on regretta Nunnez. Il fut tiré de son exil, & ne tarda pas à se voir assez de forces pour tenir la campagne. Les troubles civils recommencèrent. La fureur fut extrême dans les deux partis. Personne ne demandoit ni ne faisoit quartier. Les Indiens prirent part à cette guerre comme aux précédentes, les uns sous les étendarts du vice-roi, les autres sous ceux de Gonzale. Quinze à vingt-mille de ces malheureux répandus dans chaque armée traînoient l'artillerie, applanissoient les chemins, portoient le bagage & s'égorgeoient mutuellement. Ils avoient appris de leurs vainqueurs à être sanguinaires. Après des succès quelque temps variés, la fortune couronna la rébellion sous les murs de Quito dans le mois de janvier de l'an 1545. Nunnez & la plupart des siens furent massacrés dans cette exécrationnée.

Tout étant ou paroissant fini, Pizarre reprit le chemin de Lima. On y délibéra sur les cérémonies qu'on devoit faire à sa réception. Quelques officiers voulurent qu'on portât un dais sous lequel il marcheroit à la maniere des rois. D'autres par une flatterie encore plus outrée prétendoient qu'il falloit abattre une partie des murs de la ville & même quelques maisons comme on le pratiquoit à Rome, lorsqu'un général obtenoit les honneurs du triomphe. Gonzale se contenta d'entrer à cheval précédé par ses lieutenans qui marchoient à pied. Il avoit à ses côtés quatre évêques. Les magistrats le suivoient. On avoit jonché les rues de fleurs. L'air retentissoit du son des cloches & de divers instrumens

de musique. Ces hommages acheverent de tourner la tête d'un homme naturellement fier & borné. Il parla & agit en despote.

Avec du jugement & l'apparence de la modération, il eut été possible à Gonzale de se rendre indépendant. Les principaux de son parti le desiroient. Le grand nombre auroit vu cet événement d'un œil indifférent, & les autres auroient été forcés d'y consentir. Une cruauté aveugle, une avidité insatiable, un orgueil sans bornes changèrent ces dispositions. Ceux même dont les intérêts étoient les plus liés avec ceux du tyran, soupiroient après un libérateur.

Il arriva d'Europe. Ce fut le licencié Pedro de la Gasca. L'escadre & les provinces des montagnes se déclarerent d'abord pour un homme revêtu d'une autorité légitime pour les gouverner. Tous ceux qui vivoient cachés dans des déserts, des cavernes & des forêts sortirent de leurs asyles pour se joindre à lui. Gonzale, qui ne voyoit de ressource pour se soutenir que dans un grand succès, prit la route de Cusco dans la résolution de combattre. Il rencontra l'armée royale à quelques lieues de cette place, & il l'attaqua le 9 de juin 1548. Un de ses lieutenans le voyant abandonné dès la première charge par ses meilleurs soldats, lui conseilla de se précipiter dans les bataillons ennemis & d'y périr en romain. Ce foible chef de parti aima mieux se rendre & porter sa tête sur un échafaud. Carvajal plus capitaine & encore plus féroce que lui, fut écartelé. Ce furieux se vançoit en mourant d'avoir massacré de sa main quatorze cens Espagnols & vingt mille Indiens.

Telle fut la dernière scène d'une tragédie dont tous les actes avoient été sanglans. Le gou-

vernement fut assez modéré pour ne pas continuer les proscriptions ; & le souvenir des maux horribles qu'on avoit soufferts, contint les Espagnols dans les bornes de la soumission. Ce qui restoit de commotion dans les esprits s'apaisa insensiblement, comme l'agitation des vagues après une longue & terrible tempête.

A l'égard des Péruviens, on prit les mesures les plus cruelles pour les mettre dans l'impossibilité de remuer. Tupac Amaru, héritier de leur dernier roi, s'étoit réfugié dans des montagnes éloignées où il vivoit en paix. Il s'y vit si referré par des troupes qu'on avoit envoyées contre lui, qu'il fut forcé de se rendre. Le vice-roi François de Toledo le fit accuser de plusieurs crimes qu'il n'avoit pas commis & pour lesquels on lui fit trancher la tête en 1571. Tous les autres descendants des Yncas eurent la même destinée, sous prétexte qu'ils avoient conspiré contre leurs vainqueurs. L'horreur de cet attentat excita une indignation si universelle, soit dans l'ancien, soit dans le nouveau monde, que Philippe II crut devoir le désavouer, mais la politique atroce de ce prince étoit si connue que personne n'ajouta foi à cette démonstration de justice & d'humanité.

Depuis cette époque odieuse, il n'y a eu qu'un léger soulèvement dans le Pérou. Un Indien de la province de Xauxa qui se disoit du sang des Yncas, fut proclamé roi en 1742. Ses compatriotes qui se flattoient de recouvrer bientôt leur religion, leurs loix, leurs terres & leur gloire, se rangèrent en foule sous ses étendarts. Ils furent battus & dispersés après avoir fait d'assez grands progrès. Leurs prisonniers convinrent qu'on avoit employé trente ans à former ce complot : exem-

ple unique dans l'histoire, & qui peut être regardé comme la preuve la plus authentique de la haine des Péruviens pour les Espagnols.

La source de cette aversion n'est que trop connue. L'empire du Pérou avant d'avoir été subjugué par les Espagnols, s'étendoit le long de la mer du sud depuis le golphe de Guayaquil jusqu'au Chili, & du côté de la terre n'étoit borné que par cette fameuse chaîne de montagnes qui comme une grande arrête fortie de la terre magellanique va se perdre dans le Mexique, pour unir, ce semble, les parties méridionales du continent de l'Amérique avec les septentrionales. Il étoit beaucoup plus long que large. Son terrain qui est très-irrégulier, peut être divisé en trois classes.

Les principales cordillieres forment la première. La cime de celle qu'on nomme cotopasci est élevée au-dessus de la superficie de la mer de 3126 toises qui font un peu plus d'une lieue marine. C'est la plus grande hauteur connue sur la terre. Le sommet de ces montagnes quoique situées sous les tropiques, est toujours couvert de neiges & pourtant rempli de volcans. Leur pente est plus ou moins rapide, mais toujours d'une stérilité absolue dans la partie qui avoisine le degré de la congélation. Au dessous on trouve quelquefois des plantes médicinales, & plus bas assez constamment des joncs qui ne sont d'aucune utilité.

En descendant de ces montagnes on en trouve d'autres moins considérables qui occupent le milieu du Pérou. Leur sommet est communément froid, stérile, rempli de mines. Les vallons qui les séparent sont couverts de nombreux troupeaux & semblent offrir à la culture les mois-

sons les plus abondantes. On n'y éprouvé guere que deux mois d'hiver, & dans les plus grandes chaleurs il suffit de passer du soleil à l'ombre pour se tenir sur une Zone tempérée. Cette alternative rapide de sensation n'est pas pourtant invariable dans un climat qui par la seule disposition du terrain change souvent d'une lieue à l'autre. Mais quel qu'il soit, on le trouve toujours sain. Il n'y a point de maladie particuliere à ces contrées, & les nôtres ne s'y naturalisent guere. Cependant un vaisseau d'Europe y apporta en 1719 une épidémie qui coûta la vie à beaucoup d'Espagnols & de Méris & à plus de deux cens mille indiens. Un présent plus funeste encore que ces peuples ont reçu en échange de leur or, c'est la petite vérole. Elle s'y manifesta pour la première fois en 1588 & n'a cessé depuis d'y faire par intervalles des ravages inexprimables.

On n'est pas moins exposé à cet horrible fléau sur les côtes connues sous le nom de vallées. Leur température n'est pas la même qu'on trouve ailleurs dans une égale latitude. Elle est fort agréable, & quoique les quatre saisons de l'année y soient sensibles, il n'y en a aucune qui puisse passer pour incommode. L'hiver est la plus marquée. On en a cherché la cause dans les vents du pole austral qui portent l'impression des neiges & des glaces d'où ils sont partis. Ils ne la conservent en partie que parce qu'ils soufflent sous le voile d'un brouillard épais qui couvre alors la terre. A la vérité ces vapeurs grossieres ne s'élèvent régulièrement que vers le midi, mais il est rare qu'elles se dissipent. Le ciel demeure communément assez couvert pour que si les rayons

du soleil se montrent, ils ne puissent que foiblement modérer le froid.

Quelle que soit la cause d'un hiver si constant sous la Zone Torride, il est certain que les vallées couvertes de monceaux de fable sont absolument stériles dans un espace de plus de cent lieues, depuis Truxillo jusqu'à Lima. Le reste de la côté est moins sablonneux, mais il l'est encore trop pour être bien fertile. On n'y trouve des champs qu'on puisse appeller féconds que dans les terres arrosées par les eaux qui tombent des montagnes. L'utilité des ruisseaux & des rivières s'étendoit autrefois plus loin; mais elle est réduite aux avantages d'une nature brute, depuis qu'on a laissé périr les canaux que les soins paternels des Yncas avoient creusés dans toutes les parties de leur empire qui en avoient besoin ou qui en étoient susceptibles.

Les pluies pourroient contribuer à donner au sol la fertilité qui lui manque; mais on n'en voit jamais dans le bas-Pérou. La physique a fait les plus grands efforts pour trouver la cause d'un phénomène si extraordinaire. Ne pourroit-on pas l'attribuer au vent du sud-ouest qui règne la plus grande partie de l'année, & à la hauteur prodigieuse des montagnes dont le sommet est toujours couvert de neiges? Le pays situé entre deux, continuellement refroidi d'un côté, continuellement échauffé de l'autre, conserve une température si égale, que les nuages qui s'élevent ne peuvent jamais se condenser au point de se résoudre en eaux formelles. Aussi les maisons, quoique bâties seulement de brique crue ou de terre mêlée avec un peu d'herbe, durent-elles éternellement. Leur couverture est une sim-

ple natte posée horifontalement avec un doigt de cendre au-dessus pour absorber l'humidité du brouillard.

Les mêmes raisons qui empêchent qu'il ne pleuve dans les vallées, en écartent sans doute aussi les orages. Ceux de leurs habitans, qui n'ont jamais voyagé dans les montagnes, ignorent ce que c'est que le tonnerre & les éclairs. Leur frayeur est égale à leur étonnement la première fois qu'ils sont témoins hors de leurs pays d'un spectacle si nouveau pour eux.

Mais ils ont à craindre un phénomène bien plus dangereux & qui laisse à sa suite des traces bien plus profondes dans l'imagination des hommes que ne font la foudre & les ravages qui l'accompagnent. Les tremblemens de terre si rares ailleurs qu'il passe des générations entières sur la terre sans en voir un seul, sont si ordinaires dans les vallées du Pérou, qu'on y a contracté l'habitude de les compter comme une suite d'époques d'autant plus mémorables que leur fréquence n'en diminue pas la force. Il est peu d'endroits sur cette longue côte qui n'offrent des monumens épouvantables de ces affreuses secousses de la terre.

Le phénomène toujours irrégulier dans ses retours inopinés, s'annonce cependant par des avants-coueurs sensibles. Lorsqu'il doit être considérable, il est précédé d'un frémissement dans l'air dont le bruit est semblable à celui d'une grosse pluie qui tombe d'un nuage dissous & creve tout-à-coup. Ce bruit paroît l'effet d'une vibration de l'air qui s'agite & se trémousse en sens contraires. Les oiseaux volent alors par élancemens. Leur queue ni leurs ailes ne leur servent plus de rames ni de gouvernail pour na-

ger dans le fluide des cieux. Ils vont s'écraser contre les murs, les arbres, les rochers; soit que ce vertige de la nature leur cause des éblouiffemens, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent les forces & les facultés de maîtriser leurs mouvemens.

A ce fracas des airs se joint le murmure de la terre dont les cavités & les antres sourds gémissent comme autant d'échos. Les chiens répondent à ce pressentiment d'un désordre général par des hurlemens extraordinaires. Les animaux s'arrêtent court, & par un instinct naturel écartent les jambes pour ne pas tomber. A ces indices les hommes fuient de leurs maisons, la terreur peinte sur le visage, & courent chercher dans l'enceinte des places publiques ou dans la campagne un asyle contre la chute de leurs toits. Les cris des enfans, les lamentations des femmes, les ténèbres subites d'une nuit inattendue: tout se réunit pour agrandir les maux trop réels d'un fléau qui renverse tout, par les maux de l'imagination qui se trouble, se confond & perd dans la contemplation de ce désordre l'idée & le courage d'y remédier.

Cependant croiroit-on qu'une terre si peu stable sur ses fondemens fut depuis long-tems habitée, & que le Pérou fut même plus peuplé que le Mexique & son Empire d'une antiquité plus constatée. Au milieu de ces horreurs de la nature qui sembloient ne devoir faire que des tyrans ou des esclaves également féroces & farouches, il fut toujours régi par des princes qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme des modèles de bonté. Ses loix étoient paternelles, & sa religion pleine d'humanité. Une institution très-sage ordonnoit qu'un jeune homme qui com-

mettroit une faute seroit puni légèrement, mais que son pere en seroit responible. C'est ainsi que la bonne éducation veilloit à perpétuer les bonnes mœurs. L'oïfiveté étoit punie comme la source du crime, & dès-lors le plus grand des crimes. Ceux que l'âge & les incommodités mettoient hors d'état de travailler, étoient nourris par le public, mais à la charge de préserver les terres ensémençées du dégât des oiseaux. Les guerres étoient rares, on n'en vit point de meurtrieres, ni d'opiniâtres; & les armées les plus nombreuses ne passoient jamais cinquante mille hommes. Cette conduite qui ne se démentit dans aucune circonstance, doit faire présumer que les hommes s'étoient prodigieusement multipliés dans le pays des Yncas. On en a d'ailleurs la démonstration.

Elle est sensible dans les ruines des temples, des forteresses, des aqueducs, des chemins publics que les Péruviens avoient construits; dans les monumens qui attestent que ce peuple sage avoit couvert de ses nombreuses colonies toutes les provinces qu'il avoit conquises; dans ce nombre étonnant d'hommes employés au gouvernement & tirant de l'état sa subsistance. Il est évident que tant de leviers & de bras employés à mouvoir la machine supposent une population immense pour nourrir des productions de la terre une classe si nombreuse de ses habitans qui ne la cultivoient pas.

Par quelle fatalité le Pérou se trouve-t-il donc aujourd'hui plus désert que le Mexique? En remontant à l'origine des choses, on trouve que les destructeurs de la mer du sud, brigands sans naissance, sans éducation, & sans principes, commirent d'abord plus d'atrocités que ceux

de la nouvelle Espagne. La métropole tarda davantage à donner un frein à leur férocité nourrie continuellement par les guerres civiles longues & cruelles qui suivirent la conquête. Il s'établit depuis un système suivi d'oppression dont il convient de suivre la marche, quelque horreur qu'elle nous inspire.

Les Péruviens furent d'abord dépouillés de leurs possessions comme l'avoient été les Mexicains. On leur laissa seulement en commun une partie des terres qui du tems des Yncas étoient consacrées aux besoins publics. Elles ont été diminuées successivement par les usurpations des gens puissans & sur-tout des moines. Les productions de celles qui leur restent pour l'entretien des infirmes, des vieillards, des veuves, & des orphelins, ne sont pas plus respectées. Elles passent la plupart dans les greniers de leurs oppresseurs.

La liberté des Indiens eut la même destinée que leurs propriétés. Ceux qui furent esclaves du gouvernement & qu'on employa aux travaux inséparables des nouveaux établissemens, furent mal nourris, mal vêtus. Lorsqu'on n'eut plus d'occupation à leur donner, ils furent accordés aux particuliers dont les fiefs manquoient de cultivateurs. A la vérité ils ne devoient à ces nouveaux maîtres qu'un service de six mois après lequel ils pouvoient retourner à leurs cabanes, mais l'avarice trouva bientôt des moyens pour rendre perpétuelle une servitude passagère. Le traitement réglé pour ces malheureux étoit insuffisant. On les tenta par des avances que leur besoin leur fit accepter. Dès-lors ils se trouverent la plupart engagés pour leur vie, parce qu'ils n'avoient droit de se retirer qu'après avoir

payé les dettes qu'ils avoient contractées, ce que leur pauvreté les mettoit hors d'état de faire. La tyrannie fut poussée plus loin contre ces sortes de débiteurs insolvables qui avoient une famille. On les mit en prison. Pour les en tirer, leurs femmes, leurs enfans se firent leur caution & ce furent autant de nouveaux esclaves. C'est ainsi que le joug fut perpétué. L'unique considération qui auroit pu servir de frein à cette barbarie, c'est que pendant qu'on avoit ces Indiens, on n'en pouvoit pas avoir d'autres; mais c'étoit toujours un grand avantage de conserver des hommes qu'on avoit formés selon ses besoins, les manufacturiers sur-tout qu'il eût été toujours difficile, souvent impossible de remplacer.

Tandis que les Péruviens de la couronne tomboient la plupart dans la servitude de la maniere que nous venons de dire, ceux qui avoient été réduits en commande au tems de la conquête étoient encore plus malheureux. Quoique le maître du département où ils étoient fixés ne fut en droit d'exiger d'eux, qu'un tribut qu'il partageoit avec le fisc, il s'arrogeoit tout leur travail. La tyrannie fut poussée si loin qu'elle réveilla le gouvernement. Il a successivement supprimé toutes ces autorités particulieres, & il n'en restoit plus en 1750. Cependant les Indiens que ce nouvel arrangement sembloit rendre libres, n'ont fait que changer de fer. On les a destinés à remplir le vuide des *Mitayos* ou Indiens royaux qui ont péri au service de ceux auxquels on les accordoit, & leur sort devient tous les jours le même.

Indépendamment de cette oppression méthodique & autorisée qui porte sur toute la nation,

il y a mille cruautés de détail dont l'humanité n'est pas moins révoltée. Il est défendu formellement par la loi de forcer les Péruviens à travailler aux mines souterraines, & il n'y a point de mineur qui avec du crédit ou des sacrifices d'argent ne puisse les y réduire. Ces malheureux sont condamnés à payer cinq piastras de capitation depuis dix-huit jusqu'à cinquante ans dans la plus grande partie du Pérou : les fermiers exigent ce tribut énorme au-delà du terme fixé, l'exigent même deux fois dans un an lorsque la quittance a été égarée. Tout propriétaire de terre qui a fait périr un Indien en l'excédant de travail ou en le laissant manquer du nécessaire, en doit perdre un de son privilège, & il n'y a pas peut-être deux exemples de cette légère punition pour un crime qui se renouvelle tous les jours. On doit prendre tous les habitans d'un village à tour de rôle pour remplir les obligations imposées à la communauté : cette destination n'est jamais remplie que par ceux qui sont hors d'état de se rédimier de la vexation. Lorsqu'un Espagnol a cédé une portion de terre à un Péruvien pour le fixer dans son domaine, il n'est en droit de l'en dépouiller qu'après qu'un arrêt a déclaré les clauses du contrat violées : le plus fort méprise ces formalités & rentre dans sa possession aussi-tôt que son intérêt ou ses caprices le demandent. Les voyageurs qui ne devroient rien prendre que de gré à gré, s'emparent audacieusement de tout ce qu'ils trouvent dans les cabanes. Ce pillage continuel empêche les Indiens de rien avoir, non pas même des vivres. Ils ne sement de mays que ce qu'il leur en faut & le cachent dans des cavernes avec un soin extrême. Les chefs de famille ont seuls

les secrets de ce dépôt, & vont tous les huit jours y chercher des provisions pour la semaine. Les Corregidors enfin se font la plupart approprié le droit exclusif de vendre aux Indiens de leur département les marchandises d'Europe : ou ils les leur font payer trop cher, ou ils les forcent à en acheter dont ils n'ont pas besoin.

Si la cour de Madrid a prétendu prévenir ces excès & mille autres aussi crians, en donnant aux Péruviens un protecteur Espagnol obligé de les défendre, & un Cacique du pays chargé de suivre leurs affaires, elle s'est trompée. Le protecteur reçoit annuellement de chacun d'eux en général une réale, & le Cacique une demi réale dans sa juridiction particuliere, & voilà tout. L'un les vend à qui veut les acheter, & l'autre est trop avili pour pouvoir s'opposer à cette oppression.

La religion n'a pas plus de force que les loix, en a moins encore. Les curés sont les plus grands ennemis des Péruviens. Ils les font travailler sans les payer, sans les récompenser de leurs peines, & les accablent de coups pour les sujets les plus légers. Quand quelqu'un de ces malheureux manque au catéchisme, ou même s'il y arrive tard, il en est sur le champ puni; & les coups de bâton sont la correction paternelle qu'infligent ces pasteurs. On n'ose les aborder sans quelques présens. Ils ont laissé à leurs paroissiens celles de leurs anciennes superstitions qui sont utiles à l'église, comme la coutume de porter beaucoup de vivres sur le tombeau des morts. Les curés fixent un prix arbitraire à leurs cérémonies, & ils ont toujours quelques inventions pieuses qui leur donnent occasion d'exiger de nouveaux droits. Les quêtes des moines sont de vérita-

bles exécutions militaires, un brigandage autorisé presque toujours accompagné de violences. Cette conduite ne pouvoit pas manquer de rendre notre culte odieux aux Indiens. Ces peuples vont à l'église comme à la corvée, en détestant les barbares étrangers qui entassent les jugs & les fardeaux sur leurs corps & sur leurs ames.

Ils ont généralement conservé la religion de leurs ancêtres; & dans les grandes villes même où ils sont sous les yeux de leurs tyrans, ils ont des jours solennels où ils prennent leurs anciens habillemens, où ils portent dans les rues les images du soleil & de la lune. Quelques-uns d'entre eux représentent une tragédie dont le sujet est la mort d'Athualpa. L'auditoire qui commence par fondre en larmes, entre ensuite dans une espèce de fureur. Il est rare que dans ces fêtes il n'y ait quelque Espagnol de tué. Peut-être un jour cette tragédie finira-t-elle par le massacre de toute la race des meurtriers d'Athualpa; & les prêtres qui le sacrifieront seront à leur tour les victimes de tout le sang qu'ils ont fait verser sur l'autel d'un dieu de paix, ou plutôt de l'avarice & de l'ambition.

Les Péruviens sont d'ailleurs un exemple de ce profond abrutissement où la tyrannie peut plonger les hommes. Ils sont tombés dans une indifférence stupide & universelle. Eh que pourroit aimer un peuple dont la religion élevoit l'ame & à qui l'esclavage le plus avilissant a ôté tout sentiment de grandeur & de gloire? Les richesses que leur pays leur a données ne les tentent point; le luxe où la nature les invite, n'a point d'attrait pour eux. C'est la même insensibilité pour les honneurs. Ils sont comme l'on veut & sans chagrin ni préférence, Caciques

ou

ou *Mitayos*, l'objet de la considération ou de la risée publique. Ils ont perdu tous les ressorts de l'ame. Celui même de la crainte est souvent sans effet par le peu d'attachement qu'ils ont à la vie. Ils s'énivrent, ils dansent : voilà tous leurs plaisirs quand ils peuvent y oublier leurs malheurs. La paresse est leur état d'habitude. Une forte récompense ne peut obtenir d'eux la plus légère fatigue. *Je n'ai pas faim*, disent-ils, sans rien faire, à qui veut les payer pour travailler.

C'est la condition de presque tous les peuples qui n'ont pas de propriété. Dans les pays chauds où l'on vit à peu de frais, où la terre donne beaucoup & demande peu, quiconque ne peut que vivre sans posséder, se repose & mendie ; on ne travaille ni pour le lendemain, ni pour une postérité. Le vice général des mauvais gouvernemens, & ils le font presque tous, est dans le code de législation sur la propriété. Ou il n'en faut point du tout, ou il faut le plus grand équilibre dans cette balance sociale. Mais de toutes les sociétés, la plus destructive & la moins durable est celle d'une nation composée de propriétaires oisifs & d'esclaves pauvres & surchargés. Ce n'est bientôt qu'une fainéantise générale : cruautés, gibets & tortures d'une part ; haines, poisons & soulèvement de l'autre, ruine & destruction des deux ; dépérissement & dissolution de la société.

Celle du Pérou fut réduite à un tel état de dépopulation, qu'il fallut y suppléer par l'achat d'une race étrangère ; mais ce supplément imaginé par le raffinement de la barbarie Européenne est encore trop cher pour avoir été de quelque soulagement à l'inhumanité qui l'emploie dans

le pays des Yncas. Elle n'en retire pas tout le profit qu'elle s'en proposoit. Le gouvernement y a su mettre obstacle par les monopoles & les taxes qu'il imposa de tout temps sur les vices comme sur les vertus, sur l'industrie & la paresse, sur les bons & les mauvais projets, sur le droit d'exercer des vexations & la permission de s'y soustraire, sur la faculté de pouvoir faire exécuter les loix & le privilege de les enfreindre ou les éluder. Indépendamment des droits excessifs mis sur l'introduction des negres dans le Pérou, il a fallu les recevoir d'un privilege exclusif, d'une main étrangere; les faire arriver à travers des mers immenses, des climats malsains, soutenir la dépense de plusieurs débarquemens & embarquemens. La nécessité plus forte que les obstacles a cependant plus multiplié cette espece d'hommes au Pérou qu'au Mexique: les Espagnols s'y trouvent aussi en bien plus grand nombre, & voici pourquoi.

Au temps des premieres conquêtes, lorsque les émigrations étoient les plus fréquentes, le pays des Yncas avoit une plus grande réputation de richesse que la nouvelle Espagne, & il en vint en effet pendant long-temps plus de trésors. La passion de les partager devoit y attirer & y attira réellement un plus grand nombre de Castillans. Quoiqu'ils y fussent tous ou presque tous passés avec l'esperoir de venir jouir dans leur patrie de la fortune qu'ils y auroient faite, ils se fixerent la plupart dans la colonie. Ils furent déterminés à ce parti par la douceur du climat, par la salubrité de l'air, par la bonté des denrées, avantages que le Mexique n'offroit pas également. Il n'opposoit pas non plus les mêmes difficultés au retour, & ne permettoit pas

d'espérer une aussi grande indépendance qu'en pays infiniment plus éloigné de la métropole.

Cusco attira d'abord les conquérans en foule. Ils trouverent une ville immense située à cent dix lieues de la mer dans un terrain fort inégal & sur le penchant de plusieurs collines dont le voisinage n'offroit pas d'emplacement plus commode. Cette capitale aussi ancienne que l'Empire, n'avoit été d'abord qu'un amas de cabanes telles qu'on les trouve par-tout parmi les sauvages; mais elle s'étoit étendue & embellie avec le temps: aux palissades avoient succédé des murs de terre qui avoient été remplacés par des matériaux plus solides. Les Péruviens ne s'avisèrent jamais, à la vérité, de faire cuire des briques ni des tuiles, quoiqu'ils en eussent la matière sous leur main; mais ils exécuterent des choses moins commodes & plus difficiles. Le spectacle des torrens qu'ils voyoient se creuser un lit dans les rochers, leur donna vraisemblablement l'idée de se passer de fer pour tailler les pierres les plus dures. Avec des haches de caillou & un frottement opiniâtre, ils parvinrent à les bien équarrir, à les rendre parallèles, de même hauteur, & à les joindre parfaitement sans aucune apparence de ciment. Mais les cailloux tranchans n'avoient pas autant de prise & d'activité sur le bois que sur la pierre. Ces mêmes hommes qui travailloient le granit, qui foroient l'émeraude ne furent jamais assembler une charpente par des mortaises, des tènements & des chevilles. Elle ne tenoit aux murailles que par des liens de jonc. Les bâtimens les plus remarquables n'avoient qu'un couvert de paille soutenu par des mâts, comme les tentes de nos armées. Ils n'avoient jamais qu'un

étage, ils ne prenoient du jour que par la porte, & on n'y voyoit point cette fuite de pieces qui forment nos appartemens. Ce n'étoient que des chambres détachées & séparées les unes des autres sans communication.

La magnificence de ce qu'on appelloit les palais du souverain, des princes de son sang, des grands de son empire, consistoit dans l'abondance de métaux prodigieux pour leur ornement. On distinguoit sur-tout le temple du soleil dont les murailles étoient incrustées ou lambrissées d'or & d'argent, ornées de diverses figures & chargées des idoles de tous les peuples que les Yncas avoient éclairés & soumis. Des moines libertins & fainéans ont prostitué ces riches métaux à d'autres superstitions; remplacé les préjugés utiles du climat par des préjugés destructeurs; des erreurs naturelles & analogues au génie des habitans par des dogmes étrangers, absurdes, ennemis de l'esprit humain & contraires à toute société. Par une suite de cette fatalité qui bouleverse l'univers, les mers, la terre, les empires, les nations, & jette successivement autour du globe la lumière des arts & les ténèbres de l'ignorance, transplante les hommes & les opinions comme les vents & les courans poussent les poissons & les herbes marines sur les côtes, des moines bizarrement fastueux, énervés à la fois de paresse & de voluptés dorment insolemment sur les cendres des vertueux Yncas, au milieu d'un empire autrefois fortuné sous ces législateurs. Cette profanation n'empêche pas que les Péruviens qui détestent en général le séjour des villes parce qu'elles sont habitées par des Espagnols, ne se fixent volontiers à Cusco. Ils aiment encore à voir le lieu

respectable d'où partoient les saintes loix qui rendoient heureux leurs ancêtres. Ce souvenir leur inspire de la fierté, & on les trouve moins abrutis sur ce théâtre célèbre que dans le reste de l'empire.

Au nord de la place étoit une forteresse dont les ruines causent encore de l'étonnement. On ne comprend pas comment, sans outils de fer & sans machine, les Péruviens avoient pu tirer de si grandes pierres de la carrière, les transporter dans les lieux où elles avoient été employées, & les faire arriver à une si grande élévation. Les ouvrages intérieurs de cette superbe citadelle sont presqu'entièrement détruits; mais ses dehors très-bien conservés feront regretter dans tous les temps qu'un peuple capable de si grandes choses ait été exterminé.

A quatre lieues de cette forteresse est une vallée délicieuse où les Yncas & les grands de l'empire avoient leurs maisons de campagne. Leurs débris ne permettent pas de douter qu'elles n'eussent de l'étendue & de l'agrément. On y voyoit des bains dont les cuves & les tuyaux étoient d'or ou d'argent; des jardins remplis d'arbres avec des fleurs d'argent & des fruits d'or, où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature; des champs de mays dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or. Si l'imagination n'ajoute rien à la vérité, quelle multitude d'arts & d'inventions le génie des Péruviens avoit créé, avant d'élever les plus riches métaux de la terre à ce degré de souplesse & de fécondité pour l'imitation! Ce séjour enchanté conserve si bien sa réputation, que les plus riches habitans de Cusco croyent qu'il manque quelque chose à leur bonheur, lorsqu'ils ne peuvent pas s'y procurer

quelque portion de terre. Les malades y vont ordinairement chercher la santé, & il est rare qu'ils ne l'y trouvent.

Comme ce n'étoit pas le soin de leur conservation qui occupoit les Espagnols dans les premiers temps, ils n'eurent pas plutôt pillé les richesses immenses accumulées à Cusco depuis quatre siècles, qu'ils partirent en grand nombre en 1534 sous les ordres de Sébastien de Belalcazar pour la ruine de Quito. Les autres villes de l'Empire furent parcourues avec le même esprit de ravage; & par tout les citoyens & les temples furent dépouillés.

Ceux des conquérans qui ne se fixerent pas dans les établissemens qu'ils trouvoient formés, bâtirent des villes sur les côtes. Il n'y en avoit point. La stérilité du sol n'avoit pas permis aux Péruviens de s'y multiplier beaucoup; & ils n'avoient pas été invités à y venir du fond des terres, parce qu'ils naviguoient fort peu. Paita, Truxillo, Callao, Pisco, Arica furent les rades que les Espagnols jugerent les plus convenables pour les communications qu'ils vouloient avoir entr'eux & avec la métropole. Ces nouvelles cités prospérèrent en raison de leur position.

Celles qu'on éleva depuis dans l'intérieur du pays ne furent point placées dans les contrées qui offroient un terroir fertile, des moissons abondantes, des pâturages excellens, un climat doux & sain, toutes les commodités de la vie. Ces lieux si bien cultivés jusqu'alors par des peuples nombreux & florissans n'attirerent pas un seul regard. Bientôt ils ne présentèrent que le tableau déplorable d'un désert affreux, & cette confusion plus triste & plus hideuse que ne de-

voit l'être l'aspect sauvage de la terre avant l'origine des sociétés. Le voyageur conduit par le hazard ou la curiosité dans ces plaines désolées, douta d'abord d'une ancienne prospérité que tant de ruines attestoient à ses yeux. Son cœur se refusoit à l'idée des crimes & des horreurs dont il voyoit les traces dans les restes de la dévastation; mais il ne put s'empêcher d'en abhorrer les barbares & sanguinaires auteurs, en songeant que ce n'étoit pas même aux cruelles illusions de la gloire, au fanatisme des conquêtes, mais à la stupide & vile cupidité de l'argent qu'on avoit sacrifié tant de richesses plus réelles, une si grande population.

Cette soif insatiable de l'or sans égard aux subsistances, à la sûreté, à la politique, décida seule de l'emplacement des établissemens nouveaux. Quelques-uns se sont soutenus. Plusieurs sont tombés; il s'en est formé d'autres. Tous ont suivi la découverte, la progression, la décadence; pour tout dire le sort des mines auxquels ils étoient subordonnés.

On s'égara moins dans les moyens de se procurer des vivres. Les naturels du pays n'avoient guere vécu jusqu'alors que de mays, de fruits & de légumes où il n'entroit d'autre assaisonnement que du sel & du piment. Leurs liqueurs composées de différentes racines étoient plus variées. La chicha étoit la plus commune. C'est du mays trempé dans l'eau & retiré du vase lorsqu'il commence à pousser son germe. On le fait sécher au soleil, puis un peu rôtir, & enfin moudre. La farine bien pétrie est mise avec de l'eau dans de grandes cruches. La fermentation ne se fait pas attendre plus de deux ou trois jours, & ne doit pas durer plus longtemps.

Le grand inconvénient de cette boisson qui prise avec peu de modération enivre sûrement, est de ne pouvoir pas se conserver plus de huit jours sans s'aigrir. Son goût est agréable, & ressemble assez à celui du cidre. Elle est rafraîchissante, elle est nourrissante, elle est appétitive. On lui attribue l'avantage qu'ont les Indiens de n'être jamais sujets à des suppressions d'urine.

Les conquérans ne s'accommoderent ni des boissons, ni de la nourriture du peuple vaincu. Ils firent venir de l'ancien monde des ceps de vigne qui se multiplièrent bientôt assez dans les fables de la côte à Ica, à Pisco, à Nasca, à Moquequa, à Truxillo pour fournir les vins & les eaux-de-vie nécessaires à la colonie. Les oliviers réussirent encore mieux, & donnerent une grande abondance d'huiles fort supérieures à celles de la métropole. Les autres fruits furent transplantés avec le même succès. Le sucre réussit en particulier si bien qu'il n'y en a point dans l'univers qu'on puisse comparer à celui qui croit dans ces lieux où il ne pleut jamais. L'intérieur du pays cultiva le froment & l'orge; & on vit bientôt au pied des montagnes tous nos quadrupèdes naturalisés.

C'étoit un grand pas de fait, mais il en restoit un plus grand à faire. Après avoir pourvu à une subsistance meilleure & plus variée, les Espagnols voulurent avoir un habillement plus commode & plus agréable que celui des Péruviens. C'étoit pourtant le peuple de l'Amérique le mieux vêtu. Il devoit cette supériorité à l'avantage qu'il avoit d'avoir seul des animaux domestiques qui lui servoient à cet usage, le Lama & le Paco. Le Lama est un animal haut de quatre pieds & long de cinq ou six; mais le cou

seul occupe la moitié de cette longueur. Il a la tête bien faite, avec de grands yeux, un museau allongé, & les levres épaissies. Sa bouche n'a point de dents incisives à la machoire supérieure. Il a les pieds fourchus comme le bœuf, mais aidés d'un éperon en arriere qui lui sert à s'accrocher dans les endroits escarpés où il aime à grimper. Une laine courte sur le dos, mais longue sur les flancs & sous le ventre, fait partie de son utilité. Le mâle a cela de singulier, que par la conformation & la position de son membre, il pisse en arriere. Quoique très-lascif, il s'accouple avec peine. En vain la femelle qui se prosterne pour le recevoir l'invite par ses soupirs; ils sont quelquefois un jour entier à gemir, à gronder, sans pouvoir jouir, si l'homme ne les aide à remplir le vœu de la nature. Ainsi plusieurs de ces animaux domestiques enchainés, domptés, forcés, & contraints dans les mouvemens & les sensations les plus libres, perdent en des vains efforts dans des étables les germes de leur reproduction, quand on ne supplée pas par les soins & les secours d'une attention économique à la liberté qu'on leur a ôtée. Les femelles du lama n'ont que deux mamelles, jamais plus de deux petits & communément un seul qui suit la mere en naissant. Son accroissement est prompt & sa vie assez courte. A trois ans il se reproduit, conserve sa vigueur jusqu'à douze, puis déperit jusqu'à quinze, usé par le travail.

On employe les lamas comme les mulets à transporter sur le dos des charges qui vont depuis le poids de cent cinquante livres jusqu'à deux cens cinquante. Ils marchent lentement, d'un pas grave & ferme, mais assuré, faisant

quatre ou cinq lieues par jour dans des pays impraticables pour les autres animaux, descendant des ravines & gravissant des rochers où les hommes ne peuvent les suivre. Après quatre ou cinq jours de marche, ils prennent d'eux-mêmes un repos de vingt-quatre heures.

La nature les a faits pour les hommes du climat où ils naissent; doux & flegmatiques, mesurés & prudents comme les Américains. Pour s'arrêter, ils plient les genoux & baissent le corps avec la précaution de ne pas déranger leur charge. Au coup de sifflet de leur conducteur, ils se relèvent avec la même attention & marchent. Ils broutent en chemin l'herbe qu'ils rencontrent, & ruminent la nuit; même en dormant appuyés sur la poitrine & les pieds repliés sous le ventre. Le jeûne ni le travail ne les rebutent point, tandis qu'ils ont des forces; mais quand ils sont excédés ou qu'ils succombent sous le faix, il est inutile de les harceler & de les frapper: ils s'obstinent jusqu'à se tuer en frappant la tête à droite & à gauche contre la terre. Jamais ils ne se défendent des pieds ni des dents; & dans la fureur de l'indignation, ils se contentent de cracher à la face de ceux qui les insultent une espece de salive que la colere rend âcre & mordicante au point de faire des empoules sur la peau.

Le paco est au lama, ce que l'âne est au cheval, une espece succursale plus petite, avec des jambes plus courtes, un muffle plus ramassé; mais du même naturel, des mêmes mœurs, du même tempérament que le lama; fait comme lui à porter des fardeaux, mais plus obstiné dans ses caprices, peut-être parce qu'il est plus foible.

Les lamas & les pacos sont d'autant plus utiles à l'homme que leur service ne lui coûte rien. Leur fourrure épaisse leur tient lieu de bât, le peu d'herbe qu'ils trouvent en marchant suffit à les nourrir & leur fournit une salive abondante & fraîche qui les dispense de boire.

Parmi les lamas il y en a d'une espèce sauvage qu'on nomme guanacos, plus forts, plus vifs & plus légers que les lamas domestiques, courant comme le cerf, grim pant comme le chamois, couverts d'une laine courte & de couleur fauve. Quoique libres, ils aiment à se rassembler en troupe quelquefois de deux ou trois cens. S'ils voyent un homme, ils le regardent d'abord d'un air plus étonné que curieux. Ensuite soufflant des narines & hennissant, ils courent tous ensemble au sommet des montagnes. Ces animaux cherchent le nord, voyagent dans les glaces, séjournent un peu au-dessus des neiges, craignant la chaleur des terres basses, vigoureux & nombreux dans les Sierras qui sont les hauteurs des cordillieres; chétifs & rares dans les landes qui sont au bas des montagnes. Quand on en fait la chasse pour avoir leur toison, s'ils gagnent les rochers, les chasseurs ni les chiens ne peuvent les atteindre.

Les vigognes espèce sauvage de pacos aiment encore plus la hauteur des montagnes, la neige, & la glace. Elles ont une laine plus longue, plus touffue & beaucoup plus fine que celle des guanacos. Elle est d'une couleur de rose sèche & tellement fixée par la nature qu'elle ne peut s'altérer dans les mains qui mettent la laine en œuvre. Elles sont si timides que leur frayeur même les livre au chasseur. Des hommes les entourent & les poussent dans des défilés à l'issue

desquels on a suspendu des morceaux de draps ou linge sur des cordes élevées de trois à quatre pieds. Ces lambeaux agités par le vent leur font tant de peur qu'elles restent attroupées & ferrées l'une contre l'autre, se laissant tuer plutôt que de s'enfuir. Mais s'il se trouve parmi les vigognes quelque guanaco qui plus hardi saute par-dessus les cordes, elles le suivent & s'échappent.

Tous ces animaux appartiennent tellement à l'Amérique méridionale & sur-tout aux plus hautes cordillieres, qu'on n'en voit jamais du côté du Mexique où ces montagnes s'abaissent considérablement. On a tenté de les naturaliser en Europe; mais ils y ont tous péri. Les Espagnols, sans penser que ces animaux au Pérou même cherchoient le froid, les ont transportés dans les plaines brûlantes de l'Andalousie. Ces especes auroient peut-être réussi au pied des Alpes ou des Pyrenées. Cette conjecture de Monsieur de Buffon à qui nous devons tant de considérations utiles & profondes sur les animaux, est digne de l'attention des hommes d'état que la philosophie doit éclairer dans toutes leurs démarches.

La chair des lamas est bonne à manger quand ils sont jeunes. La peau des vieux sert aux Indiens de chaussure, aux Espagnols pour des harnais. Les guanacos peuvent aussi se manger; mais les vigognes ne sont recherchées que pour leur toison & pour les bézoards qu'elles produisent.

En général la laine des lamas, des pacos, des guanacos, des vigognes étoit utilement employée par les Péruviens avant la conquête. Cusco en fabriquoit pour l'usage de la cour des

tapisseries où on voyoit des fleurs, des oiseaux, des arbres assez bien imités. Elle servoit ailleurs à faire des mantes qui couvroient tout le corps par-dessus une chemise de coton. On les retrouvoit pour avoir les bras libres. Les grands les attachoient avec des agraphes d'or & d'argent; leurs femmes avec des épingles de ces mêmes métaux ornées d'émeraude, & le peuple avec des épines. Les mantes des gens considérables dans les pays chauds étoient de toile de coton assez fine & teinte de plusieurs couleurs. Les gens du commun sous le même climat n'avoient pour tout vêtement qu'une ceinture tissue de filemens d'écorce d'arbre qui couvroient dans les hommes & dans les femmes ce que la pudeur défend de montrer.

Après la conquête, on obligea tous les Indiens à s'habiller. Comme l'oppression sous laquelle ils gémissent ne leur permettoit pas de suivre leur ancienne industrie, ils eurent recours à des mauvais draps d'Europe qu'on leur faisoit payer fort cher. Lorsque l'or & l'argent qui avoient échappé à la rapacité des conquérans eurent été épuisés, on pensa à rétablir les manufactures nationales. Elles furent interdites quelque tems après à cause du vuide qu'elles occasionnoient dans les exportations de la métropole. L'impossibilité où se trouverent les Péruviens d'acheter des étoffes étrangères & de payer leur tribut, fit consentir au bout de dix ans à leur renouvellement. Elles n'ont pas discontinué depuis, & se sont perfectionnées autant qu'une tyrannie continuelle a pu le permettre.

On fabrique à Cusco & sur son territoire avec de la laine de vigogne des bas, des mouchoirs de poche, des écharpes pour couvrir le cou & l'estomac dans les pays froids. Ces ouvrages se-

roient plus multipliés si l'esprit de destruction n'avoit pas porté sur les animaux comme sur les hommes. La même laine mêlée avec la laine extrêmement dégénérée de l'Europe sert à faire des tapis & d'assez beaux draps. Les matieres inférieures sont employées en couvertures de cheval qui servent souvent de lit aux voyageurs. On en fait ailleurs des serges, des droguets, toutes sortes de draps grossiers.

Cependant les grandes manufactures sont dans la province de Quito. On y fabrique une quantité prodigieuse de chapeaux, de draps communs, d'étamines & de bayettes. Elle a dû cet avantage à la perte de ses mines que leur médiocrité a fait abandonner, & au bas prix des ses denrées qui sont d'une abondance extrême. Indépendamment de sa consommation, son industrie lui produisoit autrefois annuellement un million de piastres. Avec ce secours elle payoit les vins, les eaux-de-vie, les huiles qu'il ne lui a jamais été permis de cultiver; le poisson sec & salé qui lui venoit des côtes; le savon qui se fait à Truxillo avec la graisse des chevres qui s'y sont extrêmement multipliées; le fer nécessaire à son agriculture; tous les objets de luxe que lui fournissoit l'ancien monde. Ce commerce est diminué de plus de la moitié. Dans tous les tems on avoit eu l'ambition de s'habiller de draps d'Europe connus dans toute l'Amérique sous le nom de draps de Castille. Cette fantaisie est devenue plus générale depuis que les vaisseaux de registre ont remplacé les galions. La facilité d'avoir continuellement de ces étoffes, & de les avoir à meilleur marché, a fait tomber celles du Quito qui s'est trouvé insensiblement dans une misere extrême.

Il s'est vu forcé par ses malheurs de renoncer à la consommation des manufactures de luxe établies à Arequipa, à Cusco, & à Lima. On fabrique dans ces trois villes une grande abondance de bijoux d'or de vaisselle pour les particuliers, d'argenterie pour les églises. Tous ces ouvrages sont grossièrement travaillés & mêlés de beaucoup de cuivre. On ne trouve guere plus de goût dans les galons, dans les broderies qui sortent des mêmes ateliers. Il n'en est pas ainsi tout-à-fait des dentelles qui mêlées avec celles de l'Europe ont assez d'éclat. Cette industrie est communément entre les mains des religieuses qui y occupent les jeunes Péruviennes, les jeunes Métisses des villes, qui avant de se marier passent la plupart quelques années dans le cloître.

D'autres mains s'exercent à peindre, à dorer des cuirs pour les appartemens; à faire avec de l'ivoire & du bois des morceaux de marqueterie & de sculpture; à tracer des figures sur du marbre trouvé à Cuenca ou sur des toiles de lin apportées d'Europe. Ces différens ouvrages qui sortent presque tous de Cusco, servent à l'ornement des maisons, des palais, des temples. Le dessin n'en est pas mauvais, mais les couleurs manquent de vérité & ne sont pas durables. Si les Indiens qui n'inventent rien, mais qui savent imiter, avoient des maîtres habiles, d'excellens modèles, on en auroit fait au moins de bons copistes. Il fut porté à Rome sur la fin du dernier siècle des ouvrages d'un peintre Péruvien nommé Michel de Saint-Jacques où les connoisseurs trouverent du génie.

Ces détails intéresseront ceux de nos lecteurs à qui nous aurons eu le bonheur d'inspirer quel-

que amour pour un des meilleurs peuples qu'il y ait eu jamais, quelque estime pour une des plus belles institutions qui aient honoré l'espèce humaine. Ceux qui n'ont pas dans le cœur cette bienveillance universelle qui embrasse toutes les nations & tous les âges, ont éprouvé d'autres sentimens. Accoutumés à ne voir dans le Pérou que le produit de ses mines, ils doivent regarder comme très-frivole tout ce qui n'a pas un rapport direct avec leur avidité. Elle diminueroit, elle cesseroit peut-être s'ils vouloient se retracer souvent ce qu'elle a coûté de crimes & de barbaries.

Sans connoître l'usage des monnoies, les Péruviens connoissoient l'usage de l'argent & de l'or. On en faisoit des vases, des meubles, & de la vaisselle; des figures placées dans des niches qui représentoient des hommes & des animaux; des bas reliefs qui imitoient si parfaitement les herbes & les plantes, celles sur-tout qui croissent sur les murailles, qu'elles sembloient y avoir pris naissance. On les réduisoit même en petits grains plus fins que la semence de perle pour en couvrir les habillemens destinés aux jours de cérémonie. Indépendamment de ce que les torrens & le hazard procuroient de ces métaux, on avoit ouvert quelques mines qui avoient peu de profondeur. Les Espagnols ne nous ont point transmis la manière dont ces riches productions étoient tirées du sein de la terre. Leur orgueil qui nous a dérobé tant de connoissances précieuses, leur fit croire sans doute qu'il n'y avoit rien dans les inventions d'un peuple qu'ils appelloient barbare qui méritât d'être conservé.

Cette indifférence pour la manière dont les Péruviens exploitoient leurs mines ne s'étendit pas

pas aux mines même. Les conquérans en ouvrirent de tous les côtés. Celles d'or tentèrent d'abord la cupidité du plus grand nombre. Des expériences funestes en dégoutèrent ceux que la passion n'aveugloit pas. Ils virent clairement que pour quelques fortunes énormes que ce genre d'industrie élevoit, il en détruisoit un très-grand nombre de médiocres. Ces mines tombèrent dans un tel discrédit que, pour qu'on ne les abandonnât pas, le gouvernement se vit forcé de se réduire au vingtième de leur produit au lieu du cinquième qu'il recevoit d'abord.

Les mines d'argent furent plus communes, plus égales & plus riches. Il y en eut même d'une espèce singulière qu'on n'a jamais vu ailleurs. Vers les côtes de la mer on trouve dans les sables de grands morceaux de ce métal. La physique qui ne pense pas qu'ils aient pu s'y former, a eu recours aux tremblemens de terre si ordinaires dans cette partie de l'Amérique, pour expliquer ce phénomène. Selon ses conjectures, les feux souterrains qui occasionnent ce grand accident de la nature, ont assez d'activité pour fondre les métaux qui se rencontrent dans leurs foyers, & pour communiquer à la matière liquesfiée une chaleur qui puisse durer long-temps. Les métaux ainsi fondus doivent nécessairement couler, & s'insinuant dans les plus grandes cavités de la terre, continuer à courir jusqu'à ce que s'étant refroidis ils se condensent & reprennent leur première consistance conjointement avec les corps étrangers qu'ils ont rencontrés.

Il y a beaucoup d'autres mines infiniment plus importantes. On les trouve dans les rochers & sur les montagnes. Plusieurs donnent de fausses espérances. Telle fut en particulier celle d'Acuña

taya découverte en 1713. C'en'étoit qu'une crou-
te d'argent presque massif qui rendit d'abord plu-
sieurs millions, mais qui fut bientôt épuisée.

D'autres qui avoient plus de profondeur ont
été également abandonnées. Leur produit quoi-
que égal à celui des premiers temps, ne suffisoit
plus pour soutenir les dépenses d'exploitation de-
venues tous les jours plus considérables. Les mi-
nes de Quito, du Cusco, d'Arequipa ont éprouvé
cette révolution que le temps réserve à beaucoup
d'autres encore.

Il en est un grand nombre de très-riches dont
les eaux se font emparées. La disposition du ter-
rein qui du sommet des Cordillieres va toujours en
pente jusqu'à la mer du Sud, a dû rendre ces évé-
nemens plus communs au Pérou qu'ailleurs. Cet
inconvenient qu'avec plus de soin & d'intelligen-
ce on auroit pu souvent prévenir ou diminuer, a
été réparé dans quelques circonstances. Un seul
exemple suffira pour montrer qu'on peut lutter
contre l'avarice de la nature quand elle nous cache
où nous retire ses trésors.

Joseph Salcedo avoit découvert vers l'an 1660
non loin de la ville de Puno la mine de Layca-
cotá. Elle étoit si abondante qu'on coupoit sou-
vent l'argent au ciseau. La prospérité, qui est le
poison des petites ames, avoit si fort élevé celle
du propriétaire de tant de richesses, qu'il permet-
toit à tous les Espagnols qui venoient chercher
fortune dans cette partie du nouveau monde, de
travailler quelques jours pour leur compte, sans
peser ni mesurer le don qu'il leur faisoit. Cette
générosité attira autour de lui une infinité de
gens que leur avidité brouilla. L'argent leur mit
les armes à la main; ils se chargerent, & leur
bienfaiteur qui n'avoit négligé aucun moyen de

prévenir & d'étouffer leurs divisions sanglantes, fut pendu comme en étant auteur. Pendant qu'il étoit encore en prison, l'eau gagna sa mine. La superstition fit bientôt imaginer que c'étoit en punition de l'attentat commis contre lui. On respecta long-temps cette idée de la vengeance céleste. Mais enfin en 1740 Diego de Baena s'associa avec d'autres personnes opulentes pour détourner les sources qui avoient noyé tant de trésors. Les travaux qu'exigeoit cette entreprise difficile n'ont été finis qu'en 1754. La mine rend autant aujourd'hui que dans sa nouveauté. On en connoit de plus riches encore qui n'ont éprouvé aucune révolution, celle de Potosi en particulier.

Tous ceux qui ont étudié l'histoire du Pérou font instruits que lorsque les Espagnols eurent subjugué l'espace immense qui s'étend depuis Tumbez jusqu'à Cusco, ils tournerent leur ambition vers les parties les plus éloignées de l'empire. Gonzale Pizarre s'avança en 1538 jusqu'à los Charcas qu'il ne réduisit qu'après avoir éprouvé une assez grande résistance. Cette vaste contrée où étoit située la mine de Porco que les Yncas faisoient exploiter, acquit une nouvelle & plus grande célébrité après que la mine de Potosi y eut été découverte.

Un Indien nommé Hualpa qui en 1545 poursuivoit des chevreuils, faisoit pour escalader des rocs escarpés un arbrisseau dont les racines se détachèrent & laisserent appercevoir un lingot d'argent. L'Indien s'en servit pour ses usages & ne manqua pas de retourner à son trésor toutes les fois que ses besoins ou ses desirs l'en sollicitoient. Le changement arrivé dans sa fortune fut remarqué par son compatriote Guanca au-

quel il avoua son secret. Les deux amis ne furent pas jouir de leur trésor. Ils se brouillèrent. L'indiscret confident découvrit tout à son maître Villaroël, Espagnol établi dans le voisinage. La mine fut reconnue & exploitée.

Cette première mine fut appelée la *découvreuse* parce qu'elle fut l'occasion de toutes les richesses qui se découvrirent dans la suite. Bientôt après on en trouva une seconde à laquelle on donna le nom de mine de l'*étain*; ensuite une troisième qui fut nommée la *riche*, & enfin une quatrième qui fut appelée *mendicte*. Il y en a beaucoup d'autres moins considérables. Les principales sont dans la partie septentrionale de la montagne, & leur direction est du nord au sud. Les plus habiles gens du Pérou ont observé que c'est en général la *direction* des mines les plus riches.

Le bruit de ce qui se passoit au Potosi ne tarda pas à se répandre; & bientôt il se forma au bas de la montagne une ville composée de soixante mille Indiens & de dix mille Espagnols. La stérilité du terroir ne retarda pas d'un instant la population. Les grains, les fruits, les troupeaux, les étoffes de l'Amérique, le luxe de l'Europe y arrivoient de toutes parts. L'industrie qui suit par-tout le cours de l'argent ne pouvoit mieux le trouver qu'à sa source. Il est prouvé qu'en 1738 il étoit sorti par an de ces mines quatre millions deux cens cinquante-cinq mille quarante-trois piaftres, sans compter ce qui n'avoit pas été enregistré & qui s'étoit écoulé en fraude. Les produits ont si fort diminué depuis ce temps-là, que la momie ne bat plus que la huitième partie de ce qu'elle fabriquoit autrefois.

La mine de Potosi & toutes les mines de

l'Amérique méridionale employent, pour purifier leur or & leur argent, le mercure que leur fournit celle de Guançavelica. Le mercure se trouve en deux états différens dans le sein de la terre : ou il est tout pur & sous la forme fluide qui lui est propre, & alors on le nomme *mercure vierge*, parce qu'il n'a point éprouvé l'action du feu pour être tiré de sa mine : ou bien il se trouve combiné avec le souffre, & alors il forme une substance d'un rouge plus ou moins vif que l'on nomme *Cinnabre*.

Jusqu'à la mine de mercure vierge découverte dans les derniers temps à Montpellier sous les édifices de la ville même, & que pour cette raison on n'exploitera vraisemblablement jamais, il n'y en avoit pas d'autres bien connues en Europe que celles d'Ydria dans la Carniole. Elles sont dans une vallée au pied des hautes montagnes appellées par les Romains *Alpes Juliae*. Le hazard les fit découvrir en 1497. Leur profondeur est d'environ neuf cens pieds. On y descend par des puits comme dans toutes les autres mines. Il y a sous terre une infinité de galeries dont quelques-unes sont si basses que l'on est obligé de se courber pour pouvoir y passer; & il y a des endroits où il fait si chaud que pour peu qu'on s'y arrête, on est dans une sueur très-abondante. C'est de ces souterrains que l'on tire le mercure. Quelques pierres en sont tellement remplies que lorsqu'on les brise, cette substance en sort sous la forme de globules ou de gouttes. On le trouve aussi dans une espece d'argille. Quelquefois même l'on voit ce mercure couler en forme de pluie, & suinter si copieusement au travers des rochers qui forment les voûtes des souterrains, qu'un homme

en a souvent recueilli jusqu'à trente-six livres en un jour.

Il y a quelques hommes passionnés pour le merveilleux qui préfèrent ce mercure à l'autre. C'est un préjugé. L'expérience prouve que le meilleur mercure qu'on puisse employer, & dans la pharmacie & dans la métallurgie, est celui qui a été tiré du cinnabre. Pour séparer la combinaison faite par la nature du soufre & du mercure, deux matieres volatiles, il faut avoir nécessairement recours à l'action du feu & y joindre un intermede. C'est ou de la limaille de fer, ou du cuivre, ou du régule d'antimoine, ou de la chaux, ou du sel Alkali fixe. On tire cette dernière espece de mercure de Hongrie, d'Esclavonie, de Boheme, de la Carinthie, du Frioul, de la Normandie; surtout d'Almaden en Espagne, mine célèbre du temps même des Romains, & qui partage depuis peu le service des colonies Espagnoles avec celle de Guançavelica.

L'opinion commune veut que cette dernière mine ait été découverte en 1564. Le commerce du mercure étoit alors encore libre. Il devint exclusif en 1571. A cette époque toutes les mines de mercure furent fermées, & on se borna à exploiter celle de Guançavelica dont le roi se réserva la propriété. On ne s'apperçoit pas qu'elle diminue.

Cette mine est creusée dans une montagne fort vaste à soixante lieues de Lima. On voit dans ses abîmes, des rues, des places, une chapelle où l'on célèbre les mystères de la religion tous les jours de fête. Des milliers de flambeaux l'éclairent.

La terre qui contient le vif-argent de cette

mine est, dit un voyageur célèbre, d'un rouge blanchâtre comme la brique mal cuite. On la concasse, & on la met dans un fourneau de terre dont le chapiteau est une voûte en cul de four un peu sphéroïde. Elle est étendue sur une grille de fer recouverte de terre sous laquelle on entretient un petit feu avec de l'herbe *icho* qui est plus propre à cette opération que toute autre matière combustible, & que pour cette raison il est défendu de couper à vingt lieues à la ronde. La chaleur qui perce cette terre échauffe tellement le minéral concassé que le vis-argent en fort volatilisé en fumée. Mais comme le chapiteau est exactement bouché, elle ne trouve d'issue que par un petit trou qui communique à une suite de cucurbites de terre rondes, & emboîtées par le cou les unes dans les autres. Là cette fumée circule & se condense par le moyen du peu d'eau qui est au fond de chaque cucurbite. Le vis-argent tombe alors en liqueur bien formée. Ils'en forme moins dans les premières que dans les dernières. Les unes & les autres s'échaufferoient assez pour casser, si on n'avoit l'attention de les rafraîchir extérieurement avec de l'eau.

Des particuliers exploitent à leurs frais la mine. Ils sont obligés de livrer au gouvernement à un prix convenu tout le mercure qu'ils en tirent. Dès qu'on a la provision que les besoins d'un an exigent, les travaux sont suspendus. Une partie du mercure se vend sur les lieux; le reste est envoyé dans les magasins royaux de tout le Pérou qui le distribuent au même prix qu'il est vendu dans le Mexique. Cet arrangement qui a fait tomber beaucoup de mines & qui a empêché que d'autres ne s'ouvrirent, est inexcusable dans le système Espagnol. La cour de Madrid mérite les mêmes

reproches qu'on feroit ailleurs à un ministre assez aveugle pour mettre des impôts sur les instrumens de labourage.

La mine de Guancavelica qui communique généralement des mouvemens convulsifs à ceux qui y travaillent, & les autres mines qui ne sont guere moins mal-saines, sont toutes exploitées par des Péruviens. Ces infortunées victimes d'une avidité insatiable sont entassées nues dans des abîmes la plupart profonds, tous extrêmement froids. La tyrannie a imaginé ce raffinement de cruauté, pour qu'il fût impossible de rien soustraire à son inquiète vigilance. S'il se trouve quelques malheureux qui survivent long-temps à tant de barbaries, c'est l'usage du coca qui les conserve.

Le coca est un arbrisseau qui ne s'éleve guere que de trois à quatre pieds. Son fruit, dont les grains secs servoient autrefois de monnoie au peuple comme le cacao aux Mexicains, est disposé en grappes. Il est rouge lorsqu'il commence à murir, & noir lorsqu'il a atteint sa maturité. La feuille molle d'un verd pâle, & assez semblable à celle du myrthe fait les délices des Péruviens. Ils la mâchent après l'avoir mêlée avec une terre blanche qu'ils nomment *mambi*; & quand elle ne rend plus de jus, ils la rejettent. Elle leur tient lieu de nourriture; elle fortifie leur estomac; elle soutient leur courage. Si ceux qui sont enterrés dans les mines en manquent, ils cessent de travailler quelques moyens qu'on employe pour les y forcer. Aussi leurs oppresseurs leur en fournissent-ils tant qu'ils veulent, en rabattant son prix sur leur salaire journalier. Les environs de Cusco fournissent le meilleur coca.

Cette plante, les autres productions du pays,

tous les fruits de l'industrie, se répandent dans l'empire par trois voies différentes. Les villes situées sur la côte sont approvisionnées par des bâtimens convenables à ces mers toujours paisibles. Une multitude innombrable de mulets tirés du Tucuman servent aux liaisons qu'ont entreelles plusieurs provinces. La plus grande circulation se fait par le Guayaquil, la seule riviere navigable que la nature ait accordé au Pérou.

Sur ce fleuve qui prend sa source dans les Cordillieres, les Espagnols bâtirent au temps de la conquête une ville assez considérable à six lieues de la mer, & à deux degrés, onze minutes vingt-une secondes de latitude australe. Trois forts nouvellement élevés & défendus seulement par une garde bourgeoise la protegent. Ils sont composés de grosses pieces de bois disposées en maniere de palissades. La nature du bois qui est à l'épreuve de l'eau convient à l'humidité du sol.

Le territoire de Guayaquil offre une laine singuliere. L'arbre appellé céibo qui la produit est haut & touffu. Son tronc est droit, ses feuilles sont rondes & médiocres. Elles environnent une petite fleur dans laquelle se forme un cocon d'environ deux pouces de long sur un pouce de diametre. Dès que ce coton est mûr & sec, il s'ouvre & laisse voir un flocon de laine un peu rouge, plus fine que le coton & presque autant que la soie. Cette finesse a fait désespérer jusqu'ici de la filer, & on s'est borné à l'employer dans les couches. Mille expériences toutes heureuses n'ont pas encore dissipé le préjugé où sont une infinité de gens que cette laine est trop froide pour être saine.

On trouve sur cette côte aussi-bien qu'à celle de Guatimala, les limaçons qui donnent cette pourpre si célébrée par les anciens & que les modernes ont cru perdue. La coquille qui les renferme est attachée à des rochers que la mer baigne. Elle a le volume d'une grosse noix. On peut extraire la liqueur de cet animal de deux manieres. Les uns le tuent après l'avoir tiré de sa coquille, le pressent avec un couteau depuis la tête jusqu'à la queue, séparent du corps la partie où s'est amassé la liqueur & jettent le reste. Quand cette manœuvre répétée sur plusieurs limaçons a donné une certaine quantité de liqueur, on y plonge le fil qu'on veut teindre, & l'opération est faite. La couleur d'abord blanc de lait devient ensuite verte & n'est pourpre que lorsque le fil est sec. Ceux qui n'aiment pas cette méthode tirent en partie l'animal de sa coquille, & en le comprimant lui font rendre une liqueur qui teint. On répète jusqu'à quatre fois en différens tems, mais toujours moins utilement, cette opération. Si l'on continue, l'animal meurt à force de perdre ce qui fait le principe de sa vie & qu'il n'a plus la force de renouveler. On ne connoît point de couleur qu'on puisse comparer à celle dont nous parlons, ni pour l'éclat, ni pour la vivacité, ni pour la durée. Elle réussit mieux avec le coton qu'avec la laine, le lin ou la soie.

Outre ces objets de curiosité, Guayaquil fournit à l'intérieur de l'empire des bœufs, des mulets, du sel, du poisson salé; une grande quantité de cacao de médiocre qualité à l'Europe, à la nouvelle Espagne, & le peu qui s'en consume au Pérou où on préfère généralement le punche & l'herbe du Paraguay. C'est le chantier uni-

versel de la mer du sud, & il pourroit le devenir en partie de la métropole. On ne connoît point de contrée sur la terre qui offre ni d'aussi beaux, ni autant de bois de construction & de mâtüre. Le chanvre & le goudron qui lui manquent lui seroient aisément fournis par le Chili & le Guatimala.

Mais ce qui rend Guayaquil plus considérable encore, c'est l'avantage qu'il a d'être l'entrepôt nécessaire & le lieu de communication des montagnes du Pérou avec ses vallées, avec Panama, avec le Mexique. Toutes les marchandises que ces pays échangent, passent par les mains de ses négocians. Les plus gros vaisseaux s'arrêtent au port de l'isle de Puna placée à l'entrée du golfe, les autres remontent environ quarante lieues dans le fleuve.

Malgré tant de moyens de s'élever, Guayaquil dont la population est de vingt mille ames, n'a que de l'aissance. Les fortunes y ont été successivement renversées par neuf incendies qu'on y a attribués au mécontentement des negres, & par des corsaires qui ont deux fois saccagé la ville. Celles qui ont été faites depuis ces funestes époques n'y sont pas restées. Un climat où les chaleurs sont intolérables toute l'année, où les pluies sont continuelles pendant six mois, où des insectes dangereux & dégoûtans ne laissent pas un instant de tranquillité, où paroissent s'être réunies les maladies des températures les plus opposées, où on vit dans la crainte continuelle de perdre la vue : un tel climat n'est guere propre à fixer ses habitans. On n'y voit que ceux qui n'ont pas acquis assez de bien pour aller couler ailleurs des jours heureux dans l'oisiveté & dans

les délices. Un goût qui est général dans l'empire conduit les plus opulens à Lima.

Cette capitale du Pérou si renommée dans toutes les parties du monde, est située à deux lieues de la mer dans une plaine délicieuse, environ à égale distance de l'équateur & du tropique du sud, comme pour réunir toutes les richesses & les douceurs de l'Amérique méridionale. Sa vue se promène d'un côté sur un océan tranquille, & de l'autre elle s'étend à trente lieues jusqu'aux Cordillieres. Le sol de son territoire n'est qu'un amas de pierres à fusil que la mer y a sans doute entassées avec les siecles, mais couvertes d'une couche de terre à l'épaisseur d'un pied, que les eaux de source qu'on y trouve par-tout en creusant y ont amenée des montagnes. En vain les Espagnols veulent attribuer l'origine de ces eaux à la filtration de la mer, la théorie du globe & sa construction physique déposent contre une opinion que toutes les expériences démentent.

Des cannes à sucre, des multitudes incroyables d'oliviers; quelques vignes, des prairies artificielles, des pâturages pleins de sel qui donnent au mouton un goût exquis, des ménas grains destinés à élever des volailles qui sont parfaites, des arbres fruitiers de toutes les especes, quelques autres cultures couvrent ces campagnes fortunées. Une mer poissonneuse acheve d'y rendre les vivres abondans à un prix modéré. La récolte de l'orge & du froment augmentoit autrefois cette heureuse ressource; mais un tremblement de terre y fit, il y a près d'un siecle, une si grande révolution, que les semences pourrissoient sans germer. Après quarante ans de stérilité, le laboureur voyant le sol s'améliorer, voulut reprendre

ses anciens travaux. Le Chili, qui par un privilège exclusif approvisionnoit Lima, s'opposa à la cultivation de son territoire; & la capitale de l'Espagne ne permit qu'en 1750 à celle du Pérou de revivre de son propre fonds.

Lima fondé il y a plus de deux siècles & bâti par les destructeurs du Pérou, a été renversé en détail par onze tremblemens de terre. Le douzième du 28 octobre 1746 engloutit en trois minutes la ville, son port de Callao, tous les vaisseaux de la côte, avec trois cens millions de piaftres, dit-on, en argent monnoyé, ouvré ou en lingots. Les esprits tombés depuis long-tems comme en léthargie ont été réveillés par cette violente secousse. Une nouvelle activité, une nouvelle émulation ont produit le travail & l'industrie. Lima, quoique moins riche est actuellement plus agréable qu'en 1682, lorsque ses portes offrirent à l'entrée du duc de Palata des rues pavées d'argent.

Elles ne sont aujourd'hui que bien allignées, d'une largeur aisée, avec des maisons logeables, régulières, & des édifices publics où l'on remarque de l'intelligence & du goût. Les eaux de la riviere qui baigne ses murs ont été asservies & distribuées à la commodité des citoyens, à l'ornement des jardins, à la fertilité des campagnes.

Mais ces murs péchent par la solidité même de leurs fondemens. On en voit à quelques lieues de Lima d'anciennement bâtis ou jettés sur la superficie de la terre, sans aucun ciment. Cependant ils ont résisté aux assauts & aux convulsions qui ont renversé les édifices profonds des Espagnols. Les naturels du pays, quand ils les virent ouvrir des fondemens & bâtir avec du

mortier, dirent que leurs tyrans creusôient des tombeaux pour s'enterrer. C'étoit peut-être une consolation au malheur des vaincus de prévoir que la terre elle-même les vengeroit de ses dévastateurs; mais deux siècles de châtimens ne les ont pas corrigés. Le plaisir d'avoir des maisons commodes ou la vanité d'en élever de spacieuses, l'emporte encore sur le danger d'en être écrasés.

Les fléaux de la nature qui ont introduit le besoin des arts à Lima, n'y ont fait aucune heureuse révolution dans les mœurs. La superstition qui regne généralement sur toute la face de la domination Espagnole, tient au Pérou deux sceptres dans les mains, l'un d'or pour la nation triomphante des usurpateurs, & l'autre de fer pour les habitans esclaves & dépouillés. Le scapulaire & le rosaire sont toutes les marques de religion que les moines exigent des Espagnols. C'est sur la couleur & la forme de ces livrées que le peuple & les grands fondent la prospérité de leur fortune, le succès de leurs intrigues amoureuses, l'espérance de leur salut. L'habit religieux est la dernière ressource des gens riches. Ils croient pieusement que s'ils se font enterrer dans ce vêtement redoutable au démon, il ne viendra point dans leurs tombeaux s'emparer de leur ame. Si leurs cendres reposent près de l'autel, ils esperent participer aux prières & aux sacrifices des prêtres beaucoup plus que les pauvres & les esclaves. L'espérance d'une vie immortelle, la vanité d'éterniser leur nom les engagent à léguer à des moines qui leur promettent l'un & l'autre, une fortune dont ils ne peuvent plus jouir. Ils frustrent leurs propres familles d'une héritage bien ou mal acquis pour enrichir ces familles qui se sont vouées à la

pauvreté de peur d'y être exposées. Ainsi renversant l'ordre des sentimens, des idées & des choses, ils aiment mieux réduire leurs enfans à une mendicité forcée que de ne pas laisser une partie de leurs richesses à des mendiens volontaires. L'émulation de léguer à l'Eglise est si naturelle à une nation qui traîne ses préjugés dans tout l'univers, qu'au Pérou tous les biens fonds appartiennent au clergé ou en relevent par redevance. Tels sont les fruits d'un monachisme qui paroît être depuis long-temps l'esprit national de ces castillans autrefois si redoutables.

Ces extravagances pourroient faire penser que les créoles du Pérou sont entierement abrutis. On se tromperoit. Ceux des montagnes ne manquent pas de pénétration, quoique ceux des vallées en aient davantage. Les uns & les autres se croient fort supérieurs aux Espagnols Européens qu'ils traitent entre eux de *carvallos*, c'est-à-dire bêtes.

Leur courage n'égale pas leur esprit. Tous ces peuples sont également soumis au gouvernement Espagnol quoique mécontents. Ils redoutent jusqu'au nom des officiers royaux. Quatre soldats envoyés par le vice-roi font trembler des villes entières à quatre cens lieues de la capitale.

Cette timidité est le principe ou peut-être une suite de leur molesse. On les trouve occupés à boire de l'herbe du Paraguay, lorsqu'ils ne sont pas chez des courtisanes. On craindroit d'ôter des plaisirs à l'amour en lui donnant des nœuds même légitimes. La plupart des habitans se marient derriere l'Eglise, c'est leur expression qui signifie vivre dans le concubinage. Les enfans issus de ce commerce héritent quand ils sont reconnus par leur pere, & leur naissance alors ne retient

aucune tache. Les évêques excommunient tous les ans à Pâques les personnes engagées dans ces sortes de liaisons illégales ; mais leurs foudres tonnent en vain contre l'amour, autorisé par l'usage, par la tolérance & l'exemple des ecclésiastiques du second ordre, par le climat qui résiste long-tems, & l'emporte à la fin sur toutes les loix religieuses ou civiles contraires à son influence.

Les femmes du Pérou ont plus de charmes que les armes spirituelles de Rome n'inspirent de terreur. La plupart, sur-tout celles de Lima, ont des yeux brillans de vivacité, une peau blanche, un teint délicat, animé, plein de fraîcheur & de vie, une taille moyenne & bien prise qui semble se jeter dans les bras de l'amour ; elles ont tout ce qui regne sans commander. Mais ce qui met les hommes à leurs genoux ; c'est la petiteffe d'un joli pied qu'on leur façonne dès l'enfance par une chaussure étroite. On laisse les grands pieds des Espagnoles pour se jeter à ceux d'une Péruvienne qui joint à l'artifice de les cacher d'habitude l'heureuse adresse de les montrer quelquefois.

A ces petits pieds, joignez une longue chevelure qui pourroit servir de voile à la pudeur, tant elle est épaisse & noire, tant elle se plaît à croître & à descendre ! Mais les femmes de Lima en relevent quelques tresses sur la tête, & laissent flotter le reste autour de leurs épaules, en forme de cercle, sans boucles ni frisure. Elles n'y mettent pas le moindre ornement, pour les faire briller dans leur propre beauté. Les perles, les diamans sont réservés pour les pendans d'oreilles, pour les larges colliers, pour les bracelets, pour les bagues, pour briller sur une plaque d'or suspendue

suspendue au milieu du sein par un ruban qui fait le tour du corps. Une femme sans titre & sans noblesse ne sort guere dans toute sa parure qu'elle n'étale en pierreries la valeur de vingt à trente mille piaftres. Encore est-il du bel air d'affecter beaucoup d'indifférence pour ces miseres-là, d'en laisser perdre ou tomber sans y prendre garde, en sorte qu'il y ait toujours à y réparer ou ajouter.

Mais le plus agréable de tous les ornemens pour les yeux, c'est un habillement qui laissant à découvert le sein & les épaules ne descend qu'à mi-jambe. Delà jusqu'à la cheville du pied pend une dentelle au travers de laquelle on voit pendre les bouts des jarretieres brodés d'or ou d'argent, & garnis de perles. Le linge, le jupon, l'habit ; tout est surchargé des dentelles les plus fines. Une femme ne paroît guere en public sans être accompagnée de trois ou quatre esclaves Indiennes, en livrée comme les laquais & en dentelles comme sa maîtresse.

Ces dames aiment beaucoup les odeurs. On ne les surprend jamais sans ambre. Elles s'en frottent sous les oreilles. Elles en répandent dans leur linge & leurs habits, même dans leurs bouquets, comme s'il manquoit quelque chose au parfum naturel des fleurs. L'ambre est sans doute une yvresse de plus pour les hommes, & des fleurs donnent un nouvel attrait aux femmes. Elles en garnissent leurs manches & quelquefois leurs cheveux comme des bergeres. On voit tous les jours dans la grande place de Lima, où il se vend pour quatre à cinq mille piaftres de fleurs, les dames en caleches dorées acheter ce qu'il y a de plus rare, sans regarder au prix, & les hommes en foule adorer & contempler ce que

la nature a fait de plus charmant pour embellir, pour enchanter le songe de la vie.

Où pourroit-on mieux jouir de ces délices qu'au Pérou? C'est aux femmes qu'il appartient de les sentir & de les communiquer. Celles de Lima aiment entr'autres plaisirs celui de la musique avec passion. De toutes parts on n'entend que des chansons, des concerts de voix, & d'instrumens. Les bals sont très-fréquens. On y danse avec une légèreté surprenante; mais on néglige les graces des bras pour s'attacher à l'agilité des pieds & sur-tout aux inflexions du corps qui sont les vrais mouvemens de la volupté, sans parler de l'expression du visage qui est le premier accompagnement de la danse. Si les bras aident à l'attitude, à l'ensemble; c'est le corps sans doute qui peut bien exprimer ce qu'il sent. Dans les pays où les sensations sont les plus vives, la danse agira plus des pieds & du corps que des bras.

Tels sont les plaisirs que les femmes goûtent & répandent à Lima. Parmi tant de choses qui relient & conservent leurs agrémens, elles ont un usage auquel on a désiré qu'elles voulussent renoncer; c'est le *limpion*. On donne ce nom à de petits rouleaux de tabac de quatre pouces de long sur neuf lignes de diamètre, enveloppés d'un fil très-blanc d'où on les tire par degrés, à mesure qu'on use de ce tabac. Les Dames ne font que porter le bout du limpion à la bouche pour le mâcher un instant. Cette pratique inconnue à Mexico, situé dans le fond des terres, sous un ciel humide, au pied des montagnes, est nécessaire à Lima pays voisin de la mer, où le sel corrosif d'un air chaud, sec & sans pluies agit sur les dents & les gencives. L'usage

du tabac dont le sel sulphureux provoque une salivation modérée & continuelle, est vraisemblablement utile pour empêcher la déformation de la bouche. Ainsi le limpion n'est pas une dépravation de goût au Pérou comme le croient trop communément ceux à qui la nature a refusé l'esprit d'observation.

Cette mastication est sur-tout d'usage dans les lieux d'assemblée où les femmes reçoivent compagnie. C'est une chambre de parade où regne d'un côté tout le long du mur, une estrade d'un demi pied de haut sur cinq ou six pieds de large. C'est-là que nonchalamment assises & les jambes croisées sur des tapis & des carreaux superbes, elles passent les journées entières, sans changer de posture même pour manger. On les sert sur des petites tables qui sont toujours devant elles pour les ouvrages dont elles s'amuse. Les hommes qu'elles admettent à leur conversation sont assis sur des fauteuils, à moins qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs jusqu'à l'estrade qui est comme le sanctuaire du culte & de l'idole. Les divinités aiment mieux y être libres que fieres, & bannissant le cérémonial, elles jouent de la harpe & de la guitare, ou chantent & dansent quand on les en prie.

Leurs maris ne sont pas ceux qui éprouvent le plus leur complaisance. Comme la plupart des citoyens considérables de Lima se livrent à des courtisannes, les riches héritières se réservent à des Européens qui viennent en Amérique. L'avantage qu'elles ont de faire la fortune de leurs maris, les porte naturellement à vouloir dominer. Mais qu'on leur cede l'empire dont elles sont jalouses, & elles seront constamment fidèles : tant la vertu se joint à une certaine fierté !

Les mœurs des Métis, des Mulâtres libres qui forment la plus grande population de Lima & qui tiennent les arts dans leurs mains, ne s'éloignent guère des mœurs des Espagnols. L'habitude qu'ils ont contractée de dormir après leur dîné & de se reposer une partie de la journée, rend leur industrie fort chere. Il faut que le temps qu'ils donnent au travail leur procure une vie commode & soutienne leur luxe qui ordinairement est poussé fort loin. Leurs femmes en particulier se piquent de magnificence dans leurs meubles & dans leur parure. Elles ne forment jamais qu'en voiture, & copient les dames du plus haut rang jusques dans leur chaussure. Elles se pressent habituellement les pieds pour en cacher la grandeur naturelle qui a été rarement diminuée par l'éducation. Quoiqu'elles poussent l'imitation jusqu'à former des cercles, des assemblées comme leurs modeles, elles ne parviennent jamais à leur ressembler. Leurs maris approchent encore moins du ton de l'Espagnol Européen ou du Créole quoiqu'il y ait peu de mérite réel ou d'adresse à le copier. Ils sont rudes, altiers, inquiets; mais ces défauts fâcheux dans la société, sont rarement poussés à des excès ou des éclats qui troublent l'ordre public.

Tout le commerce qui se fait à Lima est exercé par les Espagnols dont le nombre est de quinze à seize mille. Les capitaux qu'ils y emploient sont immenses. Il n'y a pas à la vérité plus de dix ou douze maisons dont le fonds excède cinq à six cens mille piastres; mais celles de cent à trois cens mille sont communes & celles de cinquante à cent mille beaucoup davantage. Le desir de jouir, la vanité de paroître, la passion d'orner les églises empêchent les fortunes

des Créoles de s'élever aussi haut que la nature des affaires le comporteroit. Les Espagnols Européens uniquement occupés du projet de retourner dans leur patrie, font voir qu'avec de l'activité & de l'économie on peut s'enrichir fort vite. Les négocians qui ont besoin de secours font sûrs d'en trouver dans la postérité des conquérans du Pérou. Si quelques-unes de ces familles distinguées ont perpétué leur éclat à la faveur de leurs majorats & par les seuls revenus de leurs biens fonds, la plupart ne se sont soutenues qu'en prenant part aux affaires de commerce. Un genre d'industrie si digne de l'homme dont il étend à la fois les lumières, la puissance & l'activité ne leur a pas paru déroger à leur noblesse; & sur ce point unique elles ont abandonné les idées fausses & romanesques de leurs ancêtres. Ces moyens réunis aux immenses dépôts qui viennent de l'intérieur des terres ont rendu Lima le centre de toutes les affaires que les Provinces du Pérou ne cessent de faire, soit entr'elles, soit avec le Mexique & le Chily, soit avec la métropole.

Le détroit de Magellan paroïssoit la seule voie ouverte pour cette dernière liaison. La longueur du trajet, la frayeur qu'inspiroient des mers orageuses & peu connues, la crainte d'exciter l'ambition des autres nations, l'impossibilité de trouver un asyle dans des événemens malheureux; d'autres considérations peut-être tournerent toutes les vues vers Panama.

Cette ville, qui avoit été la porte par où on étoit entré au Pérou, est située à huit degrés cinquante-sept minutes quarante-huit secondes & demie de latitude nord. Elle s'étoit élevée à une grande prospérité, lorsqu'en 1670 elle fut pillée & brûlée par des pirates. On la rebâtit dans un

lieu plus avantageux à quatre ou cinq milles de sa première place. Son port nommé Perico est très-sûr. Il est formé par un archipel de quarante-huit petites îles, & peut contenir les plus nombreuses flottes.

La place peu de temps après sa fondation devint la capitale du royaume de Terre-ferme. Les trois provinces de Panama, de Darien & de Veraguas qui le composoient, donnerent d'abord quelques espérances. Cette prospérité s'évanouit comme un éclair. Les sauvages du Darien recouvrèrent leur indépendance, & les mines des deux autres provinces ne se trouverent ni assez abondantes, ni d'assez bon aloi pour qu'on pût continuer à les exploiter. Cinq ou six bourgades où l'on voit quelques Européens très-misérables & un fort petit nombre d'Indiens qu'on est parvenu à fixer, forment tout cet état que les Espagnols ne craignent pas d'honorer du grand nom de royaume. Il est généralement stérile, malsain, & n'offre au commerce que des perles.

Cette pêche se fait dans les îles du golphe. La plupart des habitans y employent ceux de leurs negres qui sont bons nageurs & qui ont la respiration longue. Ces esclaves après avoir mis autour de leur corps une corde attachée à une chaloupe, & s'être chargés d'un petit poids pour enfoncer plus aisément, plongent dans la mer. Arrivés au fond, ils arrachent des huitres qu'ils mettent sous leurs bras, qu'ils tiennent dans leurs mains, ou même dans la bouche suivant leur capacité. Ils replongent de nouveau. Cet exercice violent continué jusqu'à l'épuisement des forces ou du courage des plongeurs.

Chaque negre est taxé à un nombre d'huitres. Celles où il n'y a point de perle, où la perle n'est

pas figée, ne sont pas comptées. Ce qu'il prend au-delà de la taxe qu'on lui a imposée, lui appartient. Il peut le vendre à qui bon lui semble; mais pour l'ordinaire, il le cède à son maître pour un prix modique.

Des monstres marins plus communs aux îles où se trouvent les perles que sur les côtes voisines, rendent cette pêche dangereuse. Quelques-uns dévorent en un instant les plongeurs qu'ils peuvent saisir. Le *mantas* qui tire son nom de sa figure les enveloppe, les roule dans son corps comme dans une couverture & les étouffe à force de les presser. Il ressemble à la raie, mais il est beaucoup plus gros. Pour se défendre contre un ennemi si redoutable, chaque pêcheur est armé d'une espèce de poignard. Dès qu'il aperçoit quelqu'un de ces poissons voraces, il l'attaque avec précipitation, le blesse & le met en fuite. Les nègres qui ont l'inspection sur les autres esclaves, veillent de leur barque à l'approche de ces cruels animaux, & ne manquent pas d'avertir le plongeur en secouant la corde qu'il a autour du corps. Souvent même ils se jettent tout armés dans les flots pour le secourir; mais ces précautions n'empêchent point qu'il ne périsse toujours quelques pêcheurs & qu'il n'y en ait un grand nombre d'estropiés.

Les perles de Panama sont ordinairement de très-belle eau. Il s'en trouve même de remarquables par leur grosseur & par leur figure. On les vendoit autrefois à l'Europe en concurrence avec celles de la Marguerite de Roncheria & de l'Indostan. Depuis que l'art est parvenu à les imiter, & que la passion pour les diamans en a fait tomber ou prodigieusement diminuer l'usage, elles ont trouvé un nouveau débouché plus

avantageux que le premier. On les porte au Pérou où elles sont extrêmement recherchées.

Cette branche de commerce a pourtant infiniment moins contribué à donner de la célébrité à Panama que l'avantage dont il a joui long-temps d'être l'entrepôt de toutes les productions du pays des Yncas destinées pour l'ancien monde. Ces richesses arrivées par une flotille étoient portées, les unes à dos de mulet, les autres par le Chagre à Porto-belo, situé sur la côte septentrionale de l'Isthme qui sépare les deux mers.

Quoique la position de cette ville eût été reconnue & approuvée par Colomb en 1502, elle ne fut bâtie qu'en 1584 des débris de nombre de Dios. Elle est disposée en forme de croissant sur le penchant d'une montagne qui environne le port. Ce port célèbre autrefois très-bien défendu par des forts que l'amiral Vernon détruisit en 1740, paroît offrir une entrée large de six cens toises; mais elle est tellement retrécie par des rochers à fleur d'eau, qu'elle se trouve réduite à un canal étroit. Les vaisseaux n'y arrivent qu'à la toue, parce qu'ils trouvent toujours des vents contraires ou un grand calme. Ils y jouissent d'une sûreté entière.

L'intempérie du climat de Porto-belo est si connue, qu'on a surnommé cette ville le tombeau des Espagnols. Plus d'une fois on y a abandonné les galions qui y avoient perdu la plupart de leurs équipages. Les Anglois qui bloquerent cette place en 1726 auroient été trop foibles pour regagner la Jamaïque, s'ils avoient attendu quelques jours de plus. Les habitans eux-mêmes n'y vivent pas long-temps, & ont tous un tempérament foible. Il est honteux d'être réduit à y habiter. On n'y voit que quelques negres, quelques

mulâtres, un très-petit nombre de blancs qui y sont fixés par les emplois que le gouvernement leur confie. La garnison même, quoique composée seulement de cent cinquante hommes, n'y reste jamais plus de trois mois de suite. Jusqu'au commencement du siècle aucune femme n'avoit osé y accoucher. Elle auroit cru vouer ses enfans, se vouer elle-même à une mort certaine. Il est établi que les animaux domestiques de l'Europe qui se font prodigieusement multipliés dans toutes les parties du nouveau monde, perdent leur fécondité en arrivant à Porto-belo; & à en juger par leur rareté, malgré l'abondance des pâturages, on seroit porté à croire que cette opinion n'est pas sans fondement. Les plantes transplantées dans cette région funeste où la chaleur, l'humidité, les vapeurs sont excessives & continuelles, n'ont jamais prospéré. Il seroit trop long de rapporter tous les maux qu'on y éprouve, difficile d'en trouver les causes, & peut-être impossible d'en indiquer le remède.

Ces inconvéniens n'empêcherent pas que Porto-belo ne devint le théâtre du plus riche commerce qui ait jamais existé. Tandis que les richesses du nouveau monde y arrivoient pour être échangées contre l'industrie de l'ancien, les vaisseaux partis d'Espagne & connus sous le nom de galions s'y rendoient de leur côté, chargés de tous les objets de nécessité, de commodité, de luxe qui pouvoient tenter les possesseurs des mines.

Aussi-tôt les députés des deux commerces munis des Listes de ce qui étoit à vendre, de ce qu'on vouloit acheter, régloient à bord de l'amiral le prix des marchandises sous les yeux du commandant de l'escadre & du président de Pa-

nama. L'estimation ne portoit pas sur la valeur intrinsèque de chaque chose, mais sur sa rareté ou son abondance. Il arrivoit delà qu'on gaignoit quelquefois cinq cens pour cent sur des bagatelles, tandis que ce qui étoit le plus précieux ne rendoit que cent pour cent, qui étoit le moindre bénéfice qu'on pût faire. L'habileté des agens consistoit à si bien faire leurs combinaisons, que la cargaison apportée d'Europe absorbât tous les trésors venus du Pérou. On regardoit la foire comme mauvaise lorsqu'il se trouvoit des marchandises invendues faute d'argent, ou de l'argent sans emploi faute de marchandises. Dans ce cas seulement, il étoit permis aux négocians Espagnols d'aller faire leur commerce dans la mer du sud, & aux négocians Péruviens de faire des remises à la métropole pour leurs achats.

On n'avoit pas plutôt arrêté les prix que les négociations commençoient entre les particuliers. Elles n'étoient ni longues ni difficiles. La franchise la plus noble en étoit la base. Les échanges se faisoient avec tant de bonne foi, qu'on n'ouvroit pas les caisses de piastras, qu'on ne vérifioit pas le contenu des balots. L'expérience justifia toujours cette droiture, cette élévation. Il se trouva plus d'une fois des sacs d'or mêlés parmi des sacs d'argent, des articles qui n'étoient pas portés sur les factures. Tout étoit exactement restitué avant le départ des galions ou à leur retour. Seulement il arriva en 1654 un événement qui auroit pu altérer cette confiance. On trouva en Europe que toutes les piastras reçues à la dernière foire avoient un cinquième d'alliage. La perte fut supportée par les commerçans Espagnols; mais comme le trésorier de la monnoie de Lima

fut reconnu pour auteur de cette malversation, la réputation des marchands Péruviens ne souffrit aucune atteinte.

La foire dont la mauvaise qualité de l'air avoit fait fixer la durée à quarante jours, se tenoit régulièrement. On voit par des actes de 1595 que les galions devoient être expédiés d'Espagne tous les ans, au plutard tous les dix-huit mois; & les douze flottes parties depuis le 4 Août 1628 jusqu'au 3 juin 1645 prouvent qu'on ne s'écartoit pas de cette regle. Elles revenoient au bout de onze, dix, quelquefois même de huit mois, avec vingt, trente, quarante millions de piafres en or, en argent & en marchandises.

Cette prospérité continua sans interruption jusqu'au milieu du dix-septieme siecle. Avec la perte de la Jamaïque commença une contrebande considérable qui jusqu'alors avoit été peu de chose. Le sac de Panama en 1670 par le pirate Anglois Jean Morgan, eut des suites encore plus funestes. Le Pérou qui y envoyoit ses fonds d'avance ne les y fit plus passer qu'après l'arrivée des galions à Carthagene. Les retards, les incertitudes, la défiance furent les suites du nouvel arrangement. Les foires diminuerent, & le commerce interlope augmenta.

Un plus grand mal menaçoit l'Espagne. Les Ecoffois porterent en 1698 dans le golphe de Darien douze cens hommes de débarquement: leur projet étoit de gagner la confiance des sauvages que les Castillans n'avoient pu dompter, de leur mettre les armes à la main contre une nation qu'ils détestoient, de former un établissement sur leur territoire, de rompre la communication de Carthagene avec Porto-belo, d'intercepter les galions, & de combiner leurs forces

avec celles de la Jamaïque pour prendre une supériorité décidée dans cette partie du nouveau monde. Ce plan qui n'avoit rien de chimérique fut dérangé par des maladies qui détruisirent la colonie naissante, & par la politique de l'Angleterre qui craignoit qu'un succès de cette nature ne retardât, n'empêchât même l'union des deux royaumes qu'elle méditoit déjà & qui fut en effet effectuée quelque tems après.

On eut à peine le tems de se réjouir de cet heureux hasard. L'élévation d'un prince François sur le trône de Charles-Quint alluma une guerre générale, & dès les premières hostilités les galions furent brûlés dans le port de Vigo où l'impossibilité de gagner Cadix les avoit forcés de se réfugier. La communication de l'Espagne avec Porto-belo fut alors tout-à-fait interrompue; & la mer du Sud eut plus que jamais des liaisons directes & suivies avec l'étranger.

La pacification d'Utrecht de qui on espéroit la fin du désordre, y mit le comble. Philippe V qui recevoit la loi se vit réduit à retirer le traité de l'Assiento aux François qui malheureux dans tous le cours de la guerre & peu instruits alors dans le commerce maritime, en jouissoient depuis 1702 avec peu d'avantage. Ils furent remplacés par les Anglois.

La compagnie du Sud qui exerça le privilege devoit fournir quatre mille huit cens Afriquains, & payer au roi d'Espagne pour son droit trente-trois piaftres & demi par tête de negre. Elle n'étoit obligée de donner que la moitié pour ceux qu'elle introduiroit au-dessus de ce nombre pendant les vingt-cinq premières années de l'arrangement. Dans les cinq dernières, il lui étoit défendu d'en porter au delà de ce qui étoit spécifié dans le contrat.

Il lui étoit permis d'envoyer d'Europe sur des bâtimens de cent cinquante tonneaux dans les pays du Nord, des habits, des médicamens, des provisions, des agrêts pour ses esclaves, ses facteurs & ses navires. Elle pouvoit vendre toutes ces marchandises aux vaisseaux Espagnols qui en auroient besoin pour leur retour.

A cause de l'éloignement, la compagnie étoit autorisée à bâtir des maisons sur la riviere de la Plata, à prendre des terres à ferme dans le voisinage de ses comptoirs, à les faire cultiver par des negres ou par des naturels du pays. C'est-à-dire à s'emparer de tout le commerce du Chily & du Paraguay.

Elle n'avoit pas moins de facilité pour la mer du Sud. Il lui étoit permis de fréter à Panama & dans tous les autres ports de cette côte des bâtimens de quatre cens tonneaux pour transporter ses negres sur toutes les côtes du Pérou, de les équiper à son gré, d'en nommer les officiers, de rapporter le produit de ses ventes en denrées, en or, en argent sans être assujettie à aucun droit d'entrée ou de sortie. Elle pouvoit envoyer à Porto-belo & faire passer delà à Panama tout ce qui étoit nécessaire pour l'équipement des navires qu'elle expédieroit.

Quoique ces sacrifices dussent beaucoup coûter à l'Espagne, l'Angleterre qui savoit profiter de sa supériorité, lui en arracha un plus douloureux encore. Elle obtint la permission d'envoyer tous les ans un vaisseau chargé de marchandises à la foire de Porto-belo. Il arrivoit toujours avec mille tonneaux au lieu de cinq cens qu'il avoit la liberté de porter. On ne lui donnoit ni eau, ni vivres, ni aucun des embarras inséparables d'un armement. Quatre ou cinq bâtimens qui

le suivoient fournissoient à ses besoins, & substituoient souvent des marchandises à celles qui étoient vendues. Les galions écrasés par cette concurrence l'étoient encore par tout ce que les Anglois versoit dans les ports où ils portoient des negres. Enfin il fut impossible après l'expédition de 1737 de soutenir plus long-tems ce commerce ; & on vit finir ces fameuses foires si enviées des nations, quoiqu'on pût les regarder comme le trésor commun de tous les peuples. Depuis cette époque Panama & Porto-belo ont infiniment déchu. Ces deux villes ne servent plus que de passages aux negres qui sont portés dans la mer du Sud, & à quelques autres branches peu importantes d'un commerce languissant. Les affaires plus considérables ont pris une autre direction.

On fait que Magellan découvrit en 1520 le fameux détroit qui porte son nom. Il est situé entre le cinquante-troisième & le cinquante-quatrième degrés de latitude, & il sépare la partie la plus méridionale de l'Amérique de la terre de Feu. On lui donne cent dix-lieues de long, & en quelques endroits moins d'une lieue de large. Quoique ce fut long-temps le seul passage connu pour arriver à la mer du sud, les dangers qu'on y couroit l'y firent presque oublier. La hardiesse du célèbre navigateur Drak qui porta par cette voie le ravage sur les côtes du Pérou, détermina les Espagnols à former en 1582 au détroit de Magellan un établissement destiné à devenir la clef de cette partie du nouveau monde. La nouvelle colonie périt toute entière faute de vivres. Trois ans après il n'y restoit que Fernando Gomez que le corsaire Anglois Thomas Candish ramena en Europe.

Ce fut un moindre malheur qu'on ne le craignoit. Le détroit de Magellan cessa bientôt d'être la route des Pirates que leur avidité conduisoit dans ces régions éloignées. Quelques navigateurs hardis ayant doublé le cap de Horn, ce fut dans la suite le chemin que suivirent les ennemis de l'Espagne qui vouloient passer dans la mer du sud. Il fut encore plus fréquenté par les vaisseaux François durant la guerre qui bouleversa l'Europe au commencement du siècle. L'impossibilité où se trouvoit Philippe V d'approvisionner lui-même ses colonies, enhardit les sujets de son ayeul à aller au Pérou. Le besoin où on étoit de toutes choses les fit recevoir avec joie, & ils gagnèrent dans les premiers temps jusqu'à huit cens pour cent. Ces profits énormes ne se soutinrent pas. La concurrence à la fin fut si considérable, les marchandises tombèrent dans un tel avilissement qu'il fut impossible de les vendre, & que plusieurs armateurs les brûlèrent pour n'être pas réduits à les rapporter dans leur patrie. L'équilibre ne tarda pas à se rétablir ; & ces négocians étrangers faisoient des bénéfices assez considérables lorsque la cour de Madrid prit en 1718 des mesures efficaces pour les éloigner de ces parages qu'on trouvoit qu'ils fréquentoient depuis trop longtems.

Alors s'arrêtèrent les expéditions pour la mer du sud par le cap de Horn. Les Espagnols les reprirent eux-mêmes en 1740 avec une utilité médiocre. Ils se flattoient qu'à l'expiration du traité de l'Assiento le commerce du Pérou redeviendrait ce qu'il avoit été. Les suites ont dû les désabuser. La colonie n'a pas fourni plus de cinquana, de laine de Vigogne, de cacao qu'elle n'en donnoit ; & ses mines se sont trouvées si

considérablement diminuées, que les retours annuels en or & en argent n'ont pas passé trois millions deux cens cinquante mille piaftres. Il n'y a eu même rien dans cette somme pour le gouvernement, parce que, quoiqu'il ait établi les mêmes impôts au Pérou que dans le Mexique & dans tous ses autres établissemens, les frais d'administration ont tout absorbé.

Les affaires ne sont pas conduites avec plus d'intelligence, de probité & d'économie dans la vice-royauté de la nouvelle Grenade qui est un démembrement de celle du Pérou. Cette nouvelle domination formée en 1718 s'étend sur la mer du sud depuis Panama jusqu'au golphe de Guayaquil; sur la mer du nord depuis le Mexique jusqu'à l'Orenoque; & elle s'enfoncé si avant dans les terres qu'elle embrasse le royaume de Quito.

L'intérieur de cette grande partie de l'Amérique méridionale est en général rempli de montagnes, couvert d'épaisses forêts, & le plus communément stérile. Les Espagnols le trouverent habité par une infinité de nations peu nombreuses, la plupart errantes, presque toutes féroces & paresseuses. Les hommes y étoient plus agiles, les femmes plus belles & plus blanches que dans les climats voisins. Loin des grandes rivières on faisoit quelquefois vingt, trente & quarante lieues sans trouver une cabane. Depuis la conquête, cette foible population n'a guere diminué, parce qu'il ne s'est point établi de culture meurtrière, & que les peuples soumis n'ont pas été condamnés aux travaux des mines. On exige rarement autre chose d'eux que le tribut qu'on leur a imposé. Les uns le payent en denrées, les autres avec l'or qu'ils trouvent dans les tor-

rens

rens ou sur les rivières. Il y en a même qui remplissent cette espèce d'obligation avec les bénéfices qu'ils font sur quelques marchandises d'Europe qu'ils vendent aux Indiens qui n'ont pas été assujettis.

A l'extrémité de ces immenses contrées, qui ne sont ni ne peuvent être la plupart fort abondantes en productions précieuses, est le vaste pays de Quito qui faisoit autrefois une partie très-considérable de l'empire des Yncas. Sa situation l'a fait incorporer à ce que les Espagnols appellent le nouveau royaume. L'espace le mieux peuplé de cette agréable province est celui que laissent entr'elles les deux Cordillères, ces montagnes devenues si célèbres dans l'histoire des sciences depuis qu'elles ont servi pour ainsi dire d'échelle & de théâtre pour observer la terre, pour mesurer & déterminer sa figure.

Au centre de la Zone torride, sous l'équateur même, on jouit sans cesse de tous les charmes du printemps. La douceur de l'air, l'égalité des jours & des nuits font trouver mille délices dans un pays que le soleil embrasse d'une ceinture de feu. On le préfère au climat des zones tempérées, où le changement des saisons fait éprouver des sensations trop opposées pour n'être pas fâcheuses par leur inégalité même. La nature semble avoir réuni sous la ligne qui couvre tant de mers & si peu de terre, un concours de choses qui servent à tempérer l'ardeur du soleil dans un climat qui est pour ainsi dire un foyer de réflexion pour les feux: l'élevation du globe dans cette sommité de sa sphere; le voisinage des montagnes d'une hauteur, d'une étendue immenses & toujours couvertes de neiges; des vents continuels qui rafraîchissent les campagnes toute l'année, en

interrompant l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. L'univers entier n'offriroit point de séjour aussi agréable que le territoire de Quito, si tant d'avantages n'étoient balancés par des inconvéniens, dans un pays où la terre, en équilibre sur son centre de gravité semble participer également aux torrens de bien & de mal que la nature verse sur les humains.

A une ou deux heures après-midi, temps où finit une matinée presque toujours belle, les vapeurs commencent à s'élever, l'air se couvre de sombres nuages qui se convertissent bientôt en orages. Tout reluit, tout paroît embrasé du feu des éclairs. Le tonnerre fait retentir les montagnes avec un fracas épouvantable. Il s'y joint souvent d'affreux tremblemens. Quelquefois l'uniformité de cette alternative est un peu changée. Si ce changement vient à rendre le temps constant pendant quinze jours, soit de pluie ou d'un soleil ardent, la consternation est universelle. L'excès de l'humidité ruine les semences, & la sécheresse produit des maladies dangereuses.

Mais hormis ces contretemps qui sont fort rares, le climat de Quito est un des plus sains. L'air y est généralement si pur qu'on n'y connoit pas ces insectes dégoûtans qui affligent la plupart des provinces de l'Amérique. Quoique le libertinage & la négligence y rendent les maladies vénériennes presque générales, on s'en ressent peu. Ceux qui ont hérité de cette contagion ou qui l'ont méritée, vieillissent également sans danger & sans incommodité.

La fertilité du terroir répond à tant d'avantages. L'humidité & l'action du soleil étant continuelles & toujours suffisantes pour développer

& fortifier les germes, on a continuellement sous les yeux l'agréable tableau de trois belles saisons de l'année : à mesure que l'herbe sèche, il en revient d'autre, & l'émail des prairies est à peine tombé qu'on le voit renaître. Les arbres sont sans cesse couverts de feuilles vertes, ornés de fleurs odoriférantes, sans cesse chargés de fruits dont les couleurs, la forme & la beauté varient par tous les degrés de développement qui vont de la naissance à la maturité. Les grains s'élevent dans les mêmes progressions d'une fécondité toujours renaissante. On voit d'un seul coup d'œil germer les semences nouvelles, d'autres grandir & se hérissier d'épics, d'autres jaunir, d'autres enfin tomber sous la faux du moissonneur. Toute l'année se passe à semer & à recueillir dans l'enceinte d'un même champ ou du même horizon. Cette variété constante dépend de la situation des montagnes, des collines, des plaines & des vallées.

L'abondance du bled, du mays, du sucre, des troupeaux, de toutes les denrées & le bas prix où les tient nécessairement l'impossibilité de les exporter, ont plongé dans la plus grande oisiveté, dans les plus grands excès la province entière, sur-tout la capitale.

Quito conquis par les Espagnols en 1534 & bâti sur le penchant de la célèbre montagne de Pichincha dans les Cordillieres, peut avoir cinquante mille habitans tous livrés à une débauche honteuse & habituelle. Quoique ces mœurs soient assez communes dans toutes les colonies Espagnoles, nulle part ailleurs elles n'ont été poussées à cet excès de corruption. Le jeu remplit les intervalles. Cette passion est si générale, que les personnes les plus considérables y

ruinent leurs affaires, que ceux d'un moindre rang y perdent leurs habits, les habits même de leurs femmes. L'ivrognerie dont on ne soupçonneroit pas une nation naturellement si sobre, comble la mesure du désordre. Les fortunes n'étant pas assez considérables pour permettre les excès de vin qui vient de fort loin, on se livre avec fureur au maté, liqueur composée de l'herbe du Paraguay, de sucre, de citron & de fleurs odoriférantes. On joint avec profusion à cette boisson, l'eau-de-vie de sucre qui est fort commune. Les plus pauvres Métis, les Indiens, le peu qu'il y a de noirs dans un pays si éloigné des mers noient leur raison dans la chicha.

La métropole ne cesse d'accuser cette dépravation de mœurs & la misère qu'elle engendre d'avoir fait tomber les mines d'or & d'argent qu'on exploita après la conquête, & d'avoir fait négliger celles qui ont été découvertes depuis. Elle gémit sur-tout de ce qu'aucune des dix-huit veines qui furent trouvées en 1728 dans la juridiction de Riobamba n'a jamais été suivie. La province pourroit, dit-on, se livrer à ce genre d'industrie avec d'autant plus de succès qu'elle est plus peuplée en Indiens & en Espagnols qu'aucune autre contrée du nouveau monde, & qu'elle tire de son sein une prodigieuse abondance d'excellens vivres qu'ailleurs il faut faire venir de fort loin & à très-grands frais. Alors cette contrée autrefois si opulente pourroit redevenir ce qu'elle a été, & reprendre un éclat que le préjugé & la disposition des lieux l'empêcheront toujours d'obtenir de son agriculture & de ses manufactures.

Les Espagnols nés à Quito, & la plupart de ceux qu'on y envoie d'Europe pour les gouver-

ner, trouvent ces reproches mal fondés. Ils pensent communément que les mines de cette province ne sont pas assez abondantes pour couvrir les frais de leur exploitation. Il seroit téméraire de prononcer sur cette contestation. Cependant pour peu qu'on veuille se rappeler la passion que ce peuple conquérant a toujours montré pour ce genre de richesses, qui sans aucun travail de sa part ne lui a coûté que le sang de ceux qui le possédoient, on présuamera qu'il n'y a qu'une entière impossibilité fondée sur l'expérience, qui puisse déterminer cette nation à se refuser à son attrait naturel & aux pressantes sollicitations de la métropole.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le Quito ne fournit au commerce d'Espagne que du quinquina. L'arbre qui donne ce fameux remède à rarement plus de deux toises & demi de haut. Son tronc & ses branches sont d'une grosseur proportionnée. Il croît dans les forêts au milieu de beaucoup d'autres plantes, & se reproduit par les graines qui tombent naturellement à terre. Sa seule partie précieuse, c'est son écorce dont on le dépouille, & à laquelle on ne donne d'autre préparation que de la faire sécher. On a préféré la plus épaisse jusqu'à ce que des analyses savantes faites en Angleterre & des expériences répétées ayent démontré que la plus légère avoit plus de vertu.

On a cru long-temps que l'arbre du quinquina ne se trouvoit que sur le territoire de Loja, ville fondée en 1546, par le capitaine Alonso de Mercadillo. Le plus estimé étoit celui qui croissoit à deux lieues au sud de la place sur la montagne de Cajanuma; & il n'y a pas plus de quarante ans que les négocians se faisoient donner par

des notaires un certificat qui faisoit foi que l'écorce qu'ils achetoient étoit de ce lieu devenu célèbre. Le même arbre a été trouvé dans les derniers temps aux environs de Riobamba, de Cuença & dans quelques autres lieux tous de la province de Quito.

Le quinquina dont on venoit de faire d'heureuses épreuves à Lima, fut connu vers l'an 1639 à Rome. Les Jésuites qui l'y avoient porté le distribuèrent gratuitement aux pauvres, & le vendirent au poids de l'argent aux riches. L'année suivante Jean de Vega, médecin d'une vice-reine du Pérou qui en avoit ressenti les salutaires effets, l'établit en Espagne à cent écus la livre. Ce remède eut bientôt une grande réputation, & elle se soutint jusqu'à ce que les habitans de Loja ne pouvant pas fournir aux demandes qu'on leur faisoit, s'aviserent de mêler plusieurs écorces différentes à celle qui étoit si recherchée. Cette infidélité diminua la confiance qu'on avoit au quinquina, & par conséquent son prix. Les mesures que prit la cour de Madrid pour remédier à un désordre si criant, n'eurent pas un succès complet. Les nouvelles découvertes doivent avoir rendu cette production si commune, qu'il ne paroît pas vraisemblable qu'on continue à la falsifier.

C'est une opinion généralement reçue que les naturels du pays ont connu fort anciennement l'usage du quinquina. Ils le faisoient, dit-on, infuser dans l'eau pendant un jour, & donnoient la liqueur à boire au malade sans le marc. La crainte d'indiquer aux Espagnols leurs tyrans un remède si salutaire, les y fit renoncer eux-mêmes. Ils en avoient si bien perdu le souvenir qu'ils pensoient que l'Europe ne l'employoit que dans

ses teintures. Jussieu, botaniste françois, leur ouvrit les yeux il y a environ vingt ans. Il leur apprit à distinguer les médiocres especes de quinquina des bonnes, des excellentes; & les accoutuma à recourir comme nous à sa vertu spécifique contre les fievres intermittentes.

Ce peuple n'a pas été si docile aux instructions des hommes éclairés qui ont voulu lui persuader de s'attacher à la culture de la cochénille. On en trouve dans quelques contrées de la province absolument de la même qualité que celle de la nouvelle Espagne. Elle est employée toute entiere dans les manufactures de Loja & de Cuenga, ce qui assure la supériorité à leurs étoffes & à leurs tapis sur ceux de Quito où on n'en fait pas usage. Si les Espagnols peuvent jamais sortir de leur inaction pour suivre ce genre d'industrie, ils s'ouvriront avec l'Europe une branche de commerce qu'on grossira si l'on veut du produit de la cannelle.

Vers le côté oriental des Cordillieres sont situés le pays de Quixos & celui de Macas qui furent conquis en 1559, & annexés à la province de Quito. On n'y trouve que quelques villages épars & très-misérables. La premiere de ces contrées n'a jamais été utile à la métropole; & la seconde a cessé de l'être depuis que le soulèvement des Indiens a fait abandonner les riches mines qu'on y exploitait. L'une & l'autre produisent de la cannelle qui est d'un usage commun dans le Pérou & qui pourroit s'étendre beaucoup plus loin, si on vouloit se donner les soins nécessaires. Cette cannelle, quoique visiblement de la même nature que celle de Ceylan, lui est actuellement fort inférieure; mais peut-être parviendrait-on à lui ôter ce qu'elle a de

défectueux. Nous serions d'autant plus portés à le penser, que l'arbre qui la produit, lorsqu'il est dans un terrain bien découvert, éloigné d'autres plantes qui le couvrent communément de leur ombre, débarrassé des racines étrangères qui pourroient lui dérober la nourriture dont il a besoin pour donner au fruit sa perfection, offre une écorce dont l'odeur & le goût ne le cèdent pas à celle de l'Asie, soit qu'elle n'ait pas moins de vertu réelle ou qu'elle doive ce mérite à l'avantage d'être plus fraîchement cueillie. On peut ajouter qu'il faut être bien connoisseur, pour distinguer l'huile de cannelle venue de Quito de celle qui nous arrive des Indes Orientales.

En attendant que le Quito ouvre les yeux sur ses avantages naturels, les richesses de la nouvelle Grenade sont bornées aux métaux du Popayan & du Choco, deux provinces conquises en 1536. La stérilité de ces contrées fit d'abord juger peu favorablement de leur acquisition; mais on ne tarda pas à faire des découvertes qui leur donnerent un grand prix. Il fut trouvé une infinité de mines d'or, d'autant plus précieuses, que l'exploitation n'en est, ni chère, ni difficile, ni dangereuse.

Dans la plupart des mines, le minéral se trouve enveloppé de tant d'autres matières métalliques, qu'il faut employer le mercure pour faire la séparation. Il en est où l'or est incrusté dans des pierres si dures que l'enclume & la calcination ne pouvant les briser qu'avec des dépenses extraordinaires, on est réduit à la nécessité de les abandonner. Dans quelques-unes, l'or est si bien mêlé avec le tombac, qu'il est impossible de les séparer.

Au Choco, au Popayan sur-tout le mineral se trouve répandu & mêlé dans la terre & dans le gravier. Ils sont portés tous ensemble dans un grand réservoir où l'on fait entrer l'eau par un conduit. Cette masse bientôt changée en boue, est remuée jusqu'à ce que les parties les plus légères soient forties du réservoir par un autre conduit qui sert à l'écoulement des eaux. Alors les ouvriers entrent dans le réservoir, prennent les matieres pesantes c'est-à-dire le sable & le métal qui sont restés au fond, & les mettent ensemble dans des baquets de bois qu'ils remuent circulairement par un mouvement prompt & uniforme. Ils changent l'eau, & continuent à séparer les matieres les plus légères des plus pesantes. Enfin il ne reste au fond de ces baquets que l'or purgé de tous les corps étrangers avec lesquels il étoit mêlé. Ordinairement il s'y trouve en poudre; quelquefois en grains de différentes grosseurs. La même opération se répète dans un second & troisieme réservoirs placés au dessous du premier pour recevoir les parties légères d'or qui peuvent avoir été emportées du premier bassin par le mouvement de l'eau. Une partie des ouvriers est employée dans les lavoirs, tandis que les autres remuent & charient la terre des mines. Il n'y a point d'interruption dans les travaux.

Ils sont le partage d'environ huit mille noirs. Ces esclaves qui ne sont jamais employés dans les mines qui ont de la profondeur, parce que la fraîcheur les y fait périr, sont réservés pour les mines qui sont à la superficie de la terre. Par-tout où ils peuvent être employés sans risque de leur vie on les préfère à l'Indien, qui a moins d'intelligence, de force qu'eux, & sur-

tout de cette bonne volonté qui donne la force & l'intelligence. L'usage universel au Popayan & au Choco est qu'ils rendent chaque jour à leur maître une demi once d'or. Ce qu'ils en peuvent ramasser par-delà leur appartient; ainsi que ce qu'ils trouvent les fêtes & les dimanches, qu'on leur abandonne entièrement, mais à condition qu'ils se nourriront ce jour-là. Cet arrangement met les plus laborieux, les plus sages, les plus heureux d'entr'eux en état d'acheter plutôt ou plus tard leur liberté. Lorsqu'ils l'ont obtenue ils mêlent leur sang avec celui des Espagnols par des mariages. Les deux nations ne forment plus qu'un même peuple.

Le fruit de son industrie est porté à Santa-Fé-de Bogota bâti en 1536 par Gonsalve Ximenés de Queseda, dans un lieu où il étoit monté de la mer du nord par la riviere de la Magdelaine, dans le même tems précisément que Sébastien de Belalcazar y descendoit du Popayan. Il y eut pour les limites entre les deux conquérans de grands démêlés qui se terminerent à l'avantage de Queseda. La cité qu'il avoit élevée devint la capitale du nouveau royaume de Grenade, où se formerent successivement les villes de Marequita, de Pampelune de Tocayma, & quelques autres moins considérables.

Les historiens Espagnols parlent avec enthousiasme de la quantité d'émeraudes & d'argent qu'on tira d'abord de cette colonie. Quelques-uns en font monter le produit à des sommes qui étonnent les imaginations les mieux formées pour le merveilleux. Jamais peut-être l'exagération n'a été poussée plus loin. Si la réalité avoit seulement approché des fables qu'on a débitées, les Colons se seroient multipliés à pro-

portion des richesses, comme il est arrivé dans tous les établissemens dont l'opulence n'est pas contestée. Cette population n'existe pas, & on ne peut citer aucune époque où il se soit fait des émigrations sensibles.

Mais quelle que soit la raison du dépérissement de ces lieux autrefois si renommés, ils sont tombés dans une profonde obscurité, depuis que les mines de leur territoire ne sont plus exploitées. Si Santa-Fé lui-même s'est un peu sauvé de l'oubli, il ne tire pas cet avantage de ses productions qui se réduisent à du tabac de médiocre qualité qu'on répand dans l'intérieur des terres, à un peu de bled qui sert à l'approvisionnement de Carthagene, & à quelques foibles parties d'or que lui fournit la vallée de Neyva. L'attention qu'on lui accorde encore est une suite du bonheur qu'il a d'être le siege du gouvernement, le centre de toutes les affaires, l'entrepôt des richesses du Popayan & du Choco.

Elle sont portées à dos de mulet l'espace de cinquante lieues, & embarquées à Honda sur la riviere de la Magdelaine dans des bâtimens légers. Après quelques jours de navigation, on entre dans un canal que la nature avoit formé, qui fut élargi au milieu du dernier siecle & qui conduit jusqu'à Carthagene. Dans les saisons où il manque d'eau, & bientôt il en manquera dans routes par la négligence du gouvernement, on continue à suivre le fleuve jusqu'à trois journées de cette ville célèbre où on se rend par terre.

Le lieu où l'on voit aujourd'hui Carthagene fut découvert en 1502 par Bastidas qui s'y seroit établi, s'il n'avoit été repoussé par les sauvages. Plusieurs aventuriers de sa nation qui suivirent

ses traces, éprouverent le même malheur. Heredia parut enfin en 1527 avec des forces suffisantes pour donner la loi. Il bâtit & peupla la ville à dix degrés vingt-cinq minutes quarante-huit secondes & demie de latitude du nord.

La prospérité de cet établissement y attira en 1544 des corsaires François qui le pillèrent. Il fut brûlé en 1585 par le célèbre Drak. Pointis le prit & le rançonna en 1697. L'amiral Vernon se vit réduit en 1741 à en lever le siege, quoiqu'il l'eut formé avec vingt-cinq vaisseaux de ligne, six brûlots, deux galiotes à bombes & assez de troupes de débarquement pour conquérir l'Amérique entière.

Après tant de révolutions Carthagene subsiste avec éclat dans une presqu'isle de sable qui ne tient au continent que par deux langues de terre dont la plus large n'a pas trente-cinq toises. Ses fortifications sont régulières & à la moderne. La nature a placé à peu de distance une coline de hauteur médiocre qui la domine; & sur laquelle on a construit la citadelle de Saint-Lazare. En tems de paix ces ouvrages sont gardés par dix compagnies de troupes réglées de soixante-dix-sept hommes chacune. La ville est une des mieux bâties, des mieux percées, des mieux disposées du nouveau monde. Elle peut contenir vingt-cinq mille âmes. Les Espagnols forment la sixième partie de cette population; les Negres, les Indiens, les races formées de mélanges variés à l'infini composent le reste.

Cette bigarure est plus commune à Carthagene que dans les autres colonies Espagnoles. On y voit arriver continuellement sur tous les vaisseaux une foule d'aventuriers sans emploi, sans biens, sans recommandation. Dans

un pays où ils ne sont connus de personne & où aucun habitant n'ose prendre confiance en leurs services, leur destinée est de vivre misérablement d'aumônes conventuelles & de coucher au coin d'une place ou à la porte d'une église. Le chagrin d'une situation si triste, & la mauvaise qualité de leur nourriture les jettent presque toujours dans quelque maladie dangereuse. Les nègresses & les mulâtresses libres s'empressent alors de les retirer dans leurs maisons & les soignent avec un zèle extrême. Elles les font enterrer avec appareil s'ils meurent; s'ils recouvrent leur santé, ils en sont quittes pour épouser leur bienfaitrice ou quelque-une de ses filles. Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être dans une situation assez désespérée pour intéresser la pitié des femmes, sont réduits à se retirer dans quelque village pour y vivre de la culture des terres & du fruit de leur travail, ce que la paresse orgueilleuse des habitans regarde comme la dernière des ignominies. L'indolence est poussée si loin que les hommes & les femmes riches ne quittent leurs hamacs que le moins qu'ils peuvent. Leur occupation est de s'y bercer pour se rafraîchir.

Le climat est sans doute un des grands principes de cette inaction. Les chaleurs sont excessives & continuelles à Carthagene. Les torrens d'eau qui tombent sans interruption depuis mai jusqu'en novembre, ont cette singularité qu'ils ne rafraîchissent jamais l'air quelquefois un peu tempéré dans la saison sèche par les vents du nord-est. La nuit n'est pas moins étouffante que le jour. Les habitans passent un été de six mois comme dans des bains chauds. Une transpiration habituelle leur donne la couleur pâle & livide de malades. Lors même qu'ils ne le sont pas,

leurs mouvemens se ressentent de la moleſſe du climat qui rélâche leurs fibres. On le ſent juſques dans leurs paroles qui ſortent lentement de leur bouche , à voix baſſe & par de longs & fréquens intervalles. Ceux qui arrivent d'Europe conſervent leur fraîcheur & leur embonpoint trois à quatre mois. Ils perdent enſuite l'un & l'autre dans des ſueurs qui ne ſont jamais interrompues.

Cet état eſt l'avant-coureur d'un mal plus redoutable encore, mais dont la nature eſt peu connue. A quelques-uns il vient pour s'être refroidis, & à d'autres pour n'avoir pas digéré. Il ſe déclare par un vomiffement accompagné d'un ſi violent délire, qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de ſe déchirer. Souvent il expire au milieu de ces transports qui ne durent que trois ou quatre jours. Ceux qui ont échappé à ce danger dans les premiers tems ne courent aucun riſque. Des témoins éclairés aſſurent même que lorsqu'on revient à Carthagene après une longue abſence, on n'a rien à craindre.

Cette ville & ſon territoire préſentent le ſpectacle d'une lepre hideuſe qui attaque indifféremment les Européens & les gens du pays. Ceux qui veulent l'attribuer à la chair de porc ne ſont pas attention que cette maladie n'eſt pas connue dans les autres contrées de l'Amérique où cette nourriture eſt auſſi commune. Pour en arrêter la contagion, on a fondé un hôpital hors de la ville. Tous ceux qu'on en croit attaqués y ſont renfermés ſans diſtinction de ſexe, de rang, ni d'âge. Le fruit d'un arrangement ſi ſage eſt perdu par l'avarice des adminiſtrateurs qui permettent aux pauvres d'aller mendier au riſque d'inſectér ceux qui ſ'en laiſſent approcher. Auſſi

le nombre des malades est-il si grand, que l'enceinte de leur demeure a une étendue immense. Chacun y jouit d'un petit terrain qu'on lui marque à son entrée. Il s'y bâtit une cabane proportionnée à sa fortune, où il vit sans trouble jusqu'à la fin de ses jours qui sont souvent longs quoique malheureux. Cette maladie excite si vivement au plaisir dont l'attrait est le plus impérieux, qu'on a cru devoir permettre le mariage à ceux qui en sont atteints. C'est une démangeaison ajoutée à une démangeaison. Elles semblent s'irriter par la satisfaction des besoins qu'elles donnent : elles croissent par leurs remèdes, & se reproduisent l'une par l'autre. Le désagrément de voir ce mal ardent qui coule avec le sang se perpétuer dans les enfans, a cédé à la crainte d'autres désordres peut-être chimériques.

Si la négligence des Espagnols nous étoit moins connue, nous les inviterions à faire une épreuve qui vraisemblablement auroit des suites favorables. Il est des peuples en Afrique, situés à peu près à la même latitude, qui sont dans l'usage de se frotter le corps avec une huile extraite du fruit d'un arbre semblable au palmier. Cette huile est d'une odeur désagréable, mais elle a la propriété salutaire de boucher les pores de la peau, & d'arrêter des sueurs que la chaleur du climat rendroit excessives, sur-tout dans les trois mois de l'année où un calme affreux s'appesantit sur ces contrées. Qu'on essaye une méthode à peu près semblable à Carthagene; peut-être y verra-t-on diminuer, cesser même totalement la lepre? On fait que ceux qui en sont atteints ne transpirent plus, qu'ils ont la peau dure & farineuse. S'écarteroit-on des principes d'une saine physi-

et up

que, en l'attribuant à une transpiration trop abondante qui appauvrit les fibres de la peau, & les met hors d'état de faire leurs fonctions? Une huile, une graisse propre à diminuer cette transpiration extrême, à en empêcher en même temps la suppression totale, ne paroissent-ils pas des moyens indiqués par la nature pour prévenir la calamité que nous déplorons.

Malgré cette maladie, malgré le vice du climat, malgré beaucoup d'autres inconvéniens, l'Espagne a été toujours extrêmement attachée à Carthagene à cause de son port un des meilleurs que l'on connoisse. Il a deux lieues d'étendue, un fond excellent & profond. On y éprouve moins d'agitation que sur la rivière la plus tranquille. Le seul canal de Bocachique y conduisoit autrefois. Il étoit si étroit qu'il n'y pouvoit passer à la fois qu'un vaisseau canonné de près par des batteries croisées des forts établis sur les deux bords. Les Anglois ayant détruit en 1741 les fortifications qui défendoient ce passage, il fut fermé par les Espagnols. On rouvrit un ancien canal disposé de façon qu'il ne sera pas facile aux escadres ennemies de le forcer. C'est par-là que tous les bâtimens entrent aujourd'hui dans le port.

Dans le temps que le commerce du Pérou se faisoit par la voie des galions, ces vaisseaux se rendoient à Carthagene avant d'aller à Portobelo, & y repassoient à leur retour. Au premier voyage ils dépofoient les marchandises nécessaires pour les provinces intérieures, & ils en recevoient le prix au second. Cet arrangement blessa les négocians de Lima, qui prétendirent que lorsqu'ils revenoient de la foire, ils trouvoient tout leur pays approvisionné des choses qu'ils

qu'ils avoient été chercher fort loin avec des dépenses infinies. Ils demanderent & ils obtinrent que Carthagene ne fût pourvue qu'après Portobelo.

Les Provinces de Santa-Fé, de Popayan, de Quito étoient réduites par cette complaisance, ou à tirer à grands frais & avec de grands risques leurs besoins de la foire même, ou à se contenter de ce qui y auroit été rebuté. Cette disposition qui dura plusieurs années les aigrit à un point extrême. On imagina en 1730 un tempérament qui parut propre à concilier les esprits. Il fût arrêté que les choses seroient rétablies sur l'ancien pied, mais qu'à l'arrivée des galions le commerce des marchandises d'Europe cesseroit entre les deux vices-royautés. L'Espagne n'étoit pas encore assez avancée dans la connoissance de l'économie politique pour sentir à quel point un pareil réglemeut bleffoit la raison & ses intérêts.

La suppression des galions n'a rien changé à cette conduite. Les vaisseaux qui se rendent successivement à Carthagene pour y porter ce qui est nécessaire à l'approvisionnement de la vice-royauté de la nouvelle Grenade, n'en rapportent pas annuellement au delà d'un million de piastres. Ceux qui sont instruits qu'il s'en fabrique plus du double dans la monnoie de Santa-Fé la seule qui existe dans le pays depuis la suppression de celle de Popayan, & qui ne peuvent pas ignorer d'ailleurs qu'il s'en faut de beaucoup que tout l'or qui sort des mines n'y soit fabriqué, seront étonnés de la modicité de ces retours. Leur surprise cessera, s'ils font attention à la quantité d'or qui sort en fraude. La contrebande se fait en cent endroits de la côte. Les richesses du

Choco s'écoulent principalement par la riviere à Trato qui se jette dans le golte de Darien, & celles du Popayan par les différentes embouchures de la Magdelene qu'il est impossible de garder. L'Espagne ne réussira jamais à rompre le cours de ces liaisons interlopes, à moins qu'elle n'abandonne ses anciennes maximes. Un systéme plus raisonnable ne retiendroit pas seulement dans ses mains les trésors qui lui échappent; il donneroit encore une nouvelle valeur aux seules terres de la vice-royauté qui soient cultivées avec quelque utilité pour la métropole.

Entre la riviere de la Magdelene & le fleuve Orénoque est une longue suite de côtes qui occupent un espace immense. Elles furent découvertes en 1499 par Ojeda, Jean de la Cosa, & Améric Vespuce, qui aborderent avec quatre vaisseaux à un endroit qu'ils nommerent Venezuela à cause de la ressemblance qu'ils lui trouverent avec Venise. Les établissemens que ces aventuriers & leurs imitateurs tenterent dans le continent, ne se formerent pas avec autant de facilité que ceux des isles. Les sauvages accoutumés à se faire mutuellement la guerre, opposerent de la résistance, quelquefois même une résistance assez opiniâtre. A la fin de petites nations isolées, qui par caractere ou par leur état de guerre avoient rarement une demeure fixe, prirent le parti de s'enfoncer dans les terres ou de se soumettre.

On bâtit alors un assez grand nombre de petites villes dont les plus connues ont toujours été Cumana, Caraque, Verine, Coro, Maracaibo, & Sainte-Marthe. Le territoire de quelques-unes offrit des mines d'or qui furent d'abord exploitées. Leur produit fut assez considé-

nable dans les premiers tems ; mais le succès ne fut que passager , soit qu'elles ne fussent pas abondantes, soit, comme il est plus vraisemblable , qu'on n'en ait jamais attaqué que les branches. Il fallut bientôt les abandonner. Dans les établissemens qui manquoient de mines , les Espagnols altérés d'or & de sang alloient dans l'intérieur du pays massacrer les Indiens ou leur arracher ce qu'ils avoient ramassé de ce sable précieux dans les rivières , pour en faire divers ornemens. Enfin la dernière ressource de ces furieux étoit de faire des esclaves pour les transporter aux isles que leur barbarie avoit dépeuplées.

L'horreur de cette conduite échauffa Las-Casas. En 1519 , il proposa pour cette côte une colonie où personne ne pourroit s'établir que de son aveu. Ses Colons devoient être vêtus de manière à faire croire qu'ils n'étoient pas de la nation qui s'étoit rendue si odieuse. Leur habit devoit être blanc , avec une croix de la couleur & à peu de chose près de la figure de celle de Calatrava. Il affuroit qu'avec ces especes de chevaliers & des missionnaires formés de sa main , il réussiroit sans guerre , sans violence , sans esclavage à apprivoiser les sauvages , à les civiliser , à établir une bonne culture , à exploiter même les mines qu'on découvreroit. Son ambition se bornoit à obtenir pour ses dépenses le douzième de ce que le gouvernement retireroit des contrées dont on méditoit la félicité.

Ce plan étoit trop favorable à l'humanité pour n'être pas rejeté. Les ambitieux qui manient les états & les peuples , les consomment comme une denrée, traitent de chimere tout ce qui tend

à rendre les hommes meilleurs & plus heureux. Il fallut attendre que les besoins où entraîne la cupidité permissent de tenter une civilisation qu'un homme vertueux avoit suggerée. Charles Quint engagea la province de Venezuela située au milieu de la côte qui nous occupe, à la famille des Velfers qui lui avoit fait des avances considérables. Ces riches négocians d'Ausbourg y envoyerent en 1528 quatre cens quatre-vingt Allemands, dont l'avarice & la férocité surpasserent tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors dans le nouveau monde. L'histoire les accuse d'avoir massacré ou fait périr un million d'Indiens; & il ne paroît pas qu'elle les ait calomniés. Leur tyrannie finit par une catastrophe horrible, & on ne pensa pas à les remplacer. On fut réduit à regarder comme un bonheur que la contrée qu'ils avoient dévastée, rentrât sous la domination Espagnole.

Malheureusement les scènes d'horreur qu'avoient données les Allemands furent renouvelées par Carvajal qui fut chargé du gouvernement de ce trop infortuné pays. Le monstre, il est vrai, porta sa tête sur un échafaut; mais ce châtement ne rappella pas du tombeau les victimes qu'il y avoit plongées. La dépopulation étoit si entière qu'on fit venir d'Afrique en 1550 un grand nombre de negres sur lesquels on fondeoit les plus hautes espérances. L'habitude de la tyrannie fit traiter ces esclaves avec tant de dureté qu'ils se révolterent. On s'autorisa de leur rébellion pour massacrer tous les mâles; & la colonie redevint encore un désert mêlé des cendres de negres, d'Espagnols, d'Indiens, & d'Allemands.

Elle retomba dans un profond oubli pour long-tems. Les provinces voisines de l'Orenoque & de la Magdelene y font encore, quoique l'étendue, l'excellence, la variété de leur sol invitent continuellement la métropole à en tirer plusieurs productions la plupart fort riches. Le centre seul de cette côte prodigieuse s'occupe de la culture du cacao.

Le cacaotier est un arbre de grandeur moyenne, qui vient de sa graine qu'on plante de distance en distance. Lorsqu'il commence à pousser, il se divise en trois, quatre, cinq ou six troncs suivant la vigueur de sa racine. A mesure qu'il croît, ses branches toujours éloignées les unes des autres se penchent vers la terre. Ses feuilles longues, lisses, agréables à l'odorat, terminées en pointe, ressembleroient assez, si elles étoient luisantes, à celles de l'oranger. De la tige ainsi que des branches naît une fleur jonquille dont le pistil renferme la gouffe qui contient le fruit. Cette gouffe qui a la figure d'un melon pointu & divisé en côtes bien marquées, acquiert la longueur de six à sept pouces sur quatre ou cinq de large, & renferme de vingt à trente petites amandes. Elle est verte pendant qu'elle croît. Lorsqu'elle devient jaune, c'est une marque que son fruit commence à prendre de la consistance. Dès qu'elle a une couleur de musc foncé, il faut la cueillir & la faire sécher sans délai. Chaque grain de cacao se trouve renfermé dans les divisions des membranes de la gouffe. On fait deux récoltes par an : elles sont égales pour la qualité & pour l'abondance.

Le cacaotier qui commence à récompenser les travaux du cultivateur au bout de deux ou

trois ans, exige un terrain humide. Si l'eau lui manque, il cesse de produire, il dessèche & périt. Un ombrage qui le garantisse continuellement des ardeurs du soleil, ne lui est pas moins nécessaire. On doit l'entourer d'arbres plus robustes à l'abri desquels il puisse prospérer. Les soins qu'il exige d'ailleurs ne sont ni pénibles, ni dispendieux. Il suffit d'arracher les herbes qui le priveroient de sa nourriture.

Quoique le cacaotier soit cultivé avec succès dans plusieurs contrées de l'Amérique, qu'il croisse même naturellement dans quelques-unes, il ne réussit nulle part aussi bien que sur la côte que nous décrivons. Toutes ses parties en recueillent un peu ; mais il n'est devenu un objet important que sur le territoire de Caraque. On estime que la récolte de ce fruit précieux passe cent mille fanegues de cent dix livres chacune. Le pays ou Santa-Fé en consomment vingt mille ; le Mexique un peu plus ; les Canaries une petite cargaison, & l'Europe cinquante à soixante mille. Cette culture occupe dix ou douze mille negres. Ceux d'entr'eux qui ont obtenu successivement la liberté ont fondé la petite ville de Nirva où ils ne souffrent point de blancs.

Le commerce de Caraque auquel la Guayra, qui en est à deux lieues, sert de port, fut longtemps ouvert à tous les sujets de la monarchie Espagnole, & il l'est encore aux Américains. Ceux d'Europe sont moins bien traités. Il s'est formé en 1728 à Saint-Sebastien une compagnie qui a obtenu le droit exclusif d'entretenir des liaisons avec cette partie du nouveau monde. Les quatre ou cinq vaisseaux qu'elle expédie tous les ans, partent du lieu de son origine ;

mais leur retour se fait à Cadix. La fanègue de cacao, qui coûte rarement dans la colonie plus de six ou sept piastres payées en marchandises, est livrée au public au prix fixe de trente-huit. Il n'y a point de taux arrêté pour les foibles parties de coton, d'indigo, & de cuirs qui en viennent.

Quand on considère que c'est-là tout le produit d'une côte qui a neuf cens lieues de long sur vingt, trente & quarante de profondeur, dans un terrain le plus souvent excellent, il est bien difficile de ne pas tomber dans un étonnement mêlé d'indignation. L'Espagne peut faire cesser quand elle le voudra, ces sentimens qui la dégradent. Qu'elle accorde une grande liberté, qu'elle supprime les impôts, qu'elle donne, s'il le faut, des gratifications; & ceux de ses sujets qui végètent dans une indolence dont en Europe on n'a point d'idée, ne tarderont pas à recouvrer de l'activité. Qu'elle prenne des moyens efficaces pour mettre le travail en honneur; & les brigands qui vivent misérablement de la contrebande à Sainte-Marthe sur la riviere de la Hache, dans d'autres endroits aimeront à devenir des cultivateurs. Qu'à cet esprit de destruction qui a fait jusqu'ici la base de sa politique, elle substitue des principes de modération & d'humanité, & l'on verra les Motilones, les Guajaros, tous les sauvages qui embrassent le derrière de ses établissemens ou qui interceptent la communication, s'empresser de former des liaisons qui deviendront nécessairement & réciproquement utiles. Alors les provinces situées entre les rivieres de la Magdelene & de l'Orenoque s'éleveront à l'éclat au-

quel la nature les appelle. Elles surpasseront en productions riches & variées tant de colonies dont on vante depuis si long-tems la fertilité. Ces grands objets sont si sensibles qu'il seroit inutile de s'y arrêter davantage. Nous nous hâterons de parler du Chili.

Fin du septieme Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE,

*Des établissemens & du commerce des
Européens dans les deux Indes.*

LIVRE HUITIEME.

LE pays connu sous le nom de Chili, est borné à l'orient par d'immenses déserts qui aboutissent au Paraguay, & à l'occident il s'étend sur la mer du sud des frontieres du Pérou au détroit de Magellan, c'est-à-dire, depuis les vingt-sept degrés de latitude méridionale jusqu'aux cinquante-trois degrés trente minutes. Les Yncas soumirent à leurs sages loix une partie de cette vaste contrée, & ils se proposoient d'y assujettir le reste; mais ils trouverent des difficultés qu'ils ne purent vaincre.

Ce grand projet fut repris par les Espagnols

aussi-tôt qu'ils eurent fait la conquête des principales provinces du Pérou. Almagro parti de Cusco au commencement de 1535 traversa les Cordillieres ; & quoiqu'une grande partie des soldats qui le suivoient y eussent trouvé la mort, il fut reçu avec une soumission entiere par les peuples anciennement dépendans du trône qu'on venoit de renverser. La terreur de ses armes lui auroit fait obtenir vraisemblablement de plus grands avantages, si des intérêts particuliers ne l'eussent ramené au centre de l'empire où il trouva une mort tragique.

Les Espagnols reparurent au Chili en 1541. Valdivia qui les conduisoit, y pénétra avec une facilité extrême. Les nations qui l'habitoient vouloient faire leur récolte. Dès qu'elle fut finie on prit les armes. La guerre dura dix ans sans interruption. A la vérité quelques cantons découragés par les pertes continuelles qu'ils faisoient, avoient pris le parti de se soumettre ; mais d'autres défendoient toujours leur liberté, quoiqu'avec un désavantage presque continu.

Un capitaine Indien auquel son âge & ses infirmités ne permettoient pas de sortir de sa cabane, entendoit toujours parler de ces malheurs. Le chagrin de voir les siens constamment battus par une poignée d'étrangers, lui donna des forces. Il forma treize compagnies de mille hommes chacune, qu'il mit à la queue l'une de l'autre, & les mena à l'ennemi. Si la première étoit mise en déroute, elle devoit éviter de se jeter sur la seconde, & s'aller rallier sous la protection de la dernière. Cet ordre qui fut fidelement suivi, déconcerta les Espagnols. Ils enfoncerent successivement tous les corps sans en retirer aucun avantage. Les hommes & les chevaux ayant

également besoin de repos, Valdivia ordonna la retraite vers un défilé où il prévoyoit qu'il seroit aisé de se défendre. On ne lui donna pas le tems d'y arriver. Les Indiens de l'arrière-garde s'en étant emparés par des voies détournées tandis que ceux de l'avant-garde suivoient ses pas avec précaution, il fut enveloppé & massacré avec les cent cinquante cavaliers qui formoient sa troupe. On versa, dit-on, de l'or fondu dans sa bouche. *Abreuve-toi donc de ce métal dont vous êtes si fort altérés toi & les tiens,* lui crioient les sauvages.

Ils profitèrent de leur victoire pour porter la désolation & le feu dans les établissemens Européens. Plusieurs furent détruits, & tous auroient eu la même destinée si des forces considérables arrivées à propos du Pérou n'eussent mis les vaincus en état de défendre leurs postes les mieux fortifiés. On s'étendit un peu dans la suite, mais on ne fit jamais un pas sans combattre. De toutes les contrées du nouveau monde où les Espagnols ont voulu établir leur domination, c'est celles où ils ont toujours trouvé, où ils trouvent encore une plus grande résistance.

Leurs plus irréconciliables ennemis sont les habitans d'Arauco & de Tucapel, ceux qui habitent au sud de la rivière de Biobio ou qui s'étendent vers la Cordillière. Leurs mœurs qui ressemblent beaucoup plus à celles des sauvages de l'Amérique septentrionale qu'aux mœurs des Péruviens leurs voisins, les rendent redoutables. Ils ne portent que leurs corps à la guerre, & ne traînent après eux ni tentes ni bagages. Les mêmes arbres dont ils tirent leur nourriture, leur fournissent les lances & les javelots dont ils sont toujours armés. Assurés de trouver dans un

lieu ce qu'ils avoient dans un autre, ils ne regrettent point une grande étendue de pays qu'ils abandonnent. Tout séjour leur est égal. Leurs armées, sans embarras de vivres ni de munitions, se meuvent avec une agilité surprenante. Ils exposent leur vie en hommes qui n'y sont pas attachés ; & s'ils perdent leur champ de bataille, ils retrouvent leurs magasins & leurs campemens par-tout où il y a des terres couvertes de fruits.

Ils invitent quelquefois leurs voisins à se joindre à eux pour attaquer l'ennemi commun, ce qui s'appelle faire courir la fleche ; parce que cet appel vole d'une habitation à l'autre avec autant de célérité que de secret. Le plus souvent un ivrogne crie qu'il faut prendre les armes. Les esprits s'échauffent ; on choisit un chef, & voilà la guerre. Dans les ténèbres de la nuit fixée pour commencer les hostilités, on tombe sur le premier village où il y a des Espagnols, & delà le carnage se disperse dans d'autres. Tout y est massacré, excepté les femmes blanches qu'on ne manque jamais d'amener. De-là vient qu'il y a tant d'Indiens blancs & blonds.

Avant que l'ennemi ait pu rassembler ses forces, ils se réunissent. Leur armée, quoique plus redoutable par le nombre que par la discipline, ne craint pas d'attaquer les postes les mieux fortifiés. Ces emportemens leur réussissent souvent, parce qu'ils reçoivent continuellement des secours qui les empêchent de sentir leurs pertes. S'ils en font d'assez marquées pour se rebuter, ils se retirent à quelques lieues, & cinq ou six jours après, ils vont fondre d'un autre côté.

Ces barbares ne se croient battus que lors-

qu'ils sont enveloppés. S'ils peuvent gagner un lieu d'un accès difficile, ils se jugent vainqueurs, ils pensent au moins que les succès sont balancés. La tête d'un Espagnol qu'ils portent en triomphe, les console de la mort de cent Indiens. Un tel peuple vaincra.

Le pays est si vaste que lorsqu'ils se voyent trop pressés, ils abandonnent leurs possessions & s'enfoncent dans des déserts inaccessibles, dans des forêts impraticables. Fortifiés par d'autres Indiens, ils ne tardent pas à revenir dans les contrées qu'ils habitoient. C'est ce mélange de fuite & de résistance, d'audace & de crainte qui les rend comme indomptables.

La guerre est pour eux une espece d'amusement. Comme ils la font sans frais & sans embarras, ils n'en craignent pas la durée, & ont pour principe de ne jamais demander la paix. La fierté Espagnole doit se plier à en faire toujours les premières ouvertures. Lorsqu'elles sont favorablement reçues, on tient une conférence. Le gouverneur du Chili & le général Indien accompagnés des capitaines les plus distingués des deux partis, reglent dans les plaisirs de la table les conditions de l'accommodement. Il en coûte toujours quelques présens aux Espagnols, qui après cent tentatives plus funestes les unes que les autres, ont été forcés de renoncer à l'espoir d'étendre leurs frontieres & réduits à les couvrir par des forts placés de distance en distance. Ces précautions ont pour objet d'empêcher les Indiens soumis de se réunir aux sauvages indépendans, & ceux-ci de faire des incursions dans les colonies.

Elles sont répandues sur les bords de la mer du sud. Un désert de quatre-vingt lieues les fé-

pare du Pérou , & l'isle de Chiloe les borne du côté du détroit de Magellan. Dans cette grande étendue de côtes , on ne trouve de villes que Chacao, Valdivia, la Conception, Valparaiso, Coquimpo ou la Serena qui sont en même tems des ports. L'intérieur des terres soumises qui s'étend quelquefois jusqu'à trente lieues , en a moins encore. La seule qui y mérite quelque attention est Santiago capitale du gouvernement. Les villages ne sont pas en beaucoup plus grand nombre ; & loin des villes , il est rare de voir des habitations isolées. Les bâtimens sont bas par-tout , de brique crue , & le plus souvent couverts de paille. Cette maniere de se loger convient également à la nature du pays où les tremblemens de terre sont fréquens , & à l'indolence des habitans.

Ils sont robustes , bien faits , mais en petit nombre. Dans ce grand établissement il n'y a pas vingt mille blancs & plus de soixante mille negres ou indiens en état de porter les armes. L'état de guerre de cette colonie étoit autrefois de deux mille hommes ; leur entretien fut trouvé trop cher , & on les réduisit à cinq cens au commencement du siècle. La tranquillité n'y a pas été altérée par ce changement , parce que les Indiens n'y payent point de capitation , & qu'ils y sont traités avec plus d'humanité que dans les autres provinces conquises. La valeur avec laquelle ils avoient défendu leur liberté , leur fit obtenir des conditions plus avantageuses lors même qu'ils eurent le malheur de la perdre ; & la crainte de les voir se réunir aux nations voisines & indépendantes , a toujours empêché depuis qu'on ne violât cette capitulation.

Si le Chili est un désert , ce n'est pas la faute

du climat, un des plus sains que l'on connoisse. Le voisinage des Cordillieres lui donne une délicieuse température que sa position ne permettroit pas d'espérer. Il n'y a point de province dans la métropole dont le séjour puisse être plus agréable.

On a trop exalté la richesse de ses mines d'or. Celles de Pétorca, d'Yapel, de Lumpangui, de Lavin, de Ligua, de Tiltil, qu'on exploite depuis long-tems, sont des mines ordinaires. Il s'en découvre de tems en tems de nouvelles, mais toutes si superficielles que la veine se trouve épuisée aussi-tôt qu'entamée. Les *lavaderos* ou torrens qui entraînent des métaux sont aussi communs & ne sont pas plus utiles. Ces produits réunis forment la valeur d'un million de piastras. On les exportoit autrefois en nature. Depuis 1749 ils sont fabriqués dans l'hôtel des monnoies établi à Santiago. L'excellent cuivre qui sort des mines de Coquimbo se répand dans tout le Pérou.

Une richesse plus réelle, quoique moins chere à ses possesseurs, c'est la fertilité du sol. Elle est prodigieuse. Tous les fruits de l'Europe se sont perfectionnés sous cet heureux climat. Le vin en seroit exquis si on ne lui communiquoit un goût amer en le déposant dans des vases de terre enduite d'une sorte de résine & en les transportant dans des peaux de bouc. La récolte des grains passe pour mauvaise lorsqu'elle ne rend pas au-delà de cent pour un. Le bœuf le plus gros, le mieux engraisé se vend à peine quatre piastras. Les chevaux y ont le feu, la fierté des chevaux Andalous dont ils tirent leur origine, & le climat ou le sol leur donnent plus de force & de vitesse.

Malgré ces avantages le Chili n'a point de liaison directe avec la métropole. Toutes ses opérations de commerce se font avec le Pérou, le Paraguay, & les sauvages de sa propre frontière.

On vend à ces barbares des mors de bride, des éperons, des couteaux, d'autres ouvrages de fer, diverses sortes de merceries. Leur paresse & leur mépris pour l'or, sur lequel ils marchent, les réduisent à donner en échange des bœufs, des chevaux, leurs propres enfans qu'ils sacrifient aux plus vils objets.

Quelque passion qu'ils ayent pour ces bagatelles quand ils les voyent, ils n'y pensent point, quand elles ne se trouvent pas sous leurs yeux. Aussi ne sortent-ils pas de chez eux pour se les procurer. Il faut les leur apporter. L'Espagnol qui veut entreprendre ce commerce, s'adresse d'abord aux chefs de famille seuls dépositaires de l'autorité publique. Lorsqu'il a obtenu la permission dont il avoit besoin, il parcourt les habitations & livre indifféremment la marchandise à tous ceux qui se présentent. Dès que sa vente est finie, il annonce son départ, & tous les acheteurs s'empressent de lui livrer dans le premier village où il s'est montré, les effets dont on est convenu. Il n'y a jamais eu d'exemple de la moindre infidélité. On lui donne une escorte qui l'aide à conduire jusqu'à la frontière les troupeaux & les esclaves qu'il a reçus en payement.

Jusqu'en 1724 on vendoit à ces sauvages du vin & des liqueurs fortes dont ils ont la passion comme presque tous les peuples. Dans leur ivresse ils prenoient les armes, ils massacroient tous les Espagnols qu'ils rencontroient, ils fon-

doient

doient inopinément sur les forts, ils portoient la désolation dans les campagnes de leur voisinage. Ces expériences cent fois répétées ont fait sévèrement proscrire un genre de commerce si dangereux. On recueille tous les jours le fruit d'une politique si raisonnable. Les mouvemens de ces peuples sont moins fréquens & moins dangereux. Avec cette tranquillité augmentent sensiblement les liaisons qu'on entretenoit avec eux. Mais il n'est guere possible qu'elles deviennent jamais aussi considérables que celles qu'on a avec le Pérou.

Le Pérou tire annuellement du Chili une grande abondance de cuirs, de fruits secs, de cuire, de viande salée, de chevaux, huit mille quintaux de chanvre, vingt mille quintaux de fain-doux, cent quarante mille fanegues de froment & beaucoup d'or. Il lui fournit en échange du tabac, du sucre, du cacao, de la fayance, des draps, des toiles, des chapeaux fabriqués à Quito, tous les objets de luxe arrivés d'Europe. C'étoit autrefois à la Conception, c'est maintenant à Valparayso qu'abordent les vaisseaux expédiés de Callao pour former cette communication. Les voyages furent quelque temps si longs qu'il falloit compter sur une année entiere pour l'aller & pour le retour. Jamais on n'avoit osé perdre les terres de vue, & on s'étoit réduit à louvoyer continuellement. Un pilote Européen qui avoit observé les vents, n'employa qu'un mois à cette navigation. On le crut forcier. L'inquisition qui est ridicule par son ignorance quand elle n'est pas odieuse par ses fureurs, le fit arrêter. Son journal fit sa justification. Il fut reconnu que pour avoir le même succès il ne fal-

loit que s'éloigner des côtes. Bientôt sa méthode fut adoptée universellement.

Celle que suit le Chili dans son commerce avec le Paraguay est bien différente. La communication des deux colonies ne se fait point par mer. Il faudroit, ou passer le détroit de Magellan ou doubler le cap de Horn : deux routes que les Espagnols ne prennent jamais sans une extrême nécessité. On a trouvé plus court, plus sûr & même moins dispendieux de se servir de la voie de terre quoiqu'il y ait trois cens lieues de San-Iago à Buenos-ayres, & qu'il en faille faire quarante dans les neiges & les précipices des Cordillieres. Ceux qui ont entendu parler de la quantité de mulets, de l'abondance de fourrage dont ce grand espace est couvert, ne jugeront pas cette prédilection aussi déraisonnable qu'elle le paroît au premier coup d'œil.

Quoiqu'il en soit, le Chili envoie au Paraguay des étoffes de laine appellées *ponchos*, qui servent à faire des manteaux. Il envoie des vins, des eaux-de-vie, des huiles, sur-tout de l'or. Il reçoit en payement, de la cire, un suif propre à faire du savon, l'herbe du Paraguay, des marchandises d'Europe, & la plus grande quantité de negres que Buenos-ayres peut lui fournir. Ceux qui viennent par Panama, détruits en partie par une longue navigation & par des climats divers, sont plus chers & moins robustes.

Le Chili forme un état tout-à-fait distinct du Pérou. Son chef est absolu dans les affaires politiques, civiles & militaires. L'autorité du vice-roi se réduit à nommer par provision à ce gouvernement lorsque la mort surprend celui qui en est pourvu avant que la métropole lui ait dé-

signé un successeur. Si dans quelques occasions il s'est mêlé de l'administration du pays, il y a été autorisé par une confiance particulière de la cour, par la déférence qu'on a eue pour l'éminence de sa place, ou par l'ambition que les hommes puissans ont d'étendre les bornes de leur pouvoir. Le Paraguay jouit de la même indépendance.

Le Paraguay est borné au nord par la rivière des Amazones, au midi par la terre Magellanique, au levant par le Brésil, au couchant par le Chili & par le Pérou. Il tire son nom d'un grand fleuve qui sort du lac des Xarayés, qui coule à peu près du nord au sud, & qui, après avoir fait de longs détours dans un cours immense, va se perdre dans la mer par les trente-cinq degrés de latitude méridionale.

Cette région qui a environ quinze cens milles de long sur mille de large, présente de grandes variétés. On y trouve de vastes forêts, de longues chaînes de montagnes dont plusieurs se perdent dans les nues, des terres basses submergées une grande partie de l'année, des marais dont les eaux croupissantes corrompent l'air continuellement. Les peuples errans dans ces déserts, dont le climat ne peut pas être par-tout le même, ont tous le teint plus ou moins olivâtre, la taille au-dessus de la médiocre, le visage plat. Les hommes, les enfans vont nus ordinairement, sur-tout dans les pays chauds; & les femmes ne sont couvertes qu'autant que l'exige la pudeur la plus relâchée. Il n'y a pas de voyageur qui n'ait peint ces nations de couleurs odieuses. Tous les témoignages se réunissent pour assurer qu'elles sont stupides, inconstantes, perfides, voraces, adonnées à l'ivrognerie, sans aucune prévoyance, d'une indolence excessive. Les

événemens attestent leur lâcheté. Si quelques-unes ont montré dans certaines occasions une espèce de fureur, elles l'ont due à l'attrait du brigandage ou à la passion de la vengeance.

La chasse, la pêche, les fruits sauvages, le miel qui est commun dans les forêts, les racines qui croissent sans culture, forment leur nourriture ordinaire. Peu y ajoutent le mays & le manioc. Pour trouver une plus grande abondance de ces productions, les Indiens changent souvent de demeure. Comme ils n'ont à porter avec eux que quelques vases de terre & qu'on trouve partout des branches d'arbre pour former des cabanes, ces émigrations sont extrêmement faciles. Quoique chaque individu se croie libre, & qu'ils vivent tous dans une indépendance absolue les uns des autres, la nécessité de se défendre leur a appris à former entr'eux une espèce de société. Quelques familles se réunissent sous la direction d'un conducteur de leur choix. Ces associations plus ou moins nombreuses selon la réputation & la capacité du chef, se dissipent avec la même facilité qu'elles se sont formées.

La découverte du fleuve Paraguay, appelé depuis Rio de la Plata, fut faite en 1516 par Diaz de Solis, grand pilote de Castille. Il fut mis à mort avec la plupart des siens par les sauvages, qui pour éviter les fers qu'on leur préparoit, traitèrent quelques années après de la même manière les Portugais du Brésil.

Les deux nations rivales également effrayées par ces revers perdirent le Paraguay de vue, & tournèrent leur avarice d'un autre côté. Le hazard y ramena les Espagnols en 1526.

Sébastien Cabot qui en 1496 avoit fait la découverte de Terre-neuve pour l'Angleterre, la

voyant trop occupée de ses affaires domestiques pour songer à former des établissemens dans le nouveau monde, porta ses talens en Espagne où sa réputation le fit choisir pour une expédition brillant.

La victoire, ce navire fameux pour avoir été le premier qui ait fait le tour du monde, & qui seul de l'escadre de Magellan étoit revenu en Europe, avoit rapporté beaucoup d'épiceries des Moluques. L'avantage qu'on retira de cette vente fit décider un nouvel armement qui fut confié aux soins de Cabot. En suivant la route qui avoit été tenue dans le premier voyage, cet amiral arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pousser sa navigation plus loin, soit comme il est plus vraisemblable, que ses équipages commençassent à se mutiner, il s'y arrêta. Il remonta le fleuve & bâtit une forteresse à l'entrée de la riviere de Riocercero qui sort des montagnes du Tucuman. Tous les événemens qui suivirent cet établissement furent marqués par des prodiges. On en rapportera quelques-uns des plus propres à faire connoître le tour d'esprit de ces temps de crédulité.

Nuno de Lara fut chargé de garder le premier boulevard que la puissance des Espagnols illimitée dans leurs conquêtes avoit bâti sur les heureux bords du Paraguay, pour mettre dans ses mains toutes les richesses d'un monde créé du ciel à l'usage du peuple de la chrétienté le plus fidele à Dieu. Si le gouverneur avoit eu seulement autant de soldats qu'il y avoit de nations à combattre ou à repousser, il se fût reposé de la conquête du Paraguay sur la valeur d'un sang fécond en victoires. Mais on ne lui avoit donné

que cent vingt hommes contre des peuples innombrables. Il crut donc devoir assurer sa situation par une alliance avec les Timbuez, nation voisine de son gouvernement. Mangora leur cacique, charmé du caractère de Nuno, accepta des propositions qui devoient l'honorer & le distinguer de cette foule de sauvages destinés un jour à n'être que les esclaves de la nation, maîtresse du nouveau monde. L'Espagnol reçut avec bonté les visites de son allié. Mais admirez la puissance de l'amour, qui non content de triompher des dieux & des héros, se plaît encore à vaincre la férocité des nations barbares. Son carquois a des fleches plus sûres & plus mortelles que les dards empoisonnés de l'Indien.

Un de ses traits partit des yeux d'une Espagnole. C'étoit Luce Miranda, épouse de l'invincible capitaine Sebastien Hurtado. Dès ce moment le cacique blessé devint furieux, & sentit qu'en vain l'Amérique espéroit résister à un peuple dont chaque soldat détruisoit des armées, & chaque femme pouvoit mettre à ses pieds tous leurs chefs. Il osa avouer sa défaite à celle qui ne daignoit pas s'en appercevoir. Mais pour surprendre par la ruse une proie qu'il ne se flattoit pas d'enlever de force, il tendit un piège à l'ambition de Hurtado. Il l'invita donc à venir recevoir avec Miranda les hommages de toute sa nation, en lui faisant entendre qu'une beauté, née pour triompher dans les deux mondes, achèveroit d'attacher sans retour à l'alliance des Espagnols ceux des Timbuez qui pourroient douter de la supériorité d'un peuple si renommé, quand ils verroient à quelle source d'héroïsme les Européens puisoient ce courage qui les rendoit si facilement les maîtres de la terre : car le bruit

des conquêtes de l'Espagne avoit volé d'un tropique à l'autre sur les aîles de la terreur, plus fortes, plus rapides que celles de la victoire.

Hurtado que sa chaste compagne avoit instruit de la funeste passion du cacique, crut par pitié devoir éluder les progrès d'un feu qu'il n'auroit pu éteindre que dans le sang de cet infortuné. Il lui répondit qu'un soldat Européen n'oseroit quitter son camp ou sa garnison, sans la permission du général ou du gouverneur, ni demander sans honte une pareille grace à moins que ce ne fût pour combattre & vaincre. Le cacique éclairé par l'amour qui semble ne prêter son bandeau qu'aux amans heureux, vit bien que l'Espagnol se jouoit de sa passion; & sentant qu'il ne seroit heureux que par la mort de son rival, il résolut de le perdre. Ce devoit être par une trahison. Hurtado ne craignoit que les lâches.

Le cacique apprit que ce brave Espagnol étoit parti de la garnison avec cinquante de ses invincibles soldats pour aller chercher des vivres à la pointe de l'épée. Au lieu de l'attaquer ouvertement, il profita de son absence pour se défaire de lui. La garnison se trouvoit extrêmement affoiblie par l'éloignement de ce capitaine. Mangora ne tarda pas à former un corps de quatre mille Indiens. Il les cache bien armés dans un marais couvert, voisin de la citadelle. Ensuite marchant aux portes de la place avec trente des siens chargés de subsistances il fait dire à Lara qu'ayant appris que les Espagnols ses amis manquoient de vivres, il s'étoit empressé de venir leur en offrir, en attendant le retour du convoi qui devoit leur en apporter. La générosité du général étoit trop éloignée de la méfiance, pour suspecter les pièges de la perfidie dans les présents & les

offres volontaires d'un allié. Lara reçut le cacique avec les témoignages les plus sinceres de la reconnoissance, & voulut le régaler avec sa troupe de tout ce qu'il put joindre des provisions étrangères de l'Europe aux mets naturels du pays. On fit un festin de ce mélange, & de l'ivresse de la débauche on tomba dans les filets du sommeil ou plutôt de la mort.

Le cacique avoit prémuni son escorte & sa troupe embûchée. Tout étoit prévu & concerté pour consommer la plus lâche des trahisons. A peine les Espagnols s'étoient endormis, que la lueur des flammes qui dévorioient le magasin, avertit les Timbuez de marcher au saccagement de la place. Les soldats qui devoient la garder, mal éveillés par le bruit & la clarté de l'incendie, coururent encore ivres pour l'éteindre. Durant ce désordre, les auteurs de la trame ouvrent les portes à leurs compagnons, & tous ensemble fondent le poignard à la main sur les Espagnols qui ne savent fuir ni le feu ni l'ennemi. Lara mortellement blessé songe moins à retirer la flèche de ses flancs qu'à enfoncer son épée au cœur de Mangora. Le cacique & lui tombent en se déchirant mutuellement : ils expirent ensemble dans un torrent formé du sang des Espagnols & des sauvages, de ce sang qui ne pouvoit se mêler & se confondre que dans le carnage.

Il ne restoit dans la place que quatre femmes & quatre enfans avec Miranda cause innocente & malheureuse d'une scene si tragique. Ces tristes victimes furent emmenées à Siripa, frere & successeur du perfide cacique. L'amour de celui-ci passa dans le cœur de son frere comme un feu échappé de ses cendres. Semblable au soleil même qui luit sur les riches bords du Paraguay, Mi-

randa ne pouvoit briller aux yeux sans enflammer tout ce qui la voyoit. Mais ses traits portoient dans les ames éprises tantôt la rage du désespoir, & tantôt les douces foibleffes de la soumission & de la priere. Siripa se jette à ses pieds, lui déclare que non seulement elle est libre, mais qu'elle doit regner sur le chef & le peuple, que ses charmes eussent soumis à l'Espagne plus sûrement que les armes d'une nation victorieuse. Comment pourroit-elle encore, ajouta-t-il, ne pas oublier un époux malheureux & sans doute tombé sous les flèches des Indiens conjurés?

Miranda plus irritée encore de l'amour du nouveau cacique qu'elle n'avoit été insensible à celui de son frere, y répondit par des traits sanglans de mépris & d'insulte, aimant mieux la mort que la couronne de la main d'un sauvage. Avoit-elle traversé les mers avec son époux pour l'abandonner & le trahir dans un monde où les femmes de l'Europe devoient l'exemple de la vertu, comme les hommes y donnoient celui de la bravoure? Mais Siripa n'imaginant pas une fidélité d'une espece aussi extraordinaire à ses yeux quel'héroïsme des Espagnols, crut que le temps affoiblirait ces sentimens dans un sexe qui n'étoit pas fait pour une longue résistance, ou que du moins rien ne pourroit mieux vaincre tant de fierté que la douceur: c'est en vain que Miranda repouffoit opiniâtement les attentions du cacique: il lui prodigua les soins & les respects à proportion de ses refus.

Pendant ce combat où le foible oppoisoit la violence & la rigueur aux vœux & aux soumissions du plus fort, Hurtado revenu de son expédition ne trouva qu'un amas de cendres ensanglantées à la place où il avoit laissé une citadelle. Ses yeux

cherchent par-tout Miranda fans découvrir même l'ombre de cette épouse fidele, ni les traces de ses pieds. Il apprend enfin qu'elle est chez les perfides Indiens qui dans une seule nuit avoient commis tant de crimes. Aucun danger ne l'arrête dans la résolution d'arracher Miranda à ses ravisseurs. Sa présence alluma toutes les fureurs de la jalousie dans l'ame du cacique. Il ordonne aussitôt la mort de cet Espagnol dont l'aspect lui étoit odieux à tant de titres. Miranda fléchit le cœur du barbare & fait révoquer l'arrêt prononcé contre son époux. Elle obtient même la liberté de le voir quelquefois, mais à condition que s'ils osent écouter l'amour & s'abandonner à ses transports, le premier moment de leur félicité sera le dernier de leur vie. O loi plus cruelle cent fois que celle dont le roi des enfers accabla le malheureux Orphée! Comment posséder une épouse adorée, & ne pas la voir. Comment la voir long-temps sans jouir une fois de ses embrassemens! Qu'espéroit Siripa du tourment où il avoit condamné ces époux? L'amour se nourrit dès sacrifices volontaires & des privations qu'il s'impose; il s'irrite contre les loix qu'on lui prescrit. La défense éveille ses desirs, le danger son audace, & la mort même semble l'inviter à goûter la vie. Après avoir passé des jours heureux à se consoler de leur esclavage, à se baigner de ces larmes qui s'attirent, s'effluent & se renouvellent fans cesse dans les tendres embrassemens d'un amour vertueux & persécuté, les deux époux osèrent souhaiter un de ces momens délicieux qui rachètent des années de souffrance & valent des siècles de vie. Après s'être vus cent fois, s'être tout promis & tout refusé dans l'espérance de se revoir encore pour acquitter les droits &

les sermens de l'hymen, enfin l'amour plus fort que les fers, les tyrans & la mort, exigea ce doux tribut de plaisir dont la vertu même fait un hommage au ciel dans les bras de la fidélité conjugale. Ils jouirent enfin de ce plaisir que les anges bénissent autour du lit nuptial; en se couvrant le visage de leurs aîles, de peur d'envier aux hommes un bonheur inconnu dans le paradis. Un jour le barbare Siripa surprit Hurtado dans les bras de Miranda. Leur mort fut ordonnée; & tous deux traînés de la couche nuptiale au poteau du supplice, expirèrent lentement à la vue l'un de l'autre dans les soupirs d'un amour éternel.

Pendant que cette scene se passoit, Moschera devenu le chef de ce qui restoit d'Espagnols, s'embarqua avec sa petite troupe sur un bâtiment qui étoit demeuré à l'ancre. Par cette retraite, le Paraguay se trouvoit totalement délivré d'une nation inquiète qui avoit menacé sa liberté. Cette tranquillité fut courte. Des forces plus considérables se firent voir sur le fleuve en 1535, & fonderent Buenos-ayres. La nouvelle colonie manqua bientôt de vivres. Tous ceux qui se permettoient d'en aller chercher, étoient massacrés par les sauvages; & on se vit réduit à défendre sous peine de la vie de sortir de l'enceinte du nouvel établissement.

Une femme à qui la faim sans doute avoit donné le courage de braver la mort, trompa la vigilance des gardes qu'on avoit établis autour de la colonie pour la garantir des dangers où l'exposoit la famine. Maldonata, c'étoit le nom de la transfuge, après avoir erré quelque-tems dans des routes inconnues & désertes, entra dans une caverne pour s'y reposer de ses fatigues.

Quelle fut sa terreur d'y rencontrer une lionne, & sa surprise, quand elle vit cette bête formidable s'approcher d'elle d'un air à demi tremblant, la caresser & lui lécher les mains avec des cris de douleur plus propres à l'attendrir qu'à l'effrayer! L'Espagnole s'aperçut bientôt que la lionne étoit pleine, & que ses gémiffemens étoient le langage d'une mere qui reclamoit du secours pour se délivrer de son fardeau. Maldonata aida à la nature dans ce moment douloureux où elle semble n'accorder qu'à regret à tous les êtres naissans le jour & cette vie qu'elle lui laisse respirer si peu de tems. La lionne heureusement délivrée va bientôt chercher une nourriture abondante & l'apporte aux pieds de sa bienfaitrice. Celle-ci la partageoit chaque jour avec les jeunes lionceaux, qui nés par ses soins & élevés avec elle, sembloient reconnoître par des jeux & des morsures innocentes un bienfait que leur mere payoit de ses plus tendres empressements. Mais quand l'âge leur eût donné l'instinct de chercher eux-mêmes leur proie, avec la force de l'atteindre & de la dévorer, cette famille se dispersa dans les bois, & la lionne que la tendresse maternelle ne rappelloit plus dans sa caverne, disparut elle-même, & s'égara dans un désert que sa faim dépeuploit chaque jour.

Maldonata seule & sans subsistance se vit réduite à s'éloigner d'un antre redoutable à tant d'êtres vivans, mais dont sa pitié avoit su lui faire un asyle. Cette femme privée avec douleur d'une société chérie, ne fut pas long-tems errante sans tomber entre les mains des sauvages Indiens. Une lionne l'avoit nourrie & des hommes la firent esclave. Bientôt après elle fut reprise par les Espagnols qui la ramenerent à Buenos-ayres. Le

commandant plus féroce lui seul que les lions & les sauvages ne la crut pas sans doute assez punie de son évasion par tous les dangers & les maux qu'elle avoit essuyés. Le barbare ordonna qu'elle fût attachée à un arbre au milieu d'un bois pour y mourir de faim ou devenir la pâture des monstres dévorans,

Deux jours après, quelques soldats allèrent savoir la destinée de cette malheureuse victime. Ils la trouverent pleine de vie au milieu des tigres affamés, qui la gueule ouverte sur cette proie n'osoient approcher devant une lionne couchée à ses pieds avec des lionceaux. Ce spectacle frappa tellement les soldats qu'ils en étoient immobiles d'attendrissement & de frayeur. La lionne en les voyant s'éloigna de l'arbre comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice. Mais quand ils voulurent l'emmener avec eux, l'animal vint à pas lents confirmer par des caresses & des doux gémissemens les prodiges de reconnoissance que cette femme racontoit à ses libérateurs. La lionne suivit quelque tems les traces de l'Espagnole avec ses lionceaux, donnant toutes les marques de regret & d'une véritable douleur qu'une famille fait éclater, quand elle accompagne jusqu'au vaisseau un pere ou un fils chéri qui s'embarque d'un port de l'Europe pour le nouveau monde d'où peut-être il ne reviendra jamais.

Le commandant instruit de toute l'aventure par ses soldats & ramené par un monstre des bois aux sentimens d'humanité que son cœur farouche avoit dépouillés sans doute en passant les mers, laissa vivre une femme que le ciel avoit si visiblement protégée.

Cependant les Indiens qui erroient toujours au.our de la colonie Espagnole avec la réso-

lution de l'affamer, la resserroient de plus en plus dans ses palissades. Le retour en Europe paroissoit le seul remède à de si grands maux; mais les Espagnols s'étoient persuadés que l'intérieur des terres regorgeoit de mines, & ce préjugé foutint leur constance. Ils abandonnerent Buenos-ayres & allerent fonder l'Assomption à trois cens lieues de la mer, toujours sur les bords du fleuve. C'étoit s'éloigner visiblement des secours de la métropole; mais dans leurs idées c'étoit s'approcher des richesses, & leur avidité étoit encore plus grande que leur prévoyance.

Les sauvages, habitans d'un pays plus voisin du tropique, étoient moins courageux que ceux de Buenos-ayres, ou plus aisés à policer. Loin de troubler les travaux des Espagnols, ils leur fournirent des vivres. Cette conduite fit espérer qu'il seroit possible de se les arracher, si on pouvoit les attirer à la religion chrétienne; & on pensa qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen que de leur en donner une grande idée. Dans cette persuasion on imagina pour les jours saints une procession, où suivant l'usage de la métropole, tous les colons devoient paroître les épaules découvertes avec les instrumens de la flagellation à la main. Les Indiens invités à cette horrible farce qui respire le fanatisme des Corybantes, & plus propre sans doute à faire abhorrer qu'à aimer le christianisme, se trouverent à cette barbare cérémonie au nombre de huit mille hommes armés de leurs arcs & de leurs flèches qu'ils ne quittoient jamais. Ils étoient résolus de noyer ces étrangers dans leur propre sang, dont leur religion ne pouvoit être avide, sans les rendre en même tems féroces & cruels.

Le moment de la catastrophe approchoit, lors-

que Irala fut averti par un Indien qui étoit à son service, d'une conspiration si peu soupçonnée. Ce général Espagnol fait courir le bruit que les Topiges, ennemis de tout le pays, s'approchent pour attaquer la place. Il ordonne à ses troupes de prendre les armes; il appelle les chefs des sauvages pour délibérer avec eux sur un danger commun à leur nation & à la sienne. Dès que ces hommes, qu'on suppose en même tems couvrir une trahison & n'avoir aucune méfiance, se sont livrés à la merci des Espagnols, Irala les fait mourir, & menace les Indiens qui les avoient accompagnés du même supplice. Ces malheureux se jettent à ses genoux, & n'obtiennent leur pardon qu'en jurant pour eux & pour toute leur nation une obéissance éternelle & sans bornes. Cette reconciliation fut scellée par le mariage de quelques Indiennes avec les Espagnols, fête ou cérémonie bien plus agréable au ciel & à la terre que cette procession de flagellans qui devoit se terminer par un massacre. De l'union de deux peuples si étrangers l'un à l'autre, sortit la race des Métis qui est si commune dans l'Amérique méridionale. Ainsi le sort des Espagnols est d'être un sang mêlé dans tous les pays du monde. Celui des Maures coule encore dans leurs veines en Europe, & celui des sauvages dans l'Amérique. Peut-être même ne perdent-ils pas à ce mélange, s'il est vrai que les hommes gagnent comme les animaux à croiser leurs races. Et plut au ciel qu'elles se fussent déjà toutes fondues en une seule qui ne conservât aucun de ces germes d'antipathie nationale qui éternisent les guerres & toutes les passions destructives ! Mais la discorde semble naître d'elle-même entre des freres. Comment espérer que le genre humain devienne jamais une

famille dont les enfans fûgant à peu près le même lait, ne respirent plus la soif du sang? Elle s'engendre, elle croît & se perpétue avec la soif de l'or.

C'est cette passion honteuse, c'est cette cruelle avidité qui engageoit les Espagnols à se tenir de plus en plus éloignés de la mer, & voisins des montagnes. Le danger qu'ils avoient couru d'être exterminés par les sauvages en s'enfonçant trop avant dans les terres, ne les avoient rendus, ni plus sages, ni plus humains. Ils sembloient par les cruautés qu'ils exerçoient contre les Indiens, les punir de leur propre obstination à chercher des métaux où il n'y en avoit pas. Le naufrage de plusieurs vaisseaux qui périrent avec les troupes & les munitions dont ils étoient chargés en voulant remonter trop haut dans le fleuve, ne put faire revenir leur avarice trompée d'une opiniâtreté funeste. Il fallut des ordres réitérés de la métropole pour les déterminer à rétablir Buenos-ayres.

Cette entreprise si nécessaire étoit devenue facile. Les Espagnols multipliés dans le Paraguay étoient assez forts pour contenir ou pour détruire les peuples qui pouvoient la traverser. Elle n'éprouva, comme on l'avoit prévu, que de légers obstacles. Jean Ortiz de Zarate l'exécuta en 1580 sur un sol abandonné depuis quarante ans. Les petites nations qui étoient dans le voisinage de la place subirent le joug, ou se refugierent dans des contrées éloignées pour continuer à jouir de leur liberté.

Dès que la colonie eut un point d'appui, elle prit de la consistance. Avec le tems on parvint à former quatre grandes provinces, le Tucuman, Santa-cruz de-la-fierra, le Paraguay particulier, & Rio-de-la-Plata. Dans cet espace immense

menſe ſont comme perdues une douzaine de villes qui ſeroient en Europe des bourgs médiocres. Elles ſont composées d'un petit nombre de maiſons ou cabanes diſpoſées ſans ordre, & ſéparées par des petits bois qui donnent à chaque habitation un air iſolé. On voit tout autour quelques petites peuplades d'Indiens ſoumis. Le reſte du pays eſt déſert ou habité par des Indiens indépendans. Leur rage contre ceux qui les ont réduits à ſe réfugier dans des montagnes inacceſſibles eſt inexprimable. Ils en ſortent continuellement dans l'eſpoir de maſſacrer quelques-uns de leurs tyrans. Ces courſes empêchent les établiſſemens Eſpagnols d'avoir aucune communication entr'eux, ou les réduiſent à l'entretenir par de ſi longs détours qu'elle leur devient comme inutile.

La capitale même de la colonie a des vices deſtructeurs de toute induſtrie. Buenos-ayres réunit à la vérité quelques avantages. La ſituation en eſt ſaine & agréable. On y réſpire un air tempéré. Ses campagnes offrent un aſpect riant & ſeroient très-fertiles ſi on daignoit les cultiver. Les bâtimens qui étoient tous de terre il y a quarante ans, ont acquis de la ſolidité, des commodités depuis qu'on fait cuire de la brique & faire de la chaux. On y trouve une population de ſeize mille ames dont les blancs peuvent former le quart. Une fortereſſe gardée par une garniſon de mille hommes défend un côté de la ville, & les eaux du fleuve environnent le reſte de ſon enceinte. Tout cela eſt bien en ſoi, mais iuſſiſſant pour l'objet qu'on doit s'être propoſé.

La place eſt ſituée à ſoixante-dix lieux de la mer. Les gros vaiſſeaux ne peuvent pas y arriver, & les moindres courent de grands dangers

dans un fleuve qui manque de profondeur, qui est semé d'îles, d'écueils, de rochers, & où les tempêtes sont plus communes, beaucoup plus terribles que sur l'Océan. Ils sont obligés de mouiller tous les soirs à l'endroit où ils se trouvent; & il faut que dans les jours les plus calmes des pilotes les précèdent dans des chaloupes la sonde à la main pour leur tracer la route qu'ils doivent suivre. Les périls ne finissent pas même au port situé à trois lieues de la ville. La précaution qu'ont les bâtimens d'y jeter toutes leurs ancres & d'assurer leurs cables avec de grosses chaînes de fer, n'empêche pas qu'ils ne courent le risque d'être submergés par un vent furieux qui parti des frontières du Chili n'a rien trouvé dans une plaine de trois cens lieues qui put modérer son impétuosité, & dont la furie augmente lorsqu'il enfile directement le canal du fleuve.

Si les Espagnols n'avoient pas formé au hazard la plupart de leurs établissemens du nouveau monde, ils auroient occupé le port de Linsanada, de Baragon qu'on trouve à l'embouchure de la riviere de la Plata du côté du couchant, ou celui de Maldonado qui est sur la même ligne du côté oriental. La cour de Madrid à qui des raisons politiques & des naufrages fréquens ont enfin ouvert les yeux sur les inconvéniens de Buenos-ayres, a bâti en 1726 quarante lieues plus bas à Monte-video une citadelle flanquée de quatre bastions, défendue par une artillerie nombreuse & par une garnison de deux cens hommes. On s'est apperçu dans la suite que le nouveau port n'étoit bon que pour des petits navires, & on s'est établi à Maldonado dont les fortifications ainsi que celles de Buenos-ayres & de Monte-video ont été construites sans solde

par les Guaranis. La nature seule y a formé un des meilleurs havres du monde. Il peut contenir les plus nombreuses flottes, & l'entrée qui est fort étroite est très-aisée à défendre. L'air y est excellent, le bois en abondance, & la terre d'une grande fertilité. Lorsqu'on aura soumis les naturels du pays qui sont fiers, belliqueux, robustes, & que les familles Canariennes qu'on y transporte successivement auront mis le sol en valeur, ce sera un établissement parfait. Les vaisseaux qui passeront d'Europe à la mer du sud y trouveront un relâche sûr & tous les rafraîchissemens dont ils auront besoin. Ce sera avec le temps l'entrepôt naturel du commerce du Paraguay. Il pourra recevoir des accroissemens lorsque les Espagnols auront adopté les bons principes. Actuellement il n'est pas considérable.

La plus riche production qui soit naturelle à ce continent est l'herbe du Paraguay. C'est la feuille d'un arbre de grandeur moyenne. Son goût approche de celui de la mauve, & sa figure de celle de l'oranger. On la divise en trois classes. La première nommée Caacuys est le bouton qui commence à peine à déployer ses feuilles. Elle est fort supérieure aux deux autres, mais elle ne se conserve pas si long-temps, & il est difficile de la transplanter au loin. La seconde qui s'appelle Caamini est la feuille qui a toute sa grandeur, & dont on a tiré les côtes. Si les côtes y restent, c'est la Caaguazu qui forme la troisième espèce. Les feuilles après avoir été grillées se conservent dans des fosses creusées en terre & couvertes d'une peau de vache.

Les montagnes de Maracayu situées à l'Orient du Paraguay vers les vingt-cinq degrés vingt-cinq minutes de latitude australe, fournissent les

feuilles qui ont le plus de réputation. L'arbre qui les donne ne croît pas sur les hauteurs, mais dans les fonds marécageux qui les séparent. L'Assomption qui porte le nom de la capitale du Paraguay, quoiqu'elle ne soit rien, donna d'abord de la célébrité dans des contrées éloignées à cette herbe précieuse qui faisoit les délices des sauvages. L'exportation qu'elle en fit lui procura des richesses considérables. Cette prospérité ne fut qu'un éclair. La ville perdit, dans le long trajet qu'il falloit faire, tous les Indiens de son territoire. Elle ne vit autour d'elle qu'un désert de quarante lieues, & il lui fallut renoncer à cette unique source de son opulence.

La nouvelle Villa-rica qui s'étoit formée dans le voisinage de Maracaju s'empara de cette branche de commerce. Bientôt il fallut la partager avec les Guaranis qui d'abord ne cueilloient de l'herbe que pour leur boisson, & qui ne tarderent pas à en ramasser pour la vendre. Cette occupation & un voyage de quatre cens lieues pour l'aller ou pour le retour les tenoit éloignés de leurs habitations une grande partie de l'année. Pendant ce temps-là ils manquoient d'instruction, ce qui les détachoit de la religion & de la colonie. Plusieurs périssoient par le changement de climat ou par la fatigue. Il y en avoit même qui rebutés par ce travail s'enfuyoient dans des déserts où ils reprennoient leur premier genre de vie. D'ailleurs les peuplades privées de leurs défenseurs restoit exposées aux irruptions de l'ennemi. Pour remédier à ces inconvéniens, les missionnaires firent venir de Maracaju des graines qu'ils semerent dans le territoire de leur voisinage qui approchoit le plus de celui de ces montagnes. Ces arbres se font extrêmement mul-

tiplés, & n'ont point dégénéré, ou n'ont point dégénéré au moins d'une manière sensible.

Le produit de ces plantations joint à celui que la nature donne ailleurs d'elle-même, est fort considérable. Une partie reste dans le Paraguay. Le Chili & le Pérou en consomment annuellement cent mille arrobes qui, à raison de quatre piaftres & demie chacune, forment un objet d'exportation de quatre cens cinquante mille piaftres.

Cette herbe dans laquelle les Espagnols de l'Amérique méridionale croient trouver un remède ou un préservatif contre la plupart des maladies, est d'un usage général dans cette partie du nouveau monde, singulièrement dans les montagnes où se trouvent les mines. L'habitude d'en prendre en fait un besoin qu'on a bien de la peine à modérer. Les Européens dédaignent le vin pour cette boisson. Ils en prennent toute la journée & les plus pauvres en usent au moins une fois le jour en se levant. On la jette séchée & presque en poussière dans l'eau bouillante. Au lieu d'en boire la teinture séparément comme nous buvons le thé, ils mettent l'herbe dans une coupe, y ajoutent du sucre, du jus de citron, ou des pastilles d'une odeur fort douce, & par-dessus ce mélange ou cet assaisonnement versent de l'eau chaude qu'ils boivent aussi-tôt sans lui donner le temps d'infuser, parce qu'elle noircit comme de l'encre. Pour ne pas boire l'herbe qui fume, on se sert d'un chalumeau d'argent au bout duquel est une ampoule percée de plusieurs petits trous. Ainsi la liqueur qu'on suce par l'autre bout se dégage entièrement de l'herbe. On boit à la ronde avec le même chalumeau en remettant de l'eau chaude sur la même

herbe à mesure qu'on boit. La répugnance qu'ont montrée quelques personnes de boire après toutes sortes de gens dans un pays où les maladies vénériennes sont si répandues, a fait adopter quelques autres méthodes.

Elles sont indifférentes à l'Europe qui ne connoît pas l'usage de cette boisson. Le Paraguay l'intéresse par d'autres côtés, & en particulier par les cuirs qu'il lui fournit. Lorsque les Espagnols abandonnerent en 1538 Buenos-ayres, ils laisserent dans les campagnes voisines quelques bêtes à corne qu'ils avoient amenées de leur patrie. Elles se multiplièrent tellement dans ces pâturages que personne ne daigna se les approprier lorsqu'on eut rétabli la ville. On imagina dans la suite de les assommer, uniquement pour en avoir la peau. La maniere dont on s'y prend est remarquable.

Plusieurs chasseurs à cheval se rendent dans les lieux où ils savent qu'il y a le plus de bœufs sauvages. Ils poursuivent chacun le leur, & lui coupent le jarret avec un long bâton armé d'un fer taillé en croissant & bien éguisé. Cet animal abattu, son vainqueur en poursuit d'autres qu'il abat de même. Après quelques jours d'un exercice si violent, les chasseurs retournent sur leurs pas, retrouvent les taureaux qu'ils ont terrassés, les écorchent, & prennent la peau, quelquefois la langue ou le suif, & abandonnent le reste à une nuée de vautours & d'autres oiseaux de proie.

Les cuirs étoient à si bon marché dans les premiers temps qu'ils coutoient à peine deux réaux, quoique ceux qui les achetoient en rebutassent près de la moitié qui n'avoient pas la grandeur qu'on leur desiroit. Leur prix a augmenté à me-

sure que le nombre des bœufs a diminué. Cette diminution est moins l'ouvrage des chasseurs que des chiens devenus sauvages. Ces animaux destructeurs font un tel ravage, qu'on est menacé de perdre entièrement une branche de commerce si précieuse. Le gouvernement de Buenos-ayres a cherché à prévenir ce malheur en chargeant une partie de la garnison de tuer à coups de fusils ces bêtes devenues féroces. Les soldats chargés de cette expédition nécessaire furent reçus à leur retour avec des huées si méprisantes, qu'ils n'ont plus voulu recommencer des courses qui les couvroient de ridicule aux yeux de leurs compatriotes.

Le vuide que laissera la diminution des cuirs fera rempli par le tabac qu'on a commencé à cultiver avec succès dans le Paraguay. Il en arrive déjà tous les ans une assez grande quantité avec la laine de Vigogne qui vient des montagnes, & avec les métaux, qui sont des matieres tout-à-fait étrangères à la colonie.

Les premiers Espagnols qui y arriverent ne doutèrent pas qu'un pays si voisin du Pérou ne renfermât de grandes richesses. Leur conduite se régla sur ces espérances qui furent soutenues pendant un siecle par divers incidens plus frivoles les uns que les autres. Il fallut enfin renoncer à cette chimere; mais des motifs particuliers la firent encore reprendre long-temps après qu'on eut cessé d'y croire. Tout le monde sait aujourd'hui que le Paraguay n'a d'or & d'argent que ce qui lui en vient du Chili & du Potosi. Une partie circule dans la colonie. Il en passe beaucoup plus en fraude dans les établissemens Portugais. On embarque tous les ans à Buenos-ayres un million de piastras pour la métropole.

Ce que nous avons dit du physique, du moral, des richesses du Paraguay n'étoit guere propre à lui donner de la célébrité. Il n'a dû l'attention qu'on n'a cessé de lui accorder qu'à un établissement formé dans son centre, qui après avoir long-temps partagé les esprits a obtenu l'approbation des sages. Le jugement qu'on en doit porter paroît désormais fixé par la philosophie devant qui l'ignorance, les préjugés, les factions doivent disparaître comme les ombres devant la lumiere.

Les Jésuites chargés des missions du Pérou, instruits de la maniere dont les Yncas gouvernoient leur empire & faisoient leurs conquêtes, les ont pris pour modeles dans l'exécution d'un grand projet qu'ils avoient formé. Les descendants de Manco Capac se rendoient sur leurs frontieres avec de puissantes armées composées de soldats qui favoient du moins obéir, combattre ensemble, se retrancher, & qui avec des armés offensives, meilleures que celles des sauvages, avoient des boucliers & des armes défensives que leurs ennemis n'avoient pas. Ils proposoient à la nation qu'ils vouloient ajouter à leur empire d'adopter leur religion, leurs loix, & leurs mœurs, de quitter leurs forêts & de vivre en société. Ils trouvoient souvent de la résistance. La plupart de ces peuples défendoient long-temps leur préjugés & leur liberté. Les Yncas s'armoient alors de patience. Ils envoyoit de nouveaux députés qui tentoient encore de persuader. Ces députés étoient quelquefois massacrés. Quelquefois les sauvages venoient fondre sur l'armée de l'Ynca. Elle combattoit avec courage & toujours avec succès. Elle cessoit le combat à l'instant de la victoire. Si l'on faisoit quelques pri-

sonniers, on les traitoit avec tant de douceur, qu'enchantés du joug de ces vainqueurs humains, ils alloient le faire aimer à leur nation. Il n'est guere arrivé qu'une armée Péruvienne ait attaqué la premiere; & il est arrivé souvent qu'après avoir vu plusieurs de ses soldats massacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'Ynca ne permettoit pas encore les hostilités.

Les Jésuites qui n'avoient point d'armée se sont bornés à la persuasion. Ils ont été dans les forêts pour chercher les sauvages, & ils les ont déterminés à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés pour embrasser une religion à laquelle ces peuples n'entendoient rien, & pour gouter les douceurs de la société qu'ils ne connoissoient pas.

Les Yncas avoient encore un avantage sur les Jésuites, c'est la nature de leur religion qui parloit aux sens. Il est plus aisé de faire adorer le soleil qui semble reveler lui-même son culte aux hommes que de leur persuader nos dogmes & nos mysteres inconcevables. Aussi les Jésuites ont-ils eu la sagesse de civiliser jusqu'à un certain point les sauvages, avant de penser à les convertir. Ils n'ont essayé d'en faire des chrétiens qu'après en avoir fait des hommes. A peine les ont-ils rassemblés qu'ils les ont fait jouir de tout ce qu'ils leur avoient promis. Ils leur ont fait embrasser le christianisme, quand à force de les rendre heureux, ils les avoient rendu dociles.

La division des terres en trois parts, pour la religion, le public & les particuliers; le travail pour les orphelins, les vieillards, & les soldats; les prix accordés aux belles actions; l'inspection ou la censure pour les mœurs; le ressort de la bienveillance, les fêtes mêlées aux travaux; les

chefs, les exercices militaires; la subordination; les précautions contre l'oïveté; le respect pour la religion & les loix; l'union de l'autorité politique & religieuse dans les mêmes mains: tout ce qu'on admire dans la législation des Yncas, ou se retrouve au Paraguay, ou s'y retrouve perfectionné.

Les Yncas & les Jésuites ont également établi un ordre qui prévient les crimes, & dispense des punitions. Il n'y a rien de si rare au Paraguay que des délits. Les mœurs y sont belles & pures par des moyens encore plus doux qu'au Pérou. Les loix étoient sévères dans cet empire; elles ne le sont pas chez les Guaranis. On n'y craint pas les châtimens; on n'y craint que la conscience.

A l'exemple des Yncas, les Jésuites ont établi le gouvernement théocratique, mais avec un avantage particulier à la religion, qui en fait la base: c'est la pratique de la confession infiniment utile, tant que ses instituteurs n'en abuseront pas. Elle seule tient lieu de loix pénales, & veille à la pureté des mœurs. Dans le Paraguay la religion qui commande par l'opinion plus puissante que la force des armes, conduit le coupable aux pieds du magistrat. C'est-là que loin de pallier ses crimes, le repentir les lui fait aggraver. Au lieu d'éluder sa peine, il vient la demander à genoux. Plus elle est sévère & publique, plus elle rend le calme à la conscience du criminel. Ainsi le châtiment, qui par-tout ailleurs effraie les coupables, fait ici leur consolation, en étouffant les remords par l'expiation. Les peuples du Paraguay n'ont point de loix civiles, parce qu'ils ne connoissent point de propriété: ils n'ont point de loix criminelles, parce que chacun s'accuse

& se punit volontairement : toutes leurs loix sont des préceptes de religion. Le meilleur de tous les gouvernemens, ce seroit une théocratie où l'on établiroit le tribunal de la confession, s'il étoit toujours dirigé par des hommes vertueux sur des principes raisonnables, si la religion n'inspiroit que les devoirs de la société, n'appellant crime que ce qui blesse l'humanité ; & ne substituoit pas dans ses préceptes des prières à des travaux, de vaines cérémonies de piété à des œuvres de charité, des scrupules puérils à des remords fondés.

Mais peut-on se flatter que des Jésuites Espagnols ou italiens, n'aient pas fait passer au Paraguay des idées & des usages monastiques de Rome ou de Madrid. Cependant, s'ils y ont transporté des abus, il faut convenir que c'est avec des avantages si supérieurs, qu'il est peut-être impossible de faire nulle part autant de bien aux hommes avec si peu de mal.

Il y a plus d'arts & de commodités dans les républiques des Jésuites qu'il n'y en avoit dans Cusco même, & il n'y a pas plus de luxe. L'usage de la monnoie y est même ignoré. L'horloger, le tisserand, le serrurier, le tailleur déposent leurs ouvrages dans des magasins publics. On leur donne tout ce qui leur est nécessaire : le laboureur a cultivé pour eux. Les Jésuites veillent sur les besoins de tous avec des magistrats qui sont élus par le peuple même.

Il n'y a point de distinction entre les états, & c'est la seule société sur la terre où les hommes jouissent de cette égalité, qui est le second des biens ; car la liberté est le premier.

Les Yncas & les Jésuites ont fait également

respecter la religion par la pompe & l'appareil imposant du culte public. Rien de si magnifique, de si grand que l'étoient les temples du soleil; & les Eglises du Paraguay sont comparables aux plus belles de l'Europe. Les Jésuites ont rendu le culte agréable sans en faire une comédie indécente. Une musique qui plaît au cœur, des cantiques touchans, des peintures qui parlent aux yeux, la majesté des cérémonies attirent les Indiens dans les Eglises où le plaisir se confond pour eux avec la piété. C'est-là que la religion est aimable, & c'est d'abord dans ses ministres qu'elle s'y fait aimer. Rien n'égale la pureté des mœurs, le zèle doux & tendre, les soins paternels des Jésuites du Paraguay. Chaque pasteur est véritablement le pere comme le guide de ses paroissiens. On n'y sent point son autorité, parce qu'il n'ordonne, ne défend & ne punit, que ce que punit, défend & ordonne la religion qu'ils adorent & chérissent tous comme lui-même.

Il semble que les hommes devroient s'être extrêmement multipliés sous un gouvernement où personne n'est oisif, où personne n'est excédé de travail; où la nourriture est saine, abondante, égale pour tous les citoyens qui sont commodément logés, commodément vêtus; où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades ont des secours inconnus sur le reste de la terre; où tout le monde se marie par choix, sans intérêt, & où la multitude d'enfans est une consolation sans pouvoir être une charge; où la débauche inséparable de l'oïveté qui corrompt l'opulence & la misere ne hâte jamais le terme de la dégradation ou plutôt de la décadence de la vie humaine; où rien n'irrite les passions factices, & ne contrarie les appétits bien ordonnés; où l'on jouit des avanta-

ges du commerce, sans être exposé à la contagion des vices du luxe ; où des magasins abondans, des secours gratuits entre des nations confédérées par la fraternité d'une même religion sont une ressource assurée contre la disette qu'amènent l'inconstance ou l'intempérie des saisons ; où la vengeance publique n'a jamais été dans la triste nécessité de condamner un seul criminel à la mort, à l'ignominie, à des peines de quelque durée ; où l'on ignore jusqu'au nom d'impôt & de procès, deux terribles fléaux qui travaillent partout l'espece humaine : un tel pays devrait être ce semble le pays le plus peuplé de la terre. Cependant il ne l'est pas.

Cette domination commencée en 1610 s'étend depuis le Parana qui se jette dans le Paraguay sous le vingt-septieme degré de latitude méridionale, jusqu'à Lurugay qui se perd dans le même fleuve vers le trente-quatrieme degré de latitude. Sur les bords de ces deux grandes rivieres qui descendent des montagnes voisines du Brésil & dans les plaines fertiles qui les séparent, les Jésuites avoient formé dès l'an 1676 vingt-deux peuplades dont on ignore la population. En 1702 on y en comptoit vingt-neuf composées de vingt-deux mille sept cens soixante-une familles qui formoient quatre-vingt-neuf mille quatre cens quatre-vingt-onze têtes. Les habitations & les habitans ont augmenté depuis, & l'état peut avoir aujourd'hui deux cens mille ames.

On a longtems soupçonné les religieux législateurs de diminuer le nombre de leurs sujets pour priver l'Espagne du tribut auquel on s'étoit soumis, & la cour de Madrid a montré sur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes ont dissipé ce soupçon aussi injurieux que peu fondé.

Etoit-il vraisemblable qu'une compagnie dont la gloire a toujours été l'idole, sacrifiait à un intérêt obscur & bas un sentiment de grandeur proportionné à la majesté de l'édifice qu'elle élevoit avec tant de soins & de travaux.

Ceux qui connoissoient assez le génie de la société pour ne la pas calomnier si grossièrement, répondoient que les Guaranis ne se multiplioient pas, parce qu'on les faisoit périr dans les travaux des mines. Cette accusation intentée il y a plus d'un siècle, s'est perpétuée par une suite de l'avarice, de l'envie, & de la malignité qui l'avoient formée. Plus le ministère Espagnol a fait chercher cette source de richesses, plus il s'est convaincu que c'étoit une chimere. Si les Jésuites avoient trouvé des mines, ils se seroient bien gardés de faire ouvrir cette porte à tous les vices qui auroient bientôt défolé leur empire & ruiné leur puissance.

L'oppression du gouvernement monacal a dû, selon d'autres, arrêter la population des Guaranis. Mais comment concilier cette idée vague avec la confiance aveugle & l'attachement excessif qu'on reproche aux Guaranis pour les missionnaires qui les gouvernent ! L'oppression n'est que dans les travaux & dans les tributs forcés ; dans les levées arbitraires, soit d'hommes, soit d'argent pour composer des armées & des flottes destinées à périr, dans l'exécution violente des loix imposées sans le consentement des peuples & contre la réclamation des magistrats ; dans la violation des privilèges publics & l'établissement des privilèges particuliers ; dans l'incohérence des principes d'une autorité qui se disant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une & tout ordonner au nom de l'autre, s'armer du glai-

ve dans le sanctuaire & de la religion dans les tribunaux. Voilà l'oppression ; mais elle n'est jamais dans une soumission volontaire des esprits , ni dans la pente & le vœu des cœurs en qui la persuasion opère & précède l'inclination , qui ne font que ce qu'ils aiment à faire & n'aiment que ce qu'ils font. C'est-là ce doux empire de l'opinion , le seul peut-être qu'il soit permis à des hommes d'exercer sur des hommes , parce qu'il rend heureux les peuples qui s'y abandonnent. Tel est sans doute celui des Jésuites au Paraguay , puisque loin qu'on ait vu la moindre de leurs peuplades secouer le joug à l'exemple de tant de nations Indiennes qui se sont cent fois révoltées contre les Espagnols , des peuples entiers de sauvages se sont venus incorporer d'eux-mêmes à leur gouvernement.

Il s'est trouvé des hommes qui ont soupçonné que les Jésuites avoient répandu dans leurs peuplades cet amour du célibat auquel les siècles de barbarie avoient attaché parmi nous une sorte de vénération qui n'est pas encore généralement tombée , malgré les réclamations continuelles de la nature , de la raison , de la société. Rien n'est plus éloigné de la vérité. Ces missionnaires n'ont pas seulement donné à leurs néophites l'idée d'une superstition à laquelle le climat apportoît des obstacles insurmontables , & qui auroit suffi pour décrier , pour faire détester leurs meilleures institutions.

Enfin des politiques ont vu dans le défaut de propriété un obstacle insurmontable à la population des Guaranis. La maxime qui nous fait regarder la propriété comme la source de la population , est-elle donc d'une vérité aussi incontestable qu'on le pense communément ? Les peuples

fauvages ne se multiplient pas, il est vrai, au gré de leurs penchans & de leurs efforts. Mais aussi voyez combien des possessions nécessairement bornées, combien la cupidité, l'ambition, les besoins factices de toute espece mettent parmi nous d'obstacles à l'envie qu'a chaque individu de multiplier sa famille. Quoiqu'il résulte de cette comparaison une supériorité décidée pour nous sur les nations errantes, il sera toujours vrai que l'esprit de propriété arrête la fécondité de la nature. Ces inconvéniens n'existent point dans le Paraguay. La subsistance étant assurée à tous, chacun y jouit par conséquent d'une propriété illimitée. On peut assigner d'autres causes du peu de population qui se trouve chez les Guaranis.

En premier lieu les Portugais de saint Paul détruisirent en 1631 douze à treize peuplades formées dans la province de Guayra, la plus voisine du Brésil. Le plus grand nombre des quatre-vingt-dix-sept mille Indiens qui les habitoient périt par le fer ou dans l'esclavage, de faim & de misere dans les forêts. Il n'en échappa que douze mille qui trouverent un asyle dans des lieux plus éloignés des Portugais.

Cette destruction qui ne pouvoit être réparée que par des siècles, a été suivie de pertes lentes & continuelles. Les nations sauvages qui erroient autour des habitations des Guaranis trouvant commode d'enlever d'un seul coup de grandes provisions de vivres, massacroient sans pitié tout ce qui s'opposoit à leurs brigandages.

Ces malheurs n'ont cessé que pour faire place à un fléau plus redoutable encore. Les Européens ont porté aux Guaranis la petite vérole plus meurtrière sur les bords du Paraguay qu'en aucun lieu
de

de la terre. Elle enleve par milliers & en très-peu de temps presque tous ceux qui en sont attaqués. Il est étonnant que les Jésuites, qui ne pouvoient pas ignorer les salutaires effets de l'inoculation sur la riviere des Amazones, aient toujours négligé un moyen si sûr & si facile de sauver la vie à leurs néophites. Ces législateurs éclairés auroient-ils été retenus par les ridicules objections de quelques ecclésiastiques ignorans contre une pratique universellement autorisée par les plus heureuses expériences ?

Outre ces causes de dépopulation, les Guaranis en ont encore dans leur propre climat qui leur versent des maladies contagieuses, sur-tout aux bords du Parana où des brouillards épais, immobiles & continuels sous un ciel embrasé rendent l'air humide & mal-sain. Les Guaranis résistent d'autant moins à la malignité de ces vapeurs, qu'ils sont très-voraces, quoique dans un pays chaud. Ils mangent des fruits encore verts, des viandes presque crues. Delà les mauvaises digestions, les humeurs corrompues & les infirmités qui passent des peres aux enfans. Ainsi la masse du sang altérée par l'air & les alimens ne peut former une population abondante & de longue durée.

Les Chiquitos, quoiqu'ils s'avancent dans la Zone torride, sont beaucoup plus robustes & plus nombreux que les Guaranis qui sortent & s'éloignent du Tropic. Sous le nom de Chiquitos on comprend plusieurs petites nations semées dans un espace qui s'étend depuis le quatorzieme degré de latitude australe jusqu'au vingt&unieme. Ce pays est chaud, montueux, fertile, traversé à l'occident par trois rivieres qui jointes ensemble

vont sous le nom de la Madere se perdre dans le grand fleuve des Amazones.

Les premiers conquérans du Pérou connurent les Chiquitos & ne purent les subjuguier. Leurs successeurs ne furent pas plus heureux. Les Jésuites entreprirent en 1692 ce que la force n'avoit pu exécuter. Ce projet allarma les Espagnols de Santa cruz-de-la-sierra qui trouvoient un grand avantage à faire des courses dans ces contrées & à y enlever des esclaves qu'ils vendoient fort cher pour les mines du Potosi & pour d'autres usages. On n'ignoroit pas que les missionnaires qui, soit religion, soit ambition, avoient d'autres vues & d'autres maximes, ne souffriroient pas l'oppression de leurs néophites, & que les moyens ne leur manqueroient pas pour l'empêcher. Leurs travaux furent traversés par la ruse, par la violence, par la calomnie, par tous les moyens qu'une avidité féroce peut inspirer. Leur constance triompha des contradictions, & l'édifice s'éleva sur le plan qui avoit été conçu.

Dès l'an 1726 on y comptoit six grandes peuplades séparées les unes des autres par une assez grande étendue de terrain & des forêts immenses. La population passoit quarante mille ames. Ce nombre a été toujours en augmentant, & il étoit presque doublé lorsque la nouvelle république reconnut en 1746 la domination de l'Espagne aux mêmes conditions qu'elle avoit été reconnue plus anciennement par les Guaranis qui lui avoient servi en tout de modele.

Les deux états ont également élevé entr'eux & les Espagnols une barriere insurmontable. Ils ont établi la même communauté de biens. C'est la cité qui fait le commerce. Leurs manufactu-

res sont semblables, ainsi que leurs travaux champêtres. On cultive par-tout le sucre, le tabac, le coton, les fruits, les grains naturels au pays, tous ceux de l'Europe. La plupart de nos animaux s'y sont multipliés; les bœufs & les chevaux ne sont pas dégénérés. La seule différence qu'il y ait entre les deux nations, c'est que les Chiquitos sont plus forts, plus sobres, plus constants, plus actifs, plus laborieux que les Guaranis, qu'en se tournant à l'orient ils ont à droite vers le pôle. Ils ont aussi ces qualités supérieurement aux Moxes qui sont à gauche vers l'équateur.

Les Moxes habitent sous le douzième degré de latitude méridionale. A l'orient leur pays est séparé du Pérou par les Cordillieres. Du côté du midi il n'est pas éloigné du Paraguay. Il a au nord & à l'occident des terres inconnues. L'état de ces sauvages sans culture, sans religion, sans mœurs toucha vers l'an 1670 l'ame sensible, noble, courageuse d'un Jésuite Espagnol nommé Baraze. Il fixa ces hommes errans; il les gouverna par les loix des Guaranis. Ces travaux & ceux de ses successeurs avoient rassemblé trente mille ames au commencement du siècle. Nous ignorons les progrès que cet établissement a fait depuis, mais, si l'on en juge par le temps & par les soins, il doit être aujourd'hui très-considérable.

Les Jésuites travailloient sans relâche à réunir les trois républiques en civilisant les peuples vagabonds dispersés dans les déserts qui séparoient ces sociétés. Mais leur projet, dont l'exécution étoit douteuse ou du moins très-éloignée, nes'accordoit pas avec le vil intérêt des aventuriers Espagnols. Ces barbares usurpateurs du nouveau

monde avoient très-bien servi la religion tant qu'il n'avoit fallu que verser du sang pour avoir de l'or : ils ne l'écoutoient plus depuis qu'elle ne parloit que d'humaniser des sauvages pour les rendre heureux. Ces exterminateurs ne voyoient dans les Américains qui avoient échappé à leur férocité que des instrumens de leur avarice. Après les avoir dépouillés de leurs possessions, ils les réduisirent à l'esclavage & les condamnerent aux travaux des mines. Cette insatiable cupidité fut trompée par les Jésuites qui firent assurer la liberté de tous les Indiens qu'ils pourroient faire vivre en société, après les avoir arrachés des antres & des forêts qui leur servoient d'asyle. Bientôt cette première précaution ne parut pas suffisante aux législateurs pour assurer le sort de leur république. Sa stabilité parut exiger que les conquérans en fussent exclus sous quelque dénomination qu'ils voulussent y paroître. On prévint que s'ils y étoient admis comme négocians ou même comme simples voyageurs, ils affecteroient une fierté dédaigneuse, ils exciteroient des orages, ils rempliroient de troubles ces lieux paisibles, ils y apporteroient l'exemple & le germe de toutes les especes de corruption. Les mesures qu'on prenoit contre eux les blessèrent d'autant plus profondément qu'elles avoient l'approbation des sages. Dans leur désespoir, ils remplirent l'univers d'imputations odieuses que de legeres apparences firent regarder comme des démonstrations.

Les missionnaires faisoient le commerce pour la nation. Ils envoyoit à Buenos-ayres les ouvrages de leurs artisans, l'herbe du Paraguay. Ils recevoient en échange une somme sur laquelle on prélevoit le tribut d'une piastre que chaque citoyen au dessus de dix-huit ans & au dessous

de cinquante payoit au Roi. Le restes'employoit en marchandises d'Europe nécessaires aux commodités de la colonie. Telle fut la base des principales accusations qu'on forma contre les Jésuites. Ils furent traduits au tribunal des quatre parties du monde comme une société de marchands qui sous le voile de la religion n'étoient occupés que d'un intérêt sordide.

On avouera du moins que les fondateurs des premières institutions du Paraguay ne méritèrent pas un pareil reproche. Les déserts qu'ils parcouroient ne produisoient ni or, ni dentées. Ils n'y trouverent que des forêts, des serpens, des marais, quelquefois la mort ou des tourmens horribles, & toujours des fatigues excessives. Ce qu'il leur en coutoit de soins, de travaux, de patience pour aborder les sauvages & les faire passer d'une vie errante à l'état social, étoit fort au-dessus de ce que des hommes ordinaires auroient pu faire. Jamais ils ne songerent à s'approprier le produit d'une terre qui cependant sans eux n'auroit été habitée que par des bêtes féroces. Peut-être leurs successeurs auront eu des motifs moins purs & moins desintéressés; mais s'ils ont eu la bassesse de chercher un accroissement de richesses où ils ne devoient voir que la gloire de la religion & de l'humanité; s'ils ont acquis des terres, amassé des trésors en Amérique pour acheter du crédit en Europe, & delà s'agrandir, augmenter leur influence dans le monde entier, c'est une ambition qui n'a jamais altéré la félicité de leurs néophites. Ce peuple a continué à jouir d'un calme inaltérable & d'une aisance qui ne lui laissoit regretter, ni la propriété dont il n'avoit pas le désir, ni le superflu dont il ignoroit le besoin.

Mais ceux qui n'ont pas accusé l'avarice des Jésuites au Paraguay, ont censuré leurs établissemens commel'ouvrage d'une aveugle superstition. Si nous avons une idée juste de la superstition, elle retarde les progrès de la population; elle consacre à des pratiques inutiles le temps destiné aux travaux de la société; elle dépouille l'homme laborieux pour enrichir le solitaire oisif & dangereux; elle arme les citoyens les uns contre les autres pour des sujets frivoles, elle donne au nom du ciel le signal, l'ordre de la révolte; elle soustrait ses ministres aux loix, aux volontés de la société: en un mot elle rend les peuples malheureux, & donne des armes au méchant contre le juste. Est-ce là ce qu'on voit au Paraguay. Si c'est la superstition qui a créé les heureuses institutions de ces chrétiens ignorés du reste de la terre, c'est la première fois qu'elle aura fait du bien aux hommes.

La politique toujours inquiète parce qu'elle est ambitieuse, qui craint tout parce qu'elle veut tout; la politique soupçonnoit avec plus de fondement que les républiques fondées par les Jésuites pourroient bien aspirer un jour à une indépendance entière, peut-être même former le projet de renverser l'empire à l'ombre duquel elles s'étoient élevées. Ces hommes si doux, si parfaitement unis entr'eux, si attachés à leurs occupations étoient en même-temps les meilleurs soldats du nouveau monde. Ils étoient très-exercés. Ils obéissoient par principe de religion. Ils combattoient avec le fanatisme qui conduisit les martyrs du christianisme sur l'échafaud, & qui brisa tant de couronnes par les mains des disciples d'Odin & de Mahomet. Ils étoient dans la force que donnent des mœurs & des loix

naissantes tandis que les Espagnols de l'Amérique éternés par la mollesse qui fuit les triomphes de la cruauté, n'étoient plus ce qu'ils avoient été au temps de leurs conquêtes. Leurs défiances n'étoient donc pas de vains ombrages, ni de fausses allarmes,

Dans les gouvernemens qui précéderent l'origine du christianisme, & dans la plupart de ceux qui ne l'ont point admis, on a constamment vu l'autorité civile & l'autorité religieuse se réunir dans les mêmes mains, comme partant de la même source pour un seul but, ou l'une tellement subordonnée à l'autre, que le peuple n'osoit l'en séparer dans ses idées & ses craintes. Les législateurs les plus sages ont toujours senti que la religion qui préparoit les ames à l'obéissance devoit les y tenir asservies. Mais en Europe où le christianisme vint s'établir sur les ruines d'une religion & d'un grand empire, il se forma dès l'origine une rivalité entre deux pouvoirs, celui des armes & celui de l'opinion, qui travaillèrent en même-temps à s'emparer des hommes & de leurs biens. Quand les barbares du nord fondirent sur les terres de la domination romaine, les chrétiens persécutés par les empereurs payens, ne manquèrent pas d'implorer le secours des ennemis du dehors contre l'état qui les opprimoit. Ils prêchèrent à ces vainqueurs une religion nouvelle qui leur imposoit le devoir de détruire l'ancienne; ils demandèrent les décombres des temples pour bâtir des églises. Les sauvages donnerent sans peine ce qui ne leur appartenoit pas; ils exterminèrent, ils prosternerent aux pieds du christianisme tous leurs ennemis & les siens; ils prirent des terres & des hommes, & en céderent à l'église. Ils exi-

gerent des tributs, & en exempterent le clergé qui préconisoit leurs usurpations. Des seigneurs se firent prêtres, des prêtres devinrent seigneurs. Les grands attachèrent les prérogatives de leur naissance au sacerdoce qu'ils embrassoient. Les évêques imprimerent le sceau de la religion aux terres qu'ils possédoient. De ce mélange & de cette confusion du sang avec le rang, des titres avec les biens, des personnes avec les choses, il se forma un pouvoir monstrueux dès sa naissance & qui devint énorme avec le temps, un pouvoir qui se distingua d'abord du seul & véritable pouvoir qui est celui du gouvernement, qui prétendit ensuite l'emporter sur le plus fort, & qui depuis se sentant le plus foible s'est contenté de s'en séparer & de dominer en secret sur ceux qui voudroient bien en dépendre. Ces deux pouvoirs sont tellement discordans par leur nature qu'ils troublent sans cesse l'harmonie des états.

Les Jésuites du Paraguay qui connoissoient cette source de division, ont profité du mal que leur société avoit fait quelquefois en Europe pour établir un bien solide en Amérique. Ils ont réuni les deux pouvoirs en un seul, subordonnant tout à la religion; ce qui leur donnoit la disposition entière des pensées, des affections & des forces de leurs néophites. Etoit-ce pour eux-mêmes ou pour leurs sujets?

La facilité inattendue avec laquelle ces missionnaires proscrits par la cour de Madrid ont évacué un empire qu'il leur étoit si aisé de défendre, les a justifiés aux yeux d'une grande partie du public du reproche d'ambition dont leurs ennemis ont fait retentir l'Europe. Mais la philosophie qui voit autrement que le vul-

gairé, attend pour juger ces législateurs, que la conduite des habitans du Paraguay parle & dépose en leur faveur ou contr'eux. Si ces peuples se soumettent à l'Espagne qui n'a ni droit ni forces à leur opposer, on dira que les Jésuites se sont plus occupés d'inspirer l'obéissance aux hommes que de les éclairer sur les principes d'équité naturelle dont ces sauvages étoient si près; & qu'en les pliant à la soumission par l'ignorance, s'ils les ont rendus d'abord plus heureux qu'ils n'étoient, c'est en se réservant le droit d'en faire un jour les instrumens de leurs volontés arbitraires. Mais si ces peuples armés & disciplinés repoussent les barbares oppresseurs de leur patrie, s'ils vengent ces immenses contrées du sang dont l'Espagne s'est enivrée, les philosophes diront que les Jésuites ont travaillé au bonheur du genre humain avec le désintéressement de la vertu; qu'ils n'ont dominé les habitans du Paraguay que pour les instruire; qu'en leur donnant une religion, ils leur ont laissé les notions fondamentales qui sont les premières loix de la vraie religion; & qu'ils ont sur-tout gravé dans leur ame ce principe de toute société légitime & durable: que c'est un crime à des hommes rassemblés de consentir à une forme de gouvernement, qui leur ôtant la liberté de statuer sur leur destinée, peut un jour placer des crimes dans la liste de leurs devoirs. Ainsi la tranquillité de l'Amérique Espagnole dépend des opinions qui sont établies dans le Paraguay.

Indépendamment de ce danger qu'on peut regarder comme domestique, elle reste toujours exposée aux invasions étrangères, sur-tout dans la mer du sud. On l'a cru long-temps inattaquable de

ce côté par l'éloignement, les périls de la navigation, & le peu d'expérience qu'on avoit de cet océan. Les Hollandois qui ne jugeoient pas cette côte de l'Amérique si inaccessible y envoyèrent en 1643 une foible escadre qui s'empara sans peine de Baldavia, le premier port du Chili, le seul fortifié, & la clef de ces mers paisibles. Ils dévoroient dans leur cœur les trésors de ces riches contrées, lorsque la disette & les maladies commencerent à ébranler leurs espérances. La mort de leur chef augmenta leurs inquiétudes, & les forces qu'on envoya contr'eux du Pérou acheverent de les déconcerter. Leur courage mollit dans cet éloignement de leur patrie, & la crainte de tomber dans les fers d'une nation dont ils avoient si souvent éprouvé la haine, les détermina à se rembarquer. Avec plus de constance ils se seroient vraisemblablement maintenus dans leurs conquêtes jusqu'à l'arrivée des secours qui seroient partis de Zuyderzée lorsqu'on y auroit appris leurs premiers succès.

Ainsi le pensoient ceux des François qui en 1698 unirent leurs richesses & leur audace pour former un établissement dans le détroit de Magellan, & sur la partie de la côte du Chili négligée par les Espagnols. Ce plan eut l'approbation de Louis XIV qui y imprima le sceau de l'autorité publique. Les liaisons intimes que les circonstances formerent peu de temps après entre ce prince & les maîtres du nouveau monde, empêcherent l'exécution d'un projet qui avoit plus d'étendue qu'on n'en laissoit paroître.

Les Anglois n'avoient pas attendu que la Hollande & la France leur ouvrissent les yeux sur la mer du sud pour s'en occuper. Ses mines les

renterent dès 1624. La foiblesse du prince qui gouvernoit alors la nation fit tomber une association considérable qu'un si grand intérêt avoit formée. Charles II reprit cette idée brillante. Il fit partir le chevalier Narborough pour observer ces parages peu connus, & pour essayer d'ouvrir quelque communication avec les peuples du Chili. Ce monarque étoit si impatient d'apprendre le succès de cette expédition, qu'averti que son navigateur de confiance étoit de retour aux Dunes, il se jeta dans sa berge & alla au devant de lui jusqu'à Gravesend. Quoique cette tentative n'eut rien produit d'utile, le ministre ne se découragea pas. Il forma en 1710 la compagnie de la mer du sud, qui trouva plus commode ou peut-être plus humain de s'approprier par le commerce les trésors des pays commis à son privilege que d'y faire des conquêtes. Elle s'enrichissoit assez paisiblement lorsqu'une guerre sanglante changea la situation des choses. Une escadre commandée par Anson remplaça ces négocians avides. Il est vraisemblable qu'elle auroit exécuté les terribles opérations dont elle étoit chargée, sans les malheurs qu'elle éprouva pour avoir été forcée par des arrangemens vicieux à doubler le Cap de Horn dans une saison où il n'est pas praticable. Depuis 1764 l'Angleterre s'occupe tranquillement d'un établissement dans la mer du sud. Ses amiraux y ont déjà découvert sept isles bien peuplées. Le temps nous apprendra de quelle utilité elles peuvent être & quels secours elles fourniront pour précipiter les révolutions.

Ce sont des moyens bien lents pour l'ambition. Mais si le desir noble & légitime d'affranchir la moitié de l'Amérique du joug des Espa-

gnols, & l'émulation d'en partager les richesses par le commerce & l'industrie; si des vues aussi élevées se méloient à l'intérêt qui divise les nations & allume la guerre, il seroit aisé d'enlever d'un seul coup à l'Espagne tout ce qu'elle possède en Amérique au-delà du tropique du sud. Douze vaisseaux de guerre partis d'Europe avec trois ou quatre mille hommes de débarquement, tenteroient sans risque cette entreprise. D'abord ils trouveroient des rafraîchissemens au Brésil, à Rio Janeiro, à Sainte-Cathérine, dans tous les établissemens Portugais qui ont le plus vif intérêt à l'abaïssement des Espagnols. Si dans la suite ces vaisseaux avoient besoin de quelques réparations, elles pourroient se faire avec sûreté sur la côte inhabitée & inhabitable des Patagons dans le port Desiré, ou dans celui de Saint-Julien. Ils doubleroiént de Cap de Horn dans les mois de décembre & de Janvier, tems de l'année où ces mers ne sont pas plus orageuses que les autres. En cas de séparation, on se réuniroit à l'isle déserte de Socoro & on se porteroit en force sur Baldivia.

Cette place est moins redoutable qu'elle ne le paroît. Ses fortifications sont à la vérité considérables, mais elles sont toujours en mauvais état. On y compte cent canons, mais ils ont rarement des affûts qui puissent servir. On n'y a jamais vu des munitions de guerre & de bouche pour soutenir un siège. Quand même une administration attentive dont il n'y a point d'exemple dans ces contrées, remédieroit à ces désordres, la résistance ne seroit pas beaucoup plus opiniâtre. Une garnison toute composée d'Officiers & de soldats flétris par leurs crimes & par l'exil auquel ils sont condamnés,

manqueroit toujours de l'honneur, de l'expérience, de la capacité nécessaire pour une défense glorieuse. Les vainqueurs trouveroient un port où les plus grandes flottes sont en sûreté, des bois excellens de construction, du chanvre, des grains, des légumes. Les troupes aisément rétablies dans un pays si abondant & si sain, des fatigues d'une longue navigation, attaqueroient le reste du Chili avec une grande supériorité.

Ce royaume qui étoit autrefois défendu par deux mille soldats, n'en a pas plus aujourd'hui de cinq cens, moitié cavalerie & moitié infanterie. Il est vrai que tous les Espagnols en état de porter les armes & distribués par compagnies sont obligés de se joindre aux troupes; mais que pourroient des bourgeois amolis & in-experimentés contre des hommes vieillis dans les exercices de la guerre & de la discipline? Ce n'est pas tout. Les Araucos & leurs amis ne verroient pas plutôt cette diversion que, même sans y être excités, ils se mettroient en campagne. Leurs fureurs sont si connues que tous les efforts se tourneroient contr'eux, & qu'on ne songeroit guere à s'opposer aux entreprises des Européens.

Les côtes du Pérou feroient encore moins de résistance. Callao le seul lieu fortifié qui les couvre, n'a qu'une mauvaise garnison de six cens hommes. La prise de ce port ouvreroit le chemin de Lima qui n'en est éloigné que de deux lieues & qui est sans défense. Les secours qui leur viendroient de l'intérieur des terres, où il n'y a pas un soldat, ne les sauveroient pas, & l'escadre ennemie intercepteroit aisément tous ceux que Panama pourroit leur envoyer par mer. Panama

lui-même qui n'a qu'un mur sans fossés & sans ouvrages extérieurs, seroit bientôt obligé de se rendre : sa garnison continuellement affoiblie par les détachemens qu'elle fait pour la garde de Darien, du Chagre & de Porto-belo, seroit hors d'état de repousser une attaque vive.

Nous n'ignorons pas que l'ennemi quoique maître des côtes, ne le seroit pas pour cela du Pérou. Il y a sans doute fort loin de la prise de deux mauvaises places à la conquête d'un si vaste empire. Qu'on fasse cependant attention aux mauvaises dispositions des Indiens, au mécontentement des Créoles, à leur mollesse, à leur inexpérience, à leur ignorance dans le maniement des armes dont on n'a pas même l'attention de les pourvoir, & peut-être qu'une si grande révolution ne fera pas jugée aussi chimérique qu'elle le paroît au premier coup d'œil. La nation qui attaqueroit les Espagnols n'auroit guere moins d'avantage sur eux qu'ils en eurent eux-mêmes sur les Américains lorsqu'ils les découvrirent.

Quand même les succès du vainqueur se borneroient à la prise de Callao & de Panama, l'Espagne ne se trouveroit-elle pas privée des trésors qu'elle reçoit de la mer du sud ? Il faudroit pour rouvrir la communication, qu'elle fit des armemens considérables ; qu'ils ne fussent pas interceptés ; qu'ils franchissent le cap de Horn ou le détroit de Magellan. Il faudroit que sans ports pour se refaire & se recruter, les Espagnols pussent battre une escadre qui auroit reçu par l'isthme de Panama tous ses besoins, & qu'après leur victoire, ils fussent encore en état de former deux sièges & forcer deux places vaillamment défendues. De pareilles difficultés sont-elles faciles à surmonter ?

Sans exécuter dans toute son étendue le plan que nous venons de tracer, on peut intercepter la navigation de la mer du sud. Il suffit pour cela que deux vaisseaux de force y arrivent sans être découverts. En établissant leur croisière au sud & au nord de Lima, où tout aboutit comme à un centre commun, rien de ce qui en part, rien de ce qui y arrive ne peut échapper. Les bâtimens, qui à raison des vents & des courans suivent tous exactement la même ligne, doivent tomber nécessairement sous les voiles ennemies. Lorsque le commerce averti par ses malheurs suspend ses armemens, on cesse à la vérité de faire des prises; mais si des officiers plus fideles à leur patrie que touchés de leur intérêt personnel perséverent dans leur station, l'Espagne reste toujours privée de ses avantages.

Tous ces malheurs, que la hardiesse des navigateurs en général, & en particulier les découvertes récentes des Anglois dans la mer du sud rendent tous les jours plus prochains, ne feroient être écartés que par l'établissement d'une forte escadre. La puissance qui a besoin de ce soutien, en a tous les matériaux sous sa main. Ils se trouvent dans la mer du sud, & sont de la qualité convenable pour ces climats. On ne peut pas se dissimuler que les équipages composés en grande partie d'Indiens ou des negres ne seront jamais comparables aux équipages Européens; mais qu'on les exerce avec soin; qu'on les accoutume à la mer, au feu, à la manœuvre, à la discipline; & ils seront suffisans pour arrêter des hommes, qui fatigués par une longue traversée, par un ciel brûlant, par des maladies, par une mauvaise nourriture, n'auroient aucun asyle sur cette plage éloignée. Nous oserons même ajouter que si l'Espa-

gne pouvoit faire aimer sa domination aux Indiens & les former à la navigation avec une force navale telle que nous venons de la proposer pour la mer du sud, il n'y auroit point de peuple sur la terre qui osât y faire voir son pavillon.

Quand cette espérance seroit vaine, il n'en faudroit pas moins construire & tenir dans une activité continuelle une escadre que les malheurs de la guerre ne pourroient occuper que par intervalles. Son loisir seroit utilement employé à ramasser sur les côtes des denrées qui périssent faute d'occasions & de moyens pour leur exportation. Cet arrangement tireroit vraisemblablement les colons de la léthargie où ils sont ensevelis depuis deux siècles. Assurés que leurs produits arriveroient sans frais à Panama, & qu'ils seroient embarqués sur le Chagré pour passer en Europe avec des frais médiocres, ils aimeroient des travaux dont ils seroient sûrs de recueillir les fruits. Peut-être avec le temps leur émulation deviendrait-elle assez vive, pour déterminer le ministère à creuser un canal de cinq lieues qui acheveroit la communication des deux mers déjà si avancée par un fleuve très-navigable. Le gouvernement partageroit nécessairement avec les peuples la prospérité qui naîtroit de l'exécution de ce projet, si cependant les Espagnols n'avoient pas le même intérêt à tenir l'isthme de Panama fermé, que les Califes ont cru avoir de ne pas ouvrir l'isthme de Suez. Le bien général des peuples & l'utilité du commerce demandent à grands cris que la terre ouvre ces deux ports à la navigation, rapproche les limites du monde, & lie les nations par une communication rapide & non interrompue. Le despotisme oriental & l'indolence Espagnole s'opposent à une liberté de commerce, à un esprit d'égalité

galité sociale qu'ils ne connoissent point. On aime mieux affamer un monde de richesses, & voir l'autre périr dans la misere & l'esclavage, que de partager la terre & ses trésors entre tous les peuples qui l'habitent. Mais peut-être que la jonction des deux mers exposeroit la cour de Madrid au danger de voir le Pérou & le Chily envahis par la mer du nord ; c'est ce qu'il faut examiner.

Les possessions Espagnoles sur cette dernière mer s'étendent depuis le golfe du Mexique jusqu'à l'Orenoque. Dans cet espace immense, il y a une infinité d'endroits où il n'est pas possible de débarquer, & un plus grand nombre encore où un débarquement ne serviroit de rien. Tous les postes qu'on a regardés jusqu'ici comme importants, tels que la Vera-cruz, Chagre, Porto-belo, Carthagene, sont fortifiés, & le sont d'une maniere redoutable.

L'expérience a cependant prouvé qu'aucune de ces places n'étoit imprenable. On connoît plus d'un peuple en état de s'emparer de celle dont il aura le plus d'intérêt à se rendre maître. Peut-être même y en a-t-il quelqu'un qui a assez d'hommes, d'argent & de vaisseaux pour les prendre toutes successivement, & ce qui est bien plus difficile, pour les garder. Qu'est-ce qui arriveroit ? L'air de ces riches contrées presque toutes situées entre les tropiques, dévoreroit les conquérans en foule. Ce climat dangereux dans toutes les saisons pour les Européens, mortel pendant six mois de l'année, pestiféré pour des étrangers accoutumés à un ciel tempéré, à une vie commode, à une nourriture abondante, deviendroit leur tombeau. Les calculs les plus modérés font monter la perte des François qui passent aux isles de l'Amérique à trois dixiemes, & celle des Anglois à

quatre, tandis que les Espagnols ne perdent pas dans le continent beaucoup plus mal-sain au-delà d'un dixieme.

Quand même l'esprit humain parviendroit à dompter la malignité du climat, le vainqueur ne resteroit-il pas nécessairement confiné dans les forteresses qu'il auroit prises, sans aucun espoir de partager le produit des mines placées à une distance immense des côtes? Imagine-t-on comment les génies les plus hardis & les plus féconds en ressources s'y prendroient pour pénétrer sans aucune ressource pour les vivres dans un pays qui n'est point cultivé? Pour se présenter avec de l'infanterie seulement devant une cavalerie nombreuse & impétueuse? Pour avancer à travers des précipices dans des contrées où il n'y a jamais eu qu'un mauvais chemin qu'on ne manqueroit pas de rompre? Pour forcer des défilés que cinq cens poltrons défendroient contre une armée de vingt mille hommes.

Admettons tous ces prodiges opérés : peut-on croire que les Espagnols Américains subiront le joug d'un ennemi quel qu'il puisse être? Idolâtres par goût, par paresse, par ignorance, par habitude, par orgueil de leur religion & de leur gouvernement, jamais ils ne s'accoutumeront à des loix étrangères. Leurs préjugés leur fourniront des armes suffisantes pour chasser aussi sûrement leur vainqueur, que les Portugais poussés dans un coin de terre chasserent autrefois du Brésil les Hollandois qui l'avoient envahi presque entièrement.

Il ne resteroit pour assurer la conquête que d'exterminer tous les Européens qui s'y sont établis : car telle est la malheureuse destinée des conquérans, que presque toujours après s'être emparés d'un pays, il leur en faut détruire les habitans.

Mais outre qu'il seroit odieux & injuste de soupçonner quelque nation que ce puisse être de ce dernier excès de cruauté qui a voué les Espagnols à l'exécration de tous les siècles, cet expédient ne seroit pas moins insensé en politique qu'horrible en morale. Tout peuple seroit forcé pour tirer parti de ses nouvelles possessions, de leur sacrifier sa population, son activité, son industrie, & avec elles toute sa puissance. Il n'y en a point d'assez peu éclairé pour ignorer que depuis l'origine du monde tous les états qui ont tourné leur administration du côté des mines ont péri misérablement, ou languï dans la pauvreté & la dépendance.

Cependant l'enthousiasme pourroit aveugler quelque puissance maritime au point qu'elle formât le projet de s'approprier exclusivement des richesses qu'elle partage aujourd'hui avec des rivaux. Son ivresse lui seroit voir les mines poussées au double, & la culture au centuple de ce qu'elles sont ; les ouvriers quittant les états où ils manqueroient d'occupation pour s'incorporer dans la nation qui fourniroit des subsistances & des vêtements au nouveau monde ; les vaisseaux qui portoient aux extrémités de la terre le fruit de leur industrie pourrissant dans les ports où la cessation du travail anéantiroit la navigation ; toutes les branches de commerce tombant nécessairement dans les seules mains par qui découleroit tous les trésors, l'univers entier recevant en quelque maniere la loi de la nation qui en auroit envahi toutes les richesses.

Cette erreur brillante entraîneroit sûrement la ruine de la puissance qui en seroit la base de sa conduite ; mais elle engageroit l'Espagne dans des

guerres longues & ruineuses qu'il lui est aisé & important de prévenir. Elle le peut par le moyen d'une escadre qu'on construiroit dans l'isle de Cuba. Ses ateliers sont d'autant mieux placés à la Havane, que les côtes les plus fréquentées par ses vaisseaux se trouvent la plupart situées sous la zone torride. Les bois d'Europe trop tendres pour résister aux chaleurs excessives de ces régions s'y dessèchent, tandis que ceux du pays élevés & endurcis sous l'influence des rayons d'un soleil brûlant s'y conservent des siècles entiers avec des soins médiocres.

Ce seroit un grand désordre en lui-même & le principe de beaucoup d'autres désordres, si l'utilité de cette marine se bornoit à défendre les côtes Espagnoles. Elle doit ressusciter la communication entre les colonies nationales interrompues autrefois par les corsaires, & dont les liaisons ont toujours été depuis languissantes. Elle doit prévenir les versemens frauduleux & les brouilleries qui en sont trop souvent la suite. Elle doit assurer la navigation plus en danger que jamais depuis que le traité de 1763 a fait passer la Floride sous la domination Angloise.

Des esprits inquiets qui voient souvent le danger où il n'est pas, tandis qu'ils ne soupçonnent pas même celui qui frappe les yeux de tout le monde, ont voulu faire craindre à l'Espagne que sa navigation ne fût interceptée au débouquement du canal de Bahama. Outre que le Port Saint-Augustin n'offre d'asyle qu'à des vaisseaux de grandeur médiocre, ces parages ont des courans si rapides, ils sont semés de tant d'écueils, agités de si fréquentes tempêtes, qu'il est impossible aux plus hardis navigateurs d'y établir une

croisiere. Un malheur plus réel pour l'Espagne seroit que les côtes de la Floride situées dans le golfe du Mexique, & jusqu'ici assez peu connues offrirent aux recherches de la grande-Bretagne un port propre à recevoir des flottes. Il est possible que cela ne soit pas; mais comme la cour de Madrid n'en a pas la sûreté, elle doit s'occuper des moyens de rendre cet événement inutile par la formation d'une bonne escadre.

Cette force auroit encore une destination non moins importante. Les colonies Angloises de l'Amérique septentrionale prennent tous les jours des accroissemens qui étonnent l'univers. Elles peuvent rester asservies à leur métropole, elles peuvent en secouer le joug. Quoi qu'il arrive, leurs besoins augmenteront avec leur population. Déjà elle est si considérable que les anciens débouchés ne suffisent plus à l'extraction de leurs denrées, que les anciens retours ne suffisent plus à leurs consommations. Ce vuide doit être l'origine de cette grande fermentation qui s'est manifestée depuis peu par des grands éclats. La grande-Bretagne, qui ne paroît pas avoir démêlé jusqu'ici les causes d'une inquiétude qui lui cause de si vives allarmes, s'éclairera un jour. Elle sentira qu'elle ne peut rétablir la tranquillité dans ses possessions éloignées qu'en donnant plus d'extension à leur commerce. La nécessité autant que l'ambition la rendra conquérante en Amérique, & il est vraisemblable que l'orage fondra d'abord sur le Mexique. Il n'y a que les forces maritimes de l'Espagne qui puissent donner à ces grands efforts une autre direction.

L'entrepôt de ces forces seroit mal placé à la Havane, à Saint-Domingue, à la Vera-cruz, à Porto-belo & à Carthagene, lieux tous mal-

fains & sous le vent. Nous les réunirions à Bayahonda situé entre Sainte-Marthe & Maracaybo. Cette position quoique peu connue, réunit tous les avantages qu'on peut désirer : un port excellent, d'un accès facile & qu'il est aisé de rendre imprenable ; une grande abondance de bois de construction ; un air très-salubre ; un territoire également propre à la culture & à la multiplication des troupeaux. Les sauvages qui habitent cette contrée & qui font la pêche des perles au cap de Vela, ou s'éloigneroient, ou continueroient leurs occupations paisibles, si on les traitoit avec humanité. De cet asyle les vaisseaux Espagnols menaceroient les établissemens ennemis, & protégeroient les possessions de leur nation.

Il est vrai que lorsqu'ils auroient une fois tourné leur pavillon vers les mers situées sous le vent, leur retour seroit difficile. Les vents réguliers du sud-est au nord-est, les courans toujours dirigés vers l'ouest rendroient nécessairement leur marche pesante & longue. Mais cet inconvénient ne doit pas faire abandonner un projet dont tout démontre la nécessité. Ce seroit un grand avantage si cette force pouvoit au besoin se porter dans la mer du sud. Par malheur la nature des choses s'oppose invinciblement à cet objet d'utilité. L'escadre avant de faire route vers l'équateur seroit obligée de s'élever à la hauteur du détroit de Gibraltar, ce qui l'exposeroit aux mêmes inconvéniens que si elle partoit d'Europe. Tout ce qu'elle pourroit, ce seroit de faire passer par terre des matelots tout formés aux bâtimens qui protégeroient les côtes du Pérou.

Le plan de défense que nous venons de tracer à l'Espagne est susceptible de grandes difficultés.

Peut-être cette monarchie n'est-elle pas en état de faire les avances nécessaires pour fonder la marine dont elle doit sentir le besoin ? Peut-être ne peut-elle pas assigner les fonds indispensables pour son entretien ? Peut-être n'a-t-elle pas assez de confiance en ses administrateurs du nouveau monde pour leur confier des soins aussi importants ? Ces objections que nous n'avons pu nous dissimuler semblent en effet insolubles dans l'état d'épuisement, d'inaction, d'ignorance, de découragement, où se trouve aujourd'hui cette puissance, autrefois si redoutable. Mais une réforme éclairée, prompte, hardie, soutenue par le zèle & l'autorité du gouvernement pour animer les esprits à penser, à tenter, à agir, feroit disparaître en peu de temps une foule d'obstacles que la timidité grossit, multiplie & perpétue.

Des abus profondément enracinés, les protecteurs intéressés de ces abus énormes croiseront ces vues d'utilité publique dans des colonies. Mais ils seront bientôt dissipés si on a le courage de les attaquer d'abord dans la métropole.

Les écrivains politiques qui ont voulu remonter à l'origine des playes dont l'Espagne est depuis si long-temps affligée, ont tous répété, que se voyant maîtresse des trésors du nouveau monde, elle avoit renoncé d'elle-même aux manufactures, à l'agriculture. Aucun peuple n'a jamais raisonné, ne raisonnera jamais de cette manière. Les nations ne raisonnent point. Elles sont conduites ou entraînées par les événemens qui sont dans les mains de ceux qui gouvernent. Loin que les richesses de l'Amérique aient anéanti les arts, elles leur donnerent d'abord, & devoient leur donner une nouvelle activité.

Ferdinand par la conquête du royaume de Grenade avoit acquis toutes les manufactures d'Espagne qui étoient la plupart entre les mains des Maures ; mais il en avoit considérablement diminué l'exportation par l'expulsion des Juifs. La découverte du nouveau monde ranima bientôt l'industrie & le commerce. Ils augmentèrent prodigieusement l'un & l'autre sous Charles-quin & même sous Philippe II. Dans les dernières années du regne de ce prince, la seule ville de Seville contenoit soixante mille métiers en soie. Les draps de Segovie passoient pour les plus beaux de l'Europe. Le Levant & l'Italie préféroient ceux de Catalogne à ceux des autres nations. Il y avoit dans le royaume un si grande activité qu'il se négocioit au rapport de Louis Valle de la Cerda dans la seule foire de Medina pour cent cinquante millions d'écus en lettres de change, & ce n'étoit pas la place de l'état où il s'en négocioit le plus. L'armement contre l'Angleterre, célèbre dans l'histoire sous le nom de flotte invincible, & composé de cent cinquante gros vaisseaux, prouve que l'Espagne avoit alors une puissante marine, & par conséquent un commerce maritime très-étendu. Elle fit, dans l'espace d'un siècle, des entreprises immenses & très-cheres. Les seules guerres des Pays-bas & de la Ligue lui coûtèrent trois mille millions de livres. Par ces opérations, elle jetta infiniment plus de numéraire chez les étrangers qu'elle ne l'a fait depuis par la voye du commerce.

Si cette puissance avoit été obligée d'acheter dans ces temps-là, les marchandises qu'elle envoyoit dans le nouveau monde, l'Europe auroit joui dès-lors des trésors de l'Amérique comme

elle en jouit aujourd'hui. En ce cas, l'Espagne auroit été hors d'état de faire ces prodigieux armemens de terre & de mer, de soudoyer tant d'armées étrangères, d'entretenir la division dans les états voisins, de tout bouleverser par ses intrigues, de donner le branle à tous les événemens politiques, d'être la première, presque la seule puissance de l'univers.

L'expulsion totale & la proscription des Maures & des Juifs en 1611 fut la première époque sensible de la décadence de l'Espagne. Cette dégradation fut si rapide qu'on vit des écrivains Espagnols former dès l'an 1619 des projets pour le rétablissement politique de leur empire. On imaginera sans peine le vuide immense que devoient laisser dans leur patrie un million d'hommes laborieux dans un tems où la noblesse retenant encore tous les préjugés & les privilèges barbares des Visigots dont elle se faisoit honneur de descendre, renvoyoit le travail à la classe du peuple la plus méprisée quoique la plus utile. La guerre qui détruit tout, étoit alors la seule profession distinguée; & les arts qui créent, conservent ou réparent, déshonoroient pour ainsi dire tous les hommes qui s'en occupoient. S'il y avoit de l'agriculture, c'est parce qu'il y avoit des esclaves. S'il y avoit du commerce, c'est parce qu'il y avoit des Juifs. Enfin si l'Espagne avoit des manufactures, elle les devoit aux Maures qui vivoient dans le travail & dans l'opprobre. Cette puissance ne sentit pas que le vrai moyen de retirer dans la métropole les trésors du nouveau monde, étoit de favoriser l'industrie qui les y attiroit. La seule partie de la nation qui eût de l'activité, la seule capable de remplir ce grand objet, fut ignominieusement proscrire. Envain ces malheureux offri-

rent vingt millions au gouvernement, & ils en auroient donné le triple, pour qu'il leur fût permis de continuer à respirer leur air natal; la superstition qui avoit prononcé l'arrêt de leur destruction, ne permit pas à la politique de les écouter. Il ne se trouva même aucune puissance en Europe assez éclairée pour leur offrir un asyle; & ils furent réduits à se disperser en Afrique & en Asie.

Tandis que le désespoir conduisoit ces malheureux sur des côtes barbares, l'Espagne s'applaudissoit de son fanatisme aveugle. Elle se croyoit toujours la plus riche puissance de l'univers, parce qu'elle ne soupçonnoit pas que les vaisseaux qui remplissoient ses ports étoient des éponges qui commençoient à boire sa substance. Lorsqu'elle s'aperçut de la diminution de son numéraire, elle l'attribua au naufrage de quelques bâtimens qui revenoient des Indes, à l'enlèvement de ses galions par les Hollandois, à de mauvaises ventes. Elle crut qu'il ne falloit pour remplir ces vuides qu'augmenter les droits sur les manufactures & sur les ouvriers. Mais un fardeau qui eût été trop pesant même pour un grand nombre, fut encore plus insupportable au peu d'artisans qui restoit. Ils se réfugièrent en Flandre & en Italie, ou sans sortir d'Espagne, ils abandonnerent leur profession. Les soies de Valence, les belles laines d'Andalousie & de Castille cessèrent d'être travaillées par les mains des Espagnols.

Le Fils n'ayant plus de manufactures à opprimer, opprima les cultivateurs. Les impôts qu'on en exigea furent également vicieux par leur nature, par leur multiplicité, & par leurs excès. Aux impositions générales se joignirent ce qu'on

appelle en finance affaires extraordinaires, qui est une maniere de lever de l'argent sur une classe particuliere de citoyens, imposition qui, sans aider l'état, ruine les contribuables pour enrichir le traitant qui l'a imaginée. Ces ressources ne se trouvant pas suffisantes pour les besoins urgens du gouvernement, on exigea des financiers des avances considérables. A cette époque ils devinrent les maîtres de l'état. Ils furent autorisés à sous-affermier les diverses parties de leur bail. Les commis, les gênes & les vexations se multiplierent avec ce désordre. Les loix que ces hommes avides eurent la liberté de faire, ne furent que des pièges tendus à la bonne foi. Avec le temps ils usurperent l'autorité souveraine, & parvinrent à décliner les tribunaux du prince, à se choisir des juges particuliers & à les payer : ils devinrent juges & parties.

Les propriétaires des terres, écrasés par cette tyrannie, ou renoncèrent à leurs possessions, ou en abandonnerent la culture. Bientôt cette fertile péninsule qui malgré les fréquentes sécheresses qu'elle éprouve, nourrissoit vingt millions d'habitans avant la découverte du nouveau monde, & qui avoit été plus anciennement le grenier de Rome & de l'Italie, se vit couverte de ronces. On contracta la funeste habitude de fixer le prix des grains ; on imagina de former dans chaque communauté des greniers publics qui étoient nécessairement dirigés sans intelligence, sans zele, sans probité.

Quand la décadence d'un état a commencé, il est rare qu'elle s'arrête. La perte de la population, des manufactures, du commerce, de l'agriculture, fut suivie des plus grands maux. Tandis que l'Europe s'éclairoit rapidement, &

qu'une industrie nouvelle animoit tous les peuples, l'Espagne tomboit dans l'inaction & la barbarie. Les droits des anciennes douanes qu'on avoit laissé subsister dans le passage d'une province à l'autre furent portés à l'excès, & interrompirent entr'elles toute communication. Il ne fut pas permis de porter l'argent de l'une à l'autre. Bientôt on n'aperçut pas la trace d'un seul chemin. Les voyageurs se trouvoient arrêtés au passage des rivières où il n'y avoit ni pont ni batteaux. Il n'y eut pas un seul canal ni un seul fleuve navigable. Le peuple de l'univers que la superstition condamne le plus à faire maigre, laissa tomber ses pêcheries, & acheta tous les ans pour douze millions de poisson. Hors un petit nombre de bâtimens mal armés, destinés pour ses colonies, il n'y eut pas un seul navire national dans ses ports. Les côtes furent en proie à l'avidité, à l'animosité, à la férocité des barbaresques. Pour éviter de tomber dans leurs mains, on fut obligé de fréter de l'étranger jusqu'aux *aviso* qu'on envoyoit aux Canaries & en Amérique. Philippe IV avec toutes les riches mines de l'Amérique vit tout à coup son or changé en cuivre, & fut réduit à donner aux monnoies de ce vil métal un prix presque aussi fort qu'à l'argent.

Ces désordres n'étoient pas les plus grands de la monarchie. L'Espagne remplie d'une vénération stupide & superstitieuse pour le siècle de ses conquêtes, rejettoit avec dédain tout ce qui n'avoit pas été pratiqué dans ces temps brillans. Elle voyoit les autres peuples s'éclairer, s'élever, se fortifier, sans vouloir rien emprunter d'eux. Un mépris décidé pour les lumières & les mœurs de ses voisins formoit la base de son caractère.

L'inquisition, ce terrible tribunal établi d'abord pour arrêter les progrès du judaïsme & du mahométisme, avoit porté un coup mortel aux arts, aux sciences, à toutes les connoissances utiles. L'Espagne ne fut ni troublée, ni dévastée par les querelles de religion; mais elle resta stupide dans une profonde ignorance. L'objet de ces disputes, quoique toujours misérable & ridicule, intéresse plus vivement qu'aucun autre par sa liaison avec le premier, le plus respectable des êtres. On veut avoir raison, & quand le voudroit-on si ce n'est dans des questions qu'on lie avec le salut éternel. On lit, on médite. A propos d'une sottise, l'esprit s'exerce & se porte à de bonnes études. On remonte aux sources primitives. On étudie l'histoire, les langues anciennes. La critique naît. On prend un goût solide. Bientôt le sujet qui échauffoit les esprits tombe dans le mépris. Les livres de controverse passent, mais l'érudition reste. Les matières de religion ressemblent à ces parties acides & volatiles qui existent dans tous les corps, propres à la fermentation. Elles troublent d'abord la limpidité de la liqueur; mais elles mettent bientôt en action toute la masse. Dans ce mouvement elles se dissipent ou se précipitent. Le moment de la dépuration arrive, & il surnage un fluide, doux, agréable & vigoureux qui sert à la nutrition de l'homme. Mais dans la fermentation générale des disputes théologiques, toute la lie de ces matières resta en Espagne. La superstition y avoit abruti les esprits, au point que l'état s'applaudissoit de son aveuglement.

L'oubli de tous les bons principes jetta le gouvernement dans l'incertitude de ce qu'il devoit faire. Au lieu de cette activité qui auroit

été nécessaire pour porter la vie dans toutes les parties d'une domination trop étendue & trop dispersée, s'établit une lenteur qui ruinoit toutes les affaires. Les formalités, les précautions, les conseils qu'on avoit multipliés à l'infini pour n'être pas trompé, empêchoient seulement d'agir.

La guerre n'étoit pas mieux conduite que la politique. Une population qui suffisoit à peine pour les nombreuses garnisons qu'on entretenoit en Italie, dans les Pays-bas, en Afrique & dans les Indes, ne laissoit nuls moyens de mettre des armées en campagne. Aux premières hostilités, il falloit recourir à des étrangers. Loin que le petit nombre d'Espagnols qu'on faisoit combattre avec ces troupes mercénaires pussent les contenir, leur fidélité étoit souvent altérée par ce commerce. On les vit se révolter plusieurs fois de concert, & ravager ensemble les provinces commises à leurs défenses.

Une solde régulière auroit infailliblement prévenu, ou bientôt dissipé cet esprit de sédition. Mais pour payer des armées & les tenir dans cette dépendance & cette subordination nécessaires à la bonne discipline, il auroit fallu supprimer cette foule d'officiers inutiles, qui par leurs appointemens & leurs brigandages aborboient la plus grande partie des revenus publics; ne pas aliéner à vil prix, ou ne pas laisser envahir les droits les plus anciens de la couronne; ne pas dissiper ses trésors à entretenir des espions, à acheter des traîtres dans tous les états. Il auroit fallu sur-tout ne pas faire consister la grandeur du prince, à accorder des pensions & des graces à tous ceux qui n'avoient d'autre titre à les obtenir que l'audace de les demander.

Cette noble & criminelle mendicité étoit l' allure générale. L'Espagnol né généreux & devenu fier, dédaignant les occupations ordinaires de la vie, ne respiroit qu'après les gouvernemens, les prélatures, les principaux emplois de la magistrature.

Ceux qui ne pouvoient pas parvenir à ces emplois brillans, se glorifiant d'une superbe oisiveté, gardoient le ton de la cour, & mettoient autant de gravité dans leur ennui public, que les ministres dans les fonctions du gouvernement.

Le peuple même auroit cru fouiller ses mains victorieuses en les employant à des travaux paisibles. Les campagnes & les ateliers étoient abandonnés à des étrangers qui venoient s'enrichir de l'indolence des habitans, & rapportoient dans leur patrie un argent qui la fertilisoit.

Les hommes nés sans propriété préférant bassement une servitude oisive à une liberté laborieuse, briguoient de grossir ces légions de domestiques que les grands traînoient à leur suite avec ce faste qui étale magnifiquement l'orgueil de la condition la plus inutile & de la dégradation la plus nécessaire.

Ceux qui par un reste de vanité ne vouloient pas vivre sans quelque considération, se précipitoient en foule dans les croitres, où la superstition avoit préparé depuis long-tems un asyle commode à leur paresse, & leur assuroit une sorte d'honneur & de distinction pour avoir changé l'état de leur pauvreté forcée en celui d'une pauvreté volontaire.

Les Espagnols même qui avoient dans le monde un bien honnête, languissoient dans le célibat, aimant mieux renoncer à leur postérité

que de s'occuper à l'établir. Si quelques-uns entraînés par l'amour & la vertu s'engageoient dans le mariage, à l'exemple des grands ils confioient d'abord leurs enfans à l'éducation superstitieuse des colleges, & dès l'âge de quinze ans les livroient à des courtisannes. Le corps & l'esprit de ces jeunes gens vieilliss de bonne heure, s'épuisoient également dans ce commerce infame qui se perpétuoit même parmi ceux qui avoient contracté des nœuds légitimes. Ce désordre poussé jusqu'aux derniers excès fut la première & la seule cause de la stérilité des femmes Espagnoles autrefois aussi fécondes que celles des états les plus peuplés.

C'est parmi ces hommes abrutis qu'étoient pris ceux que la faveur destinoit à tenir les rênes du gouvernement. Leur administration rappelloit à chaque instant l'école d'oïfiveté & de corruption d'où ils sortoient. Rien n'étoit si rare que de leur voir des sentimens de vertu, quelques principes d'équité, le plus léger desir de faire le bonheur de leurs semblables. Ils n'étoient occupés qu'à piller les provinces confiées à leurs soins pour aller dissiper à Madrid dans le sein de la volupté le fruit de leurs rapines. Cette conduite étoit toujours impunie, quoiqu'elle occasionnât souvent des séditions, des révoltes, des conspirations, quelquefois même des révolutions.

Pour comble de malheur, les états unis par des mariages ou par des conquêtes à la Castille, consommoient sa ruine. Les Pays-bas ne donnoient pas de quoi payer les garnisons qui les défendoient. On ne tiroit rien de la Franche-Comté. La Sardaigne, la Sicile & le Milanois étoient à charge. Naples & le Portugal voyoient leurs tributs engagés à des étrangers. L'Aragon, Valence,

Valence, la Catalogne, le Rouffillon, les isles Baleares & la Navarre prétendoient ne devoir à la Monarchie qu'un don gratuit que leurs députés régloient toujours & rarement au gré d'une cour avide & épuisée par ses folles largesses.

Pendant que tout tomboit ainsi dans la confusion en Espagne, les trésors de l'Amérique qui n'avoient d'abord passé aux autres états de l'Europe que par des combinaisons destructives de guerre & de politique, y couloient par une route heureuse & paisible. L'impossibilité où se trouvoit la métropole de fournir aux besoins de ses colonies, anima l'industrie des autres peuples qui jusqu'alors avoit été extrêmement bornée. Les maîtres naturels des richesses du nouveau monde ne purent guere retenir que les droits de quint, d'indult, de garde-côte, de douane, de commission : droits qui ont ajouté aux marchandises une valeur qui ne prend sur les négocians étrangers que parce qu'elle resserre les consommations, mais qui sont payés par les Péruviens & les Mexicains qui les consomment. C'est par cette voie que l'or & l'argent dont l'Amérique a inondé l'Europe, ont passé dans plus de mains & se sont distribués plus également.

En vain une loi sévère portée par Ferdinand & Isabelle & confirmée par leurs successeurs, avoit exclu les nations étrangères des ports de l'Amérique & des affaires qui s'y faisoient. L'impérieuse loi de la nécessité anéantit cet arrangement qui devoit être perpétuel, & fit tomber ce commerce dans leurs mains. D'environ cinquante millions de denrées ou de marchandises qui partent tous les ans de Cadix pour les Indes Occidentales, la huitieme partie appartient à peine à la métropole. Le reste est fourni par les autres

peuples, amis ou ennemis de l'Espagne, sous le nom des Espagnols même, toujours fideles aux particuliers & toujours infideles à la loi. La bonne foi des Espagnols qui n'a jamais reçu d'atteinte, est dans ce commerce la sûreté des étrangers.

Le gouvernement ne pouvant se dissimuler l'inconvénient inévitable de ces contraventions perpétuelles, crut en réparer le préjudice par une loi encore plus absurde. Il défendit sous des peines capitales l'exportation de l'or & de l'argent, comme si les Espagnols eussent pu se dispenser de payer les marchandises qu'ils avoient besoin d'acheter. Lorsqu'on tenoit la main à l'exécution de cette loi, l'Espagnol qui est à Cadix le facteur des autres nations, confioit les lingots à des Braves appelés, *Météores*, qui bien armés alloient porter les lingots numérotés au rempart, & les jettoient à d'autres *Météores* qui les portoient aux chaloupes chargées de les recevoir. Les facteurs, les commis & les gardes qui ne les troublent jamais; tous avoient leurs droits sur cette fraude justifiée par l'iniquité de la loi, & le marchand étranger n'étoit jamais trompé. Ces frais ajoutent aux marchandises un nouveau prix que le consommateur étoit obligé de payer. La défense de sortir l'or & l'argent étoit si inutile, que quoiqu'il en arrivât tous les ans d'Amérique une quantité prodigieuse, on n'en voyoit que peu dans le royaume. Plus de sévérité n'auroit fait que hauffer le prix des marchandises par la difficulté d'en retirer la valeur. Si conformément à la rigueur des ordonnances, on eut fait, jugé & condamné à mort quelque contrevenant & qu'on eut confisqué ses biens; cette atrocité, loin d'empêcher la sortie de l'argent, l'au-

roit augmentée, parce que ceux qui s'étoient contentés jusqu'alors d'un bénéfice médiocre, exigeant un salaire proportionné au risque qu'ils devoient courir, auroient multiplié leurs profits par leurs risques, & fait passer beaucoup d'argent pour en avoir eux-mêmes davantage.

La cour de Madrid a senti enfin le vice de cet arrangement. Les gouvernemens anciens qui avoient pour les loix le respect qu'elles méritent, n'auroient pas manqué d'en abroger une dont l'observation auroit été démontrée chimérique. Dans nos temps modernes, où les empires sont plus conduits par les caprices de ceux qui sont à leur tête que sur des principes raisonnés, l'Espagne s'est contentée de régler il y a quelques années que le commerce étranger retireroit en payant trois pour cent la valeur des marchandises qu'il auroit fait passer dans le nouveau monde. Il devoit la recevoir par le canal des banquiers qu'on eut soin d'établir dans les principales places de l'Europe. L'objet du ministère étoit de se rendre maître du commerce des piastras, & par conséquent du change. Ce plan qui peut-être étoit plus vaste que juste n'a pas réussi. Les agens qu'on avoit choisis, ont trahi la confiance qui leur avoit été accordée. La cour d'Espagne n'est pas obstinée à soutenir un édifice qui crouloit de toutes parts. Tous les particuliers sont maintenant autorisés à extraire directement leurs fonds en se soumettant aux droits établis & qui en 1768 ont été portés de trois à quatre pour cent. S'ils étoient plus modérés, le gouvernement en retireroit de plus grands avantages. Il y a des temps où les fraudeurs Espagnols peuvent fournir les piastras à bord des vaisseaux au dessous

de l'imposition, & on sent bien que ces facilités momentanées sont saisies avec une avidité extrême.

Pendant que la métropole dépérissoit, il n'étoit pas possible que les colonies prospérassent. Si les Espagnols eussent connu leurs vrais intérêts, peut-être à la découverte de l'Amérique se fussent-ils contentés de former avec les Indiens des nœuds honnêtes qui auroient établi entre eux une dépendance, un profit réciproques. Les productions des ateliers de l'ancien monde eussent été échangées contre celles des mines du nouveau; & le fer ouvragé eut été payé à poids égal par de l'argent brut. Une union stable, suite nécessaire du commerce paisible, se seroit formée sans répandre du sang, sans dévaster des empires; l'Espagne ne seroit pas moins devenue maîtresse du Mexique & du Pérou, par la raison que tout peuple qui cultive les arts, sans en communiquer les procédés & la pratique, aura une supériorité réelle sur celui à qui il en vend les productions.

On ne raisonna pas ainsi. La facilité qu'on avoit trouvée à subjuguier les Indiens, l'ascendant que Charles-quinç prit sur toute l'Europe, l'orgueil si ordinaire aux conquérans, le caractère particulier des Espagnols, l'ignorance des vrais principes du commerce : toutes ces raisons & plusieurs autres empêcherent qu'on ne donnât d'abord aux pays conquis du nouveau monde, des loix sages, une bonne administration, une consistance inébranlable.

La dépopulation de l'Amérique fut la première suite de cette confusion. Les premiers pas des conquérans furent marqués par des ruisseaux de sang.

Aussi étonnés de leurs victoires que le vaincu de sa défaite, ils crurent ne pouvoir jamais compter sur une obéissance, sur une fidélité qu'on ne leur devoit point, & dans l'ivresse de leurs succès, ils prirent le parti d'exterminer ceux qu'ils avoient dépouillés. Des peuples innombrables disparurent de la terre à l'arrivée de ces barbares qui ne savoient ni gagner, ni posséder, ni employer les biens, les trésors qu'ils avoient engloutis.

Semblables aux Visigots dont ils étoient les descendans ou les esclaves, les Espagnols partagerent entr'eux les terres désertes & les hommes qui avoient échappé à leur épée. La plupart de ces misérables victimes ne survécurent pas long-temps au carnage dans un état d'esclavage pire que la mort. Les loix faites de temps en temps pour modérer la dureté de cette servitude, ne produisirent que peu de soulagement. La férocité, l'orgueil, l'avidité se jouoient également des ordres d'un monarque trop éloigné, & des larmes des malheureux Indiens.

Les mines furent encore une plus grande cause de destruction. Les tyrans qui les exploitoient traînèrent leurs esclaves dans des abymes profonds, où privés de la lumière du jour, de la respiration d'un air libre & sain, des principaux soutiens de la vie, de la consolation de pleurer avec leurs amis & leurs proches, les Indiens creusoient leur tombeau sous ces voûtes ténébreuses qui recelent aujourd'hui plus de cendres de morts que de poussière ou de grains d'or. Quand on jette les yeux sur des traitemens si barbares, on est bien étonné d'entendre l'avare & stupide Espagnol se plaindre de ce que les Indiens lui refusent la connoissance de plu-

fiereurs mines découvertes avant ou depuis la conquête. Ces malheureux en trahissant le secret qu'ils ont reçu de leurs peres, ou que le hafard leur a donné, que feroient-ils autre chose que de multiplier les moyens de les détruire?

Aussi voit-on ceux mêmes que la destinée avoit soumis au joug, désertter les terres qu'ils cultivoient pour leurs avides maîtres, & se réfugier en grand nombre parmi les sauvages qui errent dans les forêts ou les déserts des Cordillieres. Ces lieux impénétrables sont devenus l'asyle d'une infinité d'Indiens qui menacent toujours les provinces Espagnoles d'une guerre ouverte ou d'une invasion furtive. Ils contractent dans ces âpres climats un caractère féroce qui les rend redoutables au point qu'on a été forcé d'abandonner des mines très-abondantes qui étoient exposées à leurs incurfions. Ce que la stérilité du sol, le défaut de prévoyance, & le manque des ressources de la société fait perdre de population à ces sauvages, est continuellement réparé par les esclaves fugitifs qui se dérobent à la tyrannie Européenne. C'est dans ces montagnes que se régénere en secret une race légitime qui doit un jour, & peut-être bientôt, reprendre ses biens, ses droits & sa liberté dans les entrailles avides & cruelles de l'usurpateur du nouveau monde.

Il se dépeuple encore par les besoins que les Européens leur ont apportés, en leur ôtant les moyens d'y subvenir. Avant la conquête, les Indiens alloient nus, ou ce qui servoit à leur parure ils le fabriquoient eux-mêmes : c'étoit une occupation & une sorte de métier. Leurs soins se réduisoient à la culture d'un champ de mays. L'argent n'étoit point une richesse. Toutes choses s'échangeoient entr'eux. Depuis que l'Indien com-

me l'Espagnol vit en société, il est dans la nécessité de se loger, de se nourrir, de se vêtir le plus souvent d'étoffes étrangères. Faute d'arts & de métiers, il ne sauroit pourvoir à ces nouveaux besoins. Quand même il ne seroit pas tombé dans un découragement excessif, son travail suffiroit à peine aux dépenses de première nécessité. Ainsi le luxe & l'indigence qui le pressent l'ont réduit à cacher à l'écart sa nudité, à vivre seul, & à renoncer à sa postérité.

De cette cause de dépopulation en naît une autre plus affreuse encore, & dont la seule idée fit autrefois frémir l'Europe. Le célèbre Drake ayant pris la ville de Saint-Domingue en 1586 eut la preuve que parmi ces insulaires, les hommes en étoient venus à ce point de désespoir que pour ne pas mettre au monde des enfans qui fussent la victime de leur oppresseur, ils avoient tous unanimement résolu de n'avoir aucun commerce avec leurs femmes. Cette triste conjuration contre la nature même & contre le plus doux de ses plaisirs, l'unique événement de cette espèce que l'histoire ait transmis à la mémoire des hommes, semble avoir été réservée à l'époque de la découverte du nouveau monde, pour caractériser à jamais la tyrannie Espagnole. Que pouvoient opposer les Américains à la soif de détruire que l'horrible vœu de ne pas se reproduire? Ainsi la terre fut doublement souillée du sang des peres & du germe des enfans.

Dès-lors cette terre fut comme maudite pour ses barbares conquerans. L'empire qu'ils avoient fondé s'écroula bientôt de toutes parts. Les progrès du désordre & du crime furent extrêmement rapides. Les forteresses les plus importantes tombèrent en ruine. Il n'y eut dans le pays ni ar-

mes, ni magasins. Le soldat qui n'étoit ni exercé, ni nourri, ni vêtu, devint mendiant ou voleur. On oublia jusqu'aux élémens de la guerre & de la navigation, jusqu'au nom des instrumens propres à ces deux arts si nécessaires.

Le commerce ne fut que l'art de tromper. L'or & l'argent qui devoient entrer dans les coffres du souverain furent continuellement diminués par la fraude & réduits au quart de ce qu'ils devoient être. Tous les ordres corrompus par l'avarice se donnoient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied du trône, ou pour sauver les prévaricateurs qu'il avoit proscrits. Les premiers & les derniers magistrats agirent toujours de concert pour appuyer leurs injustices réciproques.

Le cahos où ces brigandages plongent les affaires amena le funeste expédient de tous les états mal administrés, des impositions sans nombre. On paroissoit s'être proposé la double fin d'arrêter toute industrie & de multiplier les vexations.

L'ignorance marchoit de pair avec l'injustice.

„ J'ai vu, disoit un voyageur célèbre, porter
 „ dans le même tribunal & presque à la même
 „ heure une même sentence sur deux cas direc-
 „ tement opposés. En vain s'efforça-t-on d'en
 „ faire comprendre la différence aux juges. Ce-
 „ pendant le chef sortant enfin des ténèbres se
 „ leva sur son siege, retroussa sa moustache, &
 „ jura par la Sainte Vierge & par tous les Saints
 „ que les Luthériens Anglois lui avoient enlevé
 „ parmi ses livres ceux *du pape Justinien* dont il
 „ se servoit pour juger les causes équivoques ;
 „ mais que si ces chiens reparoissoient, il les fe-
 „ roit brûler tous. ”

„ Le hasard, dit le même voyageur, fit tom-

„ ber un jour les métamorphoses d'Ovide entre
„ les mains d'un Créole. Il remit ce livre à un
„ religieux qui ne l'entendoit pas mieux, & qui
„ fit croire aux habitans de la ville que c'étoit une
„ bible Angloise. Sa preuve étoit les figures de
„ chaque métamorphose qu'il leur montrait en
„ disant : voilà comme ces chiens adorent le dia-
„ ble qui les change en bêtes. Ensuite la préten-
„ due bible fut jetée dans un feu qu'on alluma
„ exprès, & le religieux fit un grand discours
„ qui consistoit à remercier Saint François de
„ cette heureuse découverte. ”

Comme l'aveuglement est toujours favorable à la superstition, les ministres de la religion, sans être beaucoup plus éclairés que les autres, prirent un ascendant décidé dans toutes les affaires. Plus assurés de l'impunité, ils furent toujours plus hardis à violer tout principe d'équité, toute règle de mœurs & de décence. Les moins corrompus faisoient le commerce. Les autres abusoient de leur ministère & de la terreur des armes ecclésiastiques pour arracher aux Indiens tout ce qu'ils avoient. Un moine Espagnol passoit pour mal-adroît, lorsqu'un court voyage dans le nouveau monde ne lui valoit pas vingt ou trente mille piastras. Le plus souvent on prévenoit leur avidité par des dons immenses. On auroit cru que ce n'étoit que pour embellir des églises, que pour enrichir le clergé que l'Amérique avoit été conquise.

La haine qui se mit entre les Espagnols nés dans le pays & ceux qui arrivoient d'Europe, acheva de tout précipiter. La cour avoit imprudemment jeté les semences de cette division malheureuse. De faux rapports lui peignirent les Créoles comme des demi-barbares, presque comme des Indiens. Elle ne crut pas pouvoir compter sur leur intel-

ligence, sur leur courage, sur leur attachement; & elle prit le parti de les éloigner de tous les postes utiles ou honorables. Cette résolution injurieuse les aigrit. Loin de travailler à les apaiser, les dépositaires de l'autorité se firent un art d'envenimer leur chagrin par des distinctions humiliantes. Il s'établit entre les deux classes, dont l'une étoit accablée de faveurs & l'autre de refus, une aversion insurmontable. Elle s'est manifestée par des éclats qui ont plus d'une fois ébranlé l'empire de la métropole dans le nouveau monde. Ce levain fermente toujours, & doit amener tôt ou tard des révolutions. Elles paroissent d'autant plus sûres & plus prochaines, que le clergé Créole & le clergé Européen qui ont contracté la contagion de ces haines, de ces divisions, ne se rapprocheront jamais, & travailleront selon l'esprit dont ils ne se sont jamais écartés, à rendre les peuples irréconciliables.

Depuis que les Bourbons occupent le trône de Charles-quin, les désordres qu'on vient de voir, & les maux qui naissent de tant de maux ont un peu diminué. La noblesse n'affecte plus ces airs de grandeur qui tenoient de la royauté, & qui embarrassoient souvent le gouvernement. Le maniement des affaires publiques a cessé d'être l'appanage de la seule naissance: il a passé à des gens de faveur, de fortune ou de mérite. Le produit des rentes générales & provinciales de toute l'Espagne, qu'une administration détestable avoit fait tomber au-dessous de huit millions sur la fin du dernier siècle, monte aujourd'hui à soixante-douze millions six cens cinquante-six mille huit cens cinq livres. Cette heureuse révolution qui a commencé par la métropole, s'est étendue ensuite aux colonies. On a vu les trois tribunaux chargés en

Europe de leur direction, perdre successivement quelque chose du mauvais esprit qui dirigeoit leurs opérations. Le conseil des Indes s'occupe plus utilement de leur gouvernement, de leur conservation. La contractation transportée de Seville à Cadix en 1717 conduit leur commerce avec plus d'intelligence. Le consulat qui juge des différens survenus entre les négocians mêlés dans les affaires de cette partie de l'Amérique, & qui doit veiller à la conservation de leurs privilèges, a acquis quelque activité, quelques lumières.

Ces premiers pas vers le bien doivent faire espérer au ministère Espagnol qu'il arrivera à une bonne administration, lorsqu'il aura saisi les vrais principes, & qu'il employera les moyens convenables. Le caractère de la nation n'oppose pas des obstacles insurmontables à ce changement, comme on le croit trop communément. Son indolence ne lui est pas aussi naturelle qu'on le pense. Pour peu qu'on veuille remonter au tems où ce préjugé défavorable s'établissoit, on verra que cet engourdissement ne s'étendoit pas à tout, & que si l'Espagne étoit dans l'inaction au dedans, elle portoit son inquiétude chez ses voisins dont elle troublait sans cesse la tranquillité. Son oisiveté a pris sa puissance en partie dans un fol orgueil. Parce que la noblesse ne faisoit rien, on a cru qu'il n'y avoit rien de si noble que de ne rien faire. Le peuple entier a voulu jouir de cette prérogative; & l'Espagnol décharné, & deminud, nonchalamment assis à terre, regarde avec pitié son voisin, qui bien vêtu, bien nourri, rit en travaillant de sa folie. L'un méprise par orgueil, ce que l'autre recherche par vanité, les commodités de la vie. Le climat avoit rendu l'Espagnol sobre, & il l'est encore devenu par indigence. L'es-

prit monacal qui le gouverne depuis long-temps, lui fait une vertu, de cette même pauvreté qu'il doit à ses vices. Comme il n'a rien, il ne désire rien; mais il méprise encore moins les richesses qu'il ne hait le travail.

De son ancien caractère il n'est resté à ce peuple pauvre & superbe, qu'un penchant démesuré pour tout ce qui a l'air de l'élévation. Il lui faut de grandes chimères, une immense perspective de gloire. La satisfaction qu'il a de ne plus relever du trône que depuis l'abaissement des grands, lui fait recevoir tout ce qui vient de la cour avec respect & avec confiance. Qu'on dirige à son bonheur ce puissant ressort; qu'on cherche les moyens plus aisés qu'on ne pense de lui faire trouver le travail honorable, & on verra la nation redevenir ce qu'elle étoit avant la découverte du nouveau monde, dans ces tems brillans, où sans secours étrangers elle menaçoit la liberté de l'Europe.

Après avoir guéri l'imagination des peuples, après les avoir fait rougir de leur inaction orgueilleuse, il faudra sonder d'autres plaies. Celle qui affecte le plus la masse de l'état, c'est le défaut de population. Le propre des colonies bien administrées est d'augmenter la population de la métropole qui par les débouchés avantageux qu'elle fournit à leurs productions augmente réciproquement la leur. C'est sous ce point de vue intéressant à la fois pour l'humanité & pour la politique que les nations éclairées de l'Europe ont formé leurs établissemens du nouveau monde. Le succès a par-tout couronné un si noble & si sage dessein. Il n'y a que l'Espagne, qui avoit formé son système avant que la lumière ne fut répandue, qui ait vu sa population diminuer en Eu-

rope à mesure que ses possessions augmentoient en Amérique.

Lorsque la disproportion entre un territoire & ses habitans, n'est pas extrême, l'activité, l'économie, une grande faveur accordée aux mariages, une longue paix peuvent avec le temps rétablir l'équilibre. L'Espagne qui en 1747 n'avoit que sept millions quatre cens vingt-trois mille cinq cens quatre vingt-dix ames, en y comprenant cent quatre-vingt mille quarante-six ecclésiastique, & qui ne compte guere dans ses colonies que la vingtieme partie de la population qu'il y avoit au tems de la conquête, ne peut ni se repeupler, ni les repeupler sans des efforts extraordinaires & nouveaux. Il faut pour augmenter les classes laborieuses du peuple, qu'elle diminue son clergé qui énerve & dévore également l'état. Il faut qu'elle renvoye aux arts les deux tiers de ses soldats, que l'amitié de la France & la foiblesse du Portugal lui rendent inutiles. Il faut, puisque son revenu net est de cent vingt-quatre millions, & que ses dépenses ordinaires n'en absorbent que quatre-vingt seize, qu'elle s'occupe du soulagement des peuples aussi-tôt que les possessions de l'ancien & du nouveau monde auront été tirées du cahos où deux siècles d'inertie, d'ignorance, & de tyrannie les avoient plongées. Il faut avant tout qu'elle abolisse l'infame tribunal de l'inquisition, qui semble érigé contre le monarque & contre le peuple, en tenant l'un & l'autre sous le joug d'une superstition stupide.

La superstition, quelle qu'en soit la cause, est répandue chez tous les peuples sauvages ou policés. Elle est née sans doute de la crainte du mal, & de l'ignorance de ses causes & de ses remedes. C'en est assez du moins pour l'enraci-

ner dans l'esprit de tous les hommes. Les fléaux de la nature, les contagions, les maladies, les accidens imprévus, les phénomènes destructeurs, toutes les causes cachées de la douleur & de la mort sont si universelles sur la terre, qu'il seroit bien étonnant que l'homme n'en eut pas été dans tous les tems & dans tous les pays vivement affecté.

Mais cette crainte naturelle aura toujours subsisté ou grossi à proportion de l'ignorance & de la sensibilité. Elle aura enfanté le culte des éléments qui font les grands ravages sur la terre, comme les déluges, les incendies, les pestes; le culte des animaux soit vénimeux, soit voraces, mais toujours nuisibles; le culte des hommes qui ont fait les plus grands maux à l'homme, des conquérans, des heureux fourbes, des faiseurs de prodiges apparens bons ou mauvais; le culte des êtres invisibles que l'imagination suppose cachés dans tous les instrumens du mal. L'étrange de la nature & la méditation auront insensiblement diminué le nombre de ces êtres, & l'esprit humain se fera élevé du polythéisme au monothéisme; mais cette dernière idée simple & sublime sera toujours restée informe dans les esprits grossiers & mêlée d'une foule d'erreurs & de fantômes.

La révélation perfectionnoit la doctrine d'un être unique; & il alloit s'établir peut-être une religion plus épurée, si les barbares du nord qui inonderent les provinces de l'empire Romain n'eussent apporté des préjugés sacrés qu'on ne pouvoit chasser que par d'autres fables. Le christianisme vint se présenter malheureusement à des esprits incapables de le bien entendre. Ils ne le reçurent qu'avec cet appareil merveilleux dont l'igno-

rance est toujours avide. L'intérêt le chargea, le défigura de plus en plus, & fit imaginer chaque jour des dogmes & des prodiges d'autant plus révéres qu'ils étoient moins croyables. Les peuples occupés durant douze siècles à se partager, à se disputer les provinces de la monarchie universelle qu'une seule nation avoit formée en moins de deux cens ans, admirent sans examen toutes les erreurs que les prêtres étoient convenus entr'eux après bien des chicanes, d'imposer à la multitude. Mais le clergé trop nombreux pour s'accorder, avoit entretenu dans son sein un germe de division qui devoit tôt ou tard se communiquer au peuple. Le moment vint où l'esprit d'ambition & de cupidité qui dévorait toute l'église, heurta avec beaucoup d'éclat & d'animosité un grand nombre de superstitions le plus généralement reçues.

Comme c'étoit l'habitude qui avoit fait adopter les puérités dont on s'étoit laissé bercer, & qu'on n'y étoit attaché ni par principe de raisonnement, ni par esprit de parti; ceux qui avoient le plus d'intérêt à les soutenir se trouverent hors d'état de les défendre, lorsqu'elles furent attaquées avec un courage propre à fixer l'attention publique. Mais rien n'avança les progrès de la réformation de Luther & de Calvin, comme la liberté qu'elle accordoit à chaque particulier de juger souverainement des principes religieux qu'il avoit reçus. Quoique la multitude fut incapable d'entreprendre cette discussion, elle se sentit fiere d'avoir à balancer de si grands, de si chers intérêts. L'ébranlement étoit si général qu'on peut conjecturer que les nouvelles opinions auroient par-tout triomphé des anciennes, si le magistrat n'avoit cru avoir intérêt à arrêter le tor-

rent. Il avoit besoin ainsi que la religion d'une obéissance implicite sur laquelle son autorité étoit principalement fondée, & il craignit qu'après avoir renversé les fondemens antiques & profonds de la hiérarchie Romaine, on n'examinât ses propres titres. L'esprit républicain qui s'établissoit naturellement parmi les réformés augmentoit encore cette défiance.

Les rois d'Espagne plus jaloux de leurs usurpations que les autres souverains, voulurent leur donner de nouveaux appuis dans des superstitions plus uniformes. Ils ne virent pas que les systêmes des hommes ne peuvent pas être les mêmes sur un être inconnu. En vain la raison crioit à ces imbécilles monarques, que nulle puissance n'est en droit de prescrire aux hommes ce qu'ils doivent penser; que la société chargée de diriger leurs actions extérieures n'a nul droit sur les mouvemens intérieurs de leur cœur; que la politique doit préférer tout citoyen, qui sert la patrie à celui qui est inutilement orthodoxe. Ces principes éternels & incontestables ne furent pas écoutés. Leur voix étoit étouffée par l'apparence d'un grand intérêt, & encore plus par les cris furieux d'une foule de prêtres fanatiques, qui ne tarderent pas à s'emparer de l'autorité. Le prince devenu leur esclave, fut forcé d'abandonner ses sujets à leurs caprices, de les laisser opprimer, d'être spectateur oisif des cruautés qu'on exerçoit contre eux. Dès-lors des mœurs superstitieuses, utiles seulement au sacerdoce, devinrent nuisibles à la société. Des peuples ainsi corrompus & dégénérés furent les plus cruels des peuples. Leur obéissance pour le monarque fut subordonnée à la volonté du prêtre. Il opprima tous les pouvoirs, il fut le vrai souverain de l'état.

L'inaction

L'inaction fut la suite nécessaire d'une superstition qui énerroit tous les facultés de l'ame. Le projet que les Romains formerent dès leur enfance de devenir les maîtres du monde, se manifesta jusques dans leur religion. C'étoit la victoire, Bellone, la fortune, le génie du peuple Romain, Rome même qui étoient leurs dieux. Une nation qui aspirait à marcher sur leurs traces, & qui songeoit à devenir conquérante, adopta un gouvernement monacal. Il a détruit tous les ressorts; il les empêchera de se rétablir en Espagne & en Amérique, s'il n'est renversé lui-même avec toute l'horreur dont il est digne. L'abolition de l'inquisition doit hâter ce grand changement.

Ce moyen tout nécessaire qu'il est au rétablissement de la monarchie, n'est pas suffisant. Quoique l'Espagne ait mis à cacher sa foiblesse plus d'art peut-être qu'il n'en auroit fallu pour acquérir des forces, on connoît ses plaies. Elles sont si profondes & si invétérées qu'il lui faut des secours étrangers pour les guérir. Qu'elle ne les refuse pas, & elle verra ses provinces de l'ancien & du nouveau monde remplies de nouveaux habitans qui leur donneront mille branches d'industrie. Les peuples du nord & ceux du midi, possédés de l'ambition des richesses qui caractérise notre siècle, iront en foule dans des contrées ouvertes à leur émulation. La fortune publique suivra les fortunes particulières. Les fortunes particulières des étrangers deviendront elles-mêmes une richesse nationale, si ceux qui les auront élevées en peuvent jouir assez sûrement, assez agréablement, assez honorablement pour perdre le souvenir de leur pays natal.

Pour porter rapidement ce grand ouvrage à sa

perfection, il ne suffit pas que l'Espagne ouvre son sein aux peuples de sa communion, il faut que toutes les sectes sans distinction y soient admises. Elle a cru trop long-tems que la liberté de conscience ne pouvoit être fondée que sur l'impiété la plus monstrueuse, & que la tolérance n'étoit pas même favorable à la politique, puisque le principe fondamental de toutes les sectes étoit de se détester & de déchirer tôt ou tard les gouvernemens où elles se multiplioient. Si les payens avoient raisonné ainsi, jamais le christianisme ne se fut établi. Il est du moins évident que leurs persécutions contre les fondateurs de notre religion n'auroient pas besoin d'apologie.

Lorsque l'Espagne aura acquis des bras, elle les occupera de la maniere qui lui fera la plus avantageuse. Le chagrin qu'elle avoit de voir les trésors du nouveau monde passer chez ses rivaux & ses ennemis, lui a fait croire qu'il n'y avoit que le rétablissement de ses manufactures qui put la mettre en état d'en retenir une partie. Ceux de ses écrivains économiques qui ont le plus appuyé ce système nous paroissent dans l'erreur. Tant que les peuples qui sont en possession de fabriquer les marchandises qui servent à l'approvisionnement de l'Amérique, s'occuperont du soin de conserver leurs manufactures, celles qu'on voudra créer ailleurs en soutiendront difficilement la concurrence. Elles pourront peut-être obtenir à aussi bon marché les matieres premières & la main-d'œuvre ; mais il faudra des siècles pour les élever à la même célérité dans le travail, à la même perfection dans l'ouvrage. Il n'y auroit qu'une révolution qui transporterait en Espagne les meilleurs ouvriers, les plus habiles artistes étrangers, qui pût procurer ce grand changement. Jus-

ques à cette époque qui ne paroît pas prochaine, les tentatives qu'on hazardera, auront une issue funeste. On en a fait une expérience bien instructive, lorsqu'on a prohibé l'exportation des matieres premieres. La défense de sortir les soies n'a fait que les avilir. La culture en diminueoit sensiblement, & seroit entierement tombée, si le gouvernement n'avoit eu la sagesse de rendre au commerce son ancienne liberté.

Nous irons plus loin, & nous ne craignons pas d'avancer que quand l'Espagne pourroit se procurer la supériorité dans les manufactures de luxe, elle ne devoit pas le vouloir. Un succès momentané seroit suivi d'une ruine entière. Qu'on suppose que cette monarchie tire de son sein toutes les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement de ses colonies, les trésors immenses qui seront le produit de ce commerce, concentrés dans la circulation intérieure, y avilironnent bientôt le numéraire. La cherté des productions de sa terre, du salaire de ses ouvriers, sera une suite nécessaire de cette abondance de métaux. Il n'y aura plus aucune proportion entr'elle & les peuples voisins. Ceux-ci dès-lors en état de donner leurs marchandises à plus bas prix, la forceront à les recevoir, parce qu'un bénéfice exorbitant surmonte tous les obstacles. Ses habitans sans occupation seront réduits à en aller chercher ailleurs; & elle perdra en même temps son industrie & sa population.

Puisqu'il est impossible à l'Espagne de retenir le produit entier des mines du nouveau monde, & qu'elle le doit partager nécessairement avec le reste de l'Europe, toute sa politique doit tendre à en conserver la meilleure part, à faire pencher

la balance de son côté, & à ne pas rendre ses avantages excessifs afin de les rendre permanens. Elle obtiendra cette supériorité de la pratique des arts de première nécessité, de l'abondance, de l'excellente qualité de ses productions naturelles.

Le ministère Espagnol qui a entrevu cette vérité, s'est mépris, en ce qu'il a regardé les manufactures comme le seul mobile de l'agriculture. C'est une vérité incontestable que les manufactures favorisent l'agriculture des terres. Elles sont même nécessaires par-tout où les frais de transport arrêtant la circulation & la consommation des denrées, le cultivateur se trouve découragé par le défaut de vente. Mais dans tout autre cas, il n'a pas besoin de l'encouragement que donnent des manufactures. S'il a le débouché de ses productions, peu lui importe que ce soit par une consommation locale ou par l'exportation qu'en fait le commerce : il se livrera au travail.

L'Espagne vend tous les ans à l'étranger en laine, en soie, en huile, en vin, en fer, en soude, pour plus de six millions de piastras. Ces exportations, dont la plupart ne peuvent être remplacées par aucun sol de l'Europe, sont susceptibles d'une grande augmentation, & si nous ne nous trompons, peuvent être plus que doublées. Elles suffiront indépendamment des Indes pour payer tout ce que l'état pourra consommer de marchandises étrangères. Il est vrai qu'en livrant ainsi aux autres nations ses productions brutes, il augmentera leur population, leurs richesses & leur puissance ; mais elles entretiendront, elles étendront dans son sein un genre d'industrie bien plus sûr, plus avantageux. Son exi-

ftence politique ne tardera pas à devenir relativement supérieure ; & le peuple cultivateur l'emportera sur les peuples manufacturiers.

L'Amérique ajoutera beaucoup à ces avantages. Elle deviendra utile à l'Espagne par ses métaux & par ses denrées.

Suivant les calculs les plus modérés, ces précieuses colonies ont versé dans la métropole depuis 1492 jusqu'en 1740, c'est-à-dire dans l'espace de 248 années plus de neuf milliards de piaftres dont la moindre partie est restée à ses maîtres naturels ; le reste s'est répandu en Europe ou a été porté en Asie. Depuis le premier janvier 1754 jusqu'au dernier décembre 1764, on n'est pas réduit aux conjectures. L'Espagne a reçu dans ce période en piaftres fortes qui valent chacune environ cinq livres cinq sols.

De la Vera-cruz en or, 3, 151, 354 piaftres, 5 réaux : en argent, 85, 899, 307 piaftres, 2 réaux.

De Lima en or, 10, 942, 846 piaftres, 3 réaux : en argent, 24, 868, 745 piaftres, 3 réaux.

De Buenos-ayres en or, 2, 142, 626 piaftres, 3 réaux : en argent, 10, 326, 090 piaftres, 8 réaux.

De Carthagene en or, 10, 045, 188 piaftres, 8 réaux : en argent, 1, 702, 174 piaftres, 3 réaux.

De Honduras en or, 37, 254 piaftres, 9 réaux : en argent, 677, 444 piaftres, 7 réaux.

De la Havane en or, 656, 064 piaftres, 3 réaux : en argent, 2, 639, 408 piaftres, 2 réaux.

De Caraque en or, 52, 034 piaftres, 4 réaux : en argent, 276, 002 piaftres, 6 réaux.

De Saint-Domingue & Porto-rico en or, 526 piaftres, 5 réaux : en argent, 317, 521 piaftres, 1 réal.

De Campêche, Cunama, Maracaïbo en argent, 91, 564 piaftres, 6 réaux.

C'est en tout vingt-fept millions, vingt-fept mille, huit cens quatre-vingt feize piaftres en or, & cent vingt-fix millions, sept cens quatre-vingt, dix-huit mille, deux cens cinquante-huit piaftres huit réaux en argent. Les deux objets réunis forment donc une masse de cent cinquante trois millions, huit cens vingt-fix mille, cent cinquante-quatre piaftres & huit réaux. Qu'on divife cette fomme en onze parties, & on trouvera que les retours année commune ont été de treize millions neuf cens quatre-vingt quatre mille, cent quatre-vingt-cinq & trois quarts de piaftres. Il faut ajouter à ces richesses celles que pour éviter de payer les droits on n'enrégiftre pas & qui peuvent monter à un peu plus du quart de ce qui est enrégistré; & il se trouvera que la métropole reçoit annuellement de fes colonies environ dix-sept millions de piaftres.

Il feroit poffible d'augmenter ce produit. Pour y parvenir, le gouvernement n'auroit qu'à faire passer dans le nouveau monde des gens plus habiles dans la Métallurgie, & à se relâcher sur les conditions auxquelles il permet d'exploiter des mines. Mais ce succès ne feroit jamais que paffager. La raifon en est fenfible. L'or & l'argent ne font pas des richesses, ils représentent feulement des richesses. Ces signes font très-durables comme il convient à leur destination. Plus ils se multiplient, & plus ils perdent de leur valeur, parce qu'ils représentent moins de chofes. A mefure

qu'ils font devenus communs depuis la découverte de l'Amérique, tout a doublé, triplé, quadruplé de prix. Il est arrivé que ce qu'on a tiré des mines a toujours moins valu, & que ce qu'il en a coûté pour les exploiter a toujours valu davantage. La balance qui penche toujours de plus en plus du côté de la dépense, peut rompre l'équilibre au point qu'il faudra renoncer à cette source d'opulence. Mais ce seroit toujours un grand bien que de simplifier ces opérations, & d'employer toutes les ressources de la physique à rendre ce travail moins destructeur qu'il ne l'a été jusqu'ici. Il est un autre moyen de prospérité pour l'Espagne, qui loin de s'affoiblir, acquerra tous les jours de nouvelles forces. C'est le travail des terres.

Toutes les nations ont trouvé du danger à permettre l'établissement des manufactures dans leurs possessions du nouveau monde; mais elles y ont encouragé la culture par tous les moyens possibles. Si l'Espagne adopte un principe si raisonnable, elle parviendra vraisemblablement à retenir dans son sein deux millions cinq cens mille piaftres qu'en font sortir tous les ans les épiceries. Il n'est guere possible que dans cette étendue de terres, dans cette variété de climats, l'Amérique n'ait quelques cantons propres à produire la cannelle, le girofle, la muscade, les autres aromates de l'Asie. Il est certain qu'on trouve de la cannelle à Quito. En la cultivant, on lui donneroît peut-être les qualités qui lui manquent.

Soit que ces expériences réussissent, soit qu'elles ne réussissent pas, on peut toujours cultiver le café dont l'usage s'étend tous les jours en Europe; le coton qui manque souvent à nos manufactures; le sucre dont l'Espagne achete tous les

ans pour plus d'un million de piaftres & qu'elle devoit fournir à toute l'Europe.

Plusieurs provinces du Mexique produisoient autrefois des soies excellentes qu'on employoit avec succès à Seville. Cette production s'est perdue par les contrariétés sans nombre qu'elle a effuyées. Rien n'est plus aisé que de la ressusciter & de l'étendre.

La laine de Vigogne est recherchée par toutes les nations. Ce que les flottes en rapportent est peu de choses en comparaison de ce qu'on en demande. Il est possible, facile même de multiplier dans le climat convenable l'espece de brebis qui donne cette laine précieuse.

L'excessive cherté de la cochenille & l'empressement de tous les peuples pour s'en procurer, avertissent continuellement l'Espagne de l'intérêt qu'elle a à la multiplier.

Mais ce qu'il faudroit sur-tout encourager, ce seroit les vignes & les oliviers dont la culture n'est permise que dans une partie du Pérou. De petites nations toujours errantes seroient fixées par ce genre de travail. Distribuées avec intelligence, elles serviroient à établir des communications entre les différentes colonies, maintenant séparées par des terrains immenses & inhabités. Les loix qui sont toujours sans force parmi des hommes trop éloignés les uns des autres & du magistrat, seroient observées. Le commerce ne seroit pas continuellement interrompu par l'impossibilité de faire arriver même avec des grands frais les marchandises au lieu de leur destination. En cas de guerre on seroit averti à temps du danger, & on se donneroit des secours prompts & efficaces. Si l'Espagne étoit privée par cet arrangement de quelques foibles exportations, ce léger sacrifice

seroit compensé par les plus grands avantages. Les moins pénibles des occupations que nous indiquons, seroient le partage des naturels du pays que leur indolence, & peut-être leur foiblesse rendent incapables de travaux plus rudes. Les autres occupations seroient réservées pour les esclaves actifs & vigoureux que fournit l'Afrique.

On eut l'idée de ce secours étranger dans les premières années qui suivirent la découverte du nouveau monde. Il fut bientôt pros crit, parce qu'on crut s'appercevoir que les Noirs corrompoient les Américains, & qu'on craignit qu'ils ne les poussassent à la révolte. Las Casas qui s'occupoit sans cesse du soulagement des Indiens, obtint en 1517 la révocation de cette loi qu'il croyoit nuisible à leur conservation. A cette époque, on accorda à un favori le privilege exclusif de porter quatre mille nègres dans les Antilles. Il vendit son droit aux Génois qui abusèrent de leur monopole. Cet odieux commerce passa successivement aux Castillans, aux Portugais, aux François, aux Anglois. Il est enfin rentré dans les mains des Espagnols qui l'exercent de la maniere la plus nuisible pour leur patrie. Ses ennemis les plus dangereux deviennent leurs agens. Toutes leurs liaisons se forment avec des sujets de la Grande-Bretagne.

Si la politique croit pouvoir autoriser un commerce que l'humanité reprouve, il convient à l'Espagne de se passer de secours étrangers pour le faire. Le défaut de forts à la côte d'Afrique ne doit pas la décourager. Mille expériences lui démontrent qu'elle y traitera avec autant d'avantage que les nations qui y ont formé les plus grands établissemens. Pour obtenir ce succès, elle n'a

besoin que de recevoir directement des Indes orientales les marchandises propres à ces contrées barbares, que d'exciter par des gratifications l'introduction des negres dans ses colonies au lieu de l'arrêter par des impôts excessifs, que de décharger de tout droit d'entrée & de sortie les denrées qui proviendront de la vente de ces esclaves. On verra bientôt se former dans la métropole la foule d'ouvriers que cette nouvelle branche d'industrie exigera. Les vaisseaux se multiplieront. Les navigateurs étrangers dont on aura emprunté les lumières, seront remplacés par des nationaux. Tout s'animera dans des colonies depuis si longtemps languissantes. Leurs productions qui ne passent pas annuellement cinq à six millions de piastres, n'auront d'autres bornes que celles qu'y mettra la consommation de l'Espagne & de l'Europe entière.

Après que le gouvernement se sera occupé avec succès à perfectionner l'exportation des mines, à étendre la culture de ses provinces du nouveau monde, il faudra qu'il trouve les moyens d'amener ces richesses dans la métropole. L'expérience doit lui avoir appris que la vigilance de ses gardes-côtes; que la fidélité de ses commandans, sont des barrières que le commerce interlope franchit souvent & facilement.

Tous les peuples à portée par leurs possessions des colonies Espagnoles, ont toujours cherché à s'approprier frauduleusement les trésors & les denrées de cette nation peu active. Les Portugais ont tourné leurs vues vers la riviere de la Plata. Les Danois, les François & les Hollandois sur la côte de Carthagene & de Porto-belo. Les sujets de la Grande-Bretagne qui connoissoient

toutes ces voyes, ont trouvé dans les cessions qui leur ont été faites par les derniers traités, des routes nouvelles pour se procurer une part plus considérable à cette riche dépouille. Les uns & les autres ont atteint leur but en trompant ou en corrompant les gardes-côtes; mais les Anglois assurés de n'être pas défavoués par leur gouvernement, ont soutenu par la violence en pleine paix chez les étrangers un commerce clandestin qui chez eux est puni de mort. Leur marine militaire l'autorise si ouvertement, qu'il existe entr'elle & les négocians de la nation un contrat public en vertu duquel le vaisseau de guerre tire de l'interlope cinq pour cent de sa vente pour prix de la protection qu'il lui accorde.

Les gouverneurs font encore plus mal leur devoir que les gardes-côtes. Quoique la corruption soit extrême en Espagne, elle l'est infiniment davantage aux Indes. Depuis les vice-rois jusqu'aux derniers commis, personne ne paroît avoir jamais eu de principe. Tous ceux qui y passent avec quelque autorité, ont acheté fort cher leurs places. Il faut se rembourser des avances qu'on a faites. Il faut élever la fortune qu'on est allé chercher si loin. Il faut se payer des dangers qu'on a courus en changeant de climat. Il faut faire tout cela fort vite, parce qu'il est rare qu'on soit continué au-delà de trois ou de cinq ans dans son poste. On diroit que l'Espagne ne pouvant empêcher le brigandage a voulu le rendre moins odieux, en y faisant participer plus de monde.

Tous les moyens de s'enrichir sont jugés licites. Celui qu'on adopte le plus généralement est de favoriser le commerce interlope ou de le faire

foi-même. Il est facile, il est rapide, il est doux. Personne en Amérique ne le reclame parce qu'il convient à tout le monde. Si les cris de quelques négocians Européens arrivent à la cour, ils sont aisément étouffés par des largesses versées à propos sur les ministres, les confesseurs, les maîtresses ou les favoris. Le coupable n'est pas seulement exempt de recherches, il est encore récompensé. Rien n'est si bien établi, si généralement connu que cet usage. Un Espagnol qui revenoit du nouveau monde où il avoit occupé une place importante, se plaignoit à quelqu'un des préjugés qu'il trouvoit répandus contre l'honnêteté de son administration. *Si on vous calomnie, lui dit son ami, vous êtes perdu sans ressource; mais si on n'exagere pas vos brigandages, vous en serez quitte pour en sacrifier une partie: vous jouirez paisiblement, glorieusement même du reste.*

Il faudroit refondre la nation entiere, peut-être même l'humanité pour parvenir à détruire des abus si enracinés. Tout le tems que les arrangemens qui ont donné naissance au désordre subsisteront, le contrebandier fera son commerce, les gens chargés de l'empêcher le protégeront. L'Espagne ne réussira à rétablir l'ordre, qu'en diminuant les droits, qu'en changeant la maniere d'entretenir ses liaisons avec ses colonies.

Cette puissance à laquelle la situation des choses ne permet pas de fabriquer tout ce qu'il lui faut pour les besoins de l'Amérique, doit s'approprier les travaux de tous les peuples commerçans de l'Europe. Elle doit se regarder au milieu d'eux comme un négociant parmi des manufacturiers. Il faut qu'elle leur fournisse les matieres premières. Il faut qu'elle leur paye convenable-

ment les valeurs nouvelles que leur industrie aura ajoutées aux productions naturelles. Il faut qu'elle répande tout chez les consommateurs de la manière qui lui sera la plus avantageuse.

Ces maximes sont trop simples pour lui avoir échappé ; mais elle en a fait une mauvaise application. Son avidité ou ses besoins l'ont continuellement égarée. Séparant toujours les intérêts de la couronne de ceux des Citoyens, elle n'a jamais vu d'inconvénient à surcharger ses douanes. Aucun de ses administrateurs ne paroît avoir senti que la richesse des peuples étoit la seule vraie richesse de l'état. Peut-être même leur aveuglement a-t-il été assez grand pour croire que les impositions qu'on mettoit sur les marchandises, étoient supportées par ceux qui les fournissoient. On ne sauroit guere douter que ce préjugé n'ait été leur règle, quand on voit que toutes les ouvertures qui ont été faites pour la modération des droits, ont été rejetées comme ruineuses pour la monarchie. Ce mauvais esprit de finance, qui corrompt tous les jours de plus en plus le commerce de l'Europe, a ralenti les expéditions qui se faisoient directement de la métropole pour ses colonies. L'activité de la contrebande s'est accrue dans les proportions. On lui portera le coup mortel, dès qu'on réglera les tarifs d'entrée & de sortie avec plus de modération, dès qu'on débarrassera la navigation des entraves qui rendent sa marche si pesante.

Ceux qui pensent que la voie communément pratiquée des flottes & des galions est la plus convenable, ont été séduits par l'habitude qui règle les opinions de la plupart des hommes. Ils n'ont pas vu que cette méthode, lente par sa

nature, devoit tout ruiner nécessairement. Le commerce illicite averti par ses émissaires des besoins des colonies, & abondamment pourvu de ce qui peut leur convenir, prévient toujours les vaisseaux Espagnols, qui trouvant les magasins remplis, sont forcés de vendre à perte, ou ce qui est souvent plus fâcheux, sont dans l'impossibilité de vendre. Si pour prévenir cet inconvénient, on retarde leur départ, c'est un nouvel encouragement pour la contrebande dont les dépôts sans cesse renouvelés, sont intarissables.

Pour écarter cette concurrence ruineuse, on a souvent proposé au gouvernement de faire le commerce de l'Amérique par des compagnies. La cour de Madrid a toujours rejeté ce projet comme un monopole destructif & plus destructif peut-être que la tolérance interlope. L'ignorance où elle vivoit de tous les principes ne l'a pas empêchée de sentir, que quand bien même il seroit possible que les privilèges exclusifs fussent utiles en certaines circonstances chez un peuple qui ne manqueroit pas d'objets pour exercer son activité, ils ne peuvent qu'être funestes à une nation dont l'industrie n'est pas assez vivement excitée.

Il n'y a qu'une liberté entière dans les expéditions de Cadix qui puisse sapper la contrebande, donner au commerce l'activité, l'extension dont il est susceptible. L'intérêt de l'Espagne comme de toutes les nations qui ont formé des colonies dans le nouveau monde, est d'y porter beaucoup de denrées, de marchandises d'Europe, & d'en rapporter beaucoup de celles de l'Amérique. Ces opérations sont inséparablement liées. L'une sans l'autre est impossible, & toutes deux proscrivent les gênes.

Les colonies trouveront un grand avantage dans cet arrangement qui répandra l'abondance dans leurs ports. La concurrence d'un plus grand nombre de vendeurs a toujours été, sera toujours favorable aux acheteurs.

La métropole ramènera par cet heureux moyen des esprits aigris, ou parce qu'on les a laissés manquer des choses les plus nécessaires, ou parce qu'on les leur a fait payer à un prix excessif. Elle fera tomber par le bon marché, des manufactures que les besoins absolus ont fait établir, & qu'il seroit dangereux de vouloir détruire par l'autorité. Elle tournera l'industrie vers l'agriculture qui deviendra, comme il convient, l'occupation la plus profitable. Enfin elle doublera, triplera peut-être sa navigation dont les opérations languissantes exposent toujours la fortune publique & la livrent si souvent à l'ennemi.


Tous les peuples de l'Europe qui prennent plus ou moins de part à ce commerce, le feront plus utilement. Si le système des flottes qui fixe la quantité des marchandises qu'on peut embarquer à Cadix, est plus favorable au petit nombre des négocians livrés à ces spéculations, la liberté d'envoyer en payant les droits autant de marchandises qu'on voudra, baissera le prix & augmentera la consommation. L'Europe aura plus d'occupation. Le profit de chaque nation sera plus considérable, quoique celui de chaque particulier le soit moins. Cet avantage est infiniment plus précieux que l'autre.

Nous n'ignorons pas que ce commerce n'aura pas plutôt acquis la liberté que nous regardons comme nécessaire, qu'il sera porté à l'excès par une émulation sans bornes. L'avidité, l'imprudence des négocians doivent préparer à ce défor-

dre. Peut-être sera-ce un bien. La métropole aura toujours exporté une plus grande quantité de ses productions, aura reçu des retours plus riches. Les colons encouragés par le bon marché à des jouissances qu'ils n'avoient jamais été à portée de se procurer, se feront de nouveaux besoins & se livreront par conséquent à de nouveaux travaux. Le commerce averti par la perte d'une partie de ses capitaux, mettra plus d'activité, d'économie, de vigilance dans les expéditions. Quand même l'excès de la concurrence pourroit être un mal réel, il ne seroit jamais que momentané. Les affaires, comme cela est toujours arrivé, comme cela arrivera toujours, ne tarderont pas à reprendre leur niveau. Chercher à détourner cet orage par des loix destructives de toute liberté, c'est vouloir prévenir une révolution heureuse par une oppression perpétuelle. Dès que l'Espagne aura ouvert les yeux, le commerce de ses colonies cessera d'être un pur monopole, leur religion cessera d'être une pure superstition, leur gouvernement cessera d'être une pure tyrannie. Par une suite des progrès du bon exemple & d'une heureuse rivalité, le Portugal qui n'a guere été jusqu'ici plus éclairé que l'Espagne, adoptera peut-être pour le Brésil ce plan de réformation.

Fin du huitieme Livre.

HISTOIRE



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE,

*Des établissemens & du commerce des
Européens dans les deux Indes.*

LIVRE NEUVIEME.

LE Brésil est un continent immense de l'Amérique méridionale. Il est borné au nord par la rivière des Amazones, au sud par le Paraguay, au couchant par une longue chaîne de montagnes qui le séparent du Pérou, au levant par la mer du nord. On donne à ses côtes douze cens lieues d'étendue. L'intérieur des terres, trop peu connu pour qu'on en puisse déterminer la profondeur, est coupé du nord au sud par les hauteurs d'où sortent plusieurs grandes rivières, dont les unes se jettent dans l'Océan & les autres dans la Plata.

Si Colomb après être arrivé aux bouches de

Tome III.

X

l'Orenoque dans son troisieme voyage en 1499 eut continué à s'avancer vers le midi, il ne pouvoit manquer de trouver le Brésil. Il préféra de tourner au nord-ouest, vers le golfe qui s'enfoncé entre cette riviere & la Floride. Les établissemens déjà faits, l'or qu'on en apportoit, l'espérance qu'il avoit de trouver une route pour les Indes orientales : tout le conduisoit de ce côté-là.

Un heureux hazard procura l'année suivante l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarez Cabral. Cet amiral portugais conduisoit une flotte au-delà du cap de Bonne-espérance. Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, il prit tellement au large qu'il se trouva à la vue d'une terre inconnue située à l'ouest. La tempête l'obligea d'y chercher un asyle. Il mouilla sur la côte au quinzieme degré de latitude australe dans un lieu qu'il appella Porto-séguro. Il prit possession du pays sans y former d'établissement, & lui donna le nom de Sainte-Croix auquel on substitua depuis celui du Brésil, parce que le bois qui portoit ce nom étoit la production du pays la plus frappante & la plus précieuse pour les Européens qui l'employèrent à la teinture.

Comme on avoit découvert cette contrée en se portant aux Indes, & qu'on ignoroit si elle n'en faisoit pas partie, on la comprit d'abord sous la même dénomination; mais on la distingua par le surnom d'Indes occidentales, parce qu'on prenoit la route de l'orient pour aller aux véritables Indes & la route d'occident pour aller au Brésil. Cette dénomination s'étendit depuis à toute l'Amérique, & les Américains furent appelés fort improprement Indiens.

C'est ainsi que les noms des lieux & des choses

assignés au hazard par des ignorans ont toujours embarrassé les philosophes qui ont voulu chercher l'origine dans la nature même, & non dans les circonstances purement accessoires & souvent étrangères aux qualités physiques des objets désignés & nommés. Rien de plus bizarre que de voir l'Europe transportée & reproduite pour ainsi dire en Amérique par le nom & la forme de nos villes, par les loix, les mœurs & la religion de notre continent. Mais tôt ou tard, le climat reprendra son empire, & rétablira les choses dans leur ordre & leur nom naturel, toutefois avec ces traces d'altération qu'une grande révolution laisse toujours après elle. Qui fait si dans trois ou quatre mille ans l'histoire actuelle de l'Amérique ne sera pas aussi confuse, aussi inexplicable pour ses habitans, que l'est aujourd'hui pour nous celle des temps de l'Europe, antérieurs à la république Romaine? Ainsi les hommes, & leurs connoissances, & leurs conjectures, soit vers le passé, soit vers l'avenir, sont le jouet des loix & des mouvemens de la nature entière qui suit son cours, sans égard à nos projets & à nos pensées, peut-être même à notre existence qui n'est qu'une suite momentanée d'un ordre passager.

Rien ne prouve mieux cette profonde vérité que l'imprudence & l'instabilité des desseins & des mesures de l'homme dans ses plus grandes entreprises, son aveuglement dans ses recherches, & plus encore l'usage de ses découvertes. Dès que la cour de Lisbonne eut fait visiter les ports, les bayes, les rivières, les côtes du Brésil, & qu'elle se fut assurée qu'il n'y avoit ni or ni argent dans ses terres, elle les méprisa au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les

loix, que des femmes perdues par leurs débauches.

Tous les ans il partoit du Portugal un ou deux vaisseaux qui alloient porter dans ce nouveau monde tous les scélérats du royaume. Ils en rapportoient des perroquets, des bois de teinture & de marqueterie. On voulut y joindre le gingembre; mais il ne tarda pas à être prohibé, de peur que cette marchandise ne nuisît au commerce qu'on en faisoit par les grandes Indes.

L'Asie occupoit alors tous les esprits. C'étoit le chemin de la fortune, de la considération, de la gloire. Les exploits éclatans qu'y faisoient les Portugais, les richesses qu'on en rapportoit, donnoient à leur nation dans toutes les parties du monde une supériorité, que chaque particulier vouloit partager. L'enthousiasme étoit général. Personne ne passoit librement en Amérique; mais on commença à associer aux malfaiteurs qu'on y avoit d'abord exilés, les infortunés que l'inquisition voulut proscrire.

On ne connoit pas de haine nationale plus profonde & plus active que celle des Portugais pour l'Espagne. Cette aversion si ancienne, qu'on n'en voit pas l'origine, si enracinée qu'il n'est pas possible d'en prévoir le terme, ne les a pas empêchés d'emprunter la plupart de leurs maximes d'un voisin dont ils redoutoient autant les forces qu'ils en détestoient le caractère. Soit analogie de climat & de penchant à la superstition, soit conformité de circonstances & de situation, ils ont pris les plus mauvaises de ces institutions; mais la plus vicieuse de leurs imitations a été sans doute celle de l'inquisition.

Ce tribunal de sang érigé en Espagne en 1482

par un mélange de politique & de fanatisme sous Ferdinand & Isabelle, n'eut pas été plutôt adopté par Jean III qu'il porta la terreur dans toutes les familles. Pour établir d'abord son autorité, ensuite pour la maintenir, il lui fallut tous les ans quatre ou cinq cens victimes dont il faisoit brûler la dixieme partie, & reléguoit le reste en Afrique ou dans le Brésil. Il attaqua avec fureur ceux qui étoient soupçonnés de pédérasie, désordre nouveau dans l'état, mais inséparable d'un climat chaud où le célibat deviendra commun; les forciers qui dans ces temps d'ignorance étoient aussi redoutés que multipliés par la crédulité dans toute l'Europe bigote & barbare; les Mahométans extrêmement diminués depuis qu'ils avoient perdu l'empire, les Juifs sur-tout que leurs richesses rendoient plus suspects.

On fait que lorsque cette nation long-temps concentrée dans un petit & misérable coin de terre fut dispersée par les Romains, plusieurs de ses membres se réfugièrent en Portugal. Ils s'y multiplièrent après que les Arabes eurent fait la conquête des Espagnes. On les faisoit jouir de tous les droits du citoyen. Ce ne fut que lorsque ce pays eut recouvré son indépendance, qu'ils furent exclus des charges. Ce commencement d'oppression n'empêcha pas que vingt mille familles juives ne s'y retirassent, quand après la conquête de Grenade, les rois Catholiques les condamnerent à sortir du royaume ou à changer de culte. Chaque famille paya cet asyle de huit cruzades. La superstition arma bientôt Jean II contre cette nation trop persécutée. Ce prince en exigea onze mille ducats, & la réduisit ensuite à l'esclavage, Emanuel bannit en 1496 ceux qui refuserent de se faire Chrétiens, mais il rendit la liberté aux

autres qui ne tarderent pas à s'emparer du commerce de l'Asie dont on ouvroit alors les sources. L'établissement de l'inquisition ralentit en 1548 leur activité. Les confiscations que se permettoit ce tribunal odieux, & les taxes que le gouvernement leur arrachoit de tems en tems, augmentoient la défiance. Ils espererent que cent mille cruzades qu'ils fournirent à Sébastien pour son expédition d'Afrique leur procureroient quelque tranquillité. Malheureusement pour eux, ce monarque imprudent eut une fin funeste. Philippe II qui étendit peu après ses loix sur le Portugal, régla que ceux de ses sujets qui descendoient d'un Juif ou d'un Maure ne pourroient être admis, ni dans l'état ecclésiastique, ni dans les charges civiles. Ce sceau de réprobation qu'on imprimoit pour ainsi dire sur le front de tous les nouveaux Chrétiens, dégouta les plus riches d'un séjour où leur fortune ne les préservoit pas de l'humiliation. Ils portèrent leurs capitaux à Bordeaux, à Anvers, à Hambourg, dans d'autres villes avec lesquelles ils avoient des liaisons suivies. Cette émigration devint l'origine d'une grande révolution, étendit à plusieurs contrées l'industrie jusqu'alors concentrée en Espagne & en Portugal, & priva les deux états des avantages que l'un tiroit des Indes orientales, & l'autre des Indes occidentales.

Antérieurement à ces dernières époques, les Juifs dépouillés de leurs biens par l'inquisition, proscrits, exilés dans le Brésil ne furent pas sans ressource. Plusieurs trouverent des parens tendres, des amis fideles; & les autres dont l'intelligence, la probité étoient connues, obtinrent des fonds des négocians de différentes nations avec lesquels ils avoient commercé. Ces secours

mirent des hommes entreprenans en état de cultiver des cannes à sucre dont les premières leur vinrent de l'isle de Madere.

Cette production bornée jusqu'alors à cause de sa rareté aux usages de la médecine, devint un objet de luxe. Les princes, les grands, les gens opulens voulurent jouir de ce nouveau genre de volupté. Ce goût fut favorable au Brésil qui étendit de plus en plus sa culture. Malgré ses préventions, la cour de Lisbonne commença à sentir qu'une colonie pouvoit devenir utile à la métropole autrement que par des métaux. Elle jeta des regards moins dédaigneux sur une contrée immenté que le hasard lui avoit donnée, & qu'elle étoit accoutumée à regarder comme un cloaque où aboutissoient toutes les immondices de la monarchie. Cet établissement abandonné aux seuls caprices des colons, fut jugé digne de quelque administration. Thomas de Sousa y fut envoyé en 1549 pour le régler & pour le conduire.

Dès que ce gouverneur éclairé eut assujetti à l'ordre des hommes qui avoient toujours vécu dans l'anarchie; dès qu'il eut formé quelques liaisons entre des habitations, qui jusqu'alors avoient été entièrement isolées, il chercha à connoître les naturels du pays avec lesquels il auroit sans cesse à négocier ou à combattre. Ces lumières n'étoient pas aisées à acquérir. Le Brésil étoit rempli de petites nations dont les unes habitoient au milieu des forêts & des montagnes, & les autres dans des plaines ou sur des rivières. S'il s'en trouvoit qui eussent des demeures fixes, un plus grand nombre encore erroit de région en région. La plupart n'avoient aucune communication entr'elles, & leurs langues étoient diffé-

rentes. Plusieurs qui n'étoient pas divisées par des guerres continuelles, l'étoient par des haines & des jalousies héréditaires. On en voyoit qui vivoient de leur chasse & de leur pêche, & d'autres qui cherchoient leurs alimens dans l'agriculture. Toutes ces causes & cent autres devoient avoir introduit des différences très-considérables dans les occupations, dans les coutumes de ces peuples. Un examen réfléchi fit connoître que, malgré la diversité de quelques nuances distinctives, le fonds du caractère étoit entierement le même.

Les Brésiliens sont en général de la taille des Européens, mais ils sont moins robustes. Ils ont aussi moins de maladies. Il n'est pas rare de leur voir pousser leur carrière au-delà d'un siècle. Leurs cheveux ne blanchissent que rarement. Avant d'avoir vu des Européens, ils ne connoissoient aucune espèce de vêtement. Ils ont commencé depuis à se couvrir le milieu du corps & à porter dans leurs fêtes de la ceinture en bas une toile bleue ou rayée à laquelle ils pendent de petits os ou des sonnettes, lorsqu'ils peuvent s'en procurer. Les plus considérables même d'entr'eux portent des manteaux dans les occasions brillantes; mais on s'apperçoit aisément que cette parure les gêne, & que leur plus grande satisfaction est d'être nus. Hors les cheveux qui couvrent leur tête, ils ne souffrent point le moindre poil sur le reste du corps où il ne leur en vient pas avant cinquante ans. La parure des femmes diffère de celle des hommes, en ce qu'elles ont les cheveux extrêmement longs & qu'ils les tiennent courts, qu'elles portent en bracelet des os d'une blancheur éclatante qu'ils ont en collier, & qu'elles peignent leur visage au-lieu qu'ils pei-

gnent leur corps. La passion des deux sexes est égale pour le bain.

Quoique la langue des Topinamboux soit dominante sur les côtes, on peut dire en général que chacune des nations innombrables mais toutes peu nombreuses qui habitent ce vaste continent, a son idiôme particulier. Quelques-uns ont de l'énergie, mais ils sont tous extrêmement bornés. On n'en trouve pas un seul qui ait des termes pour exprimer des idées abstraites & universelles, ni même aucun être moral. Cette pénurie de langage qui est commune à tous les peuples de l'Amérique méridionale, est la preuve la plus sensible du peu de progrès qu'y ont fait les esprits. La ressemblance des mots d'une langue avec les autres prouve que les transmigrations réciproques de ces sauvages ont été fréquentes & considérables. Peut-être par la comparaison qu'on fera un jour de leur langue avec les langues de l'Afrique, des Indes orientales & de l'Europe, parviendra-t-on à découvrir l'origine des Américains qui jusqu'ici a occupé sans fruit les veilles de tant de savans?

La nourriture des Brésiliens ne sauroit être aussi variée que leur langage, mais elle l'est autant qu'elle puisse l'être dans un pays où avant l'arrivée des Européens, on ne connoissoit point d'animaux domestiques. Ceux qui habitent sur les côtes vivent de coquillages que la mer y jette. Sur les rivières, on se nourrit de pêche, & dans les forêts de chasse. Pour remplir le vuide qui peut se trouver dans des ressources aussi incertaines, on a deux racines qui dans trois mois deviennent hautes d'un demi pied & de la grosseur du bras.

Elles servent à la fois de pain & de boisson.

On ne craint pas d'en manquer dans un pays où le sol est communément si fertile qu'un homme un peu laborieux peut dans peu de jours cultiver de quoi vivre une année. Le mays d'ailleurs n'y est pas fort rare, & il deviendroit aisément commun si on le vouloit.

C'est un usage particulier aux Brésiliens de boire & de manger à des heures différentes. Jamais ils ne boivent quand ils mangent, & jamais ils ne mangent quand ils boivent. Ces occupations qu'ils regardent comme les plus importantes de leur vie, ne sont mêlées d'aucun entretien. Ce n'est qu'après avoir satisfait leurs besoins qu'ils parlent de leurs affaires, de leurs projets & de leurs vengeances.

Le travail leur est inconnu. Manger, chanter, danser c'est tout leur bonheur; ils n'en connoissent pas d'autre. Ils dansent en rond sans changer de place. Leurs chansons ne sont qu'une longue tenue sans aucune variété de tons, & elles roulent ordinairement sur leurs amours ou leurs exploits guerriers. Tandis qu'ils les chantent, leurs femmes leur servent à boire, & dès qu'ils sont ivres ils tombent par terre.

Leurs plaisirs ne sont pas interrompus par l'obligation d'honorer un être suprême qu'ils ignorent, ou leur tranquillité troublée par les terreurs d'une vie future dont ils n'ont point d'idée. Ils ont cependant des devins qui par des mouvemens & des contorsions extraordinaires surprennent souvent leur crédulité au point de causer parmi eux des révolutions violentes. Ces fourbes finissent par être massacrés, si on parvient à démêler leurs impostures, ce qui arrête un peu l'esprit de divination & de mensonge.

Les idées de dépendance & de soumission

qui ne dérivent parmi nous que de l'idée d'un être suprême, sont inconnues à ces peuples athées. Ils ne conçoivent pas qu'il existe des hommes assez audacieux pour vouloir commander. Encore moins imaginent-ils qu'il y en a d'assez fous pour vouloir obéir. Seulement ils accordent plus d'estime à ceux qui ont massacré le plus d'ennemis.

Les Brésiliens vivent tous selon leurs desirs, & de même que presque tous les peuples sauvages, ils ne marquent aucun attachement particulier pour les lieux qui les ont vu naître. L'amour de la patrie qui est une affection dominante dans les états policés; qui dans les bons gouvernemens va jusqu'au fanatisme, dans les mauvais passe en habitude; qui conserve à chaque nation pendant des siècles entiers son caractère, ses usages & ses goûts, n'est qu'un sentiment factice qui naît dans la société, mais inconnu dans l'état de nature. Le cours de la vie morale du sauvage est entièrement opposé à celle de l'homme social. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature que dans son enfance. A mesure que ses forces & sa raison se développent, il perd de vue le présent pour s'occuper tout entier de l'avenir. Ainsi l'âge des passions & des plaisirs, le temps sacré que la nature destinoit à la jouissance se passe dans la spéculation & dans l'amertume. Le cœur se refuse ce qu'il desire, se reproche ce qu'il s'est permis, également tourmenté par l'usage & la privation des biens qui le flattent. Regrettant sans cesse sa liberté qu'il a toujours sacrifiée, l'homme revient en soupirant sur ses premières années que des objets toujours nouveaux entretenoient d'un sentiment continuel de curiosité, d'espérance. Il se

rappelle avec attendrissement le théâtre de son enfance. Le souvenir de ses innocens plaisirs embellit sans cesse l'image de son berceau & le retient ou le ramene dans sa patrie ; tandis que le sauvage qui joint à chaque époque de sa vie des plaisirs & des biens qu'elle doit amener, & qui ne les sacrifie pas à l'espérance d'une vieillesse moins laborieuse, trouve également dans tous les lieux les objets analogues au sentiment qu'il éprouve ; sent que la source de son plaisir est en lui-même & que sa patrie est par-tout.

Malgré le peu de confiance des Brésiliens & le principe d'anarchie qui en résulte, les divisions sont très-rares parmi eux. S'il s'éleve une querelle & que quelqu'un y périsse, son meurtrier est livré aux parens du mort qui l'immolent à leur vengeance. Ensuite les deux familles s'assemblent, pleurent & se réconcilient dans un repas. Lorsque le coupable s'est échappé, ses fils, ses sœurs ou ses cousines deviennent les esclaves de ceux qui ont perdu leur parent ou leur ami.

Tout Brésilien épouse autant de femmes qu'il veut & les répudie quand il commence à s'en dégoûter. Celles qui manquent à leurs promesses, seule formalité qui les lie, si on les surprend en adultère, sont punies de mort, & l'on ne rit point de l'homme qu'elles ont trompé. Les femmes enceintes ne sont pas dispensées du travail commun, parce qu'on le croit nécessaire à l'heureux succès de leurs couches. Elles demeurent au lit un ou deux jours au plus ; & portant leur fruit pendu au cou dans une écharpe de coton faite pour cet usage, elles reprennent leurs occupations domestiques.

Les filles sont plus heureuses que les femmes

en ce sens qu'elles peuvent se livrer sans honte à tout homme libre qui leur plaît. Leurs peres & leurs meres n'ont aucun pouvoir sur elles, mais elles dépendent de leur frere à qui l'usage, qui tient lieu de loi, donne le droit de les marier ou de les vendre.

Les étrangers qui voyagent au Brésil sont reçus très-humainement. A leur arrivée on les fait asseoir dans un lit de coton suspendu en l'air. Il est bientôt entouré de femmes qui laissent tomber des larmes de joie, & qui adressent mille choses flatteuses à leur hôte. On lui sert ce qu'on a de meilleur, on ne manque jamais de lui laver les pieds. Quand on doit aller plusieurs fois au même village, il faut choisir le pere de famille chez lequel on veut loger constamment. Celui auquel on s'est d'abord adressé seroit très-offensé qu'on le quittât pour un autre. Cette hospitalité est un des plus sûrs indices de l'instinct & de la destination de l'homme pour la sociabilité. C'est le plus beau caractere des peuples sauvages, celui où devroient s'arrêter peut-être les progrès de la police & des institutions sociales.

Dans leurs maladies, les Brésiliens se traitent & s'assistent avec toute la cordialité d'une tendresse plus que fraternelle. Un homme a-t-il une plaie, son voisin se présente aussi-tôt pour la sucer, & tous les offices de l'amitié sont rendus avec un égal empressement. Aux plantes des forêts & des montagnes, ils joignent l'abstinence qui est le premier remede, jamais ils ne donnent de nourriture à leurs malades.

Bien éloignés de cette indifférence ou de cette foiblesse qui nous font fuir nos morts, qui nous ôtent le courage d'en parler, qui nous éloignent

de tous les lieux qui pourroient nous en rappeler l'idée, ces sauvages regardent les leurs avec attendrissement, racontent leurs exploits avec complaisance, louent leurs vertus avec transport : on les enterre debout dans une fosse ronde. Si c'est un chef de famille, on enterre avec lui ses plumes, ses coliers & ses armes. Lorsqu'une peuplade change de lieu, ce qui arrive souvent sans d'autre raison que de changer, chaque famille met de grandes pierres sur la fosse de ses morts les plus respectés. Jamais on n'approche de ces monumens de douleurs sans pousser des cris horribles assez semblables à ceux dont on fait retentir les airs quand on va se battre.

L'intérêt ni l'ambition n'ont jamais conduit les Brésiliens à la guerre. L'origine de leurs plus sanglantes invasions a toujours été de venger la mort de leurs parens ou de leurs amis. On court aux armes sans beaucoup de formalités. Chaque nation a pour directeurs ou pour orateurs plutôt que pour chefs, un certain nombre de vieillards qui décident les hostilités : ils donnent le signal du départ, & pendant la marche font retentir les lieux où ils passent des expressions de la plus violente haine. On frappe de mains à ce cri, & on promet de ne pas ménager son sang. Quelquefois même on s'arrête pour écouter des harangues emportées qui durent des heures entières. C'est ce qui rend vraisemblables toutes celles qu'on lit dans Homère, & dans les historiens Romains, mais alors le bruit de l'artillerie n'étouffoit pas la voix des généraux.

Les combattans sont armés d'une massue de bois d'ébène pesante, ronde à l'extrémité & tranchante par les bords. Elle a six pieds de

long, un de large & une ponce d'épaisseur. Leurs arcs & leurs fleches sont du même bois, mais leurs boucliers sont de peau. Ils ont pour instrumens de musique guerriere des flûtes qu'ils ont faites avec des os des jambes de leurs ennemis. Elles valent bien pour inspirer le courage, nos tambours qui étourdissent sur le danger, & nos trompettes qui donnent le signal & peut-être la peur de la mort. Leurs généraux sont les meilleurs soldats des guerres précédentes.

Lorsque les aggresseurs arrivent dans le pays, qu'ils veulent ravager, les anciens & les femmes chargées de provisions s'arrêtent, pendant que les guerriers pénètrent au travers des bois. Leur premiere attaque n'est jamais ouverte. Ils se cachent à quelque distance des habitations ennemies pour chercher l'occasion de les surprendre. Dans les ténèbres, ils mettent le feu aux cabanes, & profitent de la confusion pour assouvir leur fureur. Lorsqu'ils sont réduits à la guerre de campagne, ils se divisent par pelotons & se mettent en embuscade. Si leurs ennemis sont supérieurs, ils les laissent passer & les accablent de fleches. Vaincus, ils gagnent les forêts avec une vitesse extrême. Ils ne mettent point de gloire à combattre de pied ferme.

L'ambition des Brésiliens est de faire des prisonniers. Ceux-ci sont conduits dans le village du vainqueur où ils sont égorgés & mangés avec de grandes cérémonies. Le festin est long, & pendant qu'il dure, les anciens exhortent les jeunes gens à devenir bons guerriers pour l'honneur de leur nation & pour se régaler d'un

mets si exquis. Cette passion pour la chair humaine ne fait jamais dévorer ceux des ennemis qui ont péri sur le champ de bataille : les Brésiliens se bornent à ceux qui sont tombés vifs entre leurs mains, & qui ont été tués avec certaines formalités. Il semble que la vengeance seule affaifonne un aliment que l'humanité repousse.

La tête des morts est conservée précieusement dans les villages. On les montre aux étrangers avec appareil comme un monument de valeur & de victoire. Ils gardent les os des bras comme des jambes pour en faire des flûtes, & les dents qu'ils attachent au cou en forme de collier. Ceux qui ont le plus entassé de ces affreux monceaux dans le carnage, indépendamment de leurs blessures, gravent leurs exploits sur leurs membres par des incisions qui les honorent aux yeux de leurs compatriotes. Ce ne sont pas des ornemens d'or ou de soie que l'ennemi puisse lui enlever. Il est beau pour eux d'avoir été défigurés dans les combats. Aux yeux de leurs femmes, un homme qui cherche à plaire doit être couvert de sang & non de roses.

Ces mœurs n'avoient pas disposé les Brésiliens à subir le joug que les Portugais voulut leur imposer à son arrivée. Ils se contenterent d'abord de n'avoir aucune communication, de ne former aucune habitude avec ces étrangers. Se voyant poursuivis pour être faits esclaves, pour être employés au travail des terres, ils prirent le parti de massacrer, de dévorer tous les Européens qu'ils pourroient surprendre. Les parens, les amis de ceux qui étoient aux fers
s'en-

s'enhardissoient à tenter de les délivrer. Ils y réussissoient quelquefois. Ces succès multiplioient les ennemis des Portugais , qui tandis qu'ils travailloient d'un bras étoient obligés de se battre de l'autre.

Soufa n'amena pas des forces suffisantes pour changer la situation des choses. En bâtissant San Salvador , il donna à la vérité un centre à la colonie ; mais la gloire de l'affermir , de l'étendre , de la rendre véritablement utile à la patrie principale étoit réservée aux Jésuites qui l'accompagnoient. Ces hommes intrépides à qui la religion ou l'ambition ont toujours fait entreprendre de grandes choses , se disperserent parmi les Indiens. Ceux de ces missionnaires qui en haine du nom Portugais étoient massacrés , se trouvoient aussi-tôt remplacés par d'autres qui n'avoient dans la bouche que les tendres noms de paix & de charité. Cette magnanimité confondit des barbares qui jamais n'avoient su pardonner. Insensiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paroissoient occupés que de leur bonheur. Leur penchant pour les missionnaires devint une passion. Lorsqu'un Jésuite devoit arriver chez quelque nation , les jeunes gens alloient en foule au devant de lui & se cachoient dans les bois situés sur la route. A son approche , ils sortoient de leur retraite , ils jouoient de leurs fifres , ils battoient leurs tambours , ils remplissoient les airs de chants d'allégresse , ils dansoient , ils n'omettoient rien de ce qui pouvoit marquer leur satisfaction. A l'entrée du village étoient les anciens , les principaux chefs des habitations qui montroient une joie aussi vive mais plus réservée. Un peu plus loin on voyoit les jeunes filles , les femmes

dans une posture respectueuse & convenable à leur sexe. Tous réunis, ils conduisoient en triomphe leur pere dans les lieux où on devoit s'assembler. Là, il les instruisoit des principaux mysteres de la religion ; il les exhortoit à la régularité des mœurs, à l'amour de la justice, à la charité fraternelle, à l'horreur du sang humain & les baptisoit.

Comme ces missionnaires étoient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyoit souvent à leur place les plus intelligens d'entre leurs Indiens. Ces hommes fiers d'une destination si glorieuse distribuoient des haches, des couteaux, des miroirs aux sauvages qu'ils trouvoient, & leur peignoient les Portugais doux, humains, bienfaisans. Ils ne revenoient jamais de leurs courses sans être suivis de quelques Brésiliens dont ils avoient au moins excité la curiosité. Dès que ces barbares avoient vu les Jésuites, ils ne pouvoient plus s'en séparer. Quand ils retournoient chez eux, c'étoit pour inviter leur famille & leurs amis à partager leur bonheur, c'étoit pour montrer les présens qu'on leur avoit faits.

Si quelqu'un doutoit de ces heureux effets de la bienfaisance & de l'humanité sur des peuples sauvages, qu'il compare les progrès que les Jésuites ont faits en très-peu de temps dans l'Amérique méridionale avec ceux que les armes & les vaisseaux des cours d'Espagne & de Portugal n'ont pu faire en deux siècles. Tandis que des milliers de soldats changeoient deux grands empires policés en déserts de sauvages errants, quelques missionnaires ont changé de petites nations errantes en plusieurs grands peuples policés. Si ces hommes rares avoient eu leur esprit

de corps moins infecté de l'esprit de Rome ; si leur société née & formée à la cour la plus intrigante & la plus corrompue de l'Europe , ne s'étoit pas introduite dans toutes les autres cours pour influencer sur tous les événemens politiques ; si les chefs n'avoient pas abusé des vertus mêmes de leurs membres , on ne feroit pas réduit à douter , à balancer aujourd'hui entre le fanatisme d'une société qu'on accuse de politique , & la politique des cours qui de tout temps eut une ambition exclusive.

Les Brésiliens avoient eu trop sujet de haïr les Européens pour ne pas se défier même de leurs bienfaits. Mais un trait de justice qui fit un grand éclat diminua cette méfiance.

Les Portugais avoient formé l'établissement de Saint-Vincent sur la côte de la mer au vingt-quatrième degré de latitude australe. Là , ils commerçoient paisiblement avec les Cariges , la nation la plus douce & la plus policée de tout le Brésil. L'utilité qu'on retiroit de cette liaison n'empêcha pas qu'on n'enlevât soixante-dix hommes pour en faire des esclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les prisonniers où il les avoit pris , & à faire les excuses qu'exigeoit une si grande insulte. Deux Jésuites chargés de faire recevoir les réparations que sans eux on n'eut jamais ordonnées , en donnerent avis à Farancaha l'homme le plus accredité de sa nation. Il vint au devant d'eux , & les embrassant avec des larmes de joie :

„ mes pères , leur dit-il , nous consentons à
„ oublier le passé & à faire une nouvelle al-
„ liance avec les Portugais ; mais qu'ils soient
„ désormais plus modérés & plus fideles aux droits
„ des peuples qu'ils ne l'ont été. Notre amitié

„ mérite au moins de l'équité. On nous traite
„ de barbares , cependant nous respectons la ju-
„ stice & nos amis. ” Les missionnaires ayant
promis que leur nation observeroit désormais
plus religieusement les loix de la paix & de l'u-
„ nion , Farancaha reprit : „ si vous doutez de
„ la bonne foi des Cariges , je vais vous en don-
„ ner une preuve. J'ai un neveu que j'aime ten-
„ drement ; il est l'espérance de ma maison &
„ fait les délices de sa mere : elle mourroit de
„ douleur si elle perdoit son fils. Je veux cepen-
„ dant vous le donner en ôtage. Emmenez-le
„ avec vous , cultivez sa jeunesse , prenez soin
„ de son éducation , instruisez-le de votre reli-
„ gion. Que ses mœurs soient douces , qu'elles
„ soient pures. J'espere qu'à votre retour vous
„ m'instruirez aussi & que vous me rendrez la lu-
„ miere. ” Plusieurs Cariges imiterent cet exem-
ple , & envoyerent leurs enfans à Saint-Vincent
pour y être élevés. Les Jésuites étoient trop
adroits pour ne pas tirer un grand parti de cet
événement ; & rien ne fait soupçonner qu'ils cher-
chassent à tromper les Indiens en les portant à la
soumission. L'avarice n'avoit pas encore gagné
ces missionnaires , & le crédit qu'ils avoient alors
à la cour les faisoit assez respecter dans la colo-
nie pour que le sort de leurs néophites ne fût pas
à plaindre.

Ce temps de tranquillité fut mis à profit. Les
manufactures de sucre furent vivement poussées
avec les instrumens que fournissoit l'Afrique. Cette
vaste région n'avoit pas été plutôt reconnue &
en partie subjuguée par les Portugais , qu'ils en
avoient tiré un grand nombre d'esclaves que la
métropole employoit au service domestique &
à l'exploitation des terres. Cet usage qui n'a

été proscrit que par le monarque actuel & qui est un de ceux qui ont le plus influé dans le caractère national , s'introduisit plus tard dans les possessions du nouveau monde. Il n'y commença que vers l'an 1530. Les negres s'y multiplierent prodigieusement au temps dont nous parlons. Les naturels du pays ne partagerent pas à la vérité leurs travaux, mais ils ne les traverserent plus : ils les encouragerent même en se vouant à des occupations moins rudes & en fournissant à la colonie quelques subsistances. Un accord si heureux produisit les plus grands avantages.

Cette prospérité dont tous les marchés de l'Europe étoient le théâtre , excita la cupidité des François. Ils tenterent de former successivement des établissemens à Rio-Janeïro , à Rio-grande , à Paraïba , dans l'isle de Maragnan. Leur légéreté ne leur permit pas d'attendre le fruit communément tardif des nouvelles entreprises. Ils abandonnerent par inconstance & par lassitude des espérances capables de soutenir des esprits qui n'auroient pas été aussi faciles à se rebuter que prompts à entreprendre. L'unique monument précieux de leurs courses infructueuses , est un dialogue qui peint d'autant mieux le sens naturel des sauvages , qu'il est écrit dans ce style naïf qui caractérisoit il y a deux siècles la langue françoise , & où l'on retrouve encore des graces qu'elle doit regretter.

„ Les Brésiliens , dit Lery l'un des interlo-
„ cuteurs, fort ébahis de voir les François pren-
„ dre tant de peine d'aller quérir leur bois , il
„ y eut une fois un de leurs vieillards qui me
„ fit cette demande. Que veut dire que vous
„ autres François venez de si loin quérir du

„ bois pour vous chauffer ? N'y en a-t-il
 „ point en votre terre ? A quoi lui ayant ré-
 „ pondu qu'oui & en grande quantité , mais
 „ non pas de telle sorte que le leur lequel nous
 „ ne brûlions pas comme il pensoit ; ainsi com-
 „ me eux-mêmes en usoient pour teindre leurs
 „ cordons & plumages , les nôtres l'amenoient
 „ pour faire la teinture : il me répliqua : voire ,
 „ mais vous en faut-il tant ? Oui , lui dis-je ,
 „ car y ayant tel marchand en notre pays qui a
 „ plus de frises & de draps rouges que vous
 „ n'en ayez jamais vu par deçà , un seul ache-
 „ tera tout le bois dont plusieurs navires s'en
 „ retournent chargés. Ha , ha ! dit le sauvage ,
 „ tu me contes merveilles. Puis pensant bien à
 „ ce que je lui venois de dire , plus outre dit :
 „ mais cet homme tant riche dont tu parles ne
 „ meurt-il point ? Si fait , si fait , lui dis-je ,
 „ aussi-bien que les autres. Sur quoi , comme
 „ ils sont grands discoureurs , il me demanda
 „ derechef : & quand doncques il est mort ,
 „ à qui est tout le bien qu'il laisse ? A ses en-
 „ fans lui dis-je s'il en a , & à défaut d'iceux à
 „ ses freres , sœurs ou plus prochains. Vrai-
 „ ment , dit alors mon vieillard , à cette heure
 „ cognois-je que vous autres François êtes des
 „ grands fols ; car vous faut-il tant travailler
 „ à passer la mer pour amasser des richesses à
 „ ceux qui survivent après vous , comme si la
 „ terre qui vous a nourris n'étoit point suffisante
 „ aussi pour les nourrir. Nous avons des enfans
 „ & des parens lesquels , comme tu vois , nous
 „ aimons ; mais parce que nous sommes assurés
 „ qu'après notre mort , la terre qui nous a nour-
 „ ris , les nourrira , certes nous nous reposons sur
 „ cela. “

Cette philosophie, si naturelle à des peuples sauvages que la nature exempte de l'ambition, mais plus nécessaire encore aux nations policées qui ont éprouvé tous les maux du luxe & de la cupidité, cette philosophie ne fit pas grande impression sur les François. Ils devoient succomber à la tentation des richesses dont la soif devoit alors tous les peuples maritimes de l'Europe. Les Hollandois, qui étoient devenus républicains par hasard & commerçans par nécessité, furent plus constans & plus heureux que les François dans leurs entreprises sur le Brésil. Ils n'avoient à faire qu'à une nation aussi petite que la leur, qui à leur exemple devoit secouer le joug de l'Espagne; mais non pas comme eux celui des rois.

Toutes les histoires sont pleines des actes de tyrannie & de cruauté qui souleverent les Pays-bas contre Philippe II. Les provinces les plus riches furent retenues ou ramenées sous un sceptre de fer; mais les plus pauvres, celles qui étoient comme submergées, réussirent par des efforts plus qu'humains à assurer leur indépendance. Lorsque leur liberté fut solidement établie, elles allèrent attaquer leur ennemi sur les mers les plus éloignées dans l'Inde, dans le Gange, jusques aux Moluques qui faisoient partie de la domination Espagnole depuis qu'elle comptoit le Portugal au nombre de ses possessions. La treve de 1609 donna à cette entreprenante & heureuse république le temps de mûrir ses nouveaux projets. Ils éclaterent en 1621 par la création d'une compagnie des Indes Occidentales dont on espéra les mêmes succès dans l'Afrique & dans l'Amérique comprises dans son privilège exclu-

sis, qu'avoit eu en Asie celle des Indes Orientales.

Les fonds de la nouvelle société furent de six millions de florins. La Hollande y entra pour quatre neuviemes, la Zelande pour deux, la Meuse & Westfrise pour un chacune, la Frise & Groningue ensemble pour un neuvieme. L'assemblée générale devoit se tenir six ans sans interruption à Amsterdam, & ensuite deux à Middelbourg. La compagnie occidentale mécontente que son privilege fût moins étendu que celui de la compagnie Orientale ne se pressa pas d'agir. Les états établirent l'égalité, & les opérations commencerent par l'attaque du Brésil.

On avoit les lumieres nécessaires pour se bien conduire. Quelques armateurs Hollandois avoient hasardé d'y aller, sans être arrêtés par la loi qui en interdisoit l'entrée à tous les étrangers. Comme suivant l'usage de leur nation, ils offroient leurs marchandises à beaucoup meilleur marché que celles qui venoient de la métropole, ils furent accueillis favorablement. Ils dirent à leur retour que le pays étoit dans une espece d'anarchie; que la domination étrangere y avoit étouffé l'amour de la patrie; que l'intérêt personnel y avoit corrompu tous les esprits; que les soldats étoient devenus marchands; qu'on avoit oublié jusqu'aux premieres notions de la guerre, & qu'il suffiroit de se présenter avec des forces un peu considérables pour surmonter infailliblement les légers obstacles qui pourroient s'opposer à la conquête d'une région si riche.

La compagnie chargea en 1624 Jacob Willekens de cette importante & glorieuse entreprise. Il alla droit à la capitale. San-Salvador se rendit

à la vue de la flotte Hollandoise. Le reste de la province ou de la capitainerie qui étoit la plus étendue, la plus riche, la plus peuplée de la colonie ne fit guere plus de résistance.

Cette nouvelle causa plus de joie que de douleur au conseil d'Espagne. Les ministres qui le composoient furent consolés du triomphe du plus opiniâtre ennemi de leur patrie par le chagrin qu'il devoit donner aux Portugais. Depuis qu'ils travailloient à opprimer cette nation malheureuse, ils éprouvoient une résistance qui bleffoit l'orgueil de leur despotisme. Un revers qui pouvoit la rendre moins fiere & plus souple leur parut un événement précieux. Ils crurent toucher au but qu'ils s'étoient proposé, & ils étoient bien résolus à ne rien faire qui put les en éloigner encore.

Sans perdre de vue d'aussi vils sentimens, Philippe pensa que la majesté du trône exigeoit de lui quelques démonstrations, quelques bienféances. Il écrivit aux Portugais les plus considérables, les plus distingués pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeoient les circonstances. Ils y étoient disposés. L'intérêt personnel, le zele pour la patrie, le desir de réprimer les transports indécens de leurs tyrans; tout concouroit à redoubler leur activité. Ceux qui avoient de l'argent le prodiguerent. D'autres leverent des troupes. Tous vouloient servir. En trois mois, on arma vingt-six vaisseaux. Ils partirent au commencement de 1626 avec ceux que la lenteur & la politique de l'Espagne avoient fait trop long-temps attendre.

L'archevêque de San-Salvador, Michel Texeira, leur avoit préparé un succès facile. Ce prélat guerrier, à la tête de quinze cens hommes,

avoit d'abord arrêté les progrès de l'ennemi. Il l'avoit insulté, harcelé, battu, poussé, enfermé & bloqué dans la place. Les Hollandois réduits par la faim, l'ennui & la misere forcerent leur gouverneur de se rendre aux troupes que la flotte avoit débarquées en arrivant; ils furent tous portés en Europe.

Le succès que la compagnie avoit sur mer la dédommagerent de cette perte. Ses vaisseaux ne rentroient jamais dans les ports que triomphans & chargés des dépouilles des Portugais & des Espagnols. Elle jettoit un éclat qui causoit de l'ombrage aux puissances même les plus intéressées à la prospérité des Hollandois. L'océan étoit couvert de ses flottes. Ses amiraux cherchoient par des exploits utiles à conserver sa confiance. Les officiers subalternes vouloient s'élever en secondant la valeur, l'intelligence de leurs chefs. L'ardeur du soldat & du matelot étoit sans exemple. Rien ne rebutoit ces hommes fermes & intrépides. Les fatigues de la mer, les maladies, les combats multipliés : tout sembloit aguerrir, renforcer & redoubler leur émulation. La compagnie entretenoit ce sentiment utile par des récompenses fréquentes & bien placées. Outre la paye qu'on leur donnoit, elle leur permettoit un commerce particulier. Cette faveur les encourageoit & en multiplioit le nombre. Leur fortune se trouvant liée par un arrangement si sage avec celle du corps qui les employoit, ils vouloient être toujours en action. Jamais ils ne rendoient leur vaisseau, jamais ils ne manquoient d'attaquer les vaisseaux ennemis avec l'intelligence, l'audace & l'acharnement qui assurent la victoire. En treize ans de tems, la compagnie arma huit cens navires dont la dépense montoit à quarante-

cing millions de florins. Ils en prirent cinq cens quarante-cinq à l'ennemi, qui avec les marchandises dont ils étoient chargés, furent vendus quatre-vingt-dix millions de florins. Aussi le dividende ne fut-il jamais au-dessous de vingt pour cent, & s'éleva-t-il souvent à cinquante. Cette prospérité qui n'avoit d'autre base que la guerre, mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Brésil.

Son amiral Henri Lonk arriva au commencement de 1630 avec quarante-six vaisseaux de guerre sur la côte de Fernambuc, une des plus grandes capitaineries du pays, & la mieux fortifiée. Il la soumit, après avoir livré plusieurs combats sanglants dont il sortit toujours victorieux. Les troupes qu'il laissa en partant subjuguèrent celles de Tamaraca, de Paraíba, de Roi-grande dans les années 1633, 1634, 1635. Elles fournissoient tous les ans avec Fernambuc vingt mille caisses de sucre, beaucoup de bois de teinture, & d'autres denrées.

Ces richesses qui avoient quitté la route de Lisbonne pour prendre celle d'Amsterdam enflammerent la compagnie. Elle résolut la conquête du Brésil entier, & chargea le comte Maurice de Nassau de cette entreprise. Ce général arriva à sa destination dans les premiers jours de 1637. Il trouva de la discipline dans les soldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous les cœurs, & il entra en campagne. On lui opposa successivement Albuquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia, & le Brésilien Cameron, l'idole des siens, passionné pour les Portugais, brave, actif, rusé & à qui il ne manqua pour être général que d'avoir appris la guerre sous des bons maîtres. Tous ces différens

chefs se donnerent de grands mouvemens pour couvrir les possessions dont on leur avoit confié la défense. Leurs efforts furent inutiles. Les Hollandois s'emparèrent des capitaineries de Siara, de Sogeripe, de la plus grande partie de celle de Bahia. Déjà sept des quatorze provinces qui formoient la colonie avoient reconnu leur domination. Ils espéroient qu'une ou deux campagnes leur donneroient tout ce qui restoit à leur ennemi dans cette partie de l'Amérique, lorsqu'ils se virent arrêtés au milieu de leurs succès par une révolution que l'Europe desiroit sans l'avoir prévue.

Depuis que les Portugais avoient subi le joug Espagnol en 1581, ils n'avoient pas connu le bonheur. Philippe II prince avare, cruel, despote, profond & dissimulé avoit cherché à dégrader leur caractère, mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employoit pour y réussir. Son fils trop fidele à ses maximes, convaincu qu'il valoit mieux regner sur un état ruiné que de voir dépendre la soumission de ses habitans de leur volonté, les avoit laissé dépouiller d'une foule de conquêtes qui leur avoit coûté des ruisseaux de sang, & leur avoient procuré beaucoup de gloire & de puissance. Le successeur de ce foible prince, plus imbécile encore que son pere, attaqua à découvert & avec mépris leur administration, leurs privileges, leurs mœurs, tout ce qu'ils avoient de plus cher. A l'instigation d'Olivarez, il vouloit les pousser à la révolte, pour acquérir le droit de les dépouiller.

Ces outrages multipliés réunirent les esprits que l'Espagne avoit travaillé à diviser. Une conspiration préparée pendant trois ans avec un se-

cet incroyable , éclata le 3 Décembre 1640. Philippe IV. fut ignominieusement proscrit , & le duc de Bragance placé sur le trône de ses peres. L'exemple de la capitale entraîna le reste du royaume , & tout ce qui restoit des établissemens formés en Asie , en Afrique & en Amérique dans des tems heureux. Un si grand changement ne coûta de sang que celui de Michel Vasconcellos , lâche & vil instrument de la tyrannie.

Le nouveau roi lia ses intérêts , ses ressentimens à ceux des Anglois , des François , de tous les ennemis de l'Espagne. Il conclut en particulier le 23 de Juin 1641 avec les provinces-unies une alliance offensive & défensive pour l'Europe , & une trêve de dix ans pour les Indes orientales & occidentales. Nassau fut aussi-tôt rappelé avec la plus grande partie des troupes ; & le gouvernement des possessions Hollandoises dans le Brésil fut confié à Hamel marchand d'Amsterdam , à Bassif orfevre de Harlem , à Bullestraat charpentier de Middelbourg. Ce conseil devoit décider de toutes les affaires qu'on croyoit désormais bornées aux opérations d'un commerce vif & avantageux.

Les nouveaux administrateurs entrèrent facilement dans les vues économiques de la compagnie. Leurs propres inclinations les menerent bientôt trop loin. Ils laissoient écrouler les fortifications déjà trop négligées ; ils vendoient à leurs rivaux des armes & des munitions de guerre qu'on payoit fort cher ; ils permettoient de repasser en Europe à tous les soldats qui le desiroient. Leur ambition étoit de supprimer toutes les dépenses , & de multiplier les bénéfices du corps qu'ils représentoient. Les éloges que leur attiroit la richesse des cargaisons de la part d'une direction également avi-

de & bornée acheverent de leur tourner la tête. Pour les grossir encore, ils commencerent à opprimer ceux des Portugais que de grandes possessions ou des circonstances particulieres avoient retenus sous la dénomination de la compagnie. La tyrannie fit des progrès rapides. Elle fut enfin portée à cet excès qui justifie toutes les résolutions & qui détermine aux plus violentes.

Ceux qui en étoient la victime, ne perdirent pas leur tems à se plaindre. Les plus hardis s'unirent en 1645 pour se venger. Leur projet étoit de massacrer dans une fête au milieu de la capitale de Fernambuc tous les Hollandois qui avoient part au gouvernement, & de faire ensuite main-basse sur le peuple qui étoit sans précaution, parce qu'il se croyoit sans danger. Plusieurs des conjurés avoient acheté des marchandises payables à terme, dans l'espoir de les retenir après l'exécution du complot. Il fut découvert, mais ceux qui y étoient entrés eurent le tems de sortir de la place & de se mettre en sûreté.

Leur chef étoit un Portugais né dans l'obscurité nommé Jean Fernandez de Viera. De l'état de domestique, il s'étoit élevé à celui de commissaire, & enfin à celui de négociant. Son intelligence lui avoit fait acquérir de grandes richesses. Il devoit à sa probité la confiance universelle; & sa générosité attachoit inviolablement une infinité de gens à ses intérêts. Le revers qu'on venoit d'éprouver n'étonna pas sa grande ame. Sans l'aveu, sans l'appui du gouvernement, il osa lever le terrible étendart de la guerre.

Son nom, ses vertus & ses projets assemblent autour de lui les Brésiliens, les soldats Portugais, les colons même. Il leur donne sa con-

fiance, son activité, son courage. On le suit dans les combats ; on se presse autour de sa personne ; on veut vaincre ou mourir avec lui. Il triomphe , & ne s'endort pas sur ses lauriers. Il ne laisse pas au vaincu le tems de se reconnoître. Quelques disgraces , qu'il éprouve en poursuivant le cours de ses prospérités , ne servent qu'à développer la fermeté de son ame, les ressources de son génie , l'élevation de son caractère. Il montre un front menaçant même après le malheur , plus redoutable encore par sa constance que par son intrépidité. La terreur qu'il inspire ne permet plus à ses ennemis de tenir la campagne. A cette époque brillante Viera reçoit ordre de s'arrêter.

Depuis la trêve , les Hollandois s'étoient emparés en Afrique & en Asie de quelques places qu'ils avoient opiniâtement refusé de restituer. La cour de Lisbonne occupée de plus grands intérêts n'avoit pas pu songer à se faire justice , mais son impuissance n'avoit pas diminué son ressentiment. Dans cette disposition elle avoit été charmée de voir la république attaquée dans le Brésil , elle avoit même favorisé sous main ceux qui avoient commencé les hostilités. L'attention qu'elle eut toujours de faire répondre en Amérique , & de répondre elle-même en Europe qu'elle desavouoit les auteurs de ces troubles & qu'elle les en puniroit un jour , fit croire long-tems à la compagnie que ses mouvemens n'auroient pas de suite. Son avarice trop long-tems amusée par ses protestations fausses & frivoles se réveilla enfin. Jean IV. averti qu'il se faisoit en Hollande des armemens considérables , & craignant d'être engagé dans une guerre qu'il croyoit

devoir éviter , voulut de bonne foi mettre fin aux hostilités du Brésil.

Viera qui pour achever ce qu'il avoit commencé n'avoit que son argent , son crédit & son talent , ne délibéra pas seulement s'il obéiroit. „ Si le roi , dit-il , étoit instruit de notre zele , „ de ses intérêts & de nos succès , bien loin de „ chercher à nous arracher les armes , il nous „ encourageroit à poursuivre notre entreprise , il „ nous appuyeroit de toute sa puissance. ” Ensuite dans la crainte de voir ralentir l'ardeur de ses compagnons , il se détermina à précipiter les événemens. Ils continuerent à lui être si favorables , qu'avec les secours de Baretto , de Vidal, de quelques autres Portugais qui vouloient & qui savoient servir leur patrie , il consumma la ruine des Hollandois. Le peu de ces républicains qui avoient échappé au fer & à la famine , évacua le Brésil par une capitulation du 28 Janvier 1654.

La paix que les Provinces unies signèrent quelques mois après avec l'Angleterre , paroissoit devoir les mettre en état de recouvrer une importante possession que des vues fausses & des circonstances malheureuses leur avoient fait perdre. La république & la compagnie tromperent l'attente des nations. Effrayées l'une & l'autre des dépenses qu'il y auroit à faire , des difficultés qu'il faudroit surmonter , de l'impossibilité morale de réussir avec les plus grands efforts , on donna une autre direction à la guerre , à laquelle le gouvernement se portoit avec répugnance. Si on se flatta d'arriver au but par des voies détournées , l'événement prouva qu'on s'étoit mépris. Le traité qui en 1661 termina les divisions
des

des deux puissances assura la propriété du Brésil entier au Portugal, qui s'engagea de son côté à payer aux Provinces-unies quatre millions de florins en argent ou en marchandises. Un article du traité portoit que les Hollandois pourroient commercer au Brésil aussi librement que les Portugais même. Nous ignorons si cette stipulation étoit sérieuse, ou seulement convenue pour ménager la fierté républicaine. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'a jamais eu d'exécution, & qu'elle ne pouvoit en avoir: ou la compagnie auroit éprouvé trop de vexations pour soutenir ce commerce, ou si elle avoit pu l'y continuer, elle auroit repris à la longue son ascendant & son empire dans le Brésil.

Les Portugais ne s'y virent pas plutôt délivrés des Hollandois d'une manière irrévocable, qu'ils songerent à mettre dans leur colonie un ordre qui n'y avoit jamais été, même avant la guerre. Le premier moyen qu'on imagina pour y réussir, fut de régler le sort des Brésiliens qui s'étoient soumis, qu'on espéroit soumettre. En examinant les choses de plus près qu'on ne l'avoit fait, on sentit que ceux qui les avoient peints comme des barbares qui ne connoissoient aucun frein, qui n'avoient aucun principe, les avoient calomniés. Parce que la première impression que firent les Européens sur des petites nations divisées par des guerres continuelles, fut un sentiment de défiance, on se crut en droit de les traiter en ennemis, de les opprimer, de les mettre aux fers. Ce traitement les rendit féroces au commencement. La difficulté de s'entendre multiplia de part & d'autre les occasions de mécontentement & les fureurs. Si dans la suite les naturels du pays renouvelèrent les hostili-

rés, ils y furent communément déterminés par l'imprudence, l'avidité, la mauvaise foi, les vexations de la puissance inquiète & ambitieuse qui étoit venue troubler le repos de cette partie du nouveau monde. Dans quelques occasions, on put les accuser d'erreur, d'avoir pris les armes par des précautions prématurées, mais jamais d'injustice & de duplicité. On les trouva toujours fideles à leurs promesses, à la foi des traités, aux droits sacrés de l'hospitalité.

Cette opinion de leur caractère, fit prendre le parti de les rassembler dans des villages qu'on distribua sur les côtes, ou peu avant dans les terres. Par cet arrangement, on assuroit la communication des établissemens Portugais, & on éloignoit les sauvages qui en infestoient les intervalles par leurs brigandages. Les missionnaires, la plupart Jésuites, furent chargés du gouvernement spirituel & temporel des nouvelles peuplades. Des recherches aussi exactes qu'il est possible de les faire dans un pays où tout est mystère, nous ont appris que ces ecclésiastiques agissoient en vrais despotes. Ceux qui avoient conservé quelques principes de douceur & d'humanité, soit paresse, soit fanatisme, entretenoient ces petites sociétés dans une enfance perpétuelle, n'avançoient pas leur raison, ni jusqu'à un certain point leur industrie.

Peut-être que quand ils auroient voulu leur être plus utiles, ils ne l'auroient pu que difficilement. Il y a des gouvernemens qui sont vicieux, & par le mal qu'ils font, & par le bien qu'ils empêchent de faire. Une mauvaise administration corrompt tous les germes de vertu & de prospérité. La cour de Lisbonne en dispensant les Indiens de tout tribut, les avoit assujettis

à des corvées. Cette loi funeste les mettoit dans la dépendance des commandans & des magistrats voisins, qui sous le prétexte si familier aux gens en place de les employer pour les besoins publics, les sacrifioient trop souvent à leur service. Ceux que cette tyrannie & celle de leurs conducteurs n'occupoient pas, étoient ordinairement sans rien faire. S'ils sortoient de leur indolence naturelle, c'étoit pour chasser, pour pêcher, pour cultiver un peu de manioc autant seulement que le soin de leur conservation l'exigeoit. Leurs manufactures se réduisoient à des ceintures de coton pour couvrir leur nudité, & à l'arrangement de quelques plumages pour orner leur tête. Les plus actifs trouvoient dans les forêts ou dans leurs cultures de quoi se procurer des clinquaileries & d'autres bagatelles de peu de prix. Lorsque quelques-uns d'entr'eux se louoient par inconstance aux Portugais pour le service domestique ou pour la petite navigation, c'étoit toujours pour peu de temps, parce qu'ils avoient le travail en horreur, & un souverain mépris pour l'argent.

Tel fut le sort des Brésiliens soumis dont le nombre ne passa jamais deux cens mille. Les indépendans n'eurent guere de rapport avec les Européens que par les esclaves qu'ils vendoient eux-mêmes, ou qu'on faisoit sur eux. Les actes d'hostilités entre les deux nations devinrent rares, & finirent enfin tout-à-fait. Depuis 1717 les Portugais n'ont pas été troublés par les naturels du pays, & eux-mêmes ne les ont pas inquiétés depuis 1756.

Tandis que la cour de Lisbonne s'occupoit du soin de régler l'intérieur de sa colonie, quelques-uns de ses sujets songeoient à l'étendre.

Ils s'avancerent au midi vers la riviere de la-Plata, & au nord jusqu'à celle des Amazones. Les Espagnols paroissent en possession de ces deux fleuves. On résolut de les en chasser, ou d'en partager avec eux l'Empire.

L'Amazone, ce fleuve si renommé par l'étendue de son cours, ce grand vassal de la mer à laquelle il va porter le tribut qu'il a reçu de tant d'autres vassaux, semble puiser ses sources dans cette multitude de torrens qui descendus de la partie orientale des Andes se réunissent dans un terrain spacieux pour en composer cette riviere immense. Cependant l'opinion la plus commune la fait sortir du lac de Lauricocha comme d'un réservoir des Cordillieres, situé dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima vers les onze degrés de latitude australe. Il tombe & s'avance vers le cinquieme jusqu'à Jaën de Bracamoros. Delà il tourne à l'est, & coule parallelement à la ligne équinoxiale, jusqu'au Cap du nord, où il entre dans l'Océan sous l'équateur même par une embouchure large de cinquante lieues, après avoir parcouru depuis Jaën où il commence à être navigable, trente degrés en longitude qui font sept cens cinquante lieues communes; mais qui sont évaluées par les détours à mille ou onze cens lieues suivant les observations de Messieurs de la Condamine & de Madonado, les seules qui méritent une créance entiere. Il reçoit un nombre prodigieux de rivieres dont plusieurs ont cinq ou six cens lieues de cours, & sont très-larges & très-profondes. Ses eaux forment une infinité d'isles trop souvent submergées pour pouvoir être cultivées. La plus considérable est celle de Joannes à laquelle on donne quarante

lieues de circonférence, & qui est peuplée de nombreux & maigres troupeaux dont les cuirs sont peu estimés.

L'embouchure de l'Amazone fut découverte en 1500 par Vincent Pinçon, un des compagnons de Colomb, & sa source à ce qu'on croit en 1538 par Gonzale Pizarre. Son lieutenant Orellana s'embarqua sur ce fleuve, & en parcourut toute l'étendue. Il eut à combattre un grand nombre de nations qui embarrassoient la navigation avec leurs canots, & qui du rivage l'accabloient de fleches. Ce fut alors que le spectacle de quelques sauvages sans barbe, comme le sont tous les peuples Américains, offrit sans doute à l'imagination vive des Espagnols une armée de femmes guerrieres, & déterminal'officier qui commandoit à changer le nom de Marañon que portoit ce fleuve, en celui d'Amazone qu'on lui a depuis conservé.

On pourroit s'étonner que l'Amérique n'eut pas enfanté beaucoup plus de prodiges dans la tête des Espagnols, si leurs conquêtes & les richesses que leur valoient des massacres inouis n'avoient détruit cette source féconde pour le merveilleux qui leur est si cher. C'est-là que l'imagination des Grecs auroit puisé d'agréables chimeres. Ce peuple qui ne pouvoit faire un pas dans un territoire borné sans y trouver une foule de merveilles, avoit plusieurs siècles auparavant donné l'existence à une nation d'Amazones. Cette idée l'enchantoit tellement qu'il ne manqua jamais d'en embellir l'histoire de tous ses héros jusqu'à celle d'Alexandre. Peut-être les Espagnols infatués encore de ce songe de l'antiquité profane, en furent plus disposés à réaliser

cette fiction en transportant dans le nouveau monde ce qu'ils avoient appris dans l'ancien.

Il est vraisemblable que telle fut l'origine de l'opinion qui s'établit alors en Europe & en Amérique, qu'il existoit une république de femmes guerrières qui ne vivoient pas en société avec des hommes, & qui ne les admettoient parmi elles qu'une fois l'année pour le plaisir de se perpétuer. Ce qu'on a dit de plus raisonnable en faveur de cette idée romanesque, c'est que dans le nouveau monde, les femmes étoient toutes si malheureuses, toutes traitées avec tant de mépris & d'inhumanité, qu'il n'étoit pas étonnant que plusieurs eussent formé de concert le projet de secouer le joug de leurs tyrans. L'habitude de les suivre, de porter les vivres & le bagage dans leurs guerres & dans leurs chasses devoit les rendre naturellement capables de cette résolution. Mais s'il étoit vrai que des femmes eussent pu se séparer, s'éloigner ainsi des hommes qui les avilissoient, étoit-il vraisemblable que ces hommes eussent recherché tous les ans un sexe qu'ils avoient si fort dégradé? La société n'a point encore interverti jusqu'à ce point l'économie de la nature; & si quelques préjugés bizarres ont pu former au milieu de nous des congrégations de l'un & de l'autre sexe qui vivent séparés sans ce besoin & ce desir naturel qui doit les rapprocher & les réunir, il n'est pas dans l'ordre des choses que le hasard ait composé des peuples d'hommes sans femmes, encore moins un peuple de femmes sans hommes. Ajoutez à cette réflexion qu'on n'a jamais pu déterminer le lieu où les amazones avoient établi leur empire. Il en sera donc

de ce prodige singulier comme de tant d'autres qu'on suppose toujours exister, sans savoir où ils existent.

Quoi qu'il en soit du phénomène des Amazones, le voyage d'Orellana donna moins de lumières qu'il n'inspira de curiosité. Les guerres civiles qui désoloient le Pérou, ne permirent pas d'abord de la satisfaire. Les esprits s'étant enfin calmés, Pedro d'Orfua, gentilhomme Navarrois, distingué par sa sagesse & par son courage, offrit au vice-roi en 1560 de reprendre cette navigation. Il partit de Cusco avec sept cens hommes. Ces monstres nourris dans le sang, & altérés de celui de tous les gens de bien, massacrèrent un chef qui avoit des mœurs & qui vouloit l'ordre. Ils mirent à leur tête avec le titre de roi un basque féroce nommé Lopés d'Aguirre qui leur promettoit tous les trésors du nouveau monde.

Echauffé par des espérances si séduisantes, ces barbares descendirent dans l'Océan par le fleuve, & aborderent à la Trinité. Le gouverneur de l'isle est égorgé, le pays pillé. Les côtes de Cumana, de Caraque, de Sainte-Marthe éprouvent les mêmes horreurs, de plus grandes encore parce qu'elles sont plus riches. On pénètre dans la nouvelle Grenade pour gagner Quito & le sein du Pérou où tout doit être mis à feu & à sang. Un corps de troupes assemblé avec précipitation attaque ces furieux, les bat & les disperse. D'Aguirre qui ne voit pas de jour à s'échapper, marque son désespoir par une action atroce. „ Mon enfant, dit-il, à sa fille uni-
„ que qui le suivoit dans ses voyages, j'espère
„ rois te placer sur le trône; les événemens
„ trompent mon attente. Mon honneur & le tien

„ ne permettent pas que tu viues pour devenir
 „ l'esclave de mes ennemis : meurs de la main
 „ d'un pere. ” A l'instant, il lui tire un coup de
 fusil au travers du corps & l'acheve tout de suite
 en plongeant un poignard dans son cœur en-
 core palpitant. Après cet acte dénaturé, la force
 l'abandonne; il est pris, & écartelé.

Ces événemens malheureux firent perdre de
 vue l'amazone. On l'oublia entierement pendant
 un demi siecle. Quelques tentatives qu'on fit
 dans la suite pour en reprendre la découverte,
 furent mal combinées & plus mal conduites.
 L'honneur de surmonter les difficultés qui s'op-
 posoient à une connoissance utile de ce grand
 fleuve étoit réservé aux Portugais.

Cette nation, qui conservoit encore un reste
 de vigueur, avoit bâti depuis quelques années
 à l'embouchure une ville qu'on nommoit Para.
 Pedro Texeira en partit en 1638 avec un grand
 nombre de canots remplis d'Indiens & de Por-
 tugais. Il remonta l'Amazone jusqu'à l'embou-
 chure de Napo, & ensuite le Napo même qui
 le conduisit assez près de Quito où il se rendit
 par terre. La haine qui divisoit les Espagnols &
 les Portugais quoique soumis au même maître,
 n'empêcha pas qu'on le reçut avec les égards,
 l'estime & la confiance qu'on devoit à un homme
 qui rendoit un signalé service. Il repartit accom-
 pagné de d'Acuna & d'Artiêda, deux Jésuites
 éclairés qu'on chargea de vérifier ses observa-
 tions & d'en faire d'autres. Le résultat des deux
 voyages également exacts & heureux fut porté
 à la cour de Madrid où il fit naître un projet
 bien extraordinaire.

Depuis long-temps les colonies Espagnoles
 communiquoient difficilement entr'elles. Des cor-

faïres ennemis qui infestoient les mers du nord & du sud, interceptoient leur navigation. Ceux même de leurs vaisseaux qui étoient parvenus à se réunir à la Havane n'étoient pas sans danger. Les Galions étoient souvent attaqués par des escadres qui les enlevoient, & toujours suivis par des armateurs qui manquoient rarement de prendre les bâtimens qui se trouvoient écartés du convoi par le gros tems ou par la lenteur de leur marche. L'Amazone parut devoir remédier à ces inconvéniens. On crut possible, facile même d'y faire arriver par des rivières navigables ou à peu de frais par terre les trésors de la nouvelle Grenade, du Popayan, de Quito, du Pérou, du Chili même. Descendus à l'embouchure, ils auroient trouvé dans le port de Para les galions prêts à les recevoir. La flotte du Brésil auroit fortifié la flotte Espagnole en se joignant à elle. On seroit parti en toute sûreté des parages peu connus & peu fréquentés, & on seroit arrivé en Europe avec un appareil propre à imposer, ou avec des moyens de surmonter les obstacles qu'on auroit trouvés. La révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trône fit évanouir ces grands projets. Chacune des deux nations ne songea qu'à s'approprier la partie du fleuve qui convenoit à sa situation.

Les Jésuites Espagnols entreprirent de former une mission dans le pays compris entre les bords de l'Amazone & du Napo jusqu'au confluent de ces deux rivières. Chaque missionnaire accompagné d'un seul homme de sa nation se chargeoit de haches, de couteaux, d'aiguilles, de toutes sortes d'outils de fer, & s'enfonçoit

dans des forêts impénétrables. Il passoit les mois entiers à grimper sur des arbres pour voir s'il ne découvreroit pas quelque cabane, s'il n'apercevrait pas de la fumée, s'il n'entendrait pas le son de quelque tambour ou de quelque fifre. Dès qu'il étoit assuré qu'il y avoit des sauvages au voisinage, il s'avançoit vers eux. La plupart fuyoient, sur-tout s'ils étoient en guerre. Ceux qu'il pouvoit joindre se laissoient séduire par les feuls présens dont leur ignorance leur permit de faire cas. C'étoit tout l'éloquence que le missionnaire put employer & dont il eut besoin.

Lorsqu'il avoit rassemblé quelques familles, il les conduisoit dans les lieux qu'il avoit choisis pour former une bourgade. Il réussissoit rarement à les y fixer. Accoutumés à de continuels voyages, ils trouvoient insupportable de ne jamais changer de demeure. L'état d'indépendance où ils avoient vécu, leur paroïsoit préférable à l'esprit de société qu'on vouloit qu'ils prissent; & une aversion insurmontable pour le travail les ramenoit naturellement dans leurs forêts où ils avoient passé leur vie sans rien faire. Ceux même qui étoient contenus par l'autorité ou les soins paternels de leur législateur, ne manquoient guere de se disperser à la moindre absence qu'il faisoit. Sa mort au plutard entraînoit la ruine entiere de l'établissement.

La constance des Jésuites a surmonté ces obstacles qui paroïsoient insurmontables. Leur mission commencée en 1637 a pris par degrés quelque consistance. On y compte aujourd'hui trente-six peuplades dont douze sont situées sur le Napo & vingt-quatre sur l'Amazone. La plus nombreuse n'a pas plus de douze cens habitans,

& les autres en ont moins encore. Ses accroissemens doivent être fort lents, & ne peuvent jamais être considérables.

Les femmes de cette partie de l'Amérique ne sont pas fécondes, & leur stérilité augmente lorsqu'on les fait changer de demeure : elle se font souvent avorter. Les hommes sont foibles, & l'habitude où ils sont de se baigner à toute heure n'augmente pas leur force. Le climat n'est pas sain, & les maladies contagieuses y sont fréquentes. On n'a pas encore réussi ; & il est vraisemblable qu'on ne réussira jamais à fixer ces demi-sauvages à la culture. Ils se plaisent à la pêche & à la chasse qui ne sont pas favorables à la population. Dans un pays presque entièrement submergé, il y a peu de positions favorables pour des établissemens. Ils sont la plupart si éloignés les uns des autres qu'il leur est impossible de se secourir. Il est difficile enfin que les recrues puissent être désormais nombreuses. Les nations qu'on pourroit travailler à incorporer, sont éloignées, la plupart enfoncées dans des lieux inaccessibles, & si peu nombreuses qu'elles se réduisent souvent à cinq ou six familles.

De tous les Indiens que les Jésuites avoient rassemblés & qu'ils gouvernoient, c'étoient ceux qui avoient acquis le moins de ressort. Il faut que chaque missionnaire se mette à leur tête pour les forcer à recueillir du cacao, de la vanille, de la falsepareille que la nature libérale leur présente, & qu'on envoie tous les ans à Quito qui en est éloignée de trois cens lieues pour les échanger contre des choses dont on a un besoin indispensable. Une cabane ouverte de tous côtés formée de quelques lianes & couverte de feuilles de palmier, peu d'outils pour l'agriculture, une

lance, des arcs & des fleches pour la chassé, des hameçons pour la pêche, une tente, un hamac & un canot : voilà tout leur bien. C'est jusques-là qu'on est parvenu à étendre leurs desirs. Ils sont si contens de ce qu'ils possèdent, qu'ils ne souhaitent rien de plus. Ils vivent sans souci, dorment sans inquiétude, & meurent sans crainte. On peut les dire heureux, si le bonheur consiste plus dans l'exemption des peines qui suivent les besoins, que dans la multiplicité des jouissances qu'ils demandent.

Cet état naissant formé par la religion seule n'a été jusqu'ici d'aucun profit à l'Espagne, & il est difficile qu'il lui devienne jamais utile. Cependant elle en a formé le gouvernement de Maynas; mais le commandant ne s'y rend jamais, & on n'y voit d'Espagnol que quelques Métis fixés dans le bourg de Borgia, regardé comme la capitale de la province. Les destructeurs du nouveau monde n'ont jamais troublé un pays qui n'offre ni métaux, ni aucune des richesses qui excitent si puissamment leur avidité. Sa tranquillité est même respectée par les sauvages voisins qui viennent de temps en temps s'y incorporer,

Tandis que des missionnaires établissoient l'autorité de l'Espagne sur les bords de l'Amazone; d'autres missionnaires rendoient à ses rivaux un pareil service. A six ou sept journées au-dessous de Pevas, la dernière peuplade dépendante de la cour de Madrid, on trouve saint Paul la première des six bourgades formées par des carmes Portugais à une très-grande distance l'une de l'autre. Elles sont toutes situées sur la rive australe du fleuve où les terres sont plus élevées & moins exposées aux inondations. Ces missions offrent à cinq cens lieues de la mer un spectacle agréable;

des églises & des maisons joliment bâties, des Américains avec du linge, mille meubles d'Europe que les Indiens se procurent tous les ans à Para dans les voyages qu'ils y font sur leurs bâtimens pour vendre le cacao qu'ils recueillent sans culture sur les bords du fleuve. Si les Maynas avoient la liberté de former des liaisons avec ces voisins, ils parviendroient à se procurer par cette communication des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito dont ils sont plus séparés par la Cordilliere, qu'ils ne le feroient par des mers immenses. Cette facilité du gouvernement auroit peut-être des suites plus heureuses. Il ne seroit pas impossible que malgré leur rivalité, l'Espagne & le Portugal sentissent qu'il seroit de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permission. On sait que le Quito languit dans la pauvreté faute de débouché pour le superflu des mêmes denrées dont le Para manque entièrement. Les deux provinces en se secourant mutuellement par le Napo & par l'Amazone, s'éleveroient à un degré de prospérité où sans cela elles ne fauroient atteindre. Les métropoles tireroient avec le tems des grands avantages de cette activité qui ne peut jamais leur nuire, puisque Quito est dans l'impossibilité d'acheter ce qui passe de l'ancien monde dans le nouveau, & que Para ne consomme que ce que Lisbonne tire de l'étranger. Mais il en est des antipathies nationales ou des jalousies des couronnes comme des passions aveugles des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement pour mettre des barrières éternelles entre des familles & des peuples dont le plus grand intérêt est de s'aimer, de s'entr'aider & de concourir au bien universel. La haine & la vengeance consentent à souffrir pourvu qu'elles

nuisent. Elles se nourrissent mutuellement des playes qu'elles se font, du sang qu'elles s'arrachent. Non, l'homme n'a jamais été bon, il est digne des maux qu'il s'est forgés.

Témoins de sa méchanceté, ces boulevards & cette échelle de forts que l'avarice & la méfiance des conquérans du Brésil ont élevés depuis la peuplade de Coari jusqu'aux bords de l'océan. C'est pour garder leurs usurpations dans cette partie du nouveau monde que les Portugais les ont bâtis. Quoique ces forts soient situés à une grande distance les uns des autres, qu'ils aient peu d'ouvrages, que les garnisons en soient très-foibles, les Indiens peu nombreux, placés dans les intervalles, sont parfaitement soumis. Les petites nations qui se sont refusées au joug ont disparu, & ont été chercher un asyle dans des contrées éloignées ou inconnues. Le riche terrain qu'elles ont abandonné, n'a pas été cultivé comme l'intérêt de la métropole le vouloit. Ainsi les Portugais & les Espagnols ont recueilli jusqu'à présent de leurs conquêtes plus de haine & d'indignation contre leurs cruautés, que de richesses & de prospérité.

A la vérité l'Amazone fournit au Portugal de la falsepareille, de la vanille, du café, du coton, des bois de marqueterie & de construction & beaucoup de cacao, qui jusques dans les derniers tems a été la monnoie courante du pays; mais ces productions ne sont rien en comparaison de ce qu'elles pourroient être. On n'en trouve qu'à quelques lieues du grand Para, capitale de la colonie, tandis qu'elles devroient occuper tout le cours du fleuve & les rives très-fertiles d'une infinité de rivières navigables qui y portent leurs eaux.

Ces objets d'un grand commerce ne sont pas même les seuls que cette partie du nouveau monde offrirait au Portugal, s'il avoit l'attention d'y envoyer des naturalistes habiles, comme les autres nations en ont fait passer en divers tems dans leurs colonies. Le hasard seul a fait découvrir le Cucheris & le Pecuri, deux arbres aromatiques dont les fruits ont les propriétés de la muscade & du girofle. La culture leur donneroit peut-être la perfection qui leur manque. Une étude suivie feroit arriver vraisemblablement à d'autres connoissances utiles, dans un climat où la nature est si différente de la nôtre.

Malheureusement les Portugais qui sur l'Amazone n'emploient à leurs travaux que des sauvages, n'ont cherché qu'à faire des esclaves. Au commencement, ils plantoient une croix sur quelque lieu élevé des contrées qu'ils parcouroient. Les Indiens étoient chargés d'en prendre soin. S'ils la laissoient dépérir, eux & leurs enfans étoient faiblement réduits en servitude pour cette horrible profanation. Ainsi ce signe de salut & de délivrance pour les chrétiens devenoit un signe de mort & d'esclavage pour les Indiens. Dans la suite, les forts qu'on avoit élevés servirent à augmenter le nombre des esclaves. Cette ressource n'étant pas suffisante, les Portugais du Parafirent des courses de cinq à six cens lieues pour grossir ces troupeaux d'hommes qui devoient leur tenir lieu de bêtes pour la culture. En 1719, ils en allèrent prendre chez les Maynas; en 1733 dans les missions du Napo; en 1741 jusqu'à la source de la Madere, & dans les différens tems sur des rivieres moins éloignées. Rio-negro est celle qui leur en fournit le plus. Ils y ont déjà depuis long-tems un fort considérable. Sur ses

bords, campe & veille sans cesse un détachement de la garnison de Para pour contenir & pour rassurer les peuples soumis. Ses rives sont couvertes de missions dirigées par les Carmes dans lesquelles on encourage chrétiennement les Indiens à attaquer les nations voisines pour faire des esclaves. Enfin une troupe militaire chargée en 1744 de pousser les découvertes, est arrivée sur des bateaux jusqu'à l'Orenoque. Ce dernier succès en dissipant tous les doutes sur la communication de ce fleuve avec l'Amazone par Rio-negro, a étendu les vues des Portugais. C'est à la cour de Madrid à voir si elles sont chimériques, ou s'il lui convient de prendre des mesures pour les rendre vaines. Nous oserons l'assurer au moins que les projets de la cour de Lisbonne sur la rivière de la Plata méritent une attention sérieuse.

Les Portugais qui s'y étoient montrés peu après les Espagnols, ne tarderent pas à s'en dégoûter. Le desir de s'y fixer leur revint en 1679. Leur activité qui étoit alors plus grande dans le nouveau monde, que la conduite & les mœurs qu'ils avoient en Europe ne permettoient de le soupçonner, les conduisit dans le Paraguay. Ils avoient déjà formé la colonie du saint Sacrement auprès des isles saint Gabriel situées vis-à-vis de Buenos-ayres, lorsque le hasard fit découvrir cette entreprise. Les Indiens Guaranis accoururent pour réparer les fautes du gouvernement. Ils attaquèrent sans délibérer les fortifications qui venoient pour ainsi dire de sortir de dessous terre, & les emporterent avec une audace qui rendit leur valeur célèbre.

La cour de Lisbonne qui avoit fondé de grandes espérances sur cette entreprise, ne fut pas décourag-

Couragée par les revers qu'elle venoit d'éprouver. Elle demanda qu'en attendant que ses prétentions fussent éclaircies, il fût accordé un entrepôt aux Portugais où, s'ils étoient obligés par les vents d'entrer dans la riviere de la Plata, ils fussent à l'abri des tempêtes & en sûreté contre les pirates.

Charles II qui craignoit la guerre & les affaires, eut la foiblesse d'accorder ce qu'on demandoit. Il stipula seulement que la propriété de l'asyle continueroit à lui appartenir; qu'on n'y pourroit pas envoyer au-delà de quatorze familles Portugaises; que les maisons y seroient bâties de bois & couvertes de paille; qu'on n'éleveroit point de fort, & que le gouverneur de Buenos-ayres auroit également le droit de visiter, & la colonie, & les vaisseaux qui y arrivoient.

Si les Jésuites avoient conduit la négociation comme ils avoient dirigé la guerre, ils auroient sûrement prévu les conséquences d'une pareille complaisance. Il étoit impossible qu'un établissement fixe, quel qu'il fût dans une position si importante, ne devint une source féconde de contestations avec un voisin entreprenant, qui formoit des prétentions immenses, qui étoit assuré de l'appui de tous les ennemis de l'Espagne, & que la proximité du Brésil mettoit en état de profiter des conjectures pour s'agrandir & se fortifier. Les événemens ne tardèrent pas à montrer le danger qu'on devoit prévoir.

Dans les premiers momens qui suivirent l'élevation d'un prince François sur le trône d'Espagne, lorsque tout étoit encore dans la confusion & dans l'incertitude de ce que produiroit cette grande révolution, les Portugais rele-

rent les fortifications du Saint-Sacrement avec une célérité extrême. L'attention qu'ils eurent de donner dans le même-temps de l'inquiétude aux Guaranis en faisant avancer quelques troupes vers leur frontière, leur fit espérer qu'ils n'auroient pas à soutenir les efforts d'un ennemi si redoutable. Ils se tromperent. Les Jésuites ayant dé-mêlé la ruse, menerent en 1705 leurs néophytes au Saint-Sacrement dont le siege étoit déjà formé. Ces braves Indiens demanderent en arrivant à monter à l'assaut, quoiqu'ils n'ignorassent pas que la brèche étoit à peine ouverte. Lorsqu'ils commençoient à se mettre en marche, on tira de la place quelques batteries dont ils essuyèrent le feu, sans quitter leurs rangs. La mousqueterie qui leur tua aussi beaucoup de monde, n'eut pas plus de force pour les arrêter. L'intrépidité avec laquelle ils avançoient toujours, étonna tellement les Portugais, qu'ils se précipiterent dans leurs vaisseaux & abandonnerent la place.

Les malheurs que Philippe V éprouvoit en Europe, rendirent ce succès inutile. La colonie du Saint-Sacrement reçut une existence solide à Utrecht. La reine-Anne qui donnoit la paix, & qui ne négligeoit, ni ses intérêts, ni ceux de ses alliés dont la puissance augmentoit ses forces, exigea de l'Espagne ce grand sacrifice.

A cette époque le nouvel établissement qui n'avoit plus rien à ménager, se livra à un commerce immense avec Buenos-ayres. Cette contrebande avoit commencé depuis long-temps. Rio-Janeiro étoit en possession de fournir du sucre, du tabac, du vin, des eaux-de-vie, des negres, des étoffes d'Europe à Buenos-ayres qui

donnoit en retour des farines, du biscuit, des viandes séchées ou salées & de l'argent. Dès que les deux colonies eurent un entrepôt sûr & commode, leurs liaisons n'eurent plus de bornes. La cour de Madrid qui ne tarda pas à s'appercevoir de la route que prenoient les trésors du Pérou, témoigna un chagrin extrême. Son mécontentement augmentoit avec le préjudice dont elle se plaignoit. C'étoit entre les deux nations une source perpétuelle de division qui paroissoit à chaque moment devoir aboutir à une rupture. Les voies de conciliation que la politique ouvroit de tems en tems, étoient toutes jugées impraticables. Enfin on se rapprocha.

Il fut convenu à Madrid le 13 Janvier 1750 que le Portugal céderoit à l'Espagne la colonie du Saint-Sacrement & le bord septentrional de la riviere de la Plata qui lui appartenoit par le traité d'Utrecht, le village de Saint-Christophe & les terres adjacentes dont les Portugais étoient en possession entre les rivieres Japura & Isa qui se jettent dans celle des Amaçones. L'Espagne abandonnoit de son côté au Portugal toutes les terres & habitations du bord oriental de la riviere Uruguay depuis la riviere Ibicui du côté du nord, le village de Sainte-Rose & tous les autres établis par les Espagnols sur le bord oriental de la riviere de Guarapé.

Cet échange trouva des censeurs dans les deux cours. Des ministres même osèrent dire à Lisbonne qu'il étoit d'une mauvaise politique de sacrifier une colonie dont le commerce interlope faisoit entrer annuellement plus de deux millions de piastres dans la métropole, à des

possessions dont les avantages étoient incertains, du moins éloignés. Les clameurs furent encore plus fortes, plus communes à Madrid. On croyoit déjà voir les Portugais maîtres de tout le cours de l'Uruguay, remplissant de leurs marchandises les peuplades répandues sur la Plata; pénétrant par divers fleuves dans le Tucuman, dans le Chily, jusqu'au Potosi; s'emparant peu à peu de toutes les richesses du Pérou. Il paroissoit incroyable que les mêmes administrateurs qui regardoient comme impossible d'arrêter la contrebande qui ne se pouvoit faire que par un seul point, se flattassent de l'empêcher, lorsqu'elle auroit cent voies pour se faire jour. C'étoit, disoit-on, fermer une fenêtre aux voleurs, & leur ouvrir les portes de la maison.

Ces dispositions firent naître une infinité de cabales dont les Jésuites furent regardés comme auteurs ou acteurs. On favoit qu'ils étoient mécontents de voir par cet arrangement démembler une république qu'ils gouvernoient, & l'on crut pouvoir les soupçonner sans témérité de faire jouer tous les ressorts possibles pour empêcher que cet accord ne se terminât. On les chassa des deux cours. Les intrigues finirent, & le traité fut ratifié.

Il s'agissoit d'en procurer l'exécution en Amérique. La chose ne paroissoit pas aisée. Les Guaranis n'avoient pas été subjugués. Ils s'étoient librement soumis à l'Espagne. Il étoit possible qu'ils crussent n'avoir pas donné à cette couronne le droit de disposer d'eux en faveur d'une autre. Sans avoir médité sur les subtilités des droits des nations, ils pouvoit penser qu'eux seuls devoient décider de ce qui convenoit à leur bonheur. L'horreur qu'on leur connoissoit pour

le joug Portugais étoit également capable d'égarer & d'éclairer leur simplicité. Ces répugnances pouvoient être fortifiées par des impulfions étrangères. Une situation si critique exigeoit les plus grandes précautions. On les prit.

Les forces que les deux puissances avoient fait partir d'Europe, & celles qu'on put rassembler dans le nouveau monde, se réunirent pour prévenir ou pour surmonter les obstacles qu'on envisageoit. Cet appareil n'en imposa pas à ceux qu'il menaçoit. Quoique les sept peuplades cédées ne fussent pas secourues par les autres peuplades, ou ne le fussent pas ouvertement; quoiqu'elles ne vissent pas à leur tête les guides qui jusqu'alors les avoient amenées au combat, elles ne craignirent pas de prendre les armes pour la défense de leur liberté. Leur conduite militaire ne fut pas ce qu'elle devoit être. Au lieu de se borner à fatiguer l'ennemi & à lui couper les subsistances qu'il étoit obligé de tirer de deux cens lieues, les Guaranis osèrent l'attendre en rase campagne. Ils effuyèrent plusieurs petits échecs. Si on eut remporté sur eux des avantages décisifs, ils étoient résolus à abandonner leur pays, à emporter tout ce qu'ils pourroient, à brûler le reste, & à ne laisser qu'un désert au vainqueur. Soit que cette fierté en imposât, soit qu'une des deux puissances contractantes, toutes les deux peut-être crussent avoir fait un mauvais marché, le traité d'échange fut annullé en 1661, & les choses restèrent en Amérique sur l'ancien pied; mais on conserva dans les deux cours un vif ressentiment contre les Jésuites qu'on croyoit avoir allumé la guerre dans le Paraguay pour leurs intérêts particuliers.

Nous ignorons à quel point cette accusation peut être fondée. Les preuves n'en ont pas été portées au tribunal des nations. Tout ce qu'un écrivain réduit aux conjectures peut se permettre de dire, c'est qu'elle a une grande vraisemblance. Il n'étoit guere possible que des hommes qui avoient élevé un vaste édifice par des grands travaux, en vissent tranquillement la chute. Le zele de la religion qui avoit fondé leur puissance, devoit leur servir de prétexte pour s'y maintenir. Le caractère qu'on suppose à cette société qui s'est ouvert dès sa naissance une route secrette à la domination, fait soupçonner qu'elle n'étoit pas délicate sur les moyens de conserver son pouvoir en Amérique. Cette seule idée mene à de longues réflexions que nous abandonnons à la sagacité des lecteurs les plus judicieux, pour parler d'une nouvelle maniere que les Portugais imaginerent d'étendre leurs possessions.

Dans la capitainerie de Saint-Vincent, la plus méridionale du Brésil, & la plus voisine de Rio de la Plata, à treize lieues de la mer, est une ville qu'on nomme Saint-Paul. Les Portugais qui la fonderent, furent les malfaiteurs qu'on avoit d'abord envoyés dans le nouveau monde. Dès qu'ils virent qu'on vouloit les assujettir à quelques loix, ils s'éloignerent des lieux qu'ils avoient d'abord habités. Ils prirent des naturelles du pays pour femmes, & devinrent en peu de temps si corrompus que leurs compatriotes rompirent tout commerce avec eux. Le mépris, la crainte d'être troublés dans leurs défords, l'amour de la liberté leur firent desirer d'être indépendans. La situation de leur ville qu'un petit nombre d'hommes pouvoit sûrement

défendre contre des armées plus nombreuses qu'on n'en pouvoit assembler contr'eux , leur donna la hardiesse de ne vouloir d'autres maîtres qu'eux-mêmes ; & le succès couronna leur entreprise. Des bandits de toutes les nations accoururent pour se joindre à eux , & en peu d'années la population de la nouvelle république se trouva considérable. L'entrée en étoit sévèrement fermée à tout voyageur. Pour y être reçu , il falloit se présenter avec le projet de s'établir. Les Candidats étoient assujettis à de rudes épreuves qu'ils continuoient jusqu'à ce qu'on se fût assuré qu'ils n'étoient pas des espions , & qu'ils avoient les qualités qu'on exigeoit. Ceux qui ne soutenoient pas l'examen ou qu'on pouvoit soupçonner de perfidie , étoient massacrés sans miséricorde. On ne traitoit pas mieux ceux qui paroissoient avoir du penchant à se retirer.

Un air pur , un ciel toujours serein , un climat très-tempéré quoique par les vingt-quatre degrés de latitude australe , une terre abondante en bled , en sucre , en pâturages excellens : tout invitoit les Paulistes à vivre dans l'oïsfiveté , dans le repos & dans la mollesse. Une certaine inquiétude naturelle à des brigands courageux ; peut-être l'envie de dominer qui suit de près l'amour de l'indépendance ; les progrès de la liberté qui mènent au desir d'un nom , d'une gloire quelconque , les poussèrent à sacrifier un genre de vie commode à des courses pénibles & périlleuses.

Elles eurent d'abord pour objet de faire des esclaves pour la culture. Après avoir dépeuplé les contrées voisines , on se porta dans la province de Guayra où les Jésuites Espagnols avoient rassemblé & civilisé les Guaranis. Ces nouveaux

chrétiens étoient si souvent enlevés ou massacrés, qu'ils se laisserent persuader de se transporter sur les bords mal-sains du Parana & de l'Uruguay où ils sont encore. Cette émigration ne servit de rien. On fut convaincu plus que jamais, qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de vivre en sûreté que de se procurer, pour se défendre, des armes pareilles à celles des agresseurs.

Il étoit une proposition délicate à faire. L'Espagne avoit pour maxime fondamentale de ne pas introduire l'usage des armes à feu parmi les Indiens. Les législateurs des Guaranis osèrent représenter que cette précaution nécessaire avec des esclaves dont la soumission étoit forcée, devoit être superflue contre des hommes qui trouvant leur bonheur à vivre sous la domination des rois catholiques qu'ils avoient volontairement reconnue, ne pouvoient être tentés de la secouer, à moins qu'on ne voulût changer leur obéissance en servitude, ce que le souverain avoit promis de ne jamais faire. Ils plaiderent si bien la cause de leurs néophytes, que malgré les oppositions & les préjugés, ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Les Guaranis eurent des fusils en 1639, & ils ne tarderent pas à s'en servir assez bien pour devenir le boulevard du Paraguay, pour écarter les Paulistes.

Ces hommes féroces résolurent de se procurer par la ruse ce qu'ils ne pouvoient plus obtenir par la force. Ils alloient dans les lieux où ils savoient que les missionnaires faisoient ordinairement leurs courses; ils y plantoient des croix. Deux ou trois des plus intelligens s'habilloient en Jésuites, faisoient de petits présens aux Indiens qu'ils rencontroient, donnoient des remèdes aux malades, & leur persuadoient de venir

se faire chrétiens dans un lieu commode où rien ne manqueroit à leur bonheur. Lorsqu'ils en avoient rassemblé un grand nombre, leurs troupes qu'ils avoient tenu cachées se montroient, & se jettoient sur ces Indiens crédules, les chargeoient de fers, les menoient dans leur repaire. Quelques-uns qui s'échapperent répandirent l'alarme. Tous les esprits se remplirent de soupçons, & les soupçons mirent fin aux hostilités.

Alors les Paulistes tournerent d'un autre côté leurs brigandages. Ils les étendirent jusques sur la riviere des Amazones. On les accuse d'avoir fait périr un million d'Indiens. Ceux qui dans l'espace de trois ou quatre cens lieues ont échappé à leur fureur, sont devenus encore plus sauvages qu'ils ne l'étoient. Ils se sont cachés dans les antres, dans le creux des montagnes, ou se sont dispersés au hasard dans les endroits les plus sombres des forêts. La destinée de leurs destructeurs n'a pas été plus heureuse. Ils se sont insensiblement fondus & anéantis dans ces excursions périlleuses, qui le plus souvent duroient des années entières. Mais le malheur du nouveau monde a voulu qu'ils fussent remplacés dans leur république par des Brésiliens vagabonds, par des negres qui avoient brisé leur chaîne, par des Européens pour qui ce genre de vie avoit des attraits.

Le même esprit a toujours régné à Saint-Paul, après même qu'il s'est déterminé par des circonstances particulieres à reconnoître l'autorité du Portugal. Seulement les courses de ses habitans ont pris une direction, qui loin de contrarier les vues de la métropole, les favorisoit. Ils ont travaillé, en s'aidant du cours de plusieurs rivières, à s'ouvrir un chemin au Pérou par le nord

du Paraguay. Le voisinage du lac Xarayés leur a offert les mines d'or de Cuyaba & de Matto Grosso qu'ils ont exploitées, qu'ils exploitent encore, sans que l'Espagne qui croyoit avoir des droits sur cette contrée, ait jamais entrepris de les troubler. Ils auroient poussé plus loin leurs usurpations, s'ils n'avoient été arrêtés par les Chiquitos. Cette barrière qu'ils savent bien être insurmontable, les a obligés à ralentir leur marche, & les forcera, pour suivre la carrière de leur ambition, à prendre des voies très-détournées.

Pendant que des hommes inquiets & entreprenans désoloient l'Amazone, la Plata, les montagnes du Pérou par des brigandages sans frein & sans terme, les côtes du Brésil voyoient multiplier tous les jours leurs riches productions. Cette colonie offroit à la métropole assez de sucre pour sa consommation & pour la consommation d'une grande partie de l'Europe; du tabac qui trouvoit un débit également avantageux en Afrique & dans l'ancien monde; le baume de Caparva, huile balsamique qui découle par incision d'un arbre appelé Cobaiba; l'Ipecacuanha, vomitif fort doux & d'un grand usage; du cacao que la nature seule donnoit dans quelques endroits & qui étoit cultivé dans d'autres; du coton supérieur à celui du Levant & des Antilles; presque égal au plus beau des Indes Orientales; de l'indigo qui n'a jamais assez occupé l'industrie Portugaise; des cuirs qui étoient le produit des bœufs errans & très-multipliés dans les forêts; enfin du bois du Brésil.

L'arbre qui le fournit est de la hauteur de nos chênes & n'a pas moins de branches. Ses feuilles sont petites, à demi rondes, d'un très-beau verd luisant. Son tronc est communément tortu,

raboteux , plein de nœuds comme l'épine blanche. Ses fleurs semblables au muguet & d'un très-beau rouge, exhalent une odeur agréable & très-amie du cerveau qu'elle fortifie. Son aubier est si épais que le bois se trouve réduit à peu de chose lorsqu'on l'en a dépouillé. Ce bois est très-propre aux ouvrages de tour & prend bien le poli, mais son principal usage est dans la teinture en rouge. Cet arbre naît dans des lieux secs, arides, & croît au milieu des rochers. On le trouve dans la plupart des provinces du Brésil ; mais il est plus commun dans le Fernambuc, & le plus parfait se coupe à dix lieues d'Olinde, capitale de cette capitainerie.

En échange de ces marchandises , le Portugal donnoit au Brésil des farines, des vins, des eaux-de-vie, du sel, des étoffes de laine & de soie, des toiles, de la clincaillerie, du papier : tout ce que l'ancien monde fournit au nouveau , excepté les étoffes d'or & d'argent dont la métropole avoit bien ou mal à propos interdit l'usage à ses colonies.

Tout le commerce se faisoit par la voie d'une flotte qui partoit tous les ans dans le mois de mars de Lisbonne & de Porto. Elle étoit composée de vingt à vingt-deux navires pour Rio-Janeiro, de trente pour la Bahia, d'un égal nombre pour Fernambuc, de sept ou huit pour Para. Les bâtimens se préparoient à une certaine hauteur pour aller à leur destination respective. Ils se réunissoient à la Bahia pour regagner le Portugal dans le mois de septembre ou d'octobre de l'année suivante sous l'escorte de cinq ou six vaisseaux de guerre qui les avoient convoyés à leur départ.

Cet arrangement blessait les bons spéculateurs.

Ils auroient voulu qu'on eût laissé aux négocians la liberté de faire partir, de faire revenir leurs vaisseaux dans le tems qu'il auroient jugé le plus convenable à leurs intérêts. Un systême si sage auroit fait nécessairement tomber le prix du fret qui nuit à celui des marchandises en les faisant hausser. La liberté du commerce auroit augmenté le nombre des vaisseaux, & les voyages se seroient multipliés. La marine auroit acquis de nouvelles forces, & la culture eut été encouragée. La correspondance entre les colonies & la métropole devenue plus vive auroit répandu des lumieres, & donné plus de facilité au gouvernement pour diriger l'influence de sa protection & de son autorité.

La cour de Lisbonne montra plus d'une fois du penchant à céder à ces considérations; mais elle fut long-temps arrêtée par la crainte de voir tomber dans les mains de l'ennemi les vaisseaux qui auroient navigué séparément, & ensuite par les obstacles que mettoient les vice-rois du Brésil à ce grand changement. Comme l'intérêt de leur fortune & de leur grandeur demandoit que toutes les affaires de la colonie aboutissent à la capitale, ils réussirent à les y retenir, après avoir eu l'adresse de les y attirer. Par-là cette ville, qu'on nomme indifféremment Bahia ou San-Salvador, devint très-florissante.

On y arrive par la Baye de Tous-les-Saints dont l'ouverture est de deux lieues & demie. Chaque côté présente une fortéresse dont la destination est d'empêcher plutôt les descentes que le passage. Sa profondeur qui est de treize à quatorze lieues, est semée de petites isles qui produisent du coton; & qui forment une perspective agréable. Le fond qui est resserré & à

couvert de toute insulte, forme un port excellent où les plus nombreuses flottes jouissent d'une sûreté entière, de la plus grande tranquillité. Il est dominé par la ville bâtie sur une pente rapide par les douze degrés quarante-cinq minutes de latitude australe. Quoique les Portugais aient laissé ruiner un rempart de terre dont les Hollandois l'avoient revêtu, ils la croient suffisamment défendue par un grand nombre de fortins élevés de distance en distance & par une garnison de six compagnies. Des ingénieurs assez intelligens pour profiter de l'avantage du terrain la rendroient à peu de frais imprenable.

Elle mériteroit cette attention. On y voit deux mille maisons la plupart magnifiquement bâties. L'ameublement en est d'autant plus riche & plus somptueux que le luxe des habits est sévèrement pros crit. Une loi fort ancienne qui a été souvent violée & qu'on a renouvelée en 1749 avec une intention très-décidée de la faire observer au Brésil comme en Europe, interdit l'usage des Etoffes d'or & d'argent, des galons dans les vêtemens. La passion du faste que les loix ne peuvent déraciner, a cherché un équivalent dans des croix, des médailles, des chapelets de diamans, riches enseignes d'une religion pauvre. L'or qu'on ne peut porter soi-même, est prodigué pour la parure des esclaves destinés au service domestique.

La situation de la ville ne permettant pas l'usage des carrosses & des chaises, les gens opulens toujours attentifs à se distinguer du vulgaire, ont imaginé de se faire porter dans des hamacs de coton. Mollement couchés sur des carreaux de velours, entourés de rideaux de soie qu'ils ouvrent ou ferment à leur gré, ces super-

bes indolens changent de place avec moins de rapidité, mais plus voluptueusement qu'on ne le fait ailleurs dans les chars les plus magnifiques & les plus aisés.

Les femmes jouissent rarement de cette heureuse commodité. Chez un peuple superstitieux jusqu'au fanatisme, à peine leur permet-on d'aller à l'église couvertes de leurs mantes dans les plus grandes solennités. Personne n'a la liberté de les voir dans l'intérieur de leurs maisons. Cette contrainte, ouvrage d'une jalousie effrénée, ne les empêche pas de former des intrigues, malgré la certitude d'être poignardées au moindre soupçon d'infidélité. Par un relâchement mieux raisonné que le nôtre, les filles qui sans l'aveu de leurs mères ou même sous leur abri, s'attachent des amans, sont traitées avec moins de sévérité. Si les peres ne parviennent pas à couvrir leur honte par un mariage, ils les abandonnent à l'infame métier de courtisannes. C'est ainsi que s'enchaînent tous les vices de la corruption à la suite des richesses; sur-tout quand achetées par le sang & par le meurtre, elles ne se conservent pas dans le travail.

Le défaut de société que la séparation des deux sexes entraîne inévitablement, n'est pas le seul inconvénient qui trouble les jouissances & les délices de la vie à Bahia. L'hypocrisie des uns; la superstition des autres; l'avarice au-dehors & le faste au dehors; une extrême molesse qui tient à l'extrême cruauté dans un climat où toutes les sensations sont promptes & impétueuses; les défiances qui accompagnent la foiblesse; une indolence qui se repose entièrement sur des esclaves du soin de ses plaisirs & de ses affaires; tous les vices qui sont épars ou rassemblés dans

les pays méridionaux les plus corrompus, forment le caractère des Portugais de Bahia. Cependant on espere que ces mœurs dont la teinte s'est déjà affoiblie, se dépouilleront encore d'une partie de leur corruption, à mesure que le gouvernement de la métropole s'éclairera, si les lumieres qui affoiblissent quelquefois des peuples vertueux peuvent épurer & réformer des nations corrompues.

Le physique du climat de la capitale du Brésil, quoique bon, laisse beaucoup de choses à desirer. On n'y voit point de mouton, la volaille est rare, & le bœuf mauvais. Les fourmis y défolent comme dans le reste de la colonie les fruits & les légumes. Les baleines y dévorent le poisson dans la baie. D'un autre côté, les vins, les farines, les salaisons, tous les vivres qu'on porte d'Europe n'arrivent pas toujours bien conservés. Ce qui a échappé à la corruption est d'une cherté extrême. Le prix de ce qui appartient à l'industrie est plus exorbitant encore. Les derniers des Portugais uniquement occupés du commerce du tabac & de quelques autres marchandises, croiroient s'avilir en exerçant les arts. Peu d'affranchis ont le talent nécessaire pour y réussir, ou la volonté de s'y livrer. Les esclaves qui forment la plus grande partie de la population sont tous employés à la culture des terres ou à grossir le cortège, à soutenir la représentation des riches.

Malgré ces vices qui dominoient généralement, mais non pas également dans toute la colonie, elle avoit long-tems prospéré. La découverte des mines d'or lui fit jeter au commencement du siècle un nouvel éclat qui étonna toutes les nations.

On n'est pas d'accord sur les circonstances qui amenèrent cet événement. Selon l'opinion la plus

commune, des Portugais fortis en caravane de Rio-janeiro pénétrèrent dans le Continent en 1695. Ils rencontrèrent les Paulistes qui en échange de quelques marchandises d'Europe donnerent de la poudre d'or. On apprit qu'ils la tiroient des mines de Parana-Panema situées à leur voisinage.

Quelques années après des soldats de Rio-janeiro chargés d'une expédition contre des Indiens qui habitoient assez avant dans les terres, remarquerent dans les pays qu'ils traversoient, que les habitans se servoient d'or pour leurs hameçons. Les éclaircissemens qu'ils ne pouvoient manquer de demander, leur apprirent que les torrens en descendant des montagnes apportoit une grande quantité de ce métal qu'on alloit chercher dans le sable, après que les eaux étoient écoulées. Cette connoissance fut mise à profit. Elle occasionna des recherches. On trouva sur les hauteurs quelques rochers qui contenoient de l'or; mais les frais qu'il falloit faire pour l'en tirer, firent abandonner cette fausse route des trésors. Une veine d'or qui s'étend dans un espace immense ne se trouva pas assez riche pour être exploitée. Après plusieurs expériences toutes malheureuses, on se borna à la pratique des Indiens. Elle a été suivie du plus grand succès à Villa-rica & dans une étendue de pays très-considérable. Le gouvernement y accorde gratuitement depuis trois jusqu'à cinq lieues de ce sol précieux à ceux qui ont des moyens pour en tirer parti.

Des esclaves negres sont condamnés à chercher l'or dans le lit des torrens & des rivières, & à le séparer du sable & de la boue où la nature l'a caché. L'usage le plus ordinaire est que chaque esclave rende chaque jour la huitième partie d'une
once

once d'or. Celui d'entr'eux qui peut avoir assez de bonheur ou d'activité pour s'en procurer davantage , a la propriété du surplus. Le premier emploi qu'il en fait , est d'acheter d'autres esclaves qu'il charge de son travail & du soin de le faire vivre à son tour dans l'opulence. Pourvu qu'il paye le tribut de sa tâche , son maître ne peut rien exiger de lui. C'est encore une douceur dans l'esclavage que d'en pouvoir sortir par les peines même qui s'y trouvent attachées.

Si l'on jugeoit de l'or que fournit annuellement le Brésil par le quint que le roi de Portugal en retire , on l'évalueroit à dix-huit millions de cruzades ou à quarante-cinq millions de livres. On ne fera pas accusé d'exagération en avançant que le desir de se soustraire aux droits fait dérober le huitieme des produits à la vigilance du gouvernement.

Il faut joindre à ce numéraire ce qu'on tire d'argent en fraude de Buenos-Ayres. Cette contrebande étoit autrefois immense. Les mesures qu'a prises l'Espagne l'ont réduite dans les derniers temps à six ou sept cens mille piastras chaque année. Il y a même des gens étonnés que cette communication existe entre deux nations qui ne fabriquant rien & mettant à peu près les mêmes impositions sur l'industrie étrangere , ne devroient rien avoir à se vendre. On ne fait pas attention que la côte du Portugal qui est très-étendue & par-tout accessible , donne des facilités que n'a pas la presqu'isle de Cadix pour dérober à l'oppression des douanes les marchandises expédiées pour le nouveau monde. D'ailleurs les échanges ne sont pas le seul principe du versement de l'argent Espagnol dans les caisses Portugaises. Indépendamment de tout achat , les Pé-

ruviens trouvent un grand bénéfice à faire arriver en Europe leurs capitaux par cette voie détournée.

Les premiers écrivains politiques qui porterent leur attention sur les suites que devoit avoir la découverte faite dans le Brésil, ne craignirent pas de prédire que les prix de l'or & de l'argent se rapprocheroient plus qu'ils ne l'étoient. L'expérience de tous les pays & de tous les âges leur avoit appris que quoiqu'il eut toujours fallu plusieurs onces d'argent pour une once d'or, parce que les mines de l'un ont été constamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avoit varié dans chaque pays suivant leur abondance respective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent est comme un à huit. A la Chine comme un à dix. Dans les autres parties de l'Inde comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à mesure qu'elles approchent de l'occident.

L'Europe offre des variations semblables. Dans l'ancienne Grece l'or étoit à l'argent comme un à treize. Lorsque le produit de toutes les mines de l'univers fut porté à Rome maîtresse du monde, la proportion d'un à dix fut la plus constante. Elle s'éleva d'un à treize sous Tibere, soit que l'or fût devenu plus rare, soit que l'argent fût devenu plus commun. On trouve des variations sans nombre & sans mesure dans les temps de barbarie. Enfin, lorsque Colomb pénétra dans le nouveau monde, l'or étoit à l'égard de l'argent au dessous d'un à douze.

La quantité de ces métaux qu'on porta du Mexique & du Pérou ne les rendit pas seulement plus communs; elle haussa encore la valeur de l'or contre l'argent qui se trouva plus abondant

dans ces riches contrées. L'Espagne qui étoit le juge le plus naturel de la proportion , la fixa comme un à seize dans ses monnoies ; & son systême avec quelques légères différences fut adopté par toute l'Europe.

Ce systême existe encore , sans qu'on soit en droit de blâmer les spéculations qui avoient annoncé qu'il devoit changer. Si l'or , depuis que le Brésil en fournit beaucoup , n'a baissé que peu dans les marchés & n'a point baissé du tout dans les monnoies , c'est par des circonstances particulières qui ne détruisent point le principe. Un luxe nouveau en a fait beaucoup employer en bijoux , en dorures , & a empêché l'argent de diminuer de prix autant qu'il le devoit faire naturellement s'il ne fut pas arrivé de changement dans nos usages. C'est le même luxe qui a soutenu le prix des diamans , quoiqu'ils soient devenus plus communs.

Dans tous les temps les hommes ont affecté l'étalage de leurs richesses , soit parce que dans l'origine , elles ont été le prix de la force & le signe du pouvoir , soit parce qu'elles ont obtenu par-tout la considération due aux talens , aux vertus. Le desir de fixer les regards sur soi invite l'homme à se parer de ce que la nature a de plus éblouissant & de plus rare. Les peuples sauvages & les nations civilisées ont à cet égard la même vanité. De toutes les matieres qui représentent l'éclat de l'opulence , le diamant est la plus précieuse. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce , ni qui ait été d'un si grand ornement dans la société. On en trouve de toutes les couleurs & de toutes les nuances de couleur. Il a le pourpre du rubis , l'orangé de l'hyacinthe , le bleu du saphir , le verd

de l'émeraude. Cette dernière couleur, lorsqu'elle est d'une belle teinte, est la plus rare & la plus chère. Viennent ensuite les diamans rose, bleus & jaunes. Les roux & les noirâtres sont les moins estimés. La transparence & la netteté sont les qualités naturelles & essentielles du diamant; l'art y ajoute l'éclat & la vivacité des reflets.

Il y a très-peu de mines de diamant. Jusqu'à nos jours on n'en connoissoit que dans les Indes orientales. La plus ancienne est dans la rivière de Gouel qui se perd dans le Gange. On l'appelle mine de Soulempour du nom d'un gros bourg situé près de l'endroit de la rivière où sont les diamans. On en a toujours tiré fort peu, ainsi que de la rivière de Succadam qui coule dans l'île de Borneo. La chaîne de montagnes qui s'étend depuis le cap Commorin jusqu'au Bengale, en a fourni infiniment davantage. On ne les y trouve pas rassemblés: ils sont épars dans un terrain sablonneux, pierreux, stérile, enfoncés à six, huit, dix, douze pieds de profondeur & quelquefois davantage. On achète le droit d'y fouiller. Quelquefois on s'enrichit, quelquefois on se ruine, selon qu'on est heureux ou malheureux.

Il étoit à craindre que les guerres continuelles qui désolent l'Inde ne tarissent la source de cette richesse, lorsqu'on fut rassuré par une découverte qui se fit à la Serra-do-frio dans le Brésil. Des esclaves condamnés à chercher de l'or trouvoient de petites pierres luisantes qu'ils jettoient avec le sable & le gravier. Quelques mineurs curieux conservèrent plusieurs de ces singuliers cailloux. On en fit voir à Pedro d'Almeida, gouverneur général des mines. Comme il avoit été à Goa, il soupçonna que ce pouvoit être des diamans. Pour savoir à quoi s'en tenir, la courde

Lisbonne chargea en 1730 d'Acunha son ministre en Hollande d'éclaircir ces soupçons. Les gens de l'art, après avoir taillé plusieurs de ces pierres, répondirent que c'étoient de très beaux diamans.

Aussi-tôt les Portugais en cherchèrent avec tant de succès que la flotte de Rio-janeiro en porta onze cens quarante-six onces. Cette abondance en fit sur le champ baisser le prix de trois quarts. Mais le ministère prit des mesures qui les ramenerent bientôt à leur première valeur où ils se sont toujours soutenus depuis. Il conféra à une compagnie le droit exclusif de chercher & de vendre des diamans. Pour mettre même des bornes à la cupidité de cette compagnie, on voulut qu'elle ne pût employer à ce travail que six cens esclaves. On lui a accordé dans la suite la permission d'en employer autant qu'elle voudroit en payant six cens cruzades par tête de mineur. La cour s'est réservée dans les deux contrats tous les diamans qui passeroient un certain nombre de carats.

Une loi qui défendoit sous peine de la vie d'empiéter sur ce privilège, ne parut pas sans doute suffisante pour en assurer l'exécution. Il parut plus court de dépeupler les lieux voisins de cette riche mine, & de faire une vaste solitude de toutes les contrées qui auroient pu s'ingérer dans un commerce si lucratif. Il n'existe dans l'espace de cent lieues qu'un grand village uniquement habité par les agens & les esclaves de la compagnie.

Son privilège constamment protégé par la métropole n'a jamais essuyé la moindre contradiction. L'agent de ce corps en Europe, c'est le gouvernement lui-même. Quel que soit le produit nécessairement varié des mines; la cour livre tous les ans à un seul contractant pour cinq millions

de cruzades de diamans. Elle s'oblige à n'en pas vendre à d'autres, & jusqu'ici cet engagement a été sacré. Ils sont achetés bruts par des Anglois ou des Hollandois qui, après les avoir taillés, les répandent dans toute l'Europe & sur-tout en France où s'en fait la plus grande consommation. Ils sont moins durs, moins nets, ont moins de feu & de jeu que ceux des Indes orientales, mais ils sont plus blancs. A poids égal, ils sont vendus dix pour cent de moins.

Les plus beaux diamans que l'on connoisse sont, celui du grand Mogol qui pese deux cens soixante-dix-neuf carats & un seizieme. Celui du grand Duc de cent-trente-neuf carats. Le Sancé de cent six carats. Le pitre de cent trente-six carats trois grains. Tout cela est bien peu de chose en comparaison du diamant envoyé du Brésil au roi de Portugal : il pese seize cens quatre-vingt carats ou douze onces & demi. Comme il n'y a point de mesure connue pour l'apprécier, il s'est trouvé un écrivain Anglois qui a osé l'estimer deux cens vingt-quatre millions de livres sterlings. Il y auroit bien à rabattre de cette valeur, si, comme de très-habiles lapidaires le soupçonent, ce diamant n'étoit qu'un topase.

On ignore si les diamans du Brésil se forment dans les vallées où on les trouve, ou s'ils y sont entraînés par une infinité de torrens qui s'y précipitent, & par cinq petites rivières qui coulent des hautes montagnes dont se couronnent ces riches vallées. Ce qu'il y a de certain, c'est que les diamans ne sortent point d'une carrière, que ces pierreries sont éparées, & qu'on en ramasse une plus grande quantité dans la saison des pluies & après de grands orages.

Les mines d'or & de diamans ajoutées à une

riche culture devoient faire du Brésil la première colonie du monde. Il falloit pour cela la préserver des troubles intérieurs & des invasions étrangères. On s'occupa de ce double objet.

Toutes les mines se trouvoient réunies dans les capitaineries de saint Vincent & de Rio-Janeiro, ou dans les terres limitrophes. Quelques-unes étoient entre les mains des Paulistes, & les autres étoient exposées à leurs courses. Comme le nombre, la valeur de ces brigands ne permettoient pas d'espérer qu'on les réduiroit par la force à l'obéissance, on prit le parti de négocier avec eux. L'impossibilité de jouir de leurs nouvelles richesses sans une communication facile avec les ports où se trouvoient le luxe & les commodités d'Europe, les rendit plus faciles qu'on ne le pensoit. Ils consentirent à payer comme les autres Portugais le quint de leur or; mais ils régloient eux-mêmes à quoi devoit monter ce tribut; & il ne fut jamais ce qu'il devoit être. Le gouvernement étoit assez sage pour fermer les yeux sur cette infidélité. Il prévoyoit que les liaisons, le nouveau genre de vie des Paulistes adouciroit, amoliroit leurs mœurs, & que tôt ou tard on les mettroit sous le joug. L'époque de cette heureuse révolution parut arrivée vers l'an 1730. Un homme éloquent, actif, délié réussit à séduire les plus accrédités de ces aventuriers, & la foule suivit leur exemple. La république entière reconnut l'autorité de la cour de Lisbonne de la même manière que tous les Portugais qui étoient dans le Brésil.

On n'avoit pas attendu ce grand succès pour fortifier Rio-Janeiro, l'entrepôt du produit de la plupart des mines & de toutes les denrées qu'on tire des capitaineries voisines pour l'Europe. La

baye où elle est située fut découverte en 1525 par Dias de Solis. Des protestans François persécutés dans leur patrie, & conduits par Villegagnon, y formerent en 1555 un petit établissement. C'étoit quinze ou vingt cabanes construites de branches d'arbres & couvertes d'herbes à la maniere des sauvages voisins. Quelques foibles boulevards qu'on avoit élevés pour y placer du canon, lui firent donner le nom de fort de Coligni. Il fut détruit trois ans après par Emanuel de Sa, qui jeta sur le continent les fondemens d'une ville que la culture du tabac & sur-tout du sucre rendirent dans la suite considérable. Sa position au vingt-deuxieme degré vingt minutes de latitude australe l'éloignoit assez de l'ancien monde, pour qu'on pût raisonnablement penser que de médiocres fortifications suffiroient à sa défense. Mais la tentation de l'attaquer ayant augmenté à proportion de ses richesses, on crut devoir multiplier les ouvrages.

La baye de Rio-Janeïro est fermée par un goulet étroit. Au milieu de ce goulet est un gros rocher qui met les vaisseaux dans la nécessité de passer à la portée de la mousqueterie des forts qui en défendent l'entrée des deux côtés.

À droite est le fort de Sainte-croix, garni de quarante-huit gros canons depuis dix-huit jusqu'à quarante-huit livres de bale, & une autre batterie de huit pieces qui est peu en dehors de ce fort.

À gauche est le fort de Saint-Jean & deux autres batteries de quarante-huit pieces de gros canon, qui font face au fort de Sainte-croix.

Au dedans de la baye, on trouve sur la droite en entrant le fort de Notre-Dame de bon voyage, situé sur une presqu'isle, & muni de seize pieces

de canon de dix-huit à vingt-quatre livres de bale.

Vis-à-vis est le fort Villegagnon , où il y a vingt pieces de même calibre.

En avant de ce dernier fort est celui de Sainte-Théodore , de seize canons , qui battent la plage. On y a fait une demi-lune.

Après tous ces forts , on voit l'isle des Chevres à portée du fusil de la ville , sur laquelle est un fort à quatre bastions garni de dix pieces de canon , & sur un plateau au bas de l'Isle une autre batterie de quatre pieces.

Vis-à-vis de cette isle , à une des extrêmités de la ville , est le fort de la Miséricorde , muni de dix-huit pieces de canon , qui s'avance dans la mer. Il y a encore d'autres batteries du côté de la rade.

La ville est bâtie sur le bord de la mer , au milieu de trois montagnes qui la commandent , & qui sont couronnées de forts & de batteries. Elle est fortifiée par des redans & par des batteries dont les feux se croisent. Du côté de la plaine , elle est défendue par un camp retranché & par un bon fossé plein d'eau. Au-dedans de ces retranchemens il y a deux places d'armes qui peuvent contenir quinze cens hommes en bataille.

Telle étoit Rio-Janeïro en 1711 , lorsque du Guay-Trouyn s'en rendit le maître avec une audace & une capacité qui ajouterent beaucoup de gloire à une vie qu'il avoit déjà si fort illustrée. Les nouveaux ouvrages qu'on a depuis ajoutés aux ouvrages que les François avoient emportés n'ont pas rendu la place plus difficile à prendre , parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés où la descente est très-praticable. Si l'or pénètre

dans les tours d'airain à travers les portes de fer, le fer renversé encore plus sûrement les portes de l'or & des diamans. Aussi le ministère de Lisbonne ne s'est-il pas borné à faire fortifier Rio-Janeiro.

Entre la capitainerie de Saint-Vincent & l'embouchure de la Plata est une côte assez stérile d'environ cent cinquante lieues. Comme rien n'invitoit les Portugais à s'y établir, elle avoit toujours été extrêmement négligée. Une quantité considérable d'or trouvée récemment dans des rivières qui arrosent ces déserts, n'a pu manquer d'y attirer quelques colons. La prudence vouloit qu'on donnât de la stabilité à cette nouvelle source d'opulence. On a établi quelques postes sur la côte, & fortifié sur-tout Sainte-Catherine.

Cette isle qui n'est séparée du continent que par un canal très-étroit, a environ neuf lieues de long sur deux de large. Quoique ses terres soient assez hautes, on ne peut la découvrir de dix lieues, parce que dans cet éloignement elle est obscurcie par le continent dont les montagnes sont extrêmement élevées. Son port offre une relâche facile & sûre aux plus grandes flottes. Elles trouvent un printems continuel, des eaux excellentes, une grande abondance de bois, des fruits exquis & variés, les légumes que le matelot desire, un air pur & embaumé par-tout, si ce n'est dans le port où les forêts & les hauteurs d'alentour concourent à le rendre humide & étouffé. Il n'y manqueroit rien, si les bœufs sauvages dont on pourroit se nourrir, n'avoient pas une chair molle & désagréable.

Cent cinquante ou deux cens brigands qui s'étoient réfugiés dans l'isle au commencement du siècle reconnoissoient l'autorité du Portugal, mais

sans adopter ses laines. Ils recevoient indifféremment les vaisseaux de toutes les nations qui alloient à la mer du sud, & leur livroient leurs productions pour des armes, de l'eau-de-vie, des toiles & des habits. Ils méprisoient l'or, & avoient pour toutes les commodités que la nature ne leur fournissoit pas, une indifférence qui eut fait honneur à des hommes vertueux.

L'écume & le rebut des sociétés policées peut former quelquefois une société bien ordonnée. C'est l'iniquité de nos loix, c'est l'injuste distribution de la propriété, ce sont les supplices & les fardeaux de la misere, c'est l'insolence & l'impunité des richesses, c'est l'abus du pouvoir qui fait souvent des rebelles & des criminels. Réunissez tous ces malheureux que la rigueur outrée des loix souvent injustes a bannis de la société, donnez-leur un chef intrépide, généreux, humain, éclairé; vous ferez de ces brigands un peuple honnête, docile, raisonnable. Si ses besoins le rendent guerrier, il deviendra conquérant; & pour s'agrandir, fidele observateur des loix envers lui-même, il violera les droits des nations: tels furent les Romains. Si faute d'un conducteur habile, il est abandonné à la merci des hasards & des événemens, il fera méchant, inquiet, avide, sans stabilité, toujours en guerre, soit avec lui-même, soit avec ses voisins: tels furent les Paulistes. Enfin s'il peut vivre plus aisément des fruits naturels de la terre ou de la culture & du commerce que du pillage, il prendra les vertus de sa situation, les doux penchans qu'inspire l'intérêt raisonné du bien-être. Civilisé par le bonheur & la sécurité d'une vie honnête & paisible, il respectera dans tous les hommes les droits dont il jouit, & fera un échange de la surabon-

dance de ses productions avec les commodités des autres peuples : tels furent les réfugiés de l'isle Sainte-Catherine.

Exilés par la crainte des peines atroces qui suivent trop souvent des crimes malheureux, ils formerent un établissement de commerce, avantageux même pour l'état qui les avoit repoullés de son sein. Vers l'an 1738, on leur donna un gouverneur & des soldats; on entoura leur port de fortifications. Comme il est fort supérieur à tous ceux de cette côte, il est aisé de prévoir que si les richesses des environs répondent à l'espérance qu'on en a conçue, ce repaire de bandits deviendra avec le temps la principale colonie du Brésil, le port le plus considérable de l'Amérique méridionale.

Il paroît assez prouvé par les détails où nous sommes entrés, que la cour de Lisbonne a pris les mesures les plus sages pour s'assurer le produit des mines. La culture des terres n'a pas également attiré son attention, ou ne l'a pas fixée si heureusement. Cette précieuse source de richesses se trouvoit cependant dans un état de crise qui exigeoit des réflexions profondes.

Toutes les nations de l'Europe qui avoient formé des établissemens en Amérique, commençoient à y cultiver des productions qui avoient long-temps enrichi le Brésil seul. Cette concurrence avoit fait tomber le prix de ces denrées; & les Portugais sans rien retrancher de leur travail, voyoient diminuer tous les jours leur bénéfice. Ils se dégoutoient de leurs occupations, lorsque l'espérance de faire une fortune brillante en ramassant de l'or, en détermina un grand nombre à les abandonner. Si la métropole moins enflée de cette nouvelle veine de richesses eût connu

ses vrais intérêts , elle eût prévenu les malheurs qui devoient naître de cette prospérité. Elle le pouvoit aisément , en supprimant les droits énormes que payoient ses colonies pour les marchandises qu'elles envoyoit ou quelles recevoient , & en donnant , s'il l'eût fallu , des encouragemens que ses nouveaux trésors la mettoient en état de prodiguer. A ces conditions , le cultivateur qui ne pouvoit pas ignorer la supériorité de son sol , sur celui des Antilles , ni ses autres avantages sur les colons qui exploitoient ces isles , auroit persévéré dans une carrière , qui sans trouble & sans incertitude , lui auroit assuré de l'aisance , de l'opulence même.

Tous ceux qui ont porté un œil attentif sur le nouveau monde , sont instruits que les côtes du Brésil sont d'une fertilité admirable. Les cannes à sucre y sont plus fortes que celles des autres colonies ; & les autres denrées y ont la même supériorité. On n'y est pas réduit à exploiter des terres maigres ou épuisées. Le terrain est si étendu qu'on peut quitter un sol qui s'épuise ou se lasse pour en prendre un autre qui offre des récoltes faciles & abondantes. L'intérieur du pays n'attend que des bras qui veulent s'enrichir ; & des fleuves navigables sans nombre s'offrent d'eux-mêmes au transport des denrées. Des ouragans destructeurs , des sécheresses dévorantes ne ruinent jamais les travaux. On voit peu de positions au Brésil où les intempéries de l'air abrègent des jours utiles ; & il n'y en a aucune où on éprouve ces affreuses mortalités qui désolent si souvent tant de contrées de l'Amérique. Toute entreprise devient acile par le secours des innombrables troupeaux qui couvrent les campagnes. L'esclave

n'est pas dans l'impatience de voir arriver à travers des mers vastes & orageuses une nourriture souvent trop chere pour n'être pas quelquefois insuffisante : il la trouve dans le sol qu'il cultive , saine , abondante & presque sans soins. Son maître de son côté ne craint pas d'être au terme de sa fortune. Il sait bien que la colonie n'est pas au dixieme de sa culture. Cent cinquante mille noirs qui y sont employés , & qu'on recrute tous les ans par quatre ou cinq mille , peuvent être aisément multipliés , si l'on y est encouragé. L'usage où est le colon de les tirer directement d'Afrique , ne lui laisse pas craindre la négligence , l'ineptie , l'avidité des négocians d'Europe. Ses vaisseaux ont le double avantage de s'arrêter peu au terme de leur traite , & d'avoir , soit en allant , soit en revenant , une traversée courte & facile.

Il est vraisemblable que la cour de Lisbonne frappée de tant d'avantages , a voulu ranimer la culture du Brésil réduite à vingt-deux millions pesant de sucre brut , à onze ou douze mille balots de tabac , à un peu de false-pareille , de cacao , de café , de riz , d'indigo. Ces exportations sont grossies par quelques fanons de baleine , par du bois de teinture , de construction , de marqueterie , par quatorze ou quinze mille cuirs.

Entre tous les moyens que la politique présentait au ministère Portugais pour opérer cette grande révolution , il a préféré la liberté des Brésiliens , comme le plus sûr , le moins dispendieux & le plus humain. On a déclaré en 1755 qu'à l'avenir tous les sujets volontaires ou forcés de la couronne , seroient citoyens dans toute l'étendue du terme. Ils doivent jouir de

ce titre aux mêmes conditions que les Européens. On ne leur impose pas d'autres obligations ; la même carrière est ouverte à leurs talents , & ils peuvent arriver aux mêmes honneurs. Il n'est point de puissance qui ait porté plus loin sa prédilection pour ses sujets du nouveau monde. Cette singularité qui auroit dû frapper tous les esprits , n'a pas été seulement remarquée. On s'occupe de politique , de guerre , de plaisir , de fortune. Une révolution favorable à l'humanité échappe , même au milieu du dix huitième siècle , de ce siècle de lumière , de philosophie. On parle de bien public , & l'on ne le voit pas , l'on ne le sent pas.

Le Portugal seroit vengé de cette indifférence , si le nouveau système avoit le succès qu'on s'en est promis. On verroit les Brésiliens s'attacher à la culture des terres & en multiplier les productions. Leur travail les mettroit en état de se procurer des commodités sans nombre dont ils n'ont pas joui. Le spectacle de leur bonheur dégoûteroit les sauvages de leurs forêts , & les fixeroit à un genre de vie plus paisible. De proche en proche un exemple si séduisant auroit la plus féconde influence , & avec le temps tout le Brésil se trouveroit civilisé. La confiance s'établirait entre les Américains & les Européens , & ils ne formeroient qu'un peuple. Tout agiroit de concert pour former le fonds d'un commerce immense à la métropole qui de son côté ne négligeroit rien pour fournir aux consommations tous les jours plus étendues de la colonie. Une balance exacte peseroit leurs intérêts réciproques , & on écarteroit avec soin tout ce qui pourroit troubler

l'harmonie d'une liaison si importante. Enfin les Portugais auroient réparé par un seul acte d'humanité tous les maux qu'ils ont faits aux habitans du nouveau monde.

Malheureusement ces douces espérances sont chimériques. Pour qu'on put se flatter raisonnablement de les voir réalisées, il auroit fallu préparer de loin un si grand changement. On auroit peut-être fait goûter insensiblement aux Brésiliens les douceurs de la société. On les auroit formés aux travaux utiles. On auroit vaincu peu à peu leur paresse naturelle. On les auroit accoutumés au desir de la propriété. Quand même on auroit ouvert ces douces voies à une heureuse révolution, il seroit encore resté beaucoup de choses à faire qui paroissent avoir échappé à la prévoyance du ministère. Il n'a pas été assigné aux nouveaux citoyens des terres dans les lieux commodes. On ne leur a pas fait les avances nécessaires. Des guides éclairés n'ont pas conduit leurs pas. Leurs chefs n'ont pas été humains & désintéressés. On n'a donc rien fait pour la fortune publique en donnant la liberté aux Brésiliens, & on a beaucoup fait contr'elle en l'ôtant aux Européens qu'on a asservis au monopole toujours tyrannique d'un privilege exclusif. Personne n'avoit prévu, n'avoit soupçonné un arrangement si opposé au génie de la nation.

Le Portugal a fait sans le secours d'aucune compagnie des découvertes immenses en Afrique & dans les deux Indes. De simples sociétés de négocians dans lesquelles s'intéressoient les rois, les princes & la noblesse, expédierent des flottes nombreuses pour ces trois parties du monde, éleverent le nom Portugais au dessus des plus
grands

grands noms, & furent les auteurs de la révolution la plus importante, la plus intéressante en fait de commerce que l'univers eut encore éprouvé. On ne se seroit pas attendu qu'un peuple qui dans des temps de barbarie avoit saisi les avantages inestimables de la concurrence, finiroit par adopter dans un siècle de lumière un système destructeur, qui rassemblant dans une petite partie du corps politique les principes du mouvement & de la vie, ne laisse dans tout le reste que l'inertie & la mort.

Ce système a été conçu au milieu des ruines de Lisbonne, quand la terre repoussant pour ainsi dire ses habitans de son sein, ils n'avoient ni d'asyle ni de salut que sur la mer ou dans le nouveau monde. Les terribles secousses qui avoient renversé cette superbe capitale se renouvelloient encore; les feux qui l'avoient réduite en cendres étoient à peine éteints; lorsqu'on établit une compagnie exclusive pour vendre à l'étranger les vins si connus sous le nom de Porto qui forment la boisson de beaucoup de colonies, d'une partie du nord, sur-tout de l'Angleterre. La ville de Porto devenue par sa population, ses richesses & son activité la première du royaume depuis que Lisbonne avoit comme disparu, crut avec raison son commerce anéanti par cette funeste aliénation des droits de la nation entière en faveur d'une association. La province entre Douro & Minho la plus fertile de l'état, ne fonda plus d'espérance sur la culture. Le désespoir porta les peuples à la sédition, & la sédition rendit cruel le gouvernement. Douze cens personnes furent livrées au bourreau, condamnées aux travaux publics, reléguées dans les forts d'Afrique, ou réduites

à la mendicité par la confiscation de leurs biens. Le monopole qui avoit occasionné ces malheurs continua. Il dure encore avec toutes les calamités que les esprits les moins exercés aux spéculations politiques avoient prévues.

Cette fatale expérience qui auroit dû éclairer le ministère, ne fit aucune impression sur lui. Déjà il avoit créé dès le 6 Juin 1755 la compagnie de Maranon ; & loin de revenir sur ses pas, il érigea quatre ans après la compagnie de Fernambuc qui achevoit de mettre dans les fers toute la partie septentrionale du Brésil. Douze cens actions forment le fonds de la première, & trois mille quatre cens ceux de la seconde. Leur privilege doit durer vingt ans, & les étrangers qui vivent en Portugal peuvent s'y intéresser. Elles exercent une tyrannie affreuse sur l'immense côte qui leur a été abandonnée. Cet attentat contre la liberté publique, contre le droit de propriété, a jetté dans tous les cœurs des sentimens de haine qu'une diminution sensible de productions nourrit continuellement. Ce levain est aigri, augmenté par une combinaison des plus destructives que l'on connoisse.

En général les actions des compagnies de commerce font des effets dont la valeur n'est pas fixe, & varie sans cesse au gré de l'opinion qui suit elle-même les vicissitudes de la fortune. Aussi ces corps se bornent-ils à en augmenter, à en diminuer le dividende selon le succès de leurs opérations. Les compagnies Portugaises sont autorisées à fixer à leur gré à la fin de chaque année la valeur capitale de leurs actions, & c'est sur ce taux souvent éloigné de la vérité que la loi ordonne de les recevoir en paiement,

quoiqu'elles ne soient point admises dans les caisses royales. Cet inconvénient qui est également éprouvé par les négocians étrangers & par les nationaux, entre nécessairement dans le calcul de toutes les ventes, & fait du commerce Portugais une espece de labyrinthe dont il est bien difficile de saisir le fil.

Nous ignorons quels sont les motifs qui ont déterminé la cour de Lisbonne à une opération qui a révolté tous les ordres de l'état, toutes les parties de la monarchie. Il n'est pas possible qu'une conduite si tyrannique n'ait eu d'autre but que d'empêcher le commerce interlope, comme on l'a publié. Outre que les compagnies exclusives sont plus propres par leur nature à étendre qu'à resserrer la contrebande, on fait qu'il ne s'en fait pas dans le Brésil septentrional, seule partie de la colonie qui soit soumise au monopole. Toutes les liaisons étrangères qu'entretient cette partie du nouveau monde, se réduisent à celles de Sainte-Cathérine avec les vaisseaux qui fréquentent la mer du Sud, & à celles de Rio-Janeiro avec les navigateurs de différentes nations qui sous divers prétextes relâchent dans son port, quand ils vont aux Indes Orientales ou qu'ils en reviennent.

Quelles que soient les raisons qui ont donné l'existence aux compagnies exclusives, on peut assurer que le Portugal n'est pas la puissance de l'Europe qui a le plus perdu à un arrangement si déraisonnable. Ce royaume a contracté la funeste habitude d'être en quelque maniere simple spectateur du commerce qui se fait dans ses colonies. Un aveuglement si singulier s'est formé par degrés.

Les premiers succès des Portugais en Afrique & en Asie n'étouffèrent pas les racines de leur industrie. Quoique Lisbonne fût devenue le magasin général des marchandises des Indes, ses manufactures de soie & de laine se soutinrent. Elles suffisoient à la consommation de la métropole & du Brésil. L'activité nationale s'étendoit à tout, & couvroit en quelque maniere un vuide de population qui augmentoit tous les jours. Parmi la foule des calamités dont la tyrannie Espagnole écrasa le royaume, on ne compta pas la cessation du travail intérieur. Le nombre des métiers n'avoit guere diminué, lorsque le Portugal recouvra sa liberté.

L'heureuse révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trône, fut l'époque de cette décadence. L'enthousiasme saisit les peuples. Une partie passa les mers pour aller défendre les possessions éloignées contre un ennemi qu'on croyoit plus redoutable qu'il ne l'étoit. Le reste s'arma pour couvrir les frontieres. L'intérêt général fit taire les intérêts particuliers, & tout citoyen s'occupa uniquement de la patrie. Il devoit arriver naturellement que lorsque le premier feu seroit passé, chacun reprît ses occupations. Malheureusement la guerre cruelle qui suivit ce grand événement, fut accompagnée de tant de ravages dans un pays ouvert de tous côtés, qu'on aima mieux ne pas travailler que de s'exposer à voir ruiner continuellement le fruit de ses travaux. Le ministere favorisa cette inaction par des mesures dont on ne doit pas le blâmer trop séverement.

Sa position le mettoit dans la nécessité de former des alliances. La politique seule lui as-

furoit celle de tous les ennemis de l'Espagne. Les avantages qu'ils devoient retirer de la diversion du Portugal, ne pouvoient manquer de les attacher à ses intérêts. Si la nouvelle cour avoit eu des vues aussi étendues que son entreprise le faisoit présumer, elle auroit senti qu'il étoit inutile de faire des sacrifices pour acquérir des amis. Une précipitation funeste ruina ses affaires. Elle livra son commerce à des puissances presque aussi intéressées qu'elle-même à sa conservation. Cet aveuglement leur fit croire qu'elles pouvoient tout hasarder; & elles étendirent infiniment les privilèges qu'on leur avoit accordés. L'industrie Portugaise fut entièrement écrasée par cette concurrence. Une faute du ministère de France la releva.

Cette Couronne qui n'avoit qu'un peu de tabac assez mauvais & pas encore du sucre, s'avisa en 1664, sans qu'il ait été jamais possible d'en découvrir une raison qu'on pût avouer, d'interdire l'entrée des sucres & du tabac du Brésil. Le Portugal défendit par représailles l'entrée des manufactures Françaises, les seules qui y eussent alors de la faveur. Gènes s'empara alors de la fourniture des soieries qu'elle a toujours conservée depuis; mais la nation, après quelques incertitudes, commença en 1681 à fabriquer elle-même ses laineries. Des ouvriers tirés d'Angleterre travaillèrent avec une telle vivacité & tant de bonne foi, qu'ils mirent le peuple, qui avoit emprunté leur industrie, en état de proscrire en 1684 plusieurs espèces de draps étrangers, & bientôt après ceux de toute espèce. Quoique par le bas prix auquel on les estimoit, ils ne payassent que douze au lieu de vingt-trois pour cent qu'ils

devoient payer à leur entrée, le produit des douanes se trouva si fort diminué, qu'il s'éleva de tous côtés des murmures d'improbation. Le comte d'Ericeira, auteur de ces innovations heureuses, eut le courage de se laisser blâmer. Il lui suffisoit de travailler utilement pour sa patrie, en coupant cours à une importation qui faisoit sortir un grand nombre de millions.

L'Angleterre qui avoit élevé en Portugal son commerce sur les ruines de celui de France, vit avec chagrin ces arrangemens. Elle travailla long-temps à se rouvrir la communication qu'on lui avoit fermée. Plus d'une fois elle crut l'avoir recouvrée, lorsqu'elle se trouva plus éloignée que jamais de ses espérances. On ne pouvoit pas prévoir où tant de mouvemens aboutiroient, lorsqu'il se fit dans le système politique de l'Europe un changement qui bouleversa toutes les idées.

Un petit fils de Louis XIV fut appelé au trône d'Espagne. Toutes les nations furent effrayées de l'agrandissement d'une maison qu'on trouvoit déjà trop ambitieuse & trop redoutable. Le Portugal en particulier qui n'avoit vu jusqu'à lors dans la France qu'un appui solide, n'y voulut plus voir qu'un ennemi qui desiroit nécessairement, qui procureroit peut-être son oppression. Cette inquiétude le précipita dans les bras de l'Angleterre, qui accoutumée à tourner toutes les négociations à l'avantage de son commerce, n'eût garde de négliger une occasion si favorable. Son ambassadeur Méthuen, négociateur profond & délié, signa le 27 décembre 1703 un traité par lequel la cour de Lisbonne s'engageoit à permettre l'entrée de toutes les étoffes de laine de la Grande-Breta-

gne sur le même pied qu'avant l'interdiction, à condition que les vins de Portugal payeroient un tiers de moins que ceux de France aux douanes d'Angleterre.

Les avantages de cette stipulation, bien réels pour l'une des deux parties, n'étoient qu'apparens pour l'autre. L'Angleterre qui obtenoit un privilege exclusif à ses manufactures, puisqu'on laissoit subsister l'interdiction pour celles des autres nations, n'accordoit rien de son côté, ayant déjà établi pour son intérêt particulier ce qu'elle avoit l'art de faire valoir au Portugal comme une grande faveur. Depuis que la France ne tiroit plus de draps de la Grande-Bretagne, on s'étoit apperçu que la cherté de ses vins nuisoit trop à la balance, & on avoit cherché à en diminuer la consommation par l'augmentation des droits. Cette rigueur a été poussée plus loin par les mêmes motifs, sans qu'on ait cessé de la faire envisager à la cour de Lisbonne comme une preuve de l'attachement qu'on avoit pour elle.

Si elle eut cherché à s'éclairer, elle en seroit venue aisément à bout. Les registres des douanes Angloises font foi, que dans les quatre années qui avoient précédé le traité, il s'étoit consommé en Angleterre 31, 324 tonneaux de vin de Portugal, & que l'augmentation ne fut dans les quatre années qui le suivirent que de 698 tonneaux. Ce calcul montre ce que le ministere Portugais avoit gagné, & les suites ont fait voir ce qu'il avoit sacrifié.

Les manufactures Portugaises ne purent soutenir la concurrence Angloise. Elles disparurent. Depuis 1703 jusqu'en 1713, la Grande-Bretagne fournit par an au Portugal, indépendam-

ment de quelques autres marchandises, pour un million trois cens mille livres sterlings d'étoffes de laines. Elle ne tire chaque année du Portugal en vins, en huiles, en sel, en fruits que pour cent douze mille huit cens vingt livres sterlings. D'où l'on peut juger de l'or qu'elle retiroit pour solde de la balance de son commerce. Il a reçu depuis cette époque des augmentations proportionnées aux progrès des mines du Brésil, & de la consommation des colonies Portugaises. Insensiblement, il a presque tout absorbé, & il n'étoit guere possible que cela ne fût pas.

Tous ceux qui se sont élevés à la théorie du commerce ou qui en ont suivi les révolutions, savent qu'un peuple actif, riche, intelligent, qui est parvenu à s'en approprier une branche principale, ne tarde pas à s'emparer des autres branches moins considérables. Il a de si grands avantages sur ses concurrens qu'il les dégoûte, & les forçant à lui abandonner la carrière, il exerce ensuite un monopole tout-à-fait destructif pour le pays qui sert de théâtre à son industrie. C'est ainsi que la Grande-Bretagne a réussi à envahir tous les produits du Portugal & de ses Colonies.

Elle lui fournit son vêtement, sa nourriture, sa clincaillerie, les matériaux de ses édifices, tous les objets de son luxe; elle lui renvoie ses propres matieres manufacturées. Un million d'Anglois artisans ou cultivateurs, sont occupés de ces travaux.

Elle lui fournit des vaisseaux, des munitions navales, des munitions de guerre pour ses établissemens du nouveau monde, & fait toute sa navigation dans l'ancien.

Elle fait tout le commerce d'argent du Portu-

gal. On en emprunte à trois ou trois & demi pour cent à Londres, & on le négocie à Lisbonne où il en vaut dix. Au bout de dix ans, le capital est payé par les intérêts, & se trouve encore dû. Ajoutez à ces profits exorbitans que les intérêts sont plus chers sur les marchandises pour une nation qui n'achete jamais qu'à crédit & à long crédit. Souvent elle les paye le double de leur valeur, quelquefois même davantage.

Elle lui enlève tout le commerce intérieur. Des maisons Angloises établies à Lisbonne reçoivent les marchandises de leur patrie, & les distribuent à des marchands répandus dans les provinces qui les vendent le plus souvent pour le compte de leurs commettans. Un modique salaire est l'unique fruit de cette industrie avilissante pour une nation qui trafique chez elle-même au profit d'une autre.

Elle lui enlève jusqu'à la commission. Les flottes destinées pour le Brésil appartiennent en entier aux Anglois. Les richesses qu'elles rapportent doivent leur revenir. Ils ne souffrent pas seulement que ces produits passent par les mains des Portugais, dont ils n'empruntent & n'achètent que le nom, parce qu'ils ne peuvent s'en passer. Ces étrangers disparaissent aussi-tôt qu'ils sont parvenus au degré de fortune qu'ils s'étoient proposé, & tiennent l'état aux dépens duquel ils se sont enrichis dans un épuisement continuel. Il doit être sorti du Brésil environ trois milliards en or ou en diamans; & cependant tout le numéraire de Portugal ne monte pas à quarante-huit millions de livres tournois. Cet état en doit plus de soixante-douze à ses oppresseurs. Il est aisé de juger par-là de sa situation.

Mais ce que Lisbonne a perdu, Londres l'a

gagné. L'Angleterre n'étoit appelée par ses avantages naturels qu'à être une puissance du second ordre. Quoique les changemens arrivés successivement dans sa religion, dans son gouvernement, dans son industrie eussent amélioré sa situation, augmenté ses forces, développé son génie, il ne lui étoit pas possible de parvenir à un premier rôle. Elle avoit éprouvé que ces moyens qui dans les gouvernemens anciens, pouvoient élever un peuple à tout, lorsque sans liaison avec ses voisins, il sortoit, pour ainsi dire, seul de son néant, n'étoient pas suffisans dans les tems modernes, où la communication des peuples rendant les avantages de chacun communs à tous, laissoit au nombre & à la force leur supériorité naturelle. Depuis que les soldats, les généraux, les nations se vendent pour faire la guerre; depuis que l'or ouvre tous les cabinets & faisoit tous les traités, l'Angleterre avoit appris que la grandeur d'un état dépendoit de ses richesses, & que sa puissance politique se mesuroit sur la quantité de ses millions. Cette vérité qui avoit dû sans doute affliger son ambition, lui devint favorable aussi-tôt qu'elle eut déterminé le Portugal à recevoir d'elle ses premiers besoins, & qu'elle l'eut lié par des traités à la nécessité de les recevoir toujours. Dès-lors ce royaume se trouva dans la dépendance de ses faux amis pour la nourriture & le vêtement. C'étoit, selon l'expression d'un politique, comme deux ancrs que les Bretons avoient jetées dans cet empire. Ils allerent plus loin : ils lui firent perdre toute considération, tout poids, tout mouvement dans la combinaison des affaires générales, en lui persuadant de n'avoir, ni forces de terres, ni forces de mer. Reposez-vous sur nous, lui disoient les Anglois : fiez-vous à nos

forces navales : ne faites point la guerre ; nous la ferons pour vous. C'est ainsi que sans avoir prodigué ni sang, ni travaux, sans avoir éprouvé aucun de ces maux qui sont le prix des conquêtes, ils se rendirent bien plus maîtres du Portugal que celui-ci ne l'étoit des mines du Brésil.

Tout se tient dans la nature & dans la politique. Il est difficile, impossible peut-être qu'une nation perde son agriculture, son industrie, sans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les sciences, tous les principes de bonne police & d'administration. Le Portugal est une triste preuve de cette vérité. Depuis que la Grande-Bretagne l'a comme condamné à l'inaction, il est tombé dans une barbarie qui ne paroît pas croyable. La lumière qui a brillé dans l'Europe entière à l'exception des Pyrénées qui semblent la repousser, n'est pas arrivée jusqu'à ses portes. On a vu même cette nation rétrograder, & s'attirer le mépris des peuples dont elle avoit excité l'émulation & provoqué la jalousie. L'avantage qu'eut cet état d'avoir le premier formé son gouvernement, d'avoir joui d'excellentes loix tandis que les autres états gémissaient dans une confusion horrible, cet avantage inestimable ne lui a servi de rien. Il a perdu le fil de son génie & s'est trouvé noyé dans toutes les absurdités où conduit l'oubli des principes de la raison, de la morale, de la politique. Les efforts qu'il pourroit faire pour sortir de cet état de paralysie ou d'aveuglement pourroient bien n'être pas heureux, parce qu'il se trouve difficilement de bons réformateurs dans la nation qui en a le plus de besoin. Les hommes propres à changer la face des empires viennent ordinairement de loin. Ils ne font guere l'ouvrage du moment. Presque toujours ils ont des précu-

feurs qui ont réveillé les esprits, qui les ont disposés à recevoir la lumière, qui ont préparé les instrumens nécessaires pour opérer les grandes révolutions. Comme cette chaîne de moyens & de préparatifs ne paroît pas encore s'être formée en Portugal, il sera réduit à ramper long-tems, s'il n'adopte pas les maximes des peuples éclairés avec les précautions convenables à sa situation, s'il n'appelle pas des étrangers capables de les diriger.

Le premier pas vers le bien, ce pas ferme & vigoureux sans lequel tous les autres seroient chancelans, incertains, inutiles, peut-être dangereux, fera de secouer le joug de l'Angleterre. Dans la disposition actuelle, le Portugal ne sauroit se passer des marchandises étrangères : il est donc de son intérêt d'établir chez lui la plus grande concurrence des vendeurs possible, afin de diminuer la valeur de ce qu'il est obligé d'acheter. Comme il n'a pas moins d'intérêt à se défaire du superflu de son sol, que de celui de ses colonies, il doit par la même raison attirer dans ses ports le plus qu'il pourra d'acheteurs pour augmenter la masse & le prix de ses exportations. Rien ne contrarie ces arrangemens économiques.

Le traité de 1703 n'oblige le Portugal qu'à recevoir les étoffes de laine d'Angleterre aux mêmes conditions qu'avant l'interdiction. On peut faire jouir du même avantage les autres nations, sans s'exposer au reproche d'avoir manqué à aucun engagement. Une liberté donnée à un peuple ne fut jamais un privilege exclusif & perpétuel qui pût ôter au prince de qui il émanoit, le droit de le communiquer à d'autres peuples. Il reste toujours nécessairement le juge de ce qui convient à son état. On ne conçoit pas ce que le ministère Britannique pourroit opposer de raison-

nable à un Roi de Portugal qui lui diroit : je veux attirer chez moi des négocians qui habilleront, qui nourriront mes sujets à aussi bon marché, à meilleur marché que vous, des négocians qui emporteront le produit de mes colonies dont vous ne voulez que l'or.

On peut juger de l'effet que produiroit une conduite si sage par les événemens arrivés indépendamment de cette résolution. Le Portugal reçoit annuellement pour trente millions de cruzades en marchandises étrangères qu'il paye du produit de son sol, avec son or & ses diamans, ou dont il reste débiteur. L'appas d'un gain de trente-cinq pour cent, qui est ordinaire dans ce commerce, invite toutes les nations à s'y intéresser le plus qu'il leur est possible, sans qu'elles en soient détournées par la crainte bien fondée de n'être pas payés, ou de ne l'être que fort tard. Les efforts de la plupart n'ont pas été impuissans. La France & l'Italie sont parvenus à s'approprier le tiers de ces importations. La Hollande, Hambourg & le reste du nord y entrent pour la même quantité. Le reste est le partage de l'Angleterre qui autrefois absorboit presque tout. Il est prouvé par les registres de ses douanes que dans l'espace de cinq ans, ou depuis 1762 jusqu'en 1766 inclusivement, elle n'a envoyé en Portugal que pour 4, 249, 491 livres sterlings de marchandises, qu'elle a reçu pour 1, 678, 270 en denrées, & que la solde en argent n'a été que de 2, 564, 110.

Ce qui trompe l'Europe entière sur l'étendue du commerce Anglois, c'est que tout l'or du Brésil prend la route de la Tamise. Cet écoulement paroît une suite naturelle & nécessaire des affaires de cette nation. On ignore que les métaux ne peuvent pas sortir librement du Portugal; qu'il

n'est possible de les en extraire que par des vaisseaux de guerre qui ne sont pas visités; que la Grande-Bretagne en expédie, aussi régalièrement que la mer le permet, deux toutes les semaines; que ces bâtimens portent les richesses de tous les peuples dans leur isle d'où les négocians répandus dans différentes contrées les retirent en nature ou en lettres de change en payant un pour cent.

Le ministère Britannique, que ces apparences brillantes n'aveuglent pas sur la diminution de la plus précieuse branche de son commerce, se donne depuis quelque temps des mouvemens incroyables pour la rétablir dans son premier état. Ses soins n'auront nul succès, parce que c'est un de ces événemens qui ne sont pas du ressort de la politique. Si le mal prenoit sa source dans des faveurs accordées aux nations rivales de l'Angleterre; si cette couronne avoit été dépouillée des privilèges dont elle étoit en possession, des négociations heureusement conduites pourroient opérer une nouvelle révolution. Mais la cour de Lisbonne n'a jamais varié dans sa conduite, ni avec la grande-Bretagne, ni avec les autres états. Ses sujets n'ont été décidés à donner la préférence aux marchandises qui leur étoient offertes par toutes les parties de l'Europe, que parce que celles de leurs anciens amis accablés par le poids des taxes leur revenoient à un prix exorbitant. Les Portugais obtiendront encore à meilleur marché plusieurs des choses qu'ils achètent, lorsque leur gouvernement aura établi dans ses ports l'égalité entre tous les peuples.

Après avoir rendu son commerce passif moins défavantageux, la cour de Lisbonne doit travailler à lui donner de l'activité. Son penchant, le goût du siècle, l'attire pour la renommée pa-

roissent la décider pour les manufactures. Déjà on fait dans l'intérieur du royaume une assez grande quantité de grosses étoffes, quoique la laine soit trop courte pour y être très-propre, & qu'il fut convenable de la destiner à d'autres usages. L'état fait fabriquer à Lisbonne & à Lamego des soieries qui lui coûtent plus qu'elles ne valent. Si on ne travaille pas à des étoffes d'or & d'argent, c'est que l'usage en est sévèrement pros- crit dans la métropole & dans les colonies. Nous avons prouvé que cette es- pece d'industrie ne venoit pas à l'Espagne. Les mêmes raisons l'inter- disent au Portugal. Il doit plutô- t tourner ses vues vers l'agriculture.

Son climat est favorable à la production des soies. Elles y furent autrefois très-abondantes. C'étoient des Juifs baptisés qui les cultivoient & les travailloient. L'inquisition plus sévère & plus puissante sous la maison de Bragan- ce qu'elle ne l'avoit été au temps de la domination Espagnole, les persécuta. La plupart des fabri- quans se réfugièrent dans le royaume de Valence, & ceux qui ven- doient leur industrie portèrent leurs capitaux en Angleterre & en Hollande dont ils aug- menterent l'activité. Cette disper- sion ruina successivement la culture de la soie, de sorte qu'il n'en reste point de trace. On peut la reprendre.

Il faut y joindre celle des oliviers. Elle existe. Elle fournit constamment aux besoins de l'état. Il n'y a pas même d'année où on n'ex- porte quelques huiles. Ce n'est pas assez. Il est facile au Portugal d'entrer d'une manière plus mar- quée en concurrence avec les nations qui tirent le plus d'avantage de cette production réservée aux provinces méridionales de l'Europe.

Les laines sont également suscep- tibles d'aug-

mentation. Quoiqu'elles soient inférieures à celles d'Espagne, les François, les Hollandois, les Anglois même ne laissent pas d'en exporter annuellement douze à treize mille quintaux, & en acheteroient une plus grande quantité s'ils pouvoient s'en procurer. Tous ceux qui ont parcouru le Portugal avec cet esprit d'observation qui fait juger sainement des choses, pensent que la quantité en pourroit être doublée, sans faire aucun tort aux autres branches d'industrie, peut-être même en les encourageant.

Celle du sel paroît avoir été poussée avec plus de vivacité. Le nord en tire annuellement cent cinquante mille muids qui peuvent coûter six cents mille cruzades. Il est corrosif, il diminue le poids & le goût des alimens; mais il a l'avantage de conserver plus long-tems le poisson & la viande que celui de France. Cette propriété le fera plus rechercher à mesure que la navigation étendra sa marche.

Nous n'oserions prédire au vin la même destinée. Il a si peu de qualité qu'il est étonnant qu'une grande partie de l'Europe ait pu se déterminer à en faire sa boisson la plus ordinaire. On comprend encore moins comment le ministère Portugais a abusé de son autorité pour arrêter une culture si avantageuse. L'ordre d'arracher les vignes est un attentat contre le droit sacré & imprescriptible de la propriété. Cet ordre ne peut avoir été dicté que par des intérêts particuliers ou des fausses vues. Le prétexte dont on s'est servi pour justifier une loi si extraordinaire n'a trompé personne. Il est connu de tout le monde que le terrain que couvroient les seps ne peut jamais être utilement employé en grains.

Il faut d'autres moyens pour encourager la plus

plus importantes des cultures. Elle est si languissante que le Portugal tire annuellement de l'étranger le tiers du bled qu'il consomme. Ce désordre peut cesser. Tous ceux qui ont suivi les révolutions arrivées dans le commerce de la nation savent qu'avant qu'elle se fût livrée à la navigation, elle approvisionnoit de grains une partie de la méditerranée, souvent l'Angleterre même. Ses propres besoins sollicitent aujourd'hui son activité. Il n'y a qu'une impuissance totale qui puisse justifier un gouvernement de mettre la métropole & ses colonies dans la dépendance des autres états pour les denrées de première nécessité.

La cour de Lisbonne tomberoit dans une erreur bien dangereuse, si elle pensoit que le temps seul amenera cette grande révolution. Il lui convient de la préparer par la diminution des impôts, sur-tout par l'adoucissement dans leur perception souvent plus destructive que l'impôt même. Lorsqu'on aura levé les obstacles, il faudra prodiguer les encouragemens. Un des préjugés les plus funestes au bonheur des hommes, à la prospérité des empires, & celui qui veut qu'il ne faille que des bras pour la culture. L'expérience de tous les âges prouve qu'il ne faut beaucoup demander à la terre qu'après lui avoir beaucoup donné. Il n'y a pas peut-être dans le Portugal vingt cultivateurs en état de faire les avances nécessaires. Le gouvernement doit venir à leur secours. Un revenu de dix-huit millions de cruzades, dont près de la moitié lui vient de la métropole & le reste des colonies, facilitera ces libéralités plus économiques que l'avarice la plus sordide.

Un premier changement en assurera d'autres.

Les arts nécessaires à la culture naîtront infailliblement & s'éleveront avec elle. De proche en proche, l'industrie étendra, poussera toutes ses branches; & le Portugal ne montrera plus un peuple sauvage entre des peuples civilisés. On ne verra plus le citoyen forcé de languir dans le célibat, ou de s'expatrier pour trouver de l'occupation. Des maisons commodes se rétabliront sur des ruines. Des ateliers remplaceront des cloîtres. Semblables à des arbrustes épars & rampans tristement sur le sol des plus riches mines, les sujets de cet état presque anéanti, cesseront enfin de manquer de tout avec leurs fleuves ou leurs montagnes d'or. Les métaux resteront dans la circulation, & n'iront plus se perdre dans les églises. La superstition finira avec la paresse, l'ignorance, le découragement. Les esprits qui n'aiment à s'occuper que de débauches & d'expiations, de miracles & de sortilèges, s'échaufferont sur les intérêts publics. La nation débarrassée de ses entraves, rendue à son activité naturelle, prendra un effort digne de ses premiers exploits.

Le Portugal se rappellera qu'il dût son opulence, sa gloire, sa force à sa marine; & il s'occupera des moyens de la rétablir. Il ne la verra plus réduite à dix-huit vaisseaux de guerre mal construits, mal équipés, mal armés, & à une centaine de navires marchands de six à huit cens tonneaux, qui sont dans un plus grand désordre encore. Sa population, qui de trois millions d'ames est tombée insensiblement à dix-huit cens mille, revivra pour couvrir ses ports & ses rades de flot-tes agissantes. Cette création sera difficile sans doute pour une puissance dont le pavillon n'est connu sur aucune mer d'Europe, & qui depuis

un siecle a abandonné sa navigation à qui a voulu ou su s'en saisir ; mais un gouvernement devenu sage surmontera ces puissans obstacles. Il appellera des commandans & des matelots étrangers pour en former des nationaux. Il avancera sans intérêt des sommes considérables à ceux de ses sujets qu'il jugera propres à la construction des navires, & donnera des encouragemens à ceux qui n'auront pas besoin d'avances. Il déchargera ses armateurs de tous les droits qui les gênent ; il leur accordera des gratifications suffisantes pour leur assurer la supériorité sur les nations qui, quoiqu'obligées de mieux nourrir, de mieux payer leurs équipages, naviguent à meilleur marché. Une économie bien raisonnée le rendra prodigue. Il sentira que lorsqu'il sera parvenu à faire toute la navigation qui lui est propre, il retiendra dans l'état des sommes immenses que le fret en fait sortir continuellement.

Ce changement influera sur le sort des isles qui dépendent du Portugal. Madere ne sera plus ouverte aux Anglois. Le soin d'en extraire vingt-cinq ou trente mille pieces de vin qu'elle produit, sera réservé à la métropole. C'est dans les rades de Lisbonne & de Porto que toutes les nations iront se pourvoir d'une liqueur chérie dans les quatre parties du monde. Les Açores fourniront au Portugal pour son agriculture, pour sa consommation & pour ses salaisons, des bœufs que la sécheresse de son terroir ne lui permet pas d'élever ; & il trouvera dans les isles du Cap Verd plus d'ânes & de mulets qu'il ne lui en faudra pour ses usages. La nouvelle Angleterre les y prenoit autrefois pour les porter dans les Antilles. Une mortalité considérable arrivée en 1750 a mis fin à ce commerce. Le vuide sera rem-

pli dans peu pourvu qu'on y donne une attention suivie.

Ces changemens en ameneront de plus importants encore. Le Brésil qui a le défaut unique d'être trop grand pour le Portugal, qui ne voit que quelques habitations éparées sur les côtes, & qui ne compte de colons dans l'intérieur des terres que ceux qui sont occupés aux mines, prendra une face nouvelle. Le gouvernement y sera réformé. On sentira à quel point on s'est égaré avec tous les peuples modernes en portant dans le nouveau monde toutes les absurdités que la barbarie du gouvernement féodal avoit accumulées dans l'ancien pendant une longue suite de siècles. Un petit nombre de loix simples seront substituées aux subtilités de la chicane qui ne sont que des raffinemens ou des accroissemens de tyrannie.

L'exécution de ces loix sera assurée, si les emplois ne sont pas vendus, & si l'on choisit avec le soin convenable les commandans de Para, de la Bahia, de Rio-Janeiro, indépendans les uns des autres, quoique le dernier ait le titre de vice-roi. La vigilance des trois chefs fera finir les trahisons, les atrocités que les Portugais Brésiliens se permettent depuis trop long-temps, ou qu'ils exercent par le ministère de leurs esclaves.

Après avoir changé les mœurs, on s'occupera de l'administration. La liberté d'expédier à sa volonté des vaisseaux de la métropole qui a succédé à la tyrannie des flottes, sera suivie d'autres innovations favorables. On ne bornera pas les expéditions aux ports de Lisbonne & de Porto, parce que les autres qui sont également soumis aux charges publiques doivent participer aux mê-

mes droits. Les compagnies exclusives seront abolies. Cette foule d'impôts qui font le malheur de l'Europe, cesseront d'affliger le Brésil. Il ne sera plus dévoré par des légions de traitans qui ruinent les plus heureux travaux. La patrie principale sentira qu'elle n'est en droit de demander à sa colonie que des productions. Ces productions elles-mêmes ne seront pas étouffées dans leur naissance par des droits énormes qui en arrêtent la circulation. L'or, cette richesse qui est le signe de toutes les autres, cette marchandise qui est la plus précieuse de toutes celles du Brésil, débarrassé de toutes les entraves qui interrompent sa marche, coulera librement dans les contrées qui auront fourni les choses qu'il représente. Il ne sera plus nécessaire que des vaisseaux de guerre, Hollandois, François, Anglois couvrent ou dérobent sa sortie frauduleuse sous leur pavillon.

L'agriculture annoblie par la liberté secouera le joug de l'oppression sous laquelle l'ignorance, l'avarice & le despotisme la faisoient gémir. Les instrumens de ses richesses se multiplieront tous les jours davantage. Le Portugal qui a ouvert l'Afrique aux autres peuples, y a conservé malgré sa décadence des avantages considérables. Il y possède de grandes colonies sur les côtes les plus favorables à la traite des esclaves, tandis que les nations rivales n'y ont que de foibles comptoirs, ressource dont quelques-unes même sont privées. Ces possessions exclusives qui lui procurent les negres à un tiers meilleur marché qu'on ne les obtient dans les ports où ils sont achetés en concurrence, détermineront le Brésil à en multiplier le nombre, lorsqu'on aura supprimé le droit de dix pour cent mis sur la tête de ces misérables

Africains, ainsi que sur les marchandises qui arrivent d'Europe. La métropole donnera un nouvel encouragement à ce commerce, puisqu'enfin le cri de l'humanité ne peut empêcher l'ambition de le continuer, en permettant à sa colonie de faire du sel qu'on la force aujourd'hui à tirer du Portugal même. Cette complaisance rendra les armemens plus faciles en ajoutant au manioc & au poisson séché qui ont formé jusqu'ici la nourriture des équipages, l'usage du bœuf & du porc salés. Alors le nombre des expéditions qui est annuellement de trente ou quarante bâtimens depuis soixante jusqu'à cent tonneaux, s'élevra à cent, & si l'on veut, avec le temps à un plus grand nombre.

On accéléreroit cette amélioration, en permettant au Brésil la navigation directe des Indes Orientales. Ce commerce est ruineux en lui-même. Les nations qui le font l'ont si bien senti, qu'elles ont cherché à consommer le moins qu'il étoit possible des productions de cette riche partie du monde, & à les vendre à ceux de leurs voisins qui n'avoient pas le même intérêt à les rejeter. Non-seulement le Portugal peut sans inconvénient s'en permettre l'usage, mais sa situation exige qu'il le rende général le plus qu'il pourra. Comme il n'a ni ne peut avoir des manufactures, il doit donner la préférence à des toiles, à des étoffes qui sont agréables & à bon marché, qui conviennent à son climat & à celui de ses colonies, qui sont absolument nécessaires pour ses comptoirs d'Afrique. La métropole ne feroit point de sacrifice en associant le Brésil à cette branche de son industrie. Elle ne peut pas avoir oublié qu'elle forma en 1723 une compagnie qui n'eut aucun

succès. Depuis sa chute on n'a expédié annuellement qu'un vaisseau peu riche qui en revenant d'Asie a long-temps touché à Bahia, & qui depuis quelques années va se rafraîchir à Angole par les ordres du gouvernement auquel il appartient. Les expéditions directes du Brésil seroient plus nombreuses. Son commerce interlope avec Buenos-Ayres lui fourniroit les piastres nécessaires à ses opérations; & il trouveroit sur l'Amazone une partie des matériaux de sa navigation. L'abondance des bois qui couvrent les rives de ce fleuve immense, est encore inférieure à leur perfection. On fait qu'ils durent très-long-temps, qu'ils sont inaccessibles aux vers devenus par-tout le fléau de la marine; qu'ils conservent toujours une odeur exquise; & que le scorbut ne s'y engendre jamais. L'obstacle que le défaut de lin & de chanvre pouvoit apporter à ces armemens est actuellement levé. On a découvert dans les forêts de Bahia deux plantes très-multipliées nommées *Gravata* & *Tieu* dont le fil est très-propre pour des toiles communes, pour des voiles & des cordages. Le droit exclusif d'en fabriquer a été malheureusement accordé pour quinze ans à un particulier fixé dans le voisinage.

Un moyen infaillible pour opérer bientôt ces grands changemens, seroit d'ouvrir les ports du Brésil à toutes les nations. Cette liberté donneroit à la colonie une activité qu'elle n'acquerra peut-être jamais autrement. Les peuples qui pourroient y naviguer seroient également intéressés à sa prospérité & à sa défense. Elle deviendroit plus utile à sa métropole par le produit tous les jours plus grand de ses douanes, que par un monopole destructif de toute indu-

frie. Le Portugal qui est sans manufactures doit avoir un systême différent des autres puissances de l'Europe qui ont plus de marchandises qu'il n'en faut pour pourvoir aux besoins de leurs établissemens du nouveau monde. La concurrence qui leur seroit nuisible, lui sera très-avantageuse.

Si la cour de Lisbonne ne se détermine pas à un parti où il est possible d'entrevoir quelques inconvéniens, elle abolira au moins la loi qui interdit le séjour du Brésil aux étrangers. Il n'y a pas cinquante ans qu'on y voyoit des maisons Hollandoises, Angloises & Françoises dont l'activité animoit tous les travaux. Au lieu de les éloigner par une oppression barbare, il falloit chercher à les fixer, à les multiplier. Ce n'est pas qu'absolument parlant, cette vaste contrée manque de blancs. Un calcul sur lequel on peut compter en fait monter le nombre à près de six cens mille. On n'en voit pas tant dans aucune colonie; mais ces Portugais Créoles qui ont la plupart épousé des mulatresses sont si indolens, si corrompus, si passionnément livrés à leurs plaisirs, qu'ils sont devenus incapables des moindres soins, d'aucune occupation suivie. Peut-être n'est-il possible de redonner du ressort à cette race dégénérée qu'en mettant sous ses yeux des hommes laborieux auxquels on distribuera des terrains convenables.

Cet arrangement est facile. Aux bords des rivières les plus navigables, on voit des plaines immenses sans propriétaire, qui offrent des richesses immenses à qui voudra les labourer. Sur les côtes même, il est facile d'établir un grand nombre de nouveaux cultivateurs. Le gouvernement qui dans les premiers temps de la dé-

couverte avoit cédé sous le nom de capitaineries des provinces entières à de grands seigneurs, les a successivement retirées de leurs mains en accordant en échange des titres, des pensions, ou d'autres graces. Cette politique a fait entrer dans les mains de l'administration un vaste domaine qui est en friche, & dont elle peut disposer très-utilement. Une infinité de Colons Anglois, François, Hollandois dont les habitations sont épuisées; beaucoup d'Européens qui ont la manie si commune dans ce siècle de faire fortune, y porteroient leur activité, leur industrie & leurs capitaux.

Pour que rien ne les détourne de prendre ce parti, ils faut qu'ils n'aient pas à craindre les fureurs de l'inquisition. Ce tribunal barbare n'est pas à la vérité établi dans le Brésil; mais il y envoie ses satellites plus atroces, s'il est possible, que lui-même. On n'a pas oublié que ces hommes détestables firent passer en Europe depuis 1702 jusqu'en 1718 un nombre prodigieux de prêtres, de moines, de propriétaires de terre, de negres même qu'ils accusoient de judaïsme. Ces vexations ruinerent l'agriculture au point que les flottes en 1724 & en 1725 ne purent pas faire leur retour en Portugal. Le gouvernement régla en 1728 que si les Colons étoient arrêtés dans la suite par le saint office, leurs propriétés ni leurs esclaves ne pourroient pas être saisis, & que leurs fonds passeroient à leurs héritiers. Le mal qui avoit été fait ne pouvoit pas être réparé par ce décret; & on ne doit espérer de voir la confiance rétablie que lorsque les auteurs du désordre qui ont perdu la colonie auront repassé les mers.

Cette précaution ne sera pas même suffisante, si on n'y ajoute celle de diminuer l'autorité du

clergé. On a vu des états favoriser la corruption des prêtres pour affoiblir l'ascendant que la superstition leur donnoit sur l'esprit des peuples. Outre qu'un pareil moyen n'est pas toujours infallible, comme le prouve le Brésil, la morale ne sauroit approuver cette politique exécrationnelle. Il seroit plus sûr, plus convenable d'ouvrir les portes du sanctuaire indistinctement à tout le monde. Philippe II devenu maître du Portugal régla qu'elles seroient fermées à tous ceux dont le sang auroit été mêlé avec celui des Juifs, des Hérétiques, des Negres & des Indiens. Cette distinction a fait prendre à un corps déjà trop puissant un empire qui ne pouvoit pas manquer d'avoir des suites funestes. On s'en est relâché pour l'Afrique. Il seroit encore plus important de le faire pour l'Amérique. Après avoir ôté au clergé l'autorité que lui donne la naissance, il faudroit le priver de celle qu'il tire des richesses.

Quelques politiques ont avancé que le gouvernement ne devoit jamais fixer de revenu aux ecclésiastiques. Les secours spirituels qu'ils offrent seroient payés par ceux qui voudroient employer leur ministère. Cette méthode redoubleroit leur vigilance & leur zèle. Leur habileté pour la conduite des ames s'accroîtroit chaque jour par l'expérience, par l'étude & par l'application. Ces hommes d'état ont été combattus par des philosophes qui ont prétendu qu'une économie qui auroit pour but d'augmenter l'activité du clergé, seroit funeste au repos public, & qu'il valoit mieux l'endormir dans l'oïveté que de lui donner de nouvelles forces. On observe que les églises ou les maisons religieuses sans rente fixe, sont des magasins de superstition à la charge du bas peuple. C'est-là que se fabriquent les

saints, les miracles, les reliques, toutes les inventions dont l'imposture a accablé la religion. Ainsi le bien des empires veut qu'on assigne des revenus au clergé, mais qui bornent par leur médiocrité le faste du corps & le nombre des membres. La misère le rend fanatique, l'opulence indépendant; l'une & l'autre séditieux. Jean V qui avoit senti l'abus que le clergé faisoit de ses richesses dans le Brésil, voulut dépouiller les évêques des dîmes vers l'an 1730; mais comme il n'avoit qu'un demi courage, il leur donna des équivalens. Un ministère plus hardi ira plus loin. Il réduira le clergé séculier aux simples besoins d'un état modeste; & ce qui est plus difficile peut-être, il arrêtera le brigandage des moines.

Le Brésil est inondé de religieux Italiens & Portugais qui sous le nom de missionnaires se jettent parmi les sauvages. Protégés par le gouvernement, ils font travailler ces malheureux, s'approprient le fruit de leurs sueurs, & regagnent l'Europe avec leurs rapines. Ils achètent de Rome le honteux privilège de vivre hors de leur couvent, ou le droit d'y être sans subordination, sans aucun assujettissement à la règle. Cet infame trafic absorbe des sommes immenses, & doit être mis au nombre des abus qui rendent au Portugal ses colonies presque inutiles.

Jusqu'à ce que la cour de Lisbonne ait resserré les possessions du clergé séculier & régulier du nouveau monde dans des bornes convenables, tout projet d'amélioration sera inutile. Les vices du gouvernement ecclésiastique subsisteront toujours malgré les efforts qu'on pourra faire pour les corriger. Il faut le mettre dans une dépendance absolue du magistrat, si l'on

veut que les Portugais qui habitent le Brésil osent se soustraire à sa tyrannie. Peut-être même les préjugés dont ces habitans se trouvent imbus par une éducation vicieuse & presque monastique, ont-ils trop vieilli dans leur esprit pour en être arrachés. La lumière semble réservée aux générations suivantes. On peut hâter cette révolution, si l'on oblige les grands propriétaires à faire élever leurs enfans en Europe; si l'on réforme & perfectionne l'institution publique en Portugal.

Toutes les idées s'impriment aisément dans des organes encore tendres. L'ame sans expérience avant l'âge de la réflexion, reçoit avec une égale docilité le vrai & le faux en matière d'opinion, ce qui est favorable & ce qui est contraire à l'utilité publique. On peut accoutumer les jeunes gens à estimer leur raison ou à la mépriser, à en faire usage ou à la négliger, à la regarder comme le meilleur des guides ou à se défier continuellement de ses forces. Les peres défendent avec obstination les rêveries qu'ils ont succées avec le lait; leurs enfans auront le même attachement pour les grands principes dont ils auront été nourris. Ils rapporteront dans le Brésil des idées justes sur la religion, sur la morale, sur l'administration, sur le commerce, sur l'agriculture. La métropole ne confiera qu'à eux les places importantes. Ils y développeront les talens qu'ils auront acquis, & la colonie changera de face. Les écrivains qui parleront d'elle ne seront plus bornés à gémir sur l'oïveté, l'ignorance, les bévues, les superstitions qui ont fait la base de son administration. L'histoire de cette colonie n'en fera plus la satyre.

La crainte d'irriter l'Angleterre ne doit pas retarder d'un instant les grands changemens que nous indiquons. Les motifs qui peut-être les ont fait suspendre ne sont que des préjugés qui tombent au moindre examen. Il y a une infinité d'erreurs politiques qui une fois adoptées deviennent presque des axiomes. Telle est l'opinion établie à la cour de Lisbonne, que l'état ne sauroit exister ni devenir florissant que par la Grande-Bretagne. On oublie que la monarchie Portugaise se forma sans le secours des autres nations : que tout le temps de ses démêlés avec les Maures, elle n'eut aucun appui étranger : qu'elle s'étoit agrandie pendant trois siècles d'elle-même, lorsqu'elle établit sa domination sur l'Afrique & dans les deux Indes avec ses seules forces. Tous les grands coups d'état furent frappés par les seuls Portugais. Il falloit que ce peuple découvrit un grand trésor, eût la propriété des mines les plus abondantes, pour qu'on imaginât qu'il ne pouvoit pas exister par lui-même ; semblable à ces nouveaux parvenus que l'embaras des richesses jette dans la pusillanimité.

Nul état ne doit se laisser protéger. S'il est sage, il doit avoir des forces relatives à sa situation, & il n'a jamais plus d'ennemis que de moyens. A moins qu'il n'ait une ambition démesurée, il a des alliés qui pour leur propre sûreté soutiennent ses intérêts avec autant de chaleur que de bonne foi. C'est une vérité générale applicable sur-tout aux états qui possèdent les mines. Tous les peuples ont intérêt à leur plaisir, & se réuniront, quand il le faudra, pour leur conservation. Que le Portugal tienne la balance égale entre toutes les nations de l'Europe, & elles formeront autour de lui une barrière impénétrable. L'Angleterre elle-même, quoique privée des pre-

férences dont elle a trop long-temps joui, soutiendra toujours un état dont l'indépendance est essentielle à l'équilibre de toutes les autres puissances. Leur concert seroit sur-tout unanime & bientôt formé, si l'Espagne se livrant à la manie des conquêtes formoit contre lui quelques entreprises. Jamais la politique soupçonneuse, inquiète & prévoyante de notre siècle ne souffriroit que tous les trésors du nouveau monde fussent dans la même main, ni qu'une seule maison venant à dominer en Amérique menaçât la liberté de l'Europe.

Cette sécurité ne devoit pas pourtant engager la cour de Lisbonne à pousser la négligence aussi loin qu'elle le faisoit, lorsqu'elle se reposoit de sa défense sur les armes Britanniques, ou que son indolence s'endormoit sur celle de ses voisins. Comme elle n'avoit ni forces de terre, ni forces de mer, elle étoit comptée pour rien dans le système politique, ce qui est le dernier des opprobres pour un empire. Pour regagner de la considération, il faudra qu'elle se mette en état de ne pas craindre la guerre, qu'elle la fasse même si ses droits ou sa sûreté l'exigent. Ce n'est pas toujours un avantage pour une nation de demeurer en paix, lorsque tous les autres peuples se battent. Dans le monde politique comme dans le monde physique, un grand événement a des effets très-étendus. L'élévation ou la ruine d'une puissance intéressent toutes les autres. Un grand état peut perdre, sans que les autres y gagnent que de la sûreté; mais il ne peut gagner sans que les autres n'y perdent. Ces maximes deviennent personnelles au Portugal en ce moment sur-tout, où l'exemple de ses voisins, l'état de crise où se trouvent des alliés qui l'accablent de leur protection, l'empressement des puissances jalouses de

son amitié : tout l'avertit de se réveiller, d'agir & de revivre.


S'il ne leve enfin la tête au dessus des mers qui sont l'étendart & l'aliment de sa prospérité : s'il ne montre son front à l'extrémité de l'Europe où la nature l'a si heureusement placé pour attirer & pour verser des richesses, c'en est fait du sort de la monarchie. Elle retombera dans les fers qu'elle n'auroit secoués que pour un moment : semblable à un lion qui s'endormiroit aux portes de sa prison, après l'avoir brisée. Un reste de mouvement intérieur qui la replie sur elle-même n'annonceroit que ces signes de vie qui sont des symptômes de mort. Les petits réglemens de finance, de police, de commerce, de marine qu'il fera de tems en tems pour la métropole ou pour les colonies, ne feront que de foibles palliatifs, qui en couvrant le vice de sa constitution ne la rendront que plus dangereuse.

On ne peut se dissimuler que le Portugal a laissé échapper l'occasion la plus favorable qu'il put jamais trouver de reprendre son ancien éclat. La politique n'est pas toujours la seule ouvrière des révolutions des états. Des phénomènes destructeurs peuvent renouveler la face des empires. Le tremblement de terre de 1755, qui fit tomber la capitale du Portugal, devoit faire renaître le royaume. La perte de ces sortes de villes est souvent le salut des états, comme la richesse d'un seul homme est la ruine d'un peuple. Le renversement de quelques pierres entassées les unes sur les autres, l'anéantissement des marchandises qui appartenoient à des étrangers, la perte de quelques sujets oisifs qui n'étoient ni artisans, ni laboureurs, n'étoient pas un grand malheur. La terre n'avoit repris dans un accès de fureur passagere

que des matériaux qu'elle pouvoit rendre ; & les ruines qu'elle creusoit à une ville étoient des fondemens ouverts pour une autre.

On devoit s'attendre à voir sortir du fond de ces abîmes un nouvel état , un nouveau peuple. Mais autant les grands écarts de la nature donnent de ressort aux esprits éclairés , autant ils accablent les âmes flétries par l'habitude de l'ignorance & de la superstition. Le gouvernement qui se joue par-tout de la crédulité du peuple & que rien ne sauroit distraire de sa vigilance à reculer les limites de l'autorité , devint plus entreprenant au moment que la nation devint plus timide. Des consciences hardies opprimerent les consciences foibles , & l'époque de ce grand phénomène fut celle d'une grande servitude. Triste & commun effet des catastrophes de la nature. Elles livrent presque toujours les hommes à l'artifice de ceux qui ont l'ambition de les dominer. C'est alors qu'on cherche à multiplier sans fin les actes d'une autorité arbitraire ; soit que ceux qui gouvernent croient réellement les peuples nés pour leur obéir , soit qu'ils pensent qu'en étendant le pouvoir de leur personne , ils augmentent la force publique. Ces faux politiques ne voient pas qu'avec de tels principes , un état est comme un ressort qu'on force à réagir sur lui-même , & qui parvenu au point ou finit son élasticité , se brise tout-à-coup , & déchire la main qui le comprime. La situation où se trouve le continent de l'Amérique méridionale démontre malheureusement la justesse de cette comparaison. On va voir ce qu'une conduite différente a opéré dans les isles de ce nouveau monde.

Fin du neuvième Livre.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce troisieme Volume.

A

ACAPULCO, ville du Mexique, 82. Sa situation, son climat, *idem*. Son commerce, 83.

Alcavala [l'] ce que c'est, 72.

Amazones, [riviere des] sa situation & son cours, 356. Dissertation sur les prétendues Amazones, 357. Les Espagnols parcourent cette riviere sans succès, 359. Les Portugais la remontent & parviennent à Quito, 360. Projet de la cour d'Espagne sur la riviere des Amazones, *idem*. Caracteres, mœurs & usages des peuples établis sur cette riviere, 363. Etablissement des Portugais, 364. Objet de leur commerce, 366.

Améric Vespuce donne son nom à l'Amérique, 14.

Amérique, [l'] sa découverte par Christophe Colomb, 3. Améric Vespuce lui donne son nom, 14. Les marques des révolutions du globe y sont plus récentes & plus sensibles, 20. Lors de l'arrivée de Colomb il n'y avoit aucun animal domestique; aujourd'hui ils y abondent, leurs cuirs & leurs laines forment un ob-

Tome III.

jet de commerce considérable, 53.

Argent vis, 103. On le tiroit autrefois du Pérou, *idem*.

On l'envoie maintenant d'Espagne, on le tire des mines d'Almaden, *idem*.

Différentes mines dont on tire l'argent vis, 164 & *suiv.*

Assiento, [traité de l'] été aux François & accordé aux

Anglois par la paix d'Utrecht, 188. Conditions

toutes à l'avantage des Anglois, *idem* & *suiv.* Ce

commerce est rentré dans les mains des Espagnols :

moyens qu'ils doivent employer pour le rendre avantageux, 313.

Assomption, [l'] ville du Paraguay, 238.

Atahualpa, empereur du Pérou, lors de l'arrivée des

Espagnols, 120. Sa conduite pleine de candeur,

idem. Il est condamné à mort, 122.

Azogues, vaisseaux qui portent le vis argent au Mexique, 103. Et partent dans

l'intervalle d'une foire à l'autre, *idem*.

B

BAYAHONDA, port de la

Ee

- nouvelle Espagne qui doit être le point de réunion de toutes les forces navales, 278.
- Blasco Nunnezvela, 127. Nommé Président du Tribunal suprême de Lima, *idem*. Son caractère, *idem*. Ses fautes, 129. Il est dégradé, mis aux fers & relegué dans une isle déserte, 130. Il est rappelé; il combat Gonzale-Pizarre; il est vaincu & massacré, 131.
- Bois de Bresil, description de l'arbre qui le fournit, 378.
- Bois de Campeche, 96.
- Bois de Fernambuc, 379.
- Bresil, [le] sa situation, 321. Découvert par Alvarez Cabral, 322. Il en prend possession au nom du Portugal, *idem*. La Cour de Lisbonne méprise cette nouvelle terre, 323. Les Juifs y plantent des cannes à sucre, 327. Lisbonne y envoie un Gouverneur, *idem*. Peuples du Bresil lors de l'arrivée des Portugais; leurs mœurs, leurs usages, leur religion, *idem* & *suiv*.
- Les Jésuites parviennent à les civiliser, 337. La culture du sucre est poussée avec vigueur, 340. Les François cherchent à s'établir au Bresil, sans y réussir, 341. Les Hollandois s'y présentent, 343. En font la conquête, 344. En sont expulsés, 346. Le Bresil est de nouveau attaqué par les Hollandois, & subjugué en partie, *idem* & *suiv*. Leur conduite dans le Bresil, 347. Conjuration contre eux. Ils sont tous chassés, 350 & *suiv*. Objets du commerce du Bresil, dont le principal est celui du bois, 378. Son commerce avec le Portugal, 379. Découverte des mines d'or, 383. Elles ne sont pas exploitées; les torrents & les rivières charient celui qu'on retire du Bresil, 384. Découverte d'une mine de diamans, 388. Compagnie établie pour en faire le commerce, 389. Climat, sol du Bresil, 396 & *suiv*. La Cour accorde le droit de citoyen à tous ses sujets du Bresil, 398.
- Buenos-Ayres, ville principale du Paraguay, bâtie en 1535, 235. Cette colonie est réduite à la dernière misère, *idem*. Trait remarquable, *idem* & *suiv*. Cette ville est abandonnée par les Espagnols, 238. Ils y reviennent en 1580, 240. Climat, sol & population, 241. Dangers de son port, *idem*. Nouveau port à Maldonado, 242.

C

- CAO & Cacaoier, 213. Description, *idem*. Production, consommation, 214. Son commerce se fait par une compagnie établie en 1628, *idem*.
- Californie, [la] 39. Avantage que l'Espagne peut retirer du voyage du P. Consang en 1746, *idem*. Sa situation, 84. Sert d'asile aux galions, *idem*. Son climat, ses productions, 85. Richeffe de la mer qui baigne ses côtes, *idem*. Son

DES MATIERES. 435

- golfe est l'endroit où se pêchent les plus belles perles, *idem*. Cortez y aborde en 1526, 87. L'Espagne renonce à son établissement en Californie, *idem*. Les Jésuites en sollicitent la propriété, l'obtiennent, & en deviennent les législateurs, 87 & 88. Son état en 1745, 88. Ses loix & usages actuels, *idem*.
- Californiens, divisés en six nations, 86. Leurs mœurs, leurs usages, leur tempérament, leur religion, *idem* & 87.
- Campêche, [bois de] 96. Description, utilité, usage, *idem*. La coupe en est partagée entre les Espagnols & les Anglois en 1763, 98. Moyen que l'Espagne a de tourner tout ce commerce à son avantage, 99.
- Campêche [côte de] 17. Sa découverte par Grijalva, *idem*. Sa situation, 95.
- Campêche [ville de] 96. Doit son commerce au bois de Campêche, *idem*. A diminué depuis l'établissement des Anglois à la Jamaïque, *idem*.
- Cannelle, on en trouve dans le Pérou, 199. Avec la culture & des soins on pourroit égaler celle d'Asie, *idem*.
- Caraque, ville, 210. Ses environs fournissent le meilleur cacao, 214.
- Carthagene, bâtie en 1527, 203. Pillée par les François en 1544, 204. Brulée par Drack en 1585, *idem*. Prise par Pointis en 1697, *idem*. Résiste à l'amiral
- Vernon en 1741, *idem*. Sa situation, population, *idem*. Climat, 205. Maladies qui y regnent, & remède qu'on pourroit y apporter, *idem* & *suiv.* Son port est excellent, 208. C'est-là que se rendent les galions, *idem*.
- Carvajal, lieutenant de Gonzalez Pizarre, se vante en mourant d'avoir massacré de sa main 1400 Espagnols & 20000 Indiens, 132.
- Ceibo, arbre du Pérou, produit de la laine, 169.
- Chiapa, (province de) ses habitans sont supérieurs en tout aux autres Mexicains; leurs mœurs, leurs usages, leur religion, 51, 52.
- Chicha, liqueur du Pérou, ce que c'est, 151.
- Chili, (le) vaste contrée de l'Amérique, 217. Sa situation, *idem*. Almagro part en 1535 pour le conquérir, 218. Valdivia y revient en 1521, *idem*. La guerre y dure dix ans, *idem*. Les Espagnols y sont tous détruits ou pris, 219. Les Indiens leur versent de l'or fondu dans la bouche, *idem*. Mœurs & usages des anciens colons, 219 & *suiv.* Les principales villes bâties par les Espagnols, 222. Climat du Chili, *idem*. Mines qui s'y trouvent, 223. Fertilité de son sol, *idem*. Le Chili ne négocie qu'avec le Pérou & le Paraguay, 224. Maniere de commercer avec ces Sauvages, *idem*. Les Hollandois s'emparent de Baldavia, sa capitale, 266. Les François cherchent à s'y établir en 1698,

- idem.* Les Anglois l'avoient fait en 1624, *idem.* Ils y font un commerce considérable, 267. Facilité que les Anglois auroient à s'emparer du Chili & du Pérou, 267 & *suiv.* Moyens que les Espagnols ont pour se défendre, 271. Difficultés qu'il y auroit à s'emparer de l'Amérique Espagnole, 272 & *suiv.*
- Chiquitos, peuple du Paraguay, 257.
- Clergé (le) est exorbitamment riche au Mexique, 74. L'Evêque de los Angeles a 240 mille piastres de rente, *idem.*
- Coca, plante salutaire du Pérou, 168. Ses qualités & son usage, *idem.*
- Cochenille, 59. Est un insecte, 60. Description, leur nourriture, leur récolte, leur préparation, commerce qu'on en fait, 60 à 63. On en trouve aussi dans la province de Quito, 199.
- Colomb (Christophe) 2. Ses idées sur le nouveau monde, *idem.* Il s'adresse aux Génois, au Portugal & à l'Angleterre; il est refusé, *idem.* Il s'adresse à Isabelle reine de Castille & d'Arragon, *idem.* Il en est écouté. Son départ, *idem.* Son arrivée dans le nouveau monde, 3. Son établissement à St. Domingue, 70. Son retour en Espagne, *idem.* Il repart pour St. Domingue, 8. Il est forcé de déclarer la guerre aux Américains, 9. Il revient encore en Espagne, 11. Son retour en Amérique, *idem.*
- Son mécontentement de la cour d'Espagne, 13. Il est emprisonné & conduit en Espagne, 14. Il est élargi, *idem.* Il découvre l'Orénoque & la baie d'Honduras, 104.
- Cortez, (Fernand) 17. Son caractère, ses talens & ses défauts, *idem.* Il met à la voile en 1519 pour la découverte du Mexique, 18. Il aborde à Tabasco, en bat les habitans, leur accorde la paix, & y prend une maîtresse, 19. Il aborde au Mexique, *idem.* Il brûle ses vaisseaux pour ôter toute espérance de retour à ses troupes, 22. Il arrive sur les frontières de Tlascala, *idem.* Narvaez vient pour lui ôter le commandement; il va à sa rencontre, bat l'armée de Narvaez, & le prend prisonnier, 27. Il retourne à Mexico, *idem.* Il séduit la plupart des Caciques tributaires du Mexique, 35.
- Crucjade, (la) impôt de la cour de Rome, 72.
- Cusco, capitale du Pérou, 147. Description du temps des Incas, *idem.*

D

- D**IAMANS (dissertation sur les) 388. Les plus grands que l'on connoisse, 390.
- Dissertation sur l'Espagne, 270 & *suiv.* Dissertation sur la proportion de l'or avec l'argent, 386.
- Dissertation sur la situation de notre globe & sur ses révolutions, 19. Sur ses causes, 20.

Differtation sur les guerres civiles, 127.
 Differtation sur les liaisons de l'Amérique avec l'Asie, 90 & *suiv.*
 Domingue, (saint) 4. Cette isle se nommoit Hayti, *idem.* Description de cette isle, *idem.* Ses habitans, leur gouvernement, leurs mœurs, leurs habillemens, leur nourriture, &c. 5 & *suiv.* Leur terreur en entendant le canon, 7. Ils massacrent les premiers Espagnols, 8. Une armée de cent mille hommes est battue par 200 fantassins & 20 cavaliers Espagnols, 9. Ils demandent la paix, ils l'achètent au poids de l'or, 10. Ils fuient dans les montagnes, ils y sont poursuivis par les Espagnols & leurs chiens, *idem.* Un million d'habitans est réduit aux deux tiers, *idem.* En 1506 on les fait esclaves, & on les repartit aux Espagnols, 14. La religion sert de prétexte à cette injustice, 15. Cinq ans après les habitans sont réduits à 14000, *idem.*

E

ESPAIGNE, 1. Réunion de la Castille & de l'Arragon, *idem.* Sa prise & possession de l'Amérique dans une des isles Lucayes, 3. Elle est forcée à n'envoyer que des malfaiteurs en Amérique, 12. Mauvais effet de cette conduite, *idem.* Prévention du ministère d'Espagne contre le colon, *idem.* Il envoie en Amérique Bo-

davilla; son caractère, 14. Nouveaux établissemens à la Jamaïque, Porto-Rico & Cuba, 16. Exaction de la cour d'Espagne dans ses Colonies, 73. Mauvaise administration de ses finances & de ses revenus dans le Mexique, 75. Elle doit s'attacher à établir une marine respectable à la Havane, 276. Et sur-tout à Bayahonda, 278. Causes du dépérissement du commerce & des manufactures, & moyens d'y remédier, 279 & *suiv.* La mauvaise administration de l'Espagne influe sur les colonies, 292. Désespoir outré des Américains Espagnols, 295. La justice est mal administrée dans les colonies Espagnoles, 296. Changemens arrivés en Espagne & en Amérique depuis l'avènement de Philippe V, 298 & *suiv.* Moyens de rétablir sa population, 300. La destruction de l'inquisition & la tolérance sont les seuls moyens, 301 & *suiv.* Etat général du commerce de l'Espagne avec l'Europe & avec les colonies, 308 & *suiv.* Moyen de l'augmenter, 310 & *suiv.* Elle doit empêcher le commerce interlope, 314. Elle doit donner la liberté au commerce de Cadix, 318.
 Espagne, (la nouvelle) 40. Sa situation, son sol, *idem.* Sa population, 41. Elle est peuplée d'Espagnols, de Créoles & de Métis, 42. Il y a moins de negres qu'ailleurs, 43. Sa popula-

tion y a diminué de la moitié, 44.
Espagnols, leur descente à St. Domingue, 4. Leur avidité pour l'or, *idem*. Après avoir détruit la moitié des habitans, ils se font la guerre entre eux, 11. Les Espagnols d'Europe se dégoutent du voyage de l'Amérique, 12. La production des mines réveille leur cupidité, 15. Ils sont obligés d'aller chercher d'autres esclaves dans le continent, 16. Leur conduite vis-à-vis ces esclaves, *idem*. Caractère dominant des Espagnols, 25.

F

FLOTTE, sa cargaison, 101. Son départ de l'Europe, 102. Sa cargaison en retour, *idem*.

G

GRENADE, (la nouvelle) situation, 192. Description, &c. *idem*. Santa-Fé de Bogota, sa capitale, 202. Cette province a fourni autrefois beaucoup d'éméraudes, *idem*. Sa principale récolte est en tabac, 203. Guanacos, lama sauvage, 154. Guaranis, peuple du Paraguay, 254. Guatimala, province de la nouvelle Espagne, 92. Conquête en 1524 par Pierre de Alvarado, *idem*. Sa situation, son climat, 93. Ses volcans, *idem*. Elle est le siege d'une audience, *idem*. Ses productions, *idem*. Elle recueille le meilleur indigo, 94. Son commér-

ce, *idem*. Sa communication avec le golphe de Honduras, 94. La province de Guatimala est presque ouverte; facilité qu'on auroit d'y faire une incursion, 95.

Guatimozin succede à Montezuma, roi du Mexique, 30. Son caractère, son courage; il force Cortez à se réfugier chez les Tlascalteques, 31. Il soutient le siege de Mexique; il veut se sauver, il est pris par les Espagnols, 35. On le met sur des charbons ardents; sa fermeté; on le retire demi mort, & est pendu trois ans après, 36.

Guayaquil, unique riviere navigable du Pérou, 169. Guayaquil, ville nouvelle du Pérou, 169. Productions & commerce de son territoire, 170. Cette ville est l'entrepôt du commerce du Pérou avec le Mexique, 171. Des avantages de son climat, 172.

H

HERBE du Paraguay, description & ses divisions, 243. commerce qui s'en fait, 246. Vertus & usage, 247.

Hollande (la) après avoir secoué le joug des Espagnols, va les attaquer en Amérique, 343. Elle forme une compagnie des Indes occidentales, *idem*.

J

JESUITES, (les) civilisent les Guaranis, les Chiquitos,

- les Moxes, peuples du Paraguay, 248 & *suiv.* Dissertation sur leur conduite, 260. Ils civilisent les Brésiliens, 337.
- Impôts sur les marchandises qui entrent ou qui sortent du Mexique, 72. Impôt sur le sel & le tabac, 73. Il a révolté tous les colons, *idem.*
- Indigotier, 55. Description, culture, production, récolte, maniere de préparer l'indigo, usage qu'on en fait, cantons de l'Amérique qui lui conviennent, 55 à 59. Le meilleur indigo est celui de Guatimala, 94.
- Inquisition d'Espagne (dissertation sur l') 301 & *suiv.* Est reçue en Portugal, 324.
- Iles Mariannes, 83. Découvertes par Magellan en 1521, *idem.* Situation, leur climat, leurs habitans, *idem* & *suiv.*
- Juifs, sont chassés d'Espagne & se retirent en Portugal, 325. Ils abandonnent ce Royaume & portent leur commerce à Hambourg, Bourdeaux, &c. 326. Quelques-uns sont exilés au Brésil, & y commencent la culture du sucre, 327.
- L.
- L**AMA, animal domestique du Pérou, 152. Description & utilité, *idem* & *suiv.*
- Las Casas, est le premier Espagnol qui se soit attendri sur les maux des Américains, & qui ait cherché à les soulager, 45. Il est nommé évêque de Chiapa, *idem.* Il abdiq. & écrit contre les cruautés des Espagnols, *idem* & *suiv.* La cour d'Espagne relâche les liens des Mexiquains, 46. Il propose de former une colonie sur la côte de Venezuela, & est refusé, 211.
- Lavaderos, ce que c'est, 223.
- Lima, ville du Pérou, on y fabrique beaucoup d'orfèvrerie, 159. Situation, climat, sol, 172. Production de son territoire, *idem.* Cette ville a essuyé douze tremblemens de terre, 17. Entièrement détruite en 1746, *idem.* Description actuelle, *idem.* Mœurs & religion de ses habitans, 174 & *suiv.* Commerce de Lima, 180.
- Limaçons du Pérou, qui produisent le pourpre, maniere d'extraire cette couleur, 170.
- M.
- M**AGELLAN, (détroit de) découverte, situation, 190. Les Espagnols veulent y former un établissement sans y réussir, *idem.* Il est absolument abandonné, *idem.*
- Maldonata, trait singulier, 235.
- Manco Capac, premier Législateur des Péruviens, 150.
- Métaux, dissertation physique sur leur formation, 63.
- Mexico, capitale du Mexique, 75. Détruite par les premiers Espagnols, *idem.* reconstruite par Cortez, *idem.* Description, température, &c. *idem* & *suiv.* Luxe, débauche de ses habitans, 78. Son commerce,

- 79 & *suiv.* Ses foires durant six mois, 102.
- Mercure, qualité, mines, &c. 164.
- Métallurgie, 68.
- Mexicains, leur religion, 28. Leurs prêtres étoient des monstres, *idem.* Ils immoloient leurs prisonniers de guerre, 29. Courage & actions héroïques des Mexicains, *idem.* Leur gouvernement, leurs mœurs & leurs usages, 31 & *suiv.* Les Espagnols se plaignent, & Las Casas défend les Américains, 47. Parallele du sort des Mexicains sous leurs Empereurs, avec celui de ceux qui étoient sous le joug des Espagnols, 49 & *suiv.* Payent dix-huit réaux de capitation, 71.
- Mexique, (le) 17. Sa découverte par Fernand Cortez, *idem.* Description du Mexique, 25 & *suiv.* De Mexico la capitale, 34. Fondement de cet empire, 36. Il est entierement subjugué par les Espagnols, 37. Changement qu'ils y firent, *idem.* Etendue de l'ancien Mexique, 38. La vigne & l'olivier n'y ont pas réussi, 53. Le coton, les sucres, la soie, le cacao, le tabac, forment le commerce intérieur; la vanille l'indigo & la cochenille s'exportent 53 & *suiv.* Les monnoies du Mexique frappent annuellement 12 à 13 millions, 71.
- Mines, description des mines en général, 65 & *suiv.* Leur situation, leur exploitation dans le Mexique, 66 & *suiv.* Les Espagnols n'y travaillent qu'après avoir épuisé tout l'or que les Mexicains possédoient, 68. Position de celles qu'on exploite actuellement, leurs noms, 69. Appartiennent à celui qui le découvre à certaine condition, *idem.* Inconvénient que la cour d'Espagne doit appréhender, 70. Mines d'or & d'argent du Pérou, 161. Fait singulier, 162. Mines du Potosi, 163.
- Miranda, (Luce) Espagnol héroïque, 230.
- Montezuma, roi du Mexique, 19. il est saisi de frayeur à la vue des Espagnols, *idem.* Il avoit une prédiction qui lui annonçoit l'arrivée des Espagnols, 21. Il envoie ses députés à Cortez, 22. Il introduit Cortez dans sa capitale; il use de perfidie en faisant attaquer la Vera Crux, 26. Il est fait prisonnier, & rend hommage de sa couronne au roi d'Espagne, 27. Il est détrôné, 30.
- Moxes, peuples du Paraguai, 259. Civilisé en 1670. par le Jésuite Baraz, *idem.*

P.

- P**aco, (le) animal domestique du Pérou, 154.
- Panama, ville du Pérou, 107. Situation, son port, 181. Mauvais sol, 182. Pêche de perles dans son golfe, *idem.*
- Panama, (l'isthme) 272.
- Paraguai, sa situation, 227. Mœurs & usages de ses habitans, *idem.* Découvert en

DES MATIERES. 441

1516. par Diaz de Solis , Pedro dela Gasco, est envoié par la cour d'Espagne au Pérou, 132. Il se bat contre Gonzales Pesar, le prend & le fait périr par la main du bourreau, *idem*.
- Trait remarquable, 230 & *suiv.* Les Espagnols abandonnent le Paraguai, 235. Ils y reviennent en 1535. *idem.* Le Paraguai est divisé en quatre grandes provinces, le Tucuman, Sancta Crux de la Sierra, le Paraguai particulier, & Rio de la Plata, 240. Il s'y fait un commerce immense de cuirs, 246. On y recueille du tabac, 247. Il n'a aucune mine d'or ni d'argent, *idem.* Les Jésuites y établissent une colonie, 248. Maniere dont ils s'y prennent pour civiliser les naturels, 249. Système de leur gouvernement, *idem* & *suiv.* La population n'y est pas considérable, 252. Raison pour quoi, 252. & *suiv.* Maniere d'y négocier, 258. & *suiv.* Les Portugais s'y établissent & forment la colonie du St. Sacrement, 268. Ils en sont chassés, 370. Traité de partage entre les Espagnols & les Portugais, 371. Il n'a pas son effet par l'intrigue des Jésuites, 373.
- Paul, (St.) république formée dans le Brésil par les brigands, 374. Leurs mœurs, 375. Ils font la guerre aux Guaranis, *idem.* Leurs ruses, 376. Leur cruauté, affreuse dévastation, 377. Ils se soumettent au Portugal, 391.
- Pérou, [le] 110. Les Espagnols y arrivent, 119. Ils y commettent des crimes affreux, 121. Le Pérou est entièrement soumis, *idem* & *suiv.* Après la mort de Pizar, tout y est en combustion, les Espagnols s'y font une guerre atroce, 126. La cour d'Espagne y envoie Vaca de Castro, *idem.* Il bat le parti d'Almagro, qui périt sur un échaffaut, 127. On établit à Lima un tribunal suprême, *idem.* Dom Blasco Nunezvela fut président, *idem.* Dissertation sur les guerres civiles, 128. Description du Pérou, 134. La petite verole s'y introduit, 135. Son climat, nature de son sol, *idem* & *suiv.* Le tonnerre ne se fait jamais entendre dans les plaines, 137. Les tremblemens de terre y sont violens & frequens, *idem.* Plus peuplés que le Mexique, lors de sa découverte, 138. Eloge des loix des Incas, *idem.* Plus désert aujourd'hui que le Mexique, 139. Cause de cette dévastation, 140. Les Cu-

- rés sont les plus grands oppresseurs des Péruviens , 143. Les Espagnols sont en plus grand nombre au Pérou qu'au Mexique, 146. Cause, *idem*. Les Espagnols bâtissent de nouvelles villes au Pérou, 150. Ils y plantent des vignes , des oliviers , 152. Ils y donnent du froment , *idem*. Ils y établissent des manufactures , 157. Ils ouvrent partout des mines d'or & d'argent , 161. Commerce du Pérou, maniere dont il s'y fait , 168. & *suiv.* Les François en font presque tout le commerce pendant la guerre de la succession , 191. Les Espagnols reprennent le dessus , *idem*.
- Péruviens , leurs loix , leurs mœurs , leurs usages , leur religion , &c. 110. & *suiv.* La guerre civile regnoit parmi eux , lors de l'arrivée des Espagnols , 118. Ils reçoivent les Espagnols comme des nouveaux enfans du soleil , *idem*. Ils se soulèvent contre les Espagnols , mais ils sont défaits par-tout , 122. Ils sont réduits à la plus grande servitude , 133. On détruit toute la race des Incas , *idem*. Les Péruviens se soulèvent en 1742. *idem*. Ils sont battus & reurent sous le joug , *idem*.
- Péruviens , (les) 141. Ils ne vont à l'église que forcément , *idem*. Ils conservent dans le cœur leur ancienne religion , *idem*. Ils sont aujourd'hui dans un état d'abrutissement , *idem*. Cause de cet état , 145. Leur habillement avant la conquête , 156. Ils travaillent parfaitement l'or & l'argent , 160.
- Pitahaya , arbre de la Californie , 85.
- Pizarre , (François) sa naissance , son éducation , son caractère , 107. Il forme une société avec Diego de Almagro , & Fernand de Lucques pour la conquête du Pérou , 108. Condition de leur société , *idem*. Leur point échoue , 109. Ils font de nouvelles tentatives , *idem*. Pizarre reçoit une députation de la part de l'Incas , 119. On le comble de présens , il envoie son frere Fernand voir l'empereur , qui l'accable de bienfaits & de politesse , *idem*. L'empereur vient rendre visite à Pizarre , avec vingt-mille hommes , 120. Un Jacobin va à sa rencontre , il veut le forcer à se faire chrétien , *idem*. L'empereur est pris prisonnier , son armée entièrement massacrée , 121. Pizarre fait faire le procès à l'empereur , & le fait périr , *idem*. Pizarre s'empare des principales villes du Pérou , *idem*. Il se brouille avec son associé Almagro , *idem*. Il charge son frere Fernand de lui livrer combat , Almagro fut vaincu & mis à mort , 124. Les Espagnols jurent la mort de Pizarre , *idem*. Il est massacré , 125. Sa mort est suivie d'un carnage épouvantable. *idem*.
- Pizarre , [Gonzale] frere de François , 130. Il revient

- au Pérou, *idem*. Il est nommé Vice-roi à la place de Blasco Nunezvela, *idem*. Il le combat, gagne la victoire & reprend le chemin de Lima, 131. Il est reçu avec tous les honneurs, *idem*. Ses vices & ses fautes, 132. Il livre combat à Pedro de la Gasco, est vaincu & périt sur un échaffaut, *idem*.
- Popayan, contrée du Pérou, 200. Abondance de ses mines, 201. Facilité d'extraire les mineraux, *idem*.
- Porto-Belo, ville du Pérou, 184. Situation, son port, *idem*. Intemperie de son climat. *idem*. Son commerce & la façon de le faire, 185. Sa foire dure 40 jours, 187. Diminution de son commerce depuis la perte de la Jamaïque, &c. *idem*.
- Portugal, sa mauvaise politique, 400. Histoire du commerce du Portugal, 402. L'Angleterre a envahi tout son commerce, 408. Moyen de rendre le commerce aux nationaux, 414.
- Portugal, [le] faisoit le principal commerce des Indes, 324. Son aversion pour l'Espagne, *idem*. Reçoit l'inquisition sous Jean III. *idem* & *suiv.* Secoue le joug des Espagnols, & place sur le trône le Duc de Bragance, 348. Faux système du Portugal en établissant des compagnies, suite fâcheuse, 400. & *suiv.* Déperissement de ses manufactures, 404. Elle se remonte, 405. Le Portugal se brouille avec la France, pour se jeter dans les bras de l'Angleterre, qui envahit tout son commerce, 406. & *suiv.* Etat d'inertie où il se trouve réduit, 411. Remède à ses maux, 412. Bon effet qui en résultera, 417. & *suiv.* Il faut abolir l'inquisition pour y réussir, 425.
- Potosi, [mines] sa situation, sa découverte, sa richesse, 163.

Q.

- QUINQUINA, (arbre du Pérou) 197. Description, préparation, *idem*. Les Jésuites portent cette drogue à Rome en 1639, 198. Histoire du quinquina & ses vertus, *idem*.
- Quito, (Province de) - 193. Description, climat, sol, production, *idem*. & *suiv.*
- Quito, [ville de] sa position, 195. Mœurs dépravées de ses habitans, 196. Ses mines négligées, *idem*. Son principal commerce est en quinquina, 197.

R.

- RIO JANEIRO, sa découverte, sa situation, 391. Ses fortifications en 1711, 392. Du Guay Truin s'en rend maître, 393.

S.

- STE. CATHERINE, [île de] Ses habitans, son sol, sa situation, 394. Est fournie à la cour de Lisbonne, 396.
- Salvador, [San] capitale du Brésil, 337. Sa situation,

sa description , 380. Mœurs de ses habitans , 381.
San-Iago , capitale du Chili , 222.

T.

TLASKALA [République de] 22. Son gouvernement , 23. Les mœurs & les loix de ses habitans , *idem*. Elle fait alliance avec les Espagnols , 25. Les Tlaskalteques se joignent à eux pour attaquer le Mexique , *idem*.

Tremblement de terre , 137. Frequent & violent dans le Pérou , *idem*. Leurs pronostics , *idem*. Description de leurs effers , 138.

V.

VANILLE , 54. Description de la plante , sa récolte , *idem*.

Vasco Nugnez de Balboa , 106. Forme un établissement au détroit de Darien , 107. Il est conduit sur la mer du Sud par un Indien. *idem*.

Velfers , riche négociant d'Augsbourg , à qui Charles-quin engage la province de Venezuela , 212.

Venezuela , côte située entre la rivière de la Magdelene

& le fleuve Orenoque , découverte en 1499 , 210. Cruauté des Espagnols dans cette contrée , 211. On y envoie une colonie d'Allemands , qui y font périr un million d'indiens , & y périssent enfin tous , 212. On y envoie des Espagnols commandés par Carvajal , qui achevent de dépeupler cette région , *idem*. C'est dans le centre de cette côte qu'on recueille le meilleur cacao , 213. Moyen de rendre cette côte peuplée commerçante , *idem*.

Vera-Cruz , [ville vieille] 99. Nouvelle ville , 100. Leur situation , leur avantage & leur désavantage , *idem*. Sa population , *idem*. Son port & ses fortifications , 101. C'est à Vera-Cruz qu'arrive la flotte , *idem*. Charge de la flotte , *idem*.

Vigognes , [Pacos sauvage animal du Pérou] description , utilité de sa laine , 155.

Y.

YUCATAN , péninsule située entre les golphes de Campêche & de Honduras , 25.

Fin de la Table du Tome troisième.



